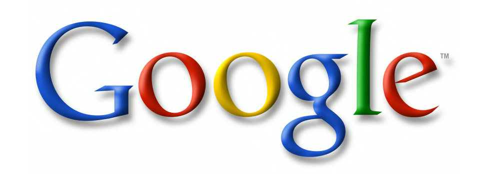
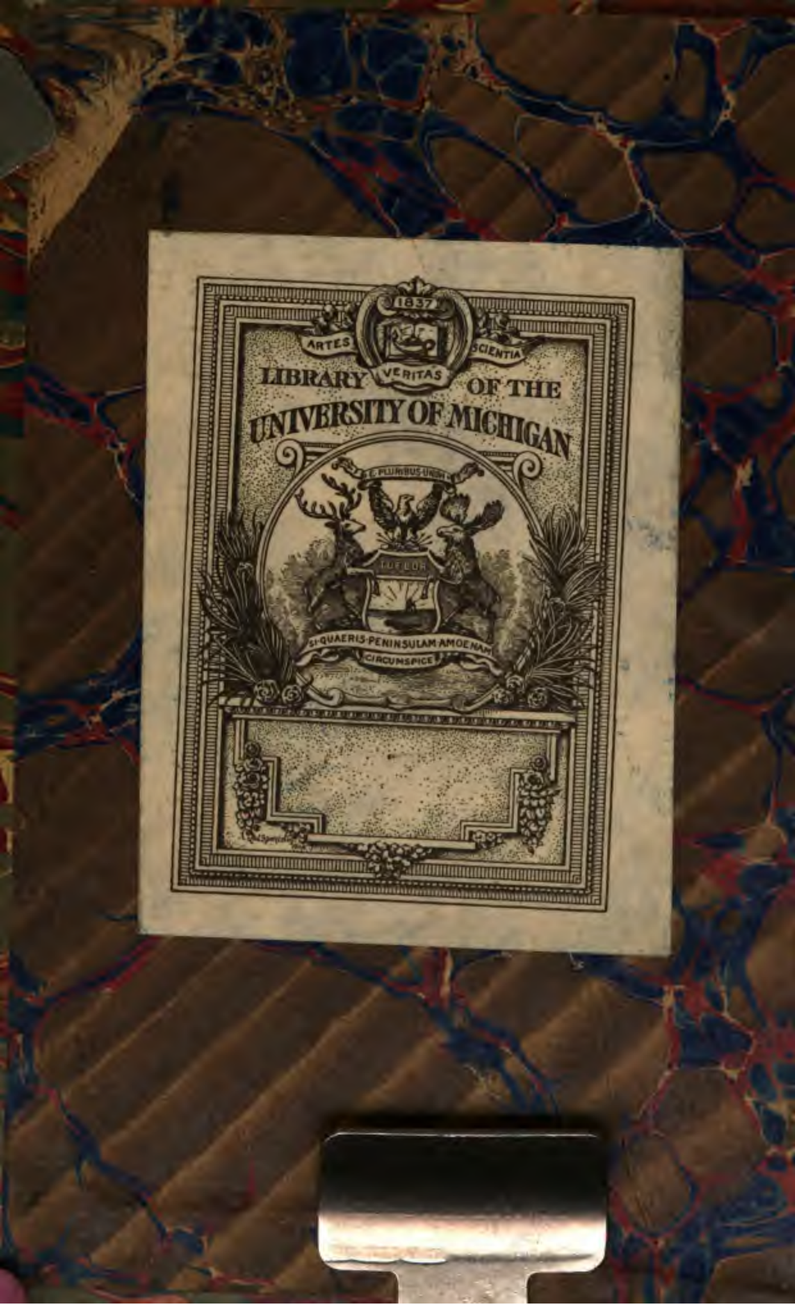
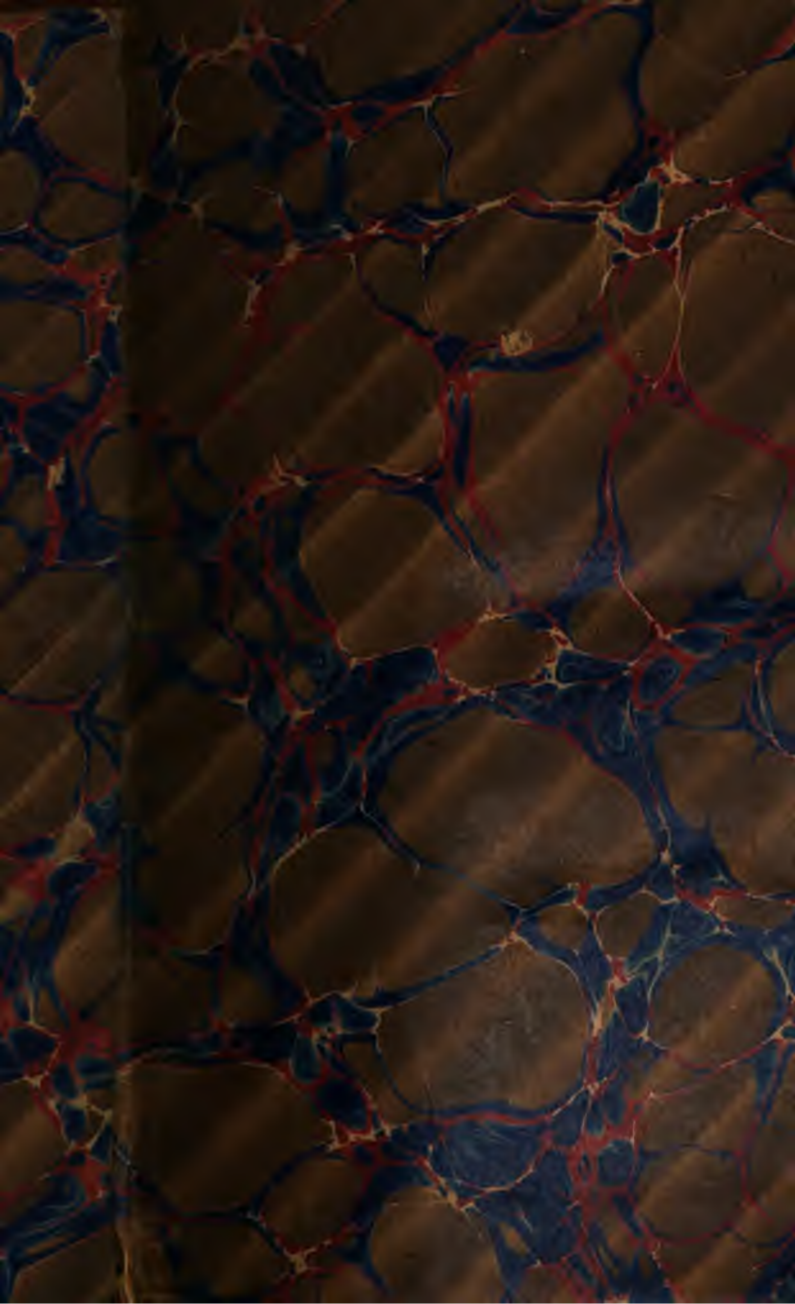








2-7-33

Beyle, Marie Henri

ŒUVRES COMPLÈTES, V. 6

DE STENDHAL

MÉMOIRES D'UN TOURISTE

II

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

STENDHAL

(HENRY BEYLE)

Format grand in-18

LA CHARTREUSE DE PARME.	1 vol.
L'ABBESSE DE CASTRO. *Les Cenci*, — *La Duchesse de Paliano*, — *Vittoria Accaramboni*, etc., etc. . .	1 —
CORRESPONDANCE INÉDITE. Introduction de P. Mérimée et portrait.	2 —
DE L'AMOUR.	1 —
HISTOIRE DE LA PEINTURE EN ITALIE.	1 —
MÉLANGES D'ART ET DE LITTÉRATURE, en grande partie inédits.	1 —
MÉMOIRES D'UN TOURISTE. — Préface inédite. . . .	2 —
NOUVELLES, — *Vanina Vanini*, — *Le Philtre*, — *Le Coffre et le Revenant*, etc., etc.	1 —
NOUVELLES INÉDITES.	1 —
PROMENADES DANS ROME.	2 —
RACINE ET SHAKSPEARE.	1 —
ROMANS ET NOUVELLES.	1 —
ROME, NAPLES ET FLORENCE. — Préface inédite. . .	1 —
LE ROUGE ET LE NOIR.	1 —
VIE DE NAPOLÉON. — Fragments.	1 —
VIE DE ROSSINI.	1 —
VIES DE HAYDN, DE MOZART ET DE MÉTASTASE. . . .	1 —

Coulommiers. — Typ. PAUL BRODARD.

MÉMOIRES

D'UN

TOURISTE

PAR

DE STENDHAL

(HENRY BEYLE)

II

NOUVELLE ÉDITION REVUE

ET AUGMENTÉE D'UNE GRANDE PARTIE ENTIÈREMENT INÉDITE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—

1891

MÉMOIRES

D'UN

TOURISTE

— Vannes, le 5 juillet.

Ce matin, à sept heures, j'ai quitté Nantes par la diligence, fort satisfait de cette noble et grande ville. La colline sur laquelle elle est bâtie procure à plusieurs de ses rues une pente admirable pour la salubrité comme pour la beauté. Il y a même des aspects pittoresques du côté d'une église neuve qui domine l'Erdre. Quoique Nantes n'ait pas les beaux monuments gothiques qui fourmillent à Rouen, elle a l'air infiniment plus noble.

Au sortir de Nantes, par la route de Vannes, on est bientôt abandonné par les maisons de campagne, et l'on se trouve comme perdu au milieu d'une vaste bruyère parfaitement stérile. C'est ainsi que nous avons fait les seize lieues les plus tristes du monde jusqu'à la Roche-Bernard. Je désespérais du paysage, et ne me donnais plus la peine de le regarder ; j'étais sombre et découragé, et bien loin de m'attendre à ce que j'allais voir, lorsque le conducteur m'a demandé si je voulais descendre pour le passage de la Vilaine.

Il était déjà cinq heures du soir, le ciel était chargé de nuages noirs. En descendant de voiture, je n'ai rien vu que de laid. Une pauvre maison se présentait, j'y suis entré pour avoir du feu ;

on m'a offert un verre de cidre, que j'ai accepté pour payer le dérangement que j'avais causé.

Je n'avais pas fait deux cents pas, que j'ai été surpris par une des scènes naturelles les plus belles que j'aie jamais rencontrées. La route descend tout à coup dans une vallée sauvage et désolée ; au fond de cette vallée étroite, et qui semble à cent lieues de la mer, la Vilaine était refoulée rapidement par la marée montante. Le spectacle de cette force irrésistible, la mer envahissant jusqu'aux bords cette étroite vallée, joint à l'apparence tragique des rochers nus qui la bornent et du peu que je voyais encore de la plaine, m'a jeté dans une rêverie animée bien différente de l'état de langueur où je me trouvais depuis Nantes. Il va sans dire que j'ai senti l'effet et que j'en ai joui bien avant d'en voir le pourquoi. Ce n'est même qu'en ce moment, en écrivant ceci, que je puis m'en rendre compte. J'ai pensé au combat des *Trente* et au fort petit nombre d'événements de l'histoire de Bretagne que je sais encore. Bientôt les plus belles descriptions de Walter Scott me sont revenues à la mémoire. J'en jouissais avec délices. La misère même du pays contribuait à l'émotion qu'il donnait, je dirais même sa laideur : si le paysage eût été plus beau, il eût été moins terrible, une partie de l'âme eût été occupée à sentir sa beauté. On ne voit nullement la mer, ce qui rend plus étrange l'apparition de la marée.

Par cette fin de journée sombre et triste, le danger sérieux et laid semblait écrit sur tous les petits rochers garnis de petits arbres rabougris qui environnent cette rivière fangeuse. Les bateliers avaient beaucoup de peine à faire entrer notre grosse diligence dans leur petit bateau. Comme la montée du côté de Vannes est très-rapide, j'ai vu que je pouvais avoir le plaisir d'être seul encore assez longtemps. Deux fort jolies femmes de la classe ouvrière riche ont pris aussi le parti de faire la montée à pied ; mais je préfère de beaucoup les sensations que me donne mon cigare, et je me tiens exprès à cinquante pas d'elles et du vieux parent qui leur sert de chaperon. La plus âgée, veuve de vingt-cinq ans, avait

cependant un œil fort vif et bonne envie de parler, et sans doute, si j'avais eu dix ans de moins, je ne lui aurais pas préféré les sensations tragiques que me donnaient les passages des romans de Walter Scott qui me revenaient à la pensée. Je n'ai rien vu d'aussi semblable que le paysage du bac de la Vilaine et l'Écosse désolée, triste, puritaine, fanatique, telle que je me la figurais avant de l'avoir vue. Et j'aime mieux l'image que je m'en faisais alors que la réalité; cette plate réalité, toute dégoûtante d'amour exclusif pour l'argent et l'avancement, n'a pu chez moi détruire l'image poétique.

Il faut noter qu'à six cents pas au-dessus de ce bac, à droite et du côté de Nantes, on aperçoit, contre la pente du coteau couvert d'une sombre verdure, une route tracée et dont la terre blanche marque une ligne au milieu des broussailles. C'est à l'extrémité de cette ligne que l'on va commencer un pont en fil de fer, qui passera à cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la Vilaine. On m'a beaucoup parlé de ce pont à Vannes, mais sous le rapport financier.

Après la longue montée que nous avons faite à pied et un peu par la pluie, nous sommes arrivés à un auberge d'une exiguïté vraiment anglaise. Le toit de la maison est à quinze pieds du sol; la salle à manger, au rez-de-chaussée, peut avoir huit pieds de hauteur et dix pieds de long; mais les fenêtres à petits carreaux de cette salle étaient garnies de fleurs charmantes.

Là, de jolies petites servantes bretonnes nous ont servi, avec toute la bonhomie possible, un dîner passable, et il a bien fallu faire connaissance avec les jeunes femmes. Dès lors, adieu à toutes les sensations tragiques. On parle beaucoup du maître de la maison, qui est *membre de la Légion d'honneur*. Il est allé à Vannes pour le jury. C'est un ancien soldat de la *république*, haut de six pieds. La servante nous a montré avec respect la *belle croix* de son oncle suspendue dans l'armoire au linge. Ce soldat de la république, né à l'autre bout de la France et im-

planté sur les bords de la Vilaine, a dû être là dans une sorte d'hostilité perpétuelle. Je me figure que, lorsqu'il se promène dans la campagne, il a toujours son fusil sous prétexte de chasse. Au bout de dix ans, quand on l'a vu sans peur, il y aura eu réconciliation avec les braves Bretons. Walter Scott a peint souvent ce genre d'existence, auquel une petite pointe de danger enlève la monotonie et toutes les petitesses bourgeoises qui font la vie d'un aubergiste des environs de Bourges.

De la Vilaine à Vannes, le pays devient fort joli; il y a des arbres bien verts, et souvent, pendant ces dix lieues de chemin, nous avons aperçu l'admirable baie du Morbihan. J'ai eu le courage de lire.

A Nantes, j'ai fait découdre le gros volume des Mémoires du cardinal de Retz, de façon à l'avoir en feuilles, et je mets deux ou trois de ces feuilles dans un portefeuille fort mince que l'on cache sous les coussins de la voiture.

Je vois, page 65 à 90, qu'en 1648, sous la minorité de Louis XIV, la France se trouva vis-à-vis du gouvernement actuel: les impôts délibérés par une assemblée de quatre cents membres suffisamment instruits, et la plupart non nobles. Cette assemblée refusait l'impôt au premier ministre. Elle exigeait que personne ne pût être retenu en prison plus de trois jours sans être interrogé, et la cour était obligée d'y souscrire. La liberté de la presse était suffisante, voir Marigny. La Fronde eût fort bien pu amener l'établissement de ce régime.

Mazarin ne connaissait d'autre pouvoir que le despotisme tel qu'il l'avait vu à la cour des petits princes d'Italie. Il l'emporta; le grand Condé et le cardinal de Retz furent jetés en prison, et quelques années plus tard Louis XIV réalisa ce pouvoir italien. Ainsi, même à compter le pouvoir absolu depuis 1653, il n'a duré que cent quarante ans en France, de 1653 à 1793, sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI.

En 1649, le grand Condé put se faire roi, en établissant que l'impôt serait voté tous les ans par les quatre cents membres du

parlement. Il le désira ; mais la maturité de sens lui manqua pour voir bien nettement cette possibilité et pour tirer parti des circonstances. D'ailleurs, la grandeur de sa naissance lui donnait des moments de folie.

Quoique perdu de fatigue en arrivant à Vannes, j'ai demandé où était le canal qui conduit à la mer. La descente est pittoresque; le chemin côtoie dans la ville une ancienne fortification et un fossé qui est à vingt pieds en contre-bas. Arrivé au canal, je me suis mis à marcher avec intrépidité ; j'avais besoin de voir la mer, mais j'étais fatigué au point de me coucher par terre. Dans le petit port de mer, me disais-je, je louerai un cheval ou un âne pour remonter à la ville. A une distance énorme, j'ai trouvé une dame qui évidemment se promenait avec un homme qui lui était cher. La nuit tombait, il n'y avait âme qui vive sous les arbres le long de ce canal, j'ai donc été obligé de demander au monsieur, du ton le plus doux que j'ai pu trouver, si j'arriverais bientôt à la mer. Il m'a répondu qu'il y avait encore une lieue et demie.

J'avoue que j'ai été atterré de mon ignorance, je m'étais figuré que Vannes était presque sur la mer. Je me suis assis désespéré sur une grosse pierre. Quand on est de cette ignorance-là, me disais-je, il faut au moins avoir le courage de questionner les passants. Mais je dois avouer cette maladie : j'ai une telle horreur du vulgaire que je perds tout le fil de mes sensations, si en parcourant des paysages nouveaux (et c'est pour cela que je voyage) je suis obligé de demander mon chemin. Pour peu que l'homme qui me répond soit emphatique et ridicule, je ne pense plus qu'à me moquer de lui, et l'intérêt du paysage s'évanouit pour toujours. J'ai perdu bien des plaisirs à .... près de Saint-Flour, parce que j'étais en société forcée avec un savant de province qui appelait Clovis *Clod-Wigh*, et partait de là pour dogmatiser sur l'histoire des anciens Gaulois avant les invasions des barbares. Je m'amusais à lui faire dire des sottises, et à lui voir trouver au huitième siècle le principe des usages qui nous gouver-

nent aujourd'hui. Au fait c'était moi qui étais le sot, j'oubliais de regarder un beau pays où je ne retournerai plus.

Sur les bords solitaires du canal de Vannes, j'aurais donné beaucoup d'argent pour voir arriver une charrette; j'étais réellement hors d'état de faire cent pas. Si les bords de ce canal n'eussent pas été aussi humides, je me serais mis à dormir pour un quart d'heure. Enfin il a bien fallu remonter à la ville, mais en m'asseyant toutes les cinq minutes. J'ai trouvé un matelot qui arrangeait sa barque; il m'a pris, je crois, pour un voleur, quand je l'ai prié de me vendre un verre de vin; car je voyais une bouteille dans la barque. L'excès de la fatigue ne me laissait pas le temps d'être poli, et il a eu l'air fort surpris quand je l'ai payé.

Je suis arrivé à l'auberge pour le souper à table d'hôte; tous ces messieurs étaient fort occupés des dépenses du pont sur la Vilaine, estimées neuf cent mille francs, et qui s'élèveront, dit-on, à plus d'un million et demi. Ces voyageurs avaient l'air pénétré de respect en prononçant le nom de ces sommes considérables. Rien n'est plaisant, selon moi, comme la physionomie d'un provincial *nommant des sommes d'argent;* et ensuite, après un petit silence, avançant la lèvre inférieure avec un hochement de tête. Ces messieurs, d'ailleurs gens d'esprit, prétendent qu'on va rappeler dans le pays M. Lenoir, l'ingénieur en chef qui avait fait le devis, montant à neuf cent mille francs. Je fais grâce au lecteur de toutes les calomnies, du moins je dois le croire, dont cette somme si respectable de un million cinq cent mille francs a été le signal.

On a passé ensuite à la haute politique; il est imprudent d'envoyer dans ces contrées des régiments dont les officiers sont liés naturellement avec les gentilshommes du pays. Ici, la conversation a été tout à fait dans le genre de celles de *Waverley*, et fort intéressante pour moi.

Cette admirable journée de voyage, si remplie de sensations imprévues depuis la Vilaine, n'a fini qu'à une heure du matin par

un vin chaud auquel nous avons fait grand honneur. J'écoutais un négociant du pays, homme fort instruit dans la religion du *serpent* ou *ophique;* il me donnait des renseignements sur les fameuses pierres de Carnac, que je dois aller voir demain matin.

Suivant ce monsieur, l'*oppidum* gaulois, si longuement assiégé par l'armée de César, a été remplacé par Locmariaker. Ce chétif village occupe le site de Dorioricum. J'ai vu le matin, avant de partir, la cathédrale de Vannes, où se trouvent les tombeaux de saint Vincent Ferrier et de l'évêque Bertin.

— Auray, le 6 juillet.

Ce matin, à cinq heures, en partant de Vannes pour Auray, il faisait un véritable temps druidique. D'ailleurs la fatigue d'hier me disposait admirablement à la sensation du triste. Un grand vent emportait de gros nuages courant fort bas dans un ciel profondément obscurci; une pluie froide venait par rafales, et arrêtait presque les chevaux. Sur quoi je me suis endormi profondément. A Auray, j'ai trouvé un petit cabriolet qui ne me défendait nullement contre ce climat ennemi de l'homme; et le conducteur du cabriolet était plus triste que le temps. Nous nous sommes mis en route. De temps à autre, j'apercevais un rivage désolé; une mer grise brisait au loin sur de grands bancs de sable, image de la misère et du danger. Il faut convenir qu'au milieu de tout cela, une colonne corinthienne eût été un contre-sens. En passant près de quelque petite église désolée, il eût fallu entendre moduler peu distinctement, par l'orgue, quelque cantilène plaintive de Mozart.

Mon guide, silencieux et morose, dirigeait son mauvais cabriolet sur le clocher du village d'Erdéven, au nord-ouest de l'entrée de cette fatale presqu'île de Quiberon, où des Français mirent à mort légalement tant de Français qui se battaient contre la patrie.

Si l'on peut perdre de vue la catastrophe sinistre qui suivit

l'affaire, on voit que, militairement parlant, elle présenta la lutte de l'ancienne guerre contre la nouvelle.

L'aspect général du pays est morne et triste ; tout est pauvre, et fait songer à l'extrême misère ; c'est une plaine dont quelques parties sont en culture : celles-là sont entourées de petits murs en pierres sèches.

A cinq cents pas du triste village d'Erdéven, près de la ferme de Kerzerho, on commence à apercevoir de loin des blocs de granit, dominant les haies et les murs en pierres sèches. A mesure qu'on approche, l'esprit est envahi par une curiosité intense. On se trouve en présence d'un des plus singuliers problèmes historiques que présente la France. Qui a rassemblé ces vingt mille blocs de granit dans un ordre systématique ?

Je me disais : Si quelque savant découvre jamais ce secret qui probablement est perdu pour toujours, mon âme aura la vue des mœurs barbares. Je trouverai un culte atroce et des guerriers braves autant que stupides dominés par des prêtres hypocrites. N'est-ce pas dans ce même pays que, de nos jours, un paysan se battait avec fureur, parce qu'on lui avait persuadé que le décret de la Convention sur le divorce l'obligeait à se séparer de sa femme qu'il adorait ?

Bientôt nous sommes arrivés à plusieurs lignes parallèles de blocs de granit. J'ai compté, en recevant sur la figure une pluie froide qui s'engouffrait dans mon manteau, dix avenues formées par onze lignes de blocs (un bloc de granit isolé s'appelle un *peulven*). Les blocs les plus grands ont quinze ou seize pieds ; vers le milieu des avenues ils n'ont guère plus de cinq pieds, et le plus grand nombre ne s'élève pas au-dessus de trois pieds. Mais souvent, au milieu de ces pygmées, on trouve tout à coup un bloc de neuf à dix pieds. Aucun n'a été travaillé ; ils reposent sur le sol ; quelques-uns sont enterrés de cinq à six pouces, d'autres paraissent n'avoir jamais été remués : *on les a laissés perçant la terre, là où la nature les avait jetés.*

Il faut observer que cette construction n'a pas coûté grand'-

peine; le territoire d'Erdéven, comme celui de Carnac, se compose d'un vaste banc de granit, à peine recouvert d'un peu de terre végétale.

Ces avenues ont près de cinq cents toises de longueur; elles semblent se diriger vers un monticule à peu près circulaire, haut de vingt-cinq pieds, aplati à son sommet. Les avenues touchent à sa base, et, le laissant à gauche, elles continuent en ligne droite pendant quelques centaines de pieds. Elles arrivent à un petit lac ou mare; pour l'éviter, elles s'écartent légèrement vers le nord-est, puis reprennent jusqu'à cent toises au delà leur direction première. Vers l'est, la hauteur des blocs augmente sensiblement; les avenues finissent à un peu moins de neuf cents toises de Kerzerho. Il y a là un *tumulus*[1].

Cette antique procession de pierres profite de l'émotion que donne le voisinage d'une mer sombre.

Nous sommes allés, toujours par la pluie, au misérable village d'Erdéven, pour faire allumer un fagot et donner quelques poignées de grain au malheureux cheval. De là, la pluie et le vent redoublant, nous avons gagné Carnac. J'y ai trouvé d'autres

[1] Pour peu que le lecteur trouve dignes d'attention les monuments celtiques ou druidiques, je l'engage à apprendre ces cinq mots par cœur :

Menhir, Peulven, Dolmen, Tumulus, Galgal.

Menhir, c'est le nom que l'on donne en Bretagne à ces grandes pierres debout, beaucoup plus longues que larges.

Peulven indique les pierres debout de médiocre grandeur.

Un *Dolmen*, littéralement *table de pierre*, n'est quelquefois qu'une pierre verticale qui en supporte une autre dans une position horizontale, comme un T majuscule. Souvent plusieurs pierres verticales soutiennent une seule pierre horizontale.

Tout le monde sait que par le mot latin *Tumulus* on désigne des monticules de terre élevés de mains d'hommes, et qu'on suppose recouvrir une sépulture.

Galgal est une éminence artificielle composée en majeure partie de pierres ou de cailloux amoncelés.

lignes de blocs de granit tellement semblables à ceux d'Erdéven, que, pour les décrire, il faudrait employer les mêmes paroles. Elles vont de l'ouest à l'est.

Le pays de Carnac et d'Erdéven était peut-être une terre sacrée; puisque, après tant de siècles, il est encore couvert d'un si grand nombre de blocs de granit dérangés de leur position naturelle par la main de l'homme.

Comme la pierre de Couhard d'Autun, comme les aqueducs romains près de Lyon, toutes ces lignes de blocs de granit ont servi de carrières aux paysans. On a détruit plus de deux mille pierres dans les environs de Carnac depuis peu d'années; la culture, ranimée par la révolution, même sur cette côte sauvage, les emploie à faire des murs en pierres sèches. La population d'Erdéven étant plus pauvre que celle de Carnac, elle a détruit moins de blocs de granit.

J'oubliais de noter qu'aucun de ces blocs ne semble avoir été ni taillé, ni même dégrossi; beaucoup ont douze pieds de haut sur sept à huit de diamètre. L'unique beauté, aux yeux des constructeurs barbares, ou plutôt le rite prescrit par la religion, était peut-être de les faire tenir sur le plus petit bout, c'est-à-dire de la façon la moins naturelle.

Les habitants de ce pays paraissent tristes et refrognés. J'ai demandé ce que l'on pensait d'un monument si étrange. L'on m'a répondu, comme s'il se fût agi d'un événement d'hier, que saint Cornely, poursuivi par une armée de païens, se sauva devant eux jusqu'au bord de la mer. Là, ne trouvant pas de bateau, et sur le point d'être pris, il métamorphosa en pierres les soldats qui le suivaient.

— Il paraît, ai-je répondu, que ces soldats étaient bien gros, ou bien ils enflèrent beaucoup et perdirent leur forme avant d'être changés en pierres. Sur quoi, regard de travers.

Aucune des explications que les savants ont données n'est moins absurde que celle des paysans :

1° Ces avenues marquent un camp de César; les pierres

étaient destinées à maintenir ses tentes contre les vent furieux qui règnent sur cette plage.

2° Ce sont de vastes cimetières : les plus gros blocs marquent le tombeau des chefs; les simples soldats n'ont eu qu'une pierre de trois pieds de haut. Apparemment que les tumulus coniques répandus çà et là autour des avenues indiquent les rois. Ne voit-on pas dans Ossian que l'on n'enterre jamais un guerrier sans élever sur sa tombe une *pierre grise?*

Comme il y avait bien vingt mille pierres dans ces lignes orientées, il a fallu vingt mille morts. Nos aïeux plantaient une pierre pour indiquer tous les lieux remarquables, et non pas seulement les tombeaux; cet usage était fort raisonnable.

3° La mode, qui octroie une réputation de savant à l'inventeur de l'absurdité régnante, veut aujourd'hui, en Angleterre, que ces avenues soient les restes d'un temple immense, monument d'une religion qui a régné sur toute la terre, et dont le culte s'adressait au *serpent.* Le malheur de cette supposition, c'est que personne jusqu'ici n'a ouï parler de ce culte universel.

Toutes les religions, excepté la véritable, celle du lecteur, étant fondées sur la peur du grand nombre et l'adresse de quelques-uns, il est tout simple que des prêtres rusés aient choisi le serpent comme emblème de terreur. Le serpent se trouve en effet dans les premiers mots de l'histoire de toutes les religions.

Il a l'avantage d'étonner l'imagination, bien plus que l'aigle de Jupiter, l'agneau du christianisme ou le lion de saint Marc. Il a pour lui l'étrangeté de sa forme, sa beauté, le poison qu'il porte, son pouvoir de fascination, son apparition toujours imprévue et quelquefois terrible; par ces raisons le serpent est entré dans toutes les religions, mais il n'a eu l'honneur d'être le Dieu principal d'aucune.

Supposons pour un instant que la religion *ophique* ait existé, comment prouver que les longues rangées de blocs granitiques d'Erdéven et de Carnac nous offrent un *dracontium*, ou temple de cette religion? La réponse est victorieuse et toute simple;

les sinuosités des lignes de peulvens représentent les ondulations d'un serpent qui rampe. Ainsi le temple est en même temps la représentation du dieu.

Il est certain que la religion ou un despote commandant à des milliers de sujets ont seuls pu élever un monument aussi gigantesque; mais le premier peuple que trouve l'histoire réelle sur le sol de la Bretagne, ce sont les Gaulois de César, et vous savez que les chevaliers (l'aristocratie des Gaulois) étaient remplis de *fierté* et de susceptibilité.

Cela prouve, selon moi, que depuis des siècles il n'y avait pas eu en ce pays de despote puissant. Comment les cœurs ne seraient-ils pas restés avilis pour une longue suite de siècles, après un despote, et par l'effet des maximes qu'il aurait laissées dans l'esprit des peuples?

A défaut de monuments, la bassesse des âmes ne marque-t-elle pas l'existence du despotisme? voyez l'Asie. C'est donc à une religion qu'il faut attribuer toutes ces pierres *levées* que l'on rencontre en France et en Angleterre.

Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que César, qui a fait la guerre dans les environs de Locmariaker, ne parle en aucune façon des lignes de granit de Carnac et d'Erdéven. C'est dans des lettres d'évêques, qui les proscrivent comme monuments d'une religion rivale, que l'histoire en trouve la première mention. Plus tard, on voit une ordonnance de Charlemagne qui prescrit de les détruire.

Ces longues lignes de granit ont-elles été arrangées dans l'intervalle de huit cent cinquante années, qui s'est écoulé entre l'expédition de César dans les Gaules et Charlemagne?

Mais un grand nombre d'inscriptions semble indiquer que les Gaulois adoptaient assez rapidement les dieux romains [1]. Ne pourrait-on pas en conclure que la religion des druides commençait à vieillir?

[1] Recueil de panégyriques prononcés vers le quatrième siècle.

Les monuments d'Erdéven et de Carnac sont-ils antérieurs à César ? sont-ils antérieurs même aux druides ?

En les examinant, ma pensée était remplie du peu de pages que César consacre à ces prêtres habiles ; car je n'admets aucun témoignage moderne, tant est violent mon mépris pour la *logique* des savants venus après le dix-septième siècle. Je vais transcrire quelques pages de César ; les lecteurs que la physionomie morale de nos aïeux n'intéresse point les passeront ; les autres aimeront mieux trouver ici ces paragraphes de César que d'aller les chercher dans le sixième livre de la *Guerre des Gaules*.

« § 13. Il n'y a que deux classes d'hommes dans la Gaule qui soient comptées pour quelque chose, car la multitude n'a guère que le rang des esclaves, elle n'ose rien par elle-même, et n'est admise à aucun conseil. La plupart des Gaulois de la basse classe, accablés de dettes, d'impôts énormes et de vexations de tout genre de la part des grands, se livrent eux-mêmes comme en servitude à des nobles qui exercent sur eux tous les droits des maîtres sur les esclaves. Il y a donc deux classes privilégiées : les druides et les chevaliers.

« Les druides, ministres des choses divines, peuvent seuls faire les sacrifices publics et particuliers, ils sont les interprètes des doctrines religieuses. Le désir de s'instruire attire auprès d'eux un grand nombre de jeunes gens qui les tiennent en grande vénération. Bien plus, les druides connaissent de presque toutes les contestations publiques et privées.

« Si quelque crime a été commis, si un meurtre a eu lieu, s'il s'élève un débat sur un héritage ou sur des limites, ce sont les druides qui statuent ; ils distribuent les récompenses et les punitions [1]. Si un particulier ou un homme public ose ne point déférer à leur décision, ils lui interdisent les sacrifices ; c'est chez

[1] Ainsi les druides sont maîtres des tribunaux, et distribuent les croix Ce pouvoir préparait celui des évêques.

les Gaulois la punition la plus grave. Ceux qui encourent cette interdiction sont regardés comme impies et criminels; tout le monde fuit leur abord et leur entretien, on semble craindre la contagion du mal dont ils sont frappés; tout accès en justice leur est refusé, et ils n'ont part à aucun honneur.

« Les druides n'ont qu'un seul chef dont l'autorité est sans bornes.

« A sa mort, le plus éminent en dignité lui succède; ou, si plusieurs ont des titres égaux, il y a élection, et le suffrage des druides décide entre eux. Quelquefois la place est disputée par les armes. A une certaine époque de l'année, les druides s'assemblent dans un lieu consacré sur la frontière du pays des *Carnutes*. Ce pays passe pour le point central de toute la Gaule Là se rendent de toutes parts ceux qui ont des différends, et ils obéissent aux jugements et aux décisions des druides.

« On croit que cette religion a pris naissance dans la Bretagne (l'Angleterre), et qu'elle fut de là transportée dans la Gaule. De nos jours, ceux qui veulent en avoir une connaissance plus approfondie passent ordinairement dans cette île pour s'en instruire.

« § 14. Les druides ne vont point à la guerre et ne payent aucun des tributs imposés aux autres Gaulois ; ils sont exempts du service militaire et de toute espèce de charges [1]. Séduits par de si grands priviléges, beaucoup de Gaulois viennent auprès d'eux de leur propre mouvement, ou y sont envoyés par leurs proches. On enseigne aux néophytes un grand nombre de vers, et il en est qui passent vingt années dans cet apprentissage. Il n'est pas permis de confier ces vers à l'écriture. Dans la plupart des autres affaires publiques et privées, les Gaulois se servent des lettres grecques. Je vois deux raisons de cet usage des druides :

[1] Les prêtres du dixième siècle et des plus beaux temps du christianisme n'avaient qu'une position fort inférieure à celle des druides. Ce corps paraît avoir résolu parfaitement le problème de l'égoïsme.

l'une, d'empêcher que leur science ne se répande dans le vulgaire; et l'autre, que leurs disciples, se reposant sur l'écriture, ne négligent leur mémoire; car il arrive presque toujours que le secours des livres fait que l'on s'applique moins à apprendre par cœur. Une croyance que les druides cherchent surtout à établir, c'est que les âmes ne périssent point, et qu'après la mort elles passent d'un corps dans un autre. Cette idée leur paraît singulièrement propre à inspirer le courage, en éloignant la crainte de la mort. Le mouvement des astres, l'immensité de l'univers, la grandeur de la terre, la nature des choses, la force et le pouvoir des dieux immortels, tels sont, en outre, les sujets de leurs discussions et des leçons qu'ils font à la jeunesse. »

César, passé maître en toute tromperie, a écrit sur les Gaulois ce qu'il lui convenait de faire croire aux Romains; mais je ne vois pas quel intérêt il pouvait avoir à tromper la bonne compagnie de Rome sur les druides. Pourrait-on soupçonner ici quelque *sarcasme indirect*, comme dans les *Mœurs des Germains* de Tacite?

César est plus connu des paysans de France que tous les souverains obscurs qui, dix ou quinze siècles plus tard, ont régné sur eux. Malheur à qui doute d'un camp de César! Dans ce moment, les savants bretons sont animés d'une haine violente contre cet étranger qui eut l'indignité de faire pendre une quantité de sénateurs de *Dariorieum* (Vannes ou Locmariaker).

Les Gaulois comptaient le temps par les nuits. Cet usage subsiste encore dans beaucoup de patois de France, et les Anglais disent *fornight* pour quinze jours. Cet usage est un reste du culte de la lune.

Hier soir, en arrivant à Auray, j'ai remarqué plusieurs cabriolets de campagne sur lesquels était entassée toute une famille, quelquefois jusqu'à six personnes; un malheureux cheval à longue crinière sale traînait tout cela. Derrière le cabriolet était lié un matelas, et une marmite se balançait sous l'essieu, tandis que

trois ou quatre paniers étaient attachés aux côtés du cabriolet.

— C'est l'époque des déménagements? ai-je dit à mon guide.

— Eh non! monsieur, c'est pour quelque grâce reçue.

— Que voulez-vous dire?

— Eh ! monsieur, c'est un pèlerinage à notre patronne sainte Anne.

Et alors le guide m'a fait l'histoire d'une petite chapelle, située à deux lieues d'Auray, dédiée à sainte Anne, et à laquelle on se rend de toutes les parties de la Bretagne.

Le soir, en assistant à mon souper, l'hôtesse m'a expliqué que la Bretagne devait le peu de bonnes récoltes qu'elle voit encore dans ces temps malheureux et impies à la protection de sa bonne patronne sainte Anne, qui veille sur elle du haut du ciel.

— C'est à cause d'elle, a-t-elle ajouté, qu'en 1815 les Russes ne sont pas venus nous piller. Qui les empêchait d'arriver?

— Oui, oui, m'a dit, dès que l'hôtesse a été partie, un demi-monsieur qui soupait à trois pas de moi à une grande table de vingt-cinq couverts chargée de piles d'assiettes, et qui n'avait réuni que nous deux; oui, oui, elle ne dit pas, la bonne madame Blannec, que cette petite chapelle de sainte Anne d'Auray a rapporté l'an passé jusqu'à trente mille livres à M. l'évêque.

En un mot, mon interlocuteur n'était rien moins qu'un *ultra libéral*, qui voit dans la religion et les fraudes jésuitiques la source de tous nos maux politiques. Ainsi est la Bretagne, du moins celle que j'ai vue: fanatiques, croyant tout, ou gens ayant mille francs de rente, et fort en colère contre les auteurs de la guerre civile de 93.

La partie de la Bretagne où l'on parle breton, de Hennebon à Josselin et à la mer, vit de galettes de farine de sarrasin, boit du cidre et se tient absolument aux ordres du curé. J'ai vu la mère d'un propriétaire de ma connaissance, qui a cinquante mille livres de rente, vivre de galettes de sarrasin, et n'admettre pour vrai que ce que son curé lui donne comme tel.

A peine les soldats qui ont servi cinq ans sont-ils de retour au

pays, qu'ils oublient bien vite tout ce qu'ils ont appris au régiment et les cent ou deux cents mots de français qu'on leur avait mis dans la tête.

Ce peuple curieux et d'une si grande bravoure mériterait que le gouvernement établît, au centre de la partie la plus opiniâtre, deux colonies de sages Alsaciens. Le brave demi-paysan dont je traduis ici la conversation m'a avoué en gémissant que la langue bretonne tend à s'éteindre.

— Dans combien de paroisses, lui ai-je dit, le curé prêche-t-il en breton?

Je faisais là une de ces questions qui sont le triomphe des préfets; mon brave homme, qui ne savait que ce qu'il *avait observe par lui-même*, n'a pu me répondre.

J'ai écrit sous sa dictée, et en breton, les huit ou dix questions que je puis être dans le cas d'adresser à des paysans durant mon passage en ce pays. Le breton c'est le kimri.

J'ai un talent marqué pour m'attirer la bienveillance et même la confiance d'un inconnu. Mais, au bout de huit jours, cette amitié diminue rapidement et se change en froide estime.

— Lorient, le 7 juillet.

Ce matin, de bonne heure, j'étais sur la route de la chapelle de sainte Anne. Cette route est mauvaise et la chapelle insignifiante; mais ce que je n'oublierai jamais, c'est l'expression de piété profonde que j'ai trouvée sur toutes les figures. Là, une mère qui donne *une tape* à son petit enfant de quatre ans a l'*air croyant*. Ce n'est pas que l'on voie de ces yeux *fanatiques* et *flamboyants*, comme à Naples devant les images de saint Janvier quand le Vésuve menace. Ce matin je trouvais chez tous mes voisins ces yeux ternes et résolus qui annoncent une âme opiniâtre. Le costume des paysans complète l'apparence de ces sentiments; ils portent des pantalons et des vestes bleues d'une immense largeur, et leurs cheveux blonds pâles sont taillés en couronne, à la hauteur du bas de l'oreille.

C'est ici que devraient venir chercher des modèles ces jeunes peintres de Paris qui ont le malheur de ne croire à rien, et qui reçoivent d'un ministre aussi ferme qu'eux dans sa foi l'ordre de faire des tableaux de miracles, qui seront jugés au Salon par une société qui ne croit que par politique. Les expressions de caractère, bien plus que de *passion passagère*, que j'ai remarquées à la chapelle de sainte Anne, ne peuvent être comparées qu'à certaines figures respirant le fanatisme résolu et cruel, que j'ai vues à Toulouse.

J'ai été extrêmement content des paysages de Landevan à Hennebon et à Lorient. Souvent j'apercevais des forêts dans le lointain. Ces paysages bretons humides et bien verts me rappellent ceux d'Angleterre. En France, le contour que les forêts tracent sur le ciel est composé d'une suite de petites pointes ; en Angleterre ce contour est formé par de grosses masses arrondies. Serait-ce qu'il y a plus de vieux arbres en Angleterre ?

Voici les idées qui m'occupaient dans la diligence de Hennebon à Lorient.

Je ne sais si le lecteur sera de mon avis ; le grand malheur de l'époque actuelle, c'est la colère et la *haine impuissante*. Ces tristes sentiments éclipsent la gaieté naturelle au tempérament français. Je demande qu'on se guérisse de la haine, non par pitié pour l'ennemi auquel on pourrait faire du mal, mais bien *par pitié pour soi-même*. Le soin de notre bonheur nous crie : Chassez la haine, et surtout la *haine impuissante*[1].

J'ai entendu dire au célèbre Cuvier, dans une de ces soirées curieuses où il réunissait à ses amis français l'élite des étrangers : « Voulez-vous vous guérir de cette horreur assez générale qu'inspirent les vers et les gros insectes, étudiez leurs amours ;

[1] Ce qui vieillit le plus les femmes de trente ans, ce sont les passions haineuses qui se peignent sur leurs figures. Si les femmes amoureuses de l'amour vieillissent moins, c'est que ce sentiment dominant les préserve de la haine *impuissante*.

comprenez les actions auxquelles ils se livrent toute la journée sous vos yeux pour trouver leur subsistance. »

De cette indication d'un homme raisonnable par excellence j'ai tiré ce corollaire qui m'a été fort utile dans mes voyages : Voulez-vous vous guérir de l'horreur qu'inspire le renégat vendu au pouvoir, qui examine votre passe-port d'un œil louche, et cherche à vous dire des choses insultantes s'il ne peut parvenir à vous vexer plus sérieusement, étudiez la vie de cet homme. Vous verrez peut-être qu'abreuvé de mépris, que poursuivi par la crainte du bâton ou du coup de poignard, comme un tyran, sans avoir le plaisir de commander comme celui-ci, il ne cesse de songer à la peur qui le ronge qu'au moment où il peut faire souffrir autrui. Alors, pour un instant, il se sent *puissant*, et le fer acéré de la crainte cesse de lui piquer les reins.

J'avouerai que tout le monde n'est pas exposé à recevoir les insolences d'un homme de la police étrangère ; on peut ne pas voyager, ou borner ses courses à l'aimable T***. Mais, depuis que la bataille de Waterloo nous a lancés en France sur le chemin de la liberté, nous sommes fort exposés entre nous à l'affreuse et contagieuse maladie de la haine impuissante.

Au lieu de haïr le petit libraire du bourg voisin qui vend l'*Almanach populaire*, disais-je à mon ami M. Ranville, appliquez-lui le remède indiqué par le célèbre Cuvier : *traitez-le comme un insecte*. Cherchez quels sont ses moyens de subsistance ; essayez de deviner ses manières de faire l'amour. Vous verrez que s'il déclame à tout bout de champ contre la noblesse, c'est tout simplement pour vendre des almanachs populaires ; chaque exemplaire vendu lui rapporte deux sous, et, pour arriver à son dîner qui lui en coûte trente, il faut qu'il ait vendu quinze almanachs dans sa journée. Vous n'y songez pas, monsieur Ranville, vous qui avez onze domestiques et six chevaux.

Je dirai au petit libraire qui rougit de colère, et regarde son fusil de garde national quand la femme de chambre du château lui rapporte les plaisanteries que le brillant Ernest de T*** se per-

mettait la veille contre ces hommes qui *travaillent pour vivre :*

Traitez le brillant Ernest comme un insecte; étudiez ses manières de faire l'amour. Il essayait de parvenir à des phrases brillantes d'esprit, parce qu'il cherche à plaire à la jeune baronne de Malivert, dont le cœur lui est disputé par l'ingénieur des ponts et chaussées, employé dans l'arrondissement. La jeune baronne, qui est fort noble, a été élevée dans une famille excessivement ultra ; et d'ailleurs, en cherchant à ridiculiser les gens qui travaillent pour vivre, Ernest a le plaisir de dire indirectement du mal de son rival l'ingénieur.

Si le petit libraire, qui vend des almanachs populaires dans ce petit bourg de quatorze cents habitants, a eu la patience de suivre mon raisonnement et de reconnaître la vérité de tous les faits que j'ai cités successivement, il trouvera au bout d'un quart d'heure qu'il a moins *de haine impuissante* pour le brillant Ernest de T***.

D'ailleurs M. Ranville ne peut pas plus détruire le libraire que le libraire détruire le riche gentilhomme. Toute leur vie ils se *regarderont de travers* et se *joueront des tours.* Le libraire tue tous les lièvres.

Je pense toutes ces choses depuis que je me suis appliqué à ne pas me ravaler jusqu'à ressentir de la colère contre les pauvres diables qui passent leur vie à *mâcher le mépris,* et qui, à l'étranger, visent mon passe-port. Ensuite j'ai cherché à détruire chez moi la haine impuissante pour les gens bien élevés que je rencontre dans le monde et qui gagnent leur vie, ou qui plaisent aux belles dames, en essayant de donner des ridicules aux vérités qui me semblent les plus sacrées, aux choses pour lesquelles il vaut la peine de vivre et de mourir.

Il n'y a pas un an que, pour me donner la patience de regarder la figure d'un homme qui venait de prouver que Napoléon manquait de courage personnel, et que d'ailleurs il s'appelait Nicolas, j'examinai si cet homme est *Gaël* ou *Kimri;* le monstre était *Ibère.*

Le Gaël, comme nous l'avons vu à Lyon, a des formes arrondies, une grosse tête large vers les tempes; il n'est pas grand, il a un fonds de gaieté et de bonne humeur constante.

Le Kimri rit peu; il a une taille élégante, la tête étroite vers les tempes, le crâne très-développé, les traits fort nobles, le nez bien fait.

A peine s'est-on élancé dans l'étude des races que la lumière manque, on se trouve comme dans un lieu obscur. Rien n'est pis, selon moi, que le manque de clarté; cette faculté si précieuse aux gens payés pour prêcher l'absurde. Quant à nous, qui essayons d'exposer une science parfaitement nouvelle, nous devons tout sacrifier à la clarté, et il faut avoir le courage de ne pas mépriser les comparaisons les plus vulgaires.

Tout le monde sait ce que c'est qu'un chien de berger. On connaît le chien danois, le lévrier au museau pointu, le magnifique épagneul. Les amateurs savent combien il est rare de trouver un chien de race pure. Les animaux dégradés qui remplissent les rues proviennent du mélange fortuit de toutes les races : souvent ces tristes êtres sont encore abâtardis par le manque de nourriture et par la pauvreté.

Malgré le désagrément de la comparaison, ce que nous venons de dire de l'espèce canine s'applique exactement aux races d'hommes; seulement comme un chien vit quinze ans et un homme soixante, depuis six mille ans que dure le monde, les chiens ont eu quatre fois plus de temps que nous pour modifier leurs races. L'homme n'est parvenu qu'à deux variétés bien distinctes, le nègre et le blanc; mais ces deux êtres ont à peu près la même taille et le même poids.

La race canine, au contraire, a produit le petit chien haut de trois pouces, et le chien des Pyrénées haut de trois pieds.

Toutes ces idées que je viens d'exposer si longuement, je les avais avant d'arriver en Bretagne, et elles augmentaient mon désir de voir ce pays.

Je me disais que c'est surtout en cette région reculée que l'on

peut espérer de trouver des êtres de race pure. Comment le paysan des autres parties de la France pourrait-il vivre et se plaire dans un village du Morbihan, où tout le monde parle breton et vit de galettes de sarrasin?

Cependant, après le beau paysage de la Vilaine, j'ai dîné vers le haut de la montée, au nord du fleuve, chez un aubergiste, membre de la Légion d'honneur, et qui est venu là de bien loin. A Lorient, j'ai trouvé que le seul des négociants de la ville auquel j'ai eu affaire était né à Briançon, dans les Hautes-Alpes. Les enfants de ce négociant ont une chance pour être des hommes distingués : le croisement; mais probablement ils n'appartiendront pas d'une manière bien précise à une race distincte; ils ne seront ni *Gaëls*, ni *Kimris*, ni Espagnols ou *Ibères;* car les Ibères ont remonté le rivage de la mer jusqu'à Brest.

Lorsque l'on cherche à distinguer dans un homme la race Gaël, Kimri, ou Ibère, il faut considérer à la fois les traits physiques de sa tête et de son corps, et la façon dont il s'y prend d'ordinaire pour aller *à la chasse du bonheur*.

Quant à moi, je trouvais mon bonheur hier matin à chercher à deviner la race à laquelle appartenaient les nombreux dévots qui affluaient à la chapelle de Sainte-Anne, près d'Auray. Je m'étais établi dans la cuisine de l'auberge; j'y faisais moi-même mon thé. Pendant que l'eau chauffait, je suis allé à la chapelle. J'ai d'abord remarqué que là, comme dans la cuisine de l'auberge, je ne trouvais nullement ce fanatisme ardent et ces regards furieux d'amour et de colère que le Napolitain jette sur l'image de son dieu qui s'appelle saint Janvier. Quand saint Janvier ne lui accorde pas la guérison de sa vache ou de sa fille, ou un vent favorable, s'il est en mer, il l'appelle *visage vert* (faccia verde); ce qui est une grosse injure dans le pays.

Le Breton est bien loin de ces excès; son œil, comme celui de la plupart des Français du Nord, est peu expressif et petit. Je n'y vois qu'une obstination à toute épreuve et une foi complète dans sainte Anne. En général, on vient ici pour demander la

guérison d'un enfant, et, autant qu'il se peut, on amène cet enfant à sainte Anne. J'ai vu des regards de mère sublimes.

Je vais aborder la partie la plus difficile de l'étude des trois races d'hommes qui couvrent le sol de la France. Je répète que c'est là le seul remède que je connaisse à cette fatale maladie de la *haine impuissante*, qui nous travaille depuis que le meurtre du maréchal Brune nous a relancés dans la période de sang des révolutions.

Après la dernière moitié du dix-huitième siècle, on a parlé de trois moyens de connaître les hommes : la science de la physionomie, ou Lavater; la forme et la grosseur du cerveau, sur lequel se modèlent les os du crâne, ou Gall; et enfin la connaissance approfondie des races Gaël, Kimri et Ibère (que l'on rencontre en France).

Dieu me garde d'engager le lecteur à croire ce que je dis; je le prie d'observer par lui-même si ce que je dis est vrai. L'homme sensé ne croit que ce qu'il voit, et encore faut-il bien regarder.

Napoléon avait le plus grand intérêt à deviner les hommes, il était obligé de donner des places importantes après n'avoir vu qu'une fois les individus, et il a dit qu'il n'avait jamais trouvé qu'erreur dans ce que semblent annoncer les apparences extérieures.

Il eut horreur de la figure de sir Hudson Lowe dès la première entrevue; mais ce ne fut qu'un mouvement instinctif. Par malheur, il était fort sujet à ce genre de faiblesse, suite des impressions italiennes de la première enfance. Les cloches de Rueil ont coûté cher à la France.

Il me semble que si le lecteur veut se donner la peine de se rappeler les signalements de trois races d'hommes que l'on rencontre le plus souvent en France, il reconnaîtra, si jamais il va en Bretagne, que les *Ibères* ont remonté jusque vers Brest : sur cette côte, ils se trouvent avec les Kimris et les Gaëls. Les Kimris ressemblent souvent à des puritains; ils sont ennemis du chant, et, s'ils dansent, c'est comme malgré eux et avec une gravité

comique à voir, ainsi que je l'ai observé à***; les Ibères, au contraire, sont fous du chant et surtout de la danse. C'est, après le penchant fou à l'amour, le trait le plus frappant de leur caractère. Si jamais les femmes se mêlent de politique à Madrid, elles dirigeront le gouvernement.

Dans le Morbihan, les Gaëls sont plus nombreux que les Ibères et les Kimris ; dans le Finistère, c'est la race ibère qui l'emporte, et enfin c'est le Kimri qui domine dans les côtes du Nord, de Morlaix et Lannion à Saint-Malo. C'est sur la côte du nord, en face du grand Océan, de Lannion à Saint-Brieuc, que l'on parle le breton le plus pur. Là aussi se trouve la race bretonne dans son plus grand état de non-mélange. La bravoure que ces hommes, presque tous marins, déploient sur leurs frêles embarcations de pêche est vraiment surnaturelle. Pour eux il y a bataille deux fois par mois en été, et l'hiver tous les jours. La plupart des églises ont la chapelle des noyés.

Vers Quimper, on trouve le breton *des accents espagnols;* cette contrée s'appelle la Cornouaille dans le pays.

On peut supposer que le Gaël était la langue parlée dans le Morbihan avant l'arrivée des Kimris. On désigne encore par le nom de *Gallos*, dans ce département, une partie de la population.

On peut supposer que les Gaëls occupaient la plus grande partie de la France, avant que les Kimris vinssent s'y établir ; les Kimris arrivaient du Danemark. Les savants croient pouvoir ajouter que les Gaëls étaient venus précédemment de l'Asie. On tire cette vue incertaine sur des temps si reculés de la nature de leurs langues, que les savants appellent maintenant *indo-germaines.*

Le caractère distinctif du dialecte que l'on parle dans le Morbihan et des langues tirées du gaël, c'est de retrancher la fin des mots ou le milieu, comme font les Portugais dans leur langue tirée du latin. Chose singulière ! les Gaëls en apprenant le kimri, ont conservé une partie de leurs anciennes habitudes.

D'un autre côté, la présence des Kimris et des Ibères dans le Morbihan a singulièrement modifié le caractère du Gaël. Vous

savez que les gens de cette race sont naturellement vifs, impétueux, peu réfléchis. Eh bien ! ici, ils ont acquis une gravité et une ténacité que l'on chercherait en vain dans d'autres contrées de la France.

Le breton, cette langue curieuse, si différente du latin et de ses dérivés, l'italien, le portugais, l'espagnol et le français, nous fournit, comme on sait, une preuve de la transmigration des peuples. Le breton est une modification de la langue parlée par les habitants de la principauté de Galles en Angleterre, et que ceux-ci appellent le Kimri.

Si le lecteur s'occupe jamais de l'ouvrage de M. Guillaume de Humboldt sur les antiquités bretonnes, je l'engage à se rappeler que des conjectures non prouvées ne sont que des conjectures.

Voir toutes les billevesées dont pendant quelques années M. Niebhur a offusqué l'histoire des commencements de Rome. La gloire des grands hommes allemands n'ayant guère que dix années de vie, on m'assure que M. Niebhur est remplacé depuis peu par un autre génie dont j'ai oublié le nom.

Il y a beaucoup de sorciers en Bretagne, du moins c'est ce que je devrais croire d'après le témoignage à peu près universel. Un homme riche me disait hier avec un fonds d'aigreur mal dissimulée : « Pourquoi est-ce qu'il y aurait plus de magiciens en Bretagne que partout ailleurs ? Qui est-ce qui croit maintenant à ces choses-là ? » J'aurais pu lui répondre : « Vous, tout le premier. » On peut supposer que beaucoup de Bretons, dont le père n'avait pas mille francs de rente à l'époque de leur naissance, croient un peu à la sorcellerie. La raison en est que ces messieurs qui vendent des terres dans un pays inconnu ne sont pas fâchés qu'on s'exerce à croire : la terreur rend les peuples dociles.

Voici un procès authentique. On écrit de Quimper le 26 janvier :

« Yves Pennec, enfant de l'Armorique, est venu s'asseoir hier sur le banc de la cour d'assises. Il a dix-huit ans ; ses traits irré-

guliers, ses yeux noirs et pleins de vivacité annoncent de l'intelligence et de la finesse. Les anneaux de son épaisse chevelure couvrent ses épaules, suivant la mode bretonne.

« M. LE PRÉSIDENT : Accusé, où demeuriez-vous quand vous avez été arrêté ?

« YVES PENNEC : Dans la commune d'Ergué-Gobéric.

« D. Quelle était votre profession? — R. Valet de ferme : mais j'avais quitté ce métier ; je me disposais à entrer au service militaire.

« D. N'avez-vous pas été au service de Leberre ? — R. Oui.

« D. Eh bien! depuis que vous avez quitté sa maison, on lui a volé une forte somme d'argent. Le voleur devait nécessairement bien connaître les habitudes des époux Leberre ; leurs soupçons se portent sur vous. — R. Ils se sont portés sur bien d'autres ; mais je n'ai rien volé chez eux.

« D. Cependant, depuis cette époque, vous êtes mis comme un des plus *cossus* du village ; vous ne travaillez pas ; vous fréquentez les cabarets ; vous jouez ; vous perdez beaucoup d'argent, et l'argent employé à toutes ces dépenses ne vient sans doute pas de vos économies comme simple valet de ferme ? — R. C'est vrai, j'aime le jeu pour le plaisir qu'il me rapporte ; j'y gagne quelquefois ; j'y perds plus souvent, mais de petites sommes ; et puis j'ai des ressources. Quant aux beaux vêtements dont vous parlez, j'en avais une grande partie avant le vol, entre autres ce beau *chupen* que voilà.

« D. Mais quelles étaient donc vos ressources ?

« Pennec, après s'être recueilli un instant et avec un air de profonde bonne foi : « J'ai trouvé un trésor, voilà de cela trois ans. C'était un soir; je dormais : une voix vint tout à coup *frapper* à mon chevet : « Pennec, me dit-elle, réveille-toi. » J'avais peur, et je me cachai sous ma couverture : elle m'appela de nouveau ; je ne voulus pas répondre. Le lendemain, je dormais encore ; la voix revint, et me dit de n'avoir pas peur : « Qui « êtes-vous ? lui dis-je ? êtes-vous le démon ou Notre-Dame-de-

« Kerdévote ou Notre-Dame de Saint-Anne, ou bien ne seriez-« vous pas encore quelque voix de parent ou d'ami qui vient du « séjour des morts ? — Je viens, me répliqua la voix avec dou-« ceur, pour t'indiquer un trésor. » Mais j'avais peur, je restai au lit. Le surlendemain, la voix frappa encore : « Pennec, Pennec, « mon ami, lève-toi, n'aie aucune peur. Va près de la grange de « ton maître Gourmelen, contre le mur de la grange, sous une « pierre plate, et là tu trouveras ton bonheur. » Je me levai, la voix me conduisit, et je trouvai une somme de 350 fr.

« Le silence passionné de la plus extrême attention règne dans l'auditoire. Il est évident que l'immense majorité croit au récit de Pennec.

« D. Avez-vous déclaré à quelqu'un que vous aviez trouvé un trésor ? — R. Quelques jours après, je le dis à Jean Gourmelen, mon maître. A cette époque, Leberre n'avait pas encore été volé.

« D. Quel usage avez-vous fait de cet argent ? — R. Je le destinai d'abord à former ma dot ; mais, le mariage n'ayant pas eu lieu, j'ai acheté de beaux habits, une génisse ; j'ai payé le prix de ferme de mon père, et j'ai gardé le reste.

« Plusieurs témoins sont successivement entendus.

« Leberre : Dans la soirée du 18 au 19 juin dernier, il m'a été volé une somme de deux cent soixante francs ; j'ai soupçonné l'accusé, parce qu'il savait où nous mettions la clef de notre armoire, et qu'il a fait de grandes dépenses depuis le vol. Pennec m'a servi six mois ; il ne travaillait pas, il était toujours à regarder en l'air. Quand il m'a quitté, je ne l'ai pas payé, parce qu'il n'était pas en âge, et que, quand on paye quelqu'un lorsqu'il n'est pas en âge, on est exposé à payer deux fois. (On rit.)

« Gourmelen : Voilà bientôt trois ans, l'accusé a été à mon service : quand il y avait du monde, il travaillait bien ; mais il ne faisait presque rien quand on le laissait seul. Pour du côté de la probité, je n'ai jamais eu à m'en plaindre. Pendant qu'il me servait, il m'a raconté qu'il avait trouvé un trésor. Pennec passe

pour un sorcier dans le village; mais on ne dit pas que ce soit un voleur.

« Kigourlay : L'accusé a été mon domestique; il m'a servi en honnête homme; je n'ai pas eu à m'en plaindre; il travaillait bien; il jouait beaucoup la nuit, je l'ai vu perdre jusqu'à six francs, c'est moi qui les lui ai gagnés. (On rit.) C'est un sorcier, il a un secret pour trouver de l'argent. (Mouvement.)

« René Laurent, maire de la commune, d'un air décidé et avec l'attitude d'un homme qui fait un grand acte de courage : Pennec passe dans ma commune pour un devin et pour un sorcier; mais je ne crois pas cela, moi; ce n'est plus le siècle des sorciers... Un jour, c'était une grande fête, il y avait à placer sur la tour un drapeau tricolore..., maintenant c'est un drapeau tricolore; mais autrefois, j'étais maire aussi, et alors c'était un drapeau blanc. Pennec eut l'audace de monter, sans échelle, jusqu'au haut du clocher, pour planter le drapeau; tout le monde était ébahi; on croyait qu'il y avait quelque puissance qui le soutenait en l'air. Je lui ordonnai de descendre; mais il s'amusait à ébranler les pierres qui servent d'ornement aux quatre côtés de la chapelle; je le fis arrêter. Les gendarmes, surpris de la richesse de ses vêtements, le conduisirent au procureur du roi : il fut mis en prison. Plus tard, la justice vint visiter l'endroit où il prétendait avoir trouvé son trésor; j'étais présent à la visite. Pennec arracha une pierre, puis, quand il eut ainsi fait un vide, il nous dit avec un grand sang-froid : « C'est dans ce trou qu'était mon trésor. » (On rit.) On lui fit observer que le vide était la place de la pierre; mais il persista. Je suis bien sûr qu'avant le vol de Leberre l'accusé avait de l'argent, et qu'il a fait de fortes dépenses; je lui avais demandé s'il était vrai qu'il eût trouvé un trésor; mais il ne voulait point m'en faire l'aveu, sans doute parce que le gouvernement s'en serait emparé. C'est un bruit accrédité dans notre commune que ce que l'on trouve c'est pour le gouvernement; aussi l'on ne trouve pas souvent, ou du moins on ne s'en vante pas. (Explosion d'hilarité.) Surpris

que Pennec eût tant d'argent, je fis bannir (publier) sur la croix; mais personne ne se plaignit d'avoir perdu ou d'avoir été volé.

« M. L'AVOCAT DU ROI : Vous voyez bien, Pennec, que vous ne pouvez pas avoir trouvé d'argent dans un trou qui n'existait pas.

« PENNEC : Oh! l'argent bien ramassé ne fait pas un gros volume, et puis la voix peut avoir bouché le trou. (Hilarité générale.)

« JEAN POUPON : Voilà six mois, Pennec est venu me demander la plus jeune et la plus jolie de mes filles en mariage : « Oui, volontiers, si tu as de l'argent. — J'ai mille écus, dit Pennec.— Oh! je ne demande pas tant, je te la passerai pour moitié moins; si tu as quinze cents francs, l'affaire est faite; frappe là. » Nous fûmes prendre un verre de liqueur, et de là chez le curé, qui fit chercher le maire. Le maire et le curé furent d'avis qu'il fallait que Pennec montrât les quinze cents francs; il ne put les montrer, et alors je lui dis : « Il n'y a rien de fait. » Pennec passe pour un devin, mais pas pour un voleur; il m'a servi, j'ai été content de son service.

« LE MAIRE : C'est vrai ce que dit le témoin; une fille vaut cela dans notre commune.

« Après le réquisitoire de M. l'avocat du roi et la plaidoirie de Me Cuzon, qui a plus d'une fois égayé la cour, le jury et l'auditoire, M. le président fait le résumé des débats. Au bout de quelques minutes, le jury, qui probablement ne veut pas que la commune d'Ergué-Gobéric soit privée de son sorcier, déclare l'accusé non coupable.

« Sur une observation de Me Cuzon, la cour ordonne que les *beaux* habits seront immédiatement restitués à Pennec, qui n'a en ce moment qu'une simple chemise de toile et un pantalon de même étoffe. Aussitôt tous les témoins accourent et viennent respectueusement aider Pennec à emporter ses élégants costumes. Pennec a bientôt endossé le beau *chupen*, l'élégant bragonbras et le large chapeau surmonté d'une belle plume de paon : il s'en retourne triomphant. » (*Gazette des Tribunaux.*)

Si le lecteur avait la patience d'un Allemand, je lui aurais présenté, pour chaque province, le récit authentique de la dernière cause célèbre qu'on y a jugée.

Comment ne pas croire aux sorciers sur la côte terrible d'Ouessant, à Saint-Malo ? La tempête et les dangers s'y montrent presque tous les jours, et ces marins si braves passent leur vie tête à tête avec leur imagination.

— Lorient, le....

Hennebon est située d'une façon pittoresque et parfaitement bretonne, c'est-à-dire sur une petite rivière qui reçoit de la mer le flux et le reflux, et par conséquent de petits navires venant de Nantes. Mais l'on ne voit point la mer, et rien n'annonce son voisinage.

Tout contre la rivière s'élève un monticule couvert de beaux arbres qui cachent la ville. La noblesse des châteaux voisins, qui vient passer l'hiver à Hennebon, y étale un grand luxe. Le maître de l'hôtel ne pouvait encore revenir de sa surprise : à l'occasion d'un bal donné l'hiver dernier, un de ces messieurs a fait venir de Paris un service d'argenterie estimé deux mille écus, et que les danseurs, en passant dans la salle à manger, ont aperçu tout à coup..

Rien de joli comme les bouquets de bois que l'on rencontre pendant les trois lieues de Hennebon à Lorient. Là encore j'ai entrevu quelques Bretons dans leur costume antique, longs cheveux et larges culottes [1].

A Lorient, il faut aller à l'*hôtel de France* ; c'est, de bien loin, le meilleur que j'aie rencontré dans ce voyage. Le maître, homme intelligent, nous a donné un excellent dîner, à une table d'hôte dressée au milieu d'une magnifique salle à manger (cinq croisées séparées par de belles glaces arrivant de Paris : à la table d'hôte, on a constamment parlé de ce qu'elles coûtaient).

L'hôtel de France donne sur une place carrée entourée d'un

[1] *Comatum et bracatum.*

double rang d'assez jolis arbres; entre les arbres et les maisons on trouve une rue suffisamment large. On voit que Lorient a été bâtie par la main de la raison. Les rues sont en ligne droite; ce qui ôte beaucoup au pittoresque. Ce fut en 1720 que la compagnie des Indes créa cet entrepôt à l'embouchure d'une petite rivière nommée la Scorf. Comme le flux et le reflux y pénètrent avec force, il a été facile d'en faire un grand port militaire ; on y fabrique beaucoup de vaisseaux, et j'ai dû subir la corvée de la visite des chantiers et magasins, comme à Toulon. Dieu préserve les voyageurs d'un tel plaisir!

Ce matin, en me levant, j'ai couru pour voir la mer. Hélas! il n'y a point de mer, la marée est basse; je n'ai trouvé qu'un très-large fossé rempli de boue et de malheureux navires penchés sur le flanc en attendant que le flux les relève. Rien de plus laid. Quelle différence, grand Dieu! avec la Méditerranée! Tout était gris sur cette côte de Bretagne. Il faisait froid, et il y avait du vent. Malgré ces désagréments, j'ai pris une barque et j'ai essayé de suivre l'étroit filet d'eau qui séparait encore les immenses plages de boue et de sable.

J'ai attendu ma barque sur la promenade de la ville assez bien plantée d'un grand nombre de petits arbres, et bordée par un quai sur lequel se promenaient gravement deux employés de la douane; ils étaient là occupés à surveiller trois ou quatre petits bâtiments tristement penchés sur le côté. L'un d'eux gourmande vertement une troupe d'enfants qui violaient la consigne en essayant de noyer un oiseau dans une petite flaque d'eau restée autour du gouvernail d'un de ces malheureux navires penchés au delà de ce port. Entre la mer et la ville, j'aperçois une jolie colline assez vaste et bien verte; des soldats y sont à la chasse aux hirondelles : leurs coups de fusil animent un peu la profonde solitude de cette espèce de port marchand.

On ne voit point d'ici le port militaire, il est situé à la gauche de la promenade, et en est séparé par une longue rue de la ville.

Mon matelot m'expliquait toutes les parties du port militaire

en me faisant voguer vers la mer. A tout moment il me nommait des vaisseaux de soixante-dix canons, de quatre-vingts canons, et il était scandalisé de la froideur avec laquelle j'accueillais ces grands nombres de canons; de mon côté, je trouvais qu'il les prononçait avec une fatuité ridicule.

C'est là, me suis-je dit, cet esprit de corps si utile, si nécessaire dans l'armée, mais si ridicule pour le spectateur. Malheur à la France, si cet homme me parlait de ses vaisseaux en froid philosophe. Oserai-je hasarder un mot bas? Il faut ces *blagues* à cette classe pour lui faire supporter l'ennui d'une longue navigation. Mais la mienne, au milieu de ces vastes plages de sable et par un vent glacial, ne pouvait que me faire prendre en grippe la rivière de Lorient; je ne pouvais pas être plus ennuyé que je ne l'étais, c'est alors que je me suis déterminé à aller voir les établissements militaires.

Cette corvée finie, j'ai demandé le grand café, on m'a indiqué celui de la Comédie.

La salle de spectacle est précédée par un joli petit boulevard qui va en descendant; les arbres ont quarante pieds et les maisons trente. Cela est bien arrangé, petit, tranquille et silencieux (*snog*). Ce mot devait être inventé par des Anglais, gens si faciles à choquer, et dont le frêle bonheur peut être anéanti par le moindre danger couru par leur rang. Le *brio* des gens du Midi ne connaît pas le *snog*, qui, à leurs yeux, serait le triste.

Comme je n'avais guère de *brio*, en sortant des magasins de chanvre de l'État, j'ai été ravi de la situation du café de la Comédie; j'y ai trouvé un brave officier de marine qui n'a plus, ce me semble, ni jambes ni bras; il buvait gaiement de la bière; il a hélé quelqu'un qui entrait, pour boire avec lui.

Pour moi, on m'a donné une tasse de café à la crème, sublime comme on en trouve à Milan. J'ai vu de loin un numéro du *Siècle*, que j'ai lu avec une extrême attention jusqu'aux annonces. Les articles, ordinairement bons, de ce journal m'ont semblé admirables.

Au bout d'une heure, j'étais un autre homme; j'avais entièrement oublié la *corderie* et les magasins de l'État, et je me suis mis à flâner gaiement dans la ville.

J'ai remarqué à l'extrémité de mon joli boulevard une jolie petite statue en bronze placée sur une colonne de granit. La colonne est du plus beau poli et fort élégante, mais il faudrait s'en servir ailleurs, et placer la statue sur la base de la colonne à neuf ou dix pieds de haut tout au plus; alors on la verrait fort bien : maintenant on l'aperçoit à peine. J'ai compris que c'était l'élève Bisson, faisant sauter son bâtiment plutôt que de se rendre. Il n'y a pas d'inscription. La statue vue de près serait peut-être d'un *goût fort sec;* ce qui vaut mieux que le genre niais ordinaire des statues de province.

Je suis allé à la grande église; on voit bien qu'elle a été bâtie au dix-huitième siècle. Rien de plus vaste, de plus commode et de moins religieux. Il fallait sous le climat de Lorient une copie du charmant Saint-Maclou de Rouen, ou, si l'on trouvait ce bâtiment trop cher, une copie de l'église de Ploërmel. Je me suis amusé à rêver à l'effet que produirait au milieu de ces maisons pauvres avant tout, mais enfin au fond d'architecture gallo-grecque, une copie de la *Maison carrée* de Nîmes ou de la Madone de *San-Celse* de Milan. Il faudrait ici le singulier Saint-Laurent de Milan. Toutes ces rues de Lorient, soigneusement alignées, sont formées par de jolies petites maisons bien raisonnables, qui ont à peine un premier et un second, avec un toit fort propre en ardoises.

Les fenêtres bourgeoises sont garnies de petites vitres d'un pied carré, la plupart tirant sur le vert.

Je suis arrivé à l'esplanade, où manœuvrait un bataillon d'infanterie : la musique était agréable, mais j'étais le seul spectateur, avec deux petits gamins de dix ans. Les bourgeois de Lorient sont trop raisonnables pour venir perdre leur temps à entendre de la musique.

Malgré ma répugnance pour l'arsenal, j'ai passé de nouveau

une porte de fer, et suis monté à la *tour ronde*, située sur un monticule planté, qui m'a rappelé la colline du jardin des Plantes où se trouve le cèdre du Liban. Auprès de cette tour ronde, j'ai trouvé un banc demi-circulaire. Là j'ai passé plusieurs heures à regarder la mer avec ma lorguette. Je l'apercevais dans le lointain, l'ingrate! au delà de plusieurs îles ou presqu'îles, dont plusieurs sont armées et ont des maisons. Toutes ces îles sont gâtées par de larges plages grises, que la mer laissait à sec en se retirant. J'ai bien compris que je ne la verrais pas autrement que de la *tour ronde*, et, tandis que je la considérais longuement, j'ai laissé passer le moment de partir avec la diligence. Je m'en doutais un peu; mais d'abord je ne savais pas bien exactement l'heure du départ, et ensuite je n'étais pas mal sur ce banc, occupé à considérer des nuages gris et à penser aux bizarreries du cœur humain.

— De la Bretagne, le... juillet.

A Palazzolo, à quelques lieues de Syracuse (c'était le Versailles des tyrans de cette grande ville), j'ai acheté trois francs, du baron Guidica, une tête en plâtre moulée dans un moule antique. Le baron a découvert diverses couches de monuments et de vases appartenant à des civilisations différentes et successives, et dans la couche romaine il a trouvé une boutique de mouleur et des moules qui lui permettent de continuer le commerce du défunt.

J'ai fait hommage de ce plâtre à M. N., l'un des savants les plus distingués de la Bretagne, et qui m'a donné de bons renseignements sur les races d'hommes. Il m'a fait l'honneur de me convier à un grand dîner. Pour lui jouer un tour, dès le matin sa cuisinière l'a quitté, et sa blanchisseuse, qui était du complot, a prétendu n'avoir pas eu le temps de blanchir sa nappe de vingt couverts. « Et je n'en ai qu'une de cette taille, ajoutait le brave homme, de façon, messieurs, que vous allez dîner sur des draps. » Notre hôte s'est fort bien tiré de cette conspiration

féminine, et nous a donné un très-bon dîner qui a été vingt fois plus gai que s'il n'y avait pas eu de conspiration.

Un savant d'académie eût été hors de lui de désespoir, il eût vu dans le lointain une nuée d'épigrammes, le brave Breton plaisantait le premier : « N'est-ce pas, messieurs, que c'est là un vrai tour de femmes? » nous disait-il. Et l'on s'est mis à médire des dames dès le potage.

(Je supprime dix-neuf pages d'anecdotes un peu trop lestes, et qui eussent paru ce qu'elles sont, c'est-à-dire charmantes en 1737.)

On est venu à parler des revenus des curés du pays ; on a cité M. le curé de****, qui se fait quinze cents francs par an avec les poignées de crin qu'on lui donne pour chaque bœuf ou cheval qu'il bénit. La bénédiction ne guérit pas des maladies, ce qui serait difficile à montrer ; elle en préserve.

Je paye cette anecdote par le récit suivant : Il y a trois ans qu'à Uzerches, une des plus pittoresques petites villes de France et des plus singulièrement situées, je fus témoin d'une façon nouvelle de guérir les douleurs rhumatismales. Il faut jeter un gros peloton de laine filée à la statue du saint, patron de la ville. Mais les croyants sont séparés du saint par une grille qui en est bien à vingt pas, et, pour faire effet, il faut que le peloton de laine, lancé par un homme qui a un rhumatisme à la jambe gauche, par exemple, atteigne précisément la jambe gauche du saint. Le malade lance donc des pelotons fort gros jusqu'à ce qu'il ait atteint chez le saint la partie du corps dont il a à se plaindre. Et l'on veut que le clergé tolère la liberté de la presse !

Dans une ville voisine on a l'usage d'enfermer les fous dans la crypte ou église souterraine de la principale église. « Et, demandai-je au bedeau, ils sont guéris ? — Monsieur, de mon temps on y en a mis trois, mais cela n'a pas réussi ; ils criaient beaucoup, et l'un d'eux est devenu perclus de rhumatismes, il a fallu le retirer. »

M. C., me dit M. R., voulant savoir les secrets du conseil de la commune, persuade à M. G. de jouer : d'abord il le fait gagner, puis perdre, parce que, quand il perdait, dit M. R. avec son accent, il était plus explicite.

Vous le savez, dans les salons les plus distingués, on voit les demi-sots gâter la fleur des plus jolies choses en les répétant hors de propos et y faisant sans cesse allusion. Eh bien, ces rabâcheurs de bons contes, que l'on fuit comme la peste à Paris, ce sont les gens d'esprit de la province, les seuls du moins qui aient de l'assurance. Les jeunes gens à qui j'ai vu de l'esprit n'ont de verve qu'au café; je les ai trouvés timides dans les salons, et se laissant décontenancer par un regard de femme qui veut éprouver leur courage, ou par un froncement de sourcils de M. le préfet, s'ils parlent politique.

— Rennes, le... juillet.

Ce matin, à Lorient, j'espérais voir la mer au pied du quai de la promenade, je n'y ai trouvé que de la boue comme hier, des navires penchés et deux douaniers se promenant avec l'œil bien ouvert. Ainsi, dans ce prétendu port de mer, il m'a été impossible de la voir. Je suis retourné à mon aimable café lire le journal. Là, à force de talent, je suis parvenu à me faire dire que les habitants de Lorient sont les gens les plus rangés du monde : jamais ils ne sortent de chez eux; à neuf heures et demie tout est couché dans la ville; jamais les dames ne reçoivent de visites, et l'on ignorerait jusqu'à l'existence de la société, si le préfet maritime ne donnait des soirées que l'on dit fort agréables : il a une jolie habitation auprès de la *Tour ronde*. J'ai oublié de dire que cette tour est parfaitement calculée pour remplir son objet; mais comme dans toutes choses, à Lorient, rien n'a été donné au plaisir des yeux, elle a la forme atroce d'un pain de sucre. Quelle différence, grand Dieu ! avec les phares et fortifications maritimes de l'Italie ! Mais l'Italie a-t-elle eu un Bisson, de nos jours ?

— Rennes, le... juillet.

A trois heures, j'ai quitté Lorient par un beau coucher du soleil, qui enfin après trois jours a daigné se montrer. J'occupais le coupé de la diligence avec un étranger, homme de sens, établi dans le pays depuis longues années, et qui en connaît bien les usages. Rien de plus joli que la route jusqu'à Hennebon : ce sont des bois, des prairies, des montées et des descentes, et toujours un chemin superbe. J'ai vu un dolmen. La route est parsemée de petites auberges hautes de cent vingt pieds ; il en sortait une femme qui nous demandait en breton si nous voulions un verre de cidre. Je faisais signe que oui, le postillon était fort content, et réellement ce cidre n'était point désagréable. Cette soirée a été charmante.

J'ai passé la nuit à Vannes, capitale des *Venetes*, qui sont allés donner leur nom à Venise. La tête remplie de ces vénérables suppositions, je suis reparti rapidement pour Ploërmel, dont j'ai admiré la charmante église. Ses formes, quoique gothiques, écartent l'idée du *minutieux* ; mais il faudrait deux pages pour expliquer suffisamment mon idée ou plutôt ma sensation, et rien ne serait plus difficile à écrire. Ce n'est pas que mes idées soient d'un ordre bien relevé ; il ne s'agit pas d'expliquer comment le *Jugement dernier* de Michel-Ange est une œuvre sublime. C'est que tout simplement, en parlant des églises gothiques, on s'aperçoit que la langue n'est pas faite, et peut-être la mode de les admirer cessera-t-elle avant que le public ait daigné s'informer de ce que c'est que le *style flamboyant* et les ogives *trilobées*. En général le gothique tend à jeter l'attention sur des lignes verticales, et, pour augmenter la longueur de ses colonnes, il a soin de ne jamais interrompre l'effet de leurs fûts si frêles par aucun ornement ; avec ses vitraux de couleur il répand une obscurité sainte dans les nefs inférieures et réserve toute la lumière pour les voûtes sveltes du haut du chœur.

La société grossière qui inventa la mode du gothique était lasse du sentiment d'admiration et de satisfaction paisible et rai-

sonnable que donne l'architecture grecque. Ces sentiments ne lui semblaient pas assez saisissants : c'est ainsi que, de nos jours, nous voyons les bourgeois de campagne enluminer les plus belles gravures.

Remarquez que dans les derniers instants où les peuples eurent le loisir de penser, ils s'étaient mis à admirer Claudien, au lieu de Virgile; Salvien, au lieu de Tite-Live. Au renouvellement de la pensée, en 1200, le gothique voulut inspirer l'étonnement, exactement comme la mauvaise littérature se jette dans l'emphase, qui plaît aux femmes de chambre. Le gothique eut raison de s'occuper de l'imagination du fidèle qui assistait aux longues prières de l'église romaine; et, dans son espoir d'inspirer l'étonnement, si voisin de la terreur, il sacrifia l'apparence extérieure de ses édifices à leur intérieur. L'aspect général de l'architecture grecque, surtout à l'extérieur, est rassurant, tranquille, majestueux : le temple grec ne devait recevoir que le sacrificateur, la victime et les prêtres. Le peuple était sur la place voisine, exécutant des danses sacrées. La religion chrétienne, au lieu d'une fête de quelques instants, demanda plusieurs heures de suite à ses fidèles. Il fallait le temps de les arracher aux pensées du monde et de leur inspirer la peur de l'enfer, sentiment inconnu aux anciens (Aristote, la meilleure tête de toute l'antiquité, croyait l'âme mortelle); de là, pour le prêtre chrétien, la nécessité d'un grand édifice, et le désir que cet édifice, s'il parlait à l'âme, fût, avant tout, *étonnant*.

Après ce sentiment si utile de l'étonnement, une pauvreté misérable, et surtout laide, est ce qui distingue le plus l'architecture gothique du temple grec si beau et si solide à l'extérieur. Eh bien! l'église de Ploërmel, comparée aux autres édifices gothiques, n'a l'air ni pauvre ni laid.

L'expression de Jupiter était celle de la justice et de la sérénité. Qui ne connaît la célèbre tête de Jupiter Mansuetus? L'expression de la madone est celle de l'extrême douleur; et la madone, comme on sait, a détrôné Dieu le Père dans la plus grande

partie de l'Europe, dans les contrées où l'on jouit encore du bonheur de sentir une piété passionnée. En Espagne et en Italie, quelle consolation de voir, extrêmement malheureuse par amour, cette belle madone, de qui dépend notre bonheur éternel!

Toutes ces choses et d'autres plus difficiles à sauver des objections de mauvaise foi, et que je n'écris pas, j'ai eu le plaisir de les dire à une femme aimable que nous avons recrutée à Vannes. Voilà le plaisir de ne pas courir la poste. Cette dame, son mari et moi, nous avons pris ensuite du café au lait admirable[1].

Le savant qui, quoique célibataire et âgé, a su si bien résister à une conspiration féminine, m'avait fort recommandé d'aller à Josselin visiter la statue de Vénus, si célèbre en Bretagne par le genre de sacrifice qu'elle exige. Mais je me suis figuré, je ne sais pourquoi, que la statue est laide; et mon métier me fait un devoir d'aller ouvrir les lettres qui m'attendent à la poste de Rennes.

A mesure qu'on approche de cette capitale de la Bretagne, la fertilité du pays augmente. Et toutefois souvent la route est établie sur le roc de granit noir, à peine recouvert d'un pouce de terre.

Comme je savais que Rennes avait été entièrement détruite par l'incendie de 1720, je m'attendais à n'y rien trouver d'intéressant sous le rapport de l'architecture. J'ai été agréablement surpris. Les citoyens de Rennes viennent de se bâtir une salle de spectacle, et, ce qui est bien plus étonnant, une sorte de promenade à couvert (première nécessité dans toute ville qui prétend à un peu de conversation).

[1] En passant à Ploërmel, le lecteur pourra faire des questions sur l'incendie de la sous-préfecture, et les élections de 1837. C'est un ordre de faits que je me garderai d'effleurer ici, de peur d'éveiller chez le lecteur libéral ou légitimiste des sentiments violents qui feraient bien mépriser les pauvres petites sensations modérées et littéraires que ce voyage peut lui offrir. Voir le *Journal des Débats* et le *Courrier français* du 10 janvier 1838.

On a commencé depuis nombre d'années une cathédrale, où les colonnes sont, ce me semble, en aussi grand nombre qu'à Sainte-Marie-Majeure, ou à Saint-Paul hors des murs (Rome). Mais, grand Dieu! quel contraste! Rien de plus sot que cette assemblée de colonnes convoquée par le génie architectural du siècle de Louis XV.

L'aspect du palais, remarquable par son immeuse toit d'ardoises, n'est que triste; il n'est pas imposant; mais l'intérieur est décoré avec beaucoup de richesse. Ces vastes salles disent bien : Nous appartenons à... ont bien l'air d'appartenir à un palais; il y a certainement abus de dorures, les formes des ornements sont tourmentées; mais tout cela rappelle fort bien ce que madame de Sévigné dit des états de Bretagne. Le roi envoyait ordinairement le duc de Chaulnes tenir ces états; on craignait toujours quelque coup de tête de la part des Bretons; et enfin, sous le terrible pouvoir de Louis XIV, cette province semble avoir moins oublié ses droits que les autres pays de cette pauvre France avilie.

Aussi tard que 1720, ce me semble, elle a eu l'honneur de voir quatre de ses enfants monter sur l'échafaud en qualité de rebelles, et y laisser leurs têtes. Je les blâmerais fort si Louis XIV n'avait violé le contrat social passé avec les Bretons.

La grande rue qui passe devant la place du palais est assez belle; mais les gens qui y passent marchent lentement, et peu de gens y passent.

A Sainte-Melaine, l'ancienne cathédrale, on voit des colonnes engagées, probablement du douzième siècle; leurs chapiteaux ont été masqués avec du plâtre, pour ménager, dit-on, la pudeur des fidèles.

Saint-Yves, l'église de l'hôpital, de la fin du quinzième siècle, présente à l'extérieur quelques ornements gothiques. Parmi les caricatures sculptées à l'intérieur, on remarque un marmouset tournant le dos, pour ne pas dire plus, au grand autel. Quel

chemin les convenances n'ont-elles pas fait depuis ce temps-là !

Une porte de la ville est en ogive, et l'une des pierres que l'on a employées pour la construire présente une inscription romaine.

Il faut avouer que la couleur *gris-noirâtre* des petits-morceaux de granit carrés avec lesquels les maisons de Rennes sont bâties n'est pas d'un bel effet.

On construisait un pont sur la Vilaine, qui là est une bien petite rivière (il me semble qu'il est tombé depuis). J'ai été fort content des promenades du Tabor et du Mail. Les pantalons rouges des conscrits, auxquels on enseignait le maniement des armes, faisaient un très-bon effet au coucher du soleil; c'était un tableau du *Canaletto*.

Je me suis hâté de courir au Musée, avant que le jour me quittât; les tableaux sont placés dans une grande salle, au rez-de-chaussée; une grosse église voisine la prive tout à fait du soleil, aussi elle est fort humide, et les tableaux y dépérissent-ils rapidement. J'y ai vu un Guerchin presque tout à fait dévoré par l'humidité. Dans deux ou trois petites salles voisines, où les tableaux et les gravures sont entassés, faute d'espace, on a le plaisir d'aller comme à la découverte. J'y ai trouvé une jolie collection des maîtresses de Louis XIV; elles ont des yeux singuliers et bien dignes d'être aimés; mais, par l'effet de l'humidité, une joue de madame de Maintenon venait de se détacher de la toile. Je reste dans ces chambres jusqu'à ce que la nuit m'en chasse tout à fait. Le concierge, homme fort intelligent, a été amené en Bretagne par la prise de Mayence. Une fois, à Bologne, en remuant des tableaux entassés comme ceux-ci, je découvris un joli petit portrait de Diane de Poitiers qui, présumant bien, à ce qu'il paraît, de ses appas secrets, s'était fait peindre dans le costume d'Ève avant son péché.

Il faut que l'on ait en ce pays-ci bien peu de goût pour les arts: un musée aussi pauvrement tenu fait honte à une ville aussi riche. Il y a quelques années qu'un paysan des environs décou-

vrit un grand nombre de colliers et de bracelets d'or de fabrique gauloise; il prétendait les vendre à Rennes, mais il ne trouva pas de curieux qui voulût acheter la beauté de son trésor, et il fut réduit à le porter à un orfévre qui se hâta de le fondre. Ceci rappelle un peu la ville de Beaune et le préfet d'Avignon. Peut-être à grand renfort de circulaires, le gouvernement parviendra-t-il à faire un peu rougir les provinciaux de leur profonde barbarie.

Le vieux curé de ***, à dix lieues d'ici, revenait tout pensif du cimetière; il avait rendu les derniers devoirs à un émigré, homme de mœurs primitives, remarquable par la fermeté de sa foi comme par son courage indomptable, mais du reste ne comprenant pas son *pater*. Ce brave homme a laissé après lui un fils qui lit M. de Maistre et au besoin referait son livre. Le curé s'entretenait avec un des amis du défunt de la perte que le bon parti venait de faire.

— Mais son fils, lui disait celui-ci, a pour tout ce qui est bon un dévouement sincère.

— Ah! monsieur, rien ne remplace la foi, pas même le dévouement sincère, s'écria le curé.

J'écoute avec respect les détails sur le caractère franc et loyal des Bretons, qui, de plus, se battent pour ce qu'ils aiment. Je suis touché de ces calvaires qu'ils élèvent partout. *Calvaire* est le nom que l'on donne en Bretagne à un crucifix entouré des instruments de la Passion : quelquefois on figure par des statues grossières, en bois ou en pierre, la madone, saint Jean et la Madeleine. Cette mode pouvait faire naître la sculpture; ce n'est pas autrement qu'elle est née en Italie, vers 1231. Quand en France on faisait des choses si laides, Nicolas Pisano faisait le tombeau de saint Dominique à Bologne.

Heureux les grands hommes dont la mémoire inspire une haine passionnée à un parti puissant! Leur renommée en durera quelques siècles de plus. Voyez Machiavel; les fripons qu'il a démasqués prétendent que c'est lui qui est un monstre.

Je pourrais imprimer vingt faits comme le suivant, que je n'admets ici que parce qu'il a été publié dans un journal qui se respecte, le *Commerce* du 21 janvier 1838.

« On vient de mettre en vente à Nevers un petit livre intitulé *Annuaire de la Nièvre*. Le préfet du département déclare, dans une note *signée de lui*, que l'ouvrage est publié sous son patronage, et qu'on peut le consulter *comme un recueil à peu près officiel*. Or, dans l'abrégé historique joint à cet almanach officiel, après Louis XVI on voit venir Louis XVII, et ensuite Louis XVIII. La République et l'Empire ne sont pas même mentionnés.

Qu'on juge de l'instruction historique donnée aux enfants! Mais ce zèle singulier produit un effet contraire à celui qu'il se propose. Leur tête est remplie des victoires de la république, des conquêtes de Napoléon, et ils les adorent d'autant plus qu'on cherche à les amoindrir à leurs yeux.

— Saint-Malo, le.....

Le sublime de l'aubergiste de province, c'est de vous faire manquer la diligence et de vous forcer ainsi à passer vingt-quatre heures de plus dans son taudis. On a voulu faire de moi une victime *sublime*. Mais je me suis rebellé et j'ai quitté Rennes, cette ville si aristocratique, perché sur l'impériale d'une diligence, au grand étonnement de l'hôte fripon. Je n'en étais que mieux pour admirer la campagne vraiment remarquable qui sépare Rennes de Dol.

Le fils d'un gentilhomme de ce pays disait à son père, en parlant d'un négociant, qui a une fille charmante dont il est épris :

— Mais il est d'une haute probité !

— Et que diable voulez-vous qu'il soit? C'est la seule vertu laissée à ces petites gens.

Il y a un endroit où le chemin de Rennes à Dol arrive droit sur une jolie colline isolée au milieu de la plaine, et couronnée par

l'admirable château de Combourg. Est-ce le lieu honoré par l'enfance de M. de Chateaubriand ?

Il y a bien des années que je connais l'admirable cathédrale de cette très-petite ville de Dol ; je l'ai trouvée encore au-dessus de mes souvenirs d'enfance. C'est le plus bel exemple du style gothique quand il était encore simple. Suivant moi, l'église de Dol ressemble tout à fait à la fameuse cathédrale de Salisbury.

Je la comparerais encore, non pour la forme, mais sous le rapport de l'élégance et de l'effet produit sur l'âme du spectateur, à ce joli temple antique qu'à Rome on appelle Sainte-Sabine. Elle est située un peu en dehors de la ville, sur un monticule qui domine la plaine fertile et la mer. Le plan, d'une régularité remarquable, serait une croix latine, si le croisillon ne divisait pas l'église en deux parties égales. Dans la nef, deux rangées de piliers soutiennent les arcades, et ces piliers se composent de quatre colonnes accouplées. Mais, du côté de la grande nef, on remarque, au centre de ces piliers, une colonnette qui n'a peut-être pas six pouces de diamètre, et qui de la base du pilier s'élève, *complétement isolée*, jusqu'aux retombées des voûtes, et ces colonnettes si frêles sont de granit.

L'ogive des arcades de la nef est fortement dessinée par de larges moulures alternativement saillantes et creuses. Les voûtes sont en tuffeau ; elles sont très-minces, et renforcées par des nervures rondes qui se croisent diagonalement.

Le chœur est orné avec beaucoup plus de richesse que la nef: l'architecte y a pratiqué une foule d'ouvertures ; il voulait lui donner une apparence d'extraordinaire légèreté, et surtout attirer l'œil des fidèles par une grande clarté. Plus on étudie les parties de ce chœur, plus on se sent charmé de sa rare élégance. Bientôt, dans cette église, de l'admiration on passe à l'enthousiasme, et, si l'on en excepte la façade, la cathédrale de Dol me semble un des ouvrages les plus parfaits que l'architecture gothique puisse offrir à notre admiration.

Je croirais que vers le milieu du treizième siècle le même ar-

chitecte dirigea la construction de tout l'édifice. Et mon patriotisme n'ira point jusqu'à cacher que la tradition répandue en Bretagne attribue à des architectes anglais la construction des principales églises de cette province.

La façade de celle-ci est fort mauvaise ; une seule des deux tours est suffisamment élevée, celle du sud ; et on ne l'a terminée qu'au seizième siècle, par une lanterne dans le goût de la renaissance. A l'intersection des croisillons, ou au *transsept,* se trouve une troisième tour carrée médiocrement haute.

Un chanoine, qui apparemment ne fut que riche, a dans cette église un magnifique tombeau ; j'aurais dit charmant, mais me passerait-on d'appliquer ce mot à un tombeau? Celui-ci appartient à la renaissance. Par malheur, il est fort mutilé. Deux médaillons ont pourtant échappé aux outrages du temps ; ils représentent le chanoine et son frère. Il ne faut pas trop s'étonner de l'admirable élégance de ce tombeau, absolument pur de souvenirs gothiques. Une inscription fort difficile à lire nous apprend qu'il fut construit en 1507, et que l'architecte était de Florence.

Cette église me donne une idée que je répète trop souvent. L'impiété du dix-huitième siècle nous a fait perdre la faculté de bâtir des églises. Eh bien, quand une ville de province a de l'argent et demande une église, copiez celle de Dol ; le portail seulement à prendre ailleurs. Rien d'absurde comme les colonnes grecques de la Madeleine pour le culte catholique ; les églises de Palladio allaient mieux à cette religion terrible. Donc, si vous exigez absolument des colonnes, qui sont un contre-sens avec nos pluies du nord, et surtout avec un enfer éternel et sans pitié, prenez au moins les églises de la Lombardie ou celles de Venise.

Où est le mur *latéral extérieur* d'une église, cette chose si difficile à faire, que l'on puisse comparer au mur de *San-Fedele* de Milan, du côté de la Scala?

Le savant, au dîner, trahi par les femmes, m'avait dit qu'à Dol il fallait voir une seconde église, celle des Carmes, qui sert aujourd'hui de halle aux blés. J'y ai passé en allant voir le Men-

hir, et je n'y ai trouvé de curieux que quelques piliers, dont les chapiteaux ornés de sculptures peuvent remonter au douzième siècle[1].

Le monument vraiment social de Dol, celui que dans un pays de pluie tel que la France on devrait imiter partout, c'est la suite d'arcades qui bordent la grande rue marchande et donnent une *promenade à couvert*.

Ces arcades, tantôt en ogives, tantôt en plein cintre, sont soutenues par des colonnes ou des piliers de toutes les formes. Les chapiteaux baroques sont assez bien pour être exécutés avec du granit, pierre rebelle s'il en fut. Cette sculpture chargée de petits détails, le triomphe des temps barbares, me rappelle les gravures d'Hoghart; l'idée est tout, et l'exécution pitoyable, mais l'on est habitué à ne pas songer à la forme. On y trouve, sous ces arcades de Dol, des chapiteaux de toutes les époques, depuis le *roman fleuri* jusqu'aux derniers caprices du gothique. Comme les maisons qui s'appuient sur ces colonnes ont une apparence assez moderne, je suppose que les colonnes ont *été* prises çà et là dans des édifices que l'on démolissait.

Une seule maison, dont les corniches sont ornées de damiers et d'étoiles, annonce une origine antérieure au treizième siècle.

C'est à un quart de lieue de la ville qu'il faut aller chercher la fameuse *pierre du Champ-Dolent*. Ce nom rappelle-t-il des sacrifices humains? Mon guide me dit gravement qu'elle a été placée là par César. Était-elle jadis au sein des forêts? Maintenant elle se trouve au beau milieu d'un champ cultivé. Ce Menhir a vingt-huit pieds de haut et se termine en pointe; à sa base il a, suivant ma mesure, huit pieds de diamètre. Au total, c'est un bloc de granit grisâtre dont la forme représente un cône légèrement aplati.

Il faut noter que ce granit ne se retrouve qu'à plus de trois

[1] Mérimée, *Voyage dans l'Ouest.*

quarts de lieue de la ville, au *Mont-Dol*, colline entourée de marécages et qui probablement fut une île autrefois. La pierre du Champ-Dolent repose sur une roche de *quartz* dans laquelle elle s'enfonce de quelques pieds. Par quel mécanisme les Gaulois, que nous nous figurons si peu avancés dans les arts, ont-ils pu transporter une masse de granit longue de quarante pieds et épaisse de huit ? Comment l'ont-ils dressée ?

César nous a dit quelle était la puissance des druides. Ces prêtres adroits régnaient absolument sur les Gaulois; en dirigeant l'attention de leur peuple constamment sur un seul objet, ils leur firent perdre à son égard la qualité de sauvages.

Ces monuments des Gaulois indiquaient des lieux de rendez-vous au milieu des forêts sans bornes. Le Danemark, la Suède, la Norwége, l'Irlande, le Groënland même, offrent des monuments semblables. Les druides ont-ils régné dans tous ces pays, ou les blocs de granit étaient-ils élevés par un pouvoir autre que celui de la religion des druides? Sioborg nous apprend qu'en Scandinavie la tradition indique des usages différents pour chaque monument.

Toutefois ils étaient relatifs au culte, car les conciles chrétiens en marquent une grande jalousie ; ils défendent les prières et d'allumer des flambeaux *devant des pierres* (*ad lapides*).

Le pouvoir des druides était établi en partie sur la croyance qu'après la mort les âmes changeaient de corps.

Aristote, au contraire, croyait l'âme mortelle ; les Celtes et les Germains étaient donc mieux préparés au culte catholique que les Grecs et les Romains. L'habitude d'obéir aux druides avec terreur prépara nos ancêtres à obéir aux évêques. La sanction des prêtres était la même : l'excommunication.

En faisant ces beaux raisonnements et bien d'autres, j'ai pris place dans une carriole du pays pour faire les cinq lieues qui séparent Dol de Saint-Malo : j'avais pour compagnons de voyage des bourgeois riches ou plutôt enrichis. Jamais je ne me suis trouvé en aussi mauvaise compagnie; mon imagination était

heureuse, ils l'ont traînée dans la boue. Que de fois j'ai regretté ma calèche ! Ces gens parlaient constamment d'eux et de ce qui leur appartient : leurs femmes, leurs enfants, leurs mouchoirs de poche, qu'ils ont achetés en trompant le marchand de un franc sur la douzaine. Le signe caractéristique du provincial, c'est que tout ce qui a l'honneur de lui appartenir prend un caractère d'excellence : sa femme vaut mieux que toutes les femmes; la douzaine de mouchoirs qu'il vient d'acheter vaut mieux que toutes les autres douzaines. Jamais je ne vis l'espèce humaine sous un plus vilain jour : ces gens triomphaient de leurs bassesses à peu près comme un porc qui se vautre dans la fange. Pour devenir député, faudra-t-il faire la cour à des êtres tels que ceux-ci ? Sont-ce là les rois de l'Armorique ?

Pour en tirer quelques faits et diminuer mon dégoût, j'ai essayé de parler politique; ils se sont mis à louer bêtement la liberté et de façon à en dégoûter, la faisant consister surtout dans le pouvoir d'empêcher leurs voisins de faire ce qui leur déplaît. Il y a eu là-dessus entre eux des discussions d'une bassesse indicible : je renouvellerais mon dégoût en en donnant le détail. Ils ont fini par me convertir à leur système. J'aurais donné quinze jours de prison pour pouvoir faire administrer à chacun d'eux une volée de coups de canne. Ils m'ont expliqué que s'il y a des élections, ils n'enverront certes pas à Paris un *orgueilleux*. J'ai compris qu'ils donnent ce titre aux députés qui ne se chargent pas avec empressement de retirer leurs bottes et leurs habits de chez les ouvriers qu'ils emploient à Paris.

Il est plaisant que pour être appelé à discuter les grandes questions de commerce et de douanes qui vont décider de ce que sera l'Europe dans cent ans d'ici, il faille commencer par plaire à de tels animaux.

Pour l'agrément de ma route, quelle différence si j'avais eu affaire à cinq légitimistes ! Leurs principes n'auraient pas pu être plus absurdes et plus hostiles *au bonheur commun*, et, loin d'être blessé à chaque instant, mon esprit eût goûté tous les

charmes d'une conversation polie. Voilà donc ce peuple pour le bonheur duquel je crois qu'il faut tout faire !

Pour me distraire des coups de couteaux que me donnait à chaque instant la conversation de ces manants enrichis, je me suis mis à regarder hors du cabriolet. Après la première lieue qui conduit de Dol au rivage au milieu d'une plaine admirablement cultivée, surtout en colza, le chemin est souvent à dix pas de la mer. Aussitôt qu'on a dépassé un grand rocher qui défend cette plaine contre les flots et qui est probablement le Mont-Dol, ce que je n'ai pas voulu demander à mes ignobles compagnons, on aperçoit à une immense distance sur la droite, et par dessus les vagues un peu agitées, le mont Saint-Michel. Il était éclairé par le soleil couchant et paraissait d'un beau rouge; nous, nous étions un peu dans l'obscurité.

Le mont Saint-Michel sortait des flots comme une île, il présentait la forme d'une pyramide ; c'était un triangle équilatéral d'un rouge de plus en plus brillant et tirant sur le rose, qui se détachait sur un fond gris.

Nous avons quitté la mer, puis de nouveau nous l'avons vue devant nous ; comme elle baissait en ce moment, de toutes parts nous apercevions des îlots déchiquetés de granit noirâtre sortant des eaux.

Sur le plus grand de ces îlots de granit on a bâti Saint-Malo, qui, comme on sait, à marée haute, ne tient à la terre que par la grande route.

Cette route que je viens de parcourir, depuis qu'elle arrive à la mer à une lieue de Dol, a souvent sur son côté gauche de fort jolies petites maisons, qui rappelleront tout à fait les *cottages* de la côte d'Angleterre qui est vis-à-vis. A l'approche de la voiture, je voyais sortir de ces habitations quelques douaniers et une quantité prodigieuse d'enfants fort gais.

En entrant à Saint-Malo, et nous approchant de la porte fortifiée, nous avions sur la droite la grande mer, et à gauche de la route un immense bassin de boue humide sur laquelle parais-

saient de cent pas en cent pas de pauvres navires couchés sur le flanc. Ils attendent le flot pour se relever, et cet exercice continu fatigue leurs membrures.

Au delà de cette plaine de boue et de sable entrecoupée de flaques d'eau, on aperçoit Saint-Servan, qui a l'air d'une assez jolie petite ville. Elle est du moins entourée d'arbres bien verts, tandis qu'à Saint-Malo on ne voit que du granit noirâtre et quelques figuiers de quinze ou vingt pieds de haut, à peu près comme ceux de Naples sur la route de Portici ; mais les figues de Saint-Malo ne mûrissent pas. Je conclus de la vue de cet arbre du Midi, à la vérité abrité par des murs, que les froids de Saint-Malo ne sont jamais fort rigoureux. C'est déjà un grand avantage que cette ville doit au voisinage de la mer. Elle doit à Louis XIV, et à la considération qu'avait inspirée aux ministres de la marine l'audace admirable de ses habitants, une enceinte de murs qui fait exactement le tour de la ville et dont l'épaisseur sert de promenade. Il y a parapet du côté de la ville comme du côté de la mer, et le promeneur se trouve à peu près à la hauteur du second étage des maisons. Il m'a semblé qu'à marée basse, ce parapet est souvent à soixante pieds des flots. Cette promenade originale m'a fort intéressé, et ce n'est qu'au bout d'une heure et demie, après avoir fait exactement le tour de la ville, que je suis revenu à l'escalier voisin de la porte par lequel j'y étais monté. Mais je me suis arrêté souvent pour considérer soit les îlots noirs et déchirés par les vagues qui défendent Saint-Malo contre les lames de la grande mer, soit la colline couverte d'arbres qui, à droite au delà du golfe de Saint-Servan, s'avance fort dans la mer. Les grands figuiers dont j'ai parlé se trouvent dans de fort petits jardins, qui existent quelquefois entre le mur de la ville et les maisons du côté opposé à l'unique porte de Saint-Malo, c'est-à-dire au couchant.

Ce que le destin m'avait fait voir de la société aujourd'hui m'avait jeté dans un si profond dégoût de l'espèce humaine, que j'ai sottement refusé d'aller au spectacle à Saint-Servan. Mon

hôtesse me l'a proposé, et j'ai refusé sans réfléchir, uniquement par humeur de m'entendre adresser la parole.

Puis, regardant d'un air bourru, j'ai vu que l'hôtesse était assez jolie femme et polie à l'anglaise ; elle me disait avec dignité qu'une sorte d'omnibus me conduirait à Saint-Servan en un quart d'heure.

J'ai erré dans la ville. Tout y est d'un gris noirâtre ; c'est la couleur du granit de ce pays-ci. J'aurais bien voulu voir la rue où sont nés MM. de Chateaubriand et de Lamennais ; mais j'avais horreur d'adresser la parole à qui que ce soit. Vis-à-vis un palais de justice que l'on construit avec des colonnes à la grecque, j'ai aperçu une ridicule statue de Duguay-Trouin. Avec ses culottes flottantes, cet intrépide marin ne ressemble pas mal à ces statues de bergers en plomb, que les curés de village mettent dans leurs jardins. J'ai trouvé un café fort joli à côté de la statue; mais j'étais encore empoisonné par mes manants de la route ; je prenais en mauvaise part tout ce que j'entendais dire aux pauvres officiers des trois compagnies qui viennent tous les mois tenir garnison dans cette île. Ces messieurs paraissaient se formaliser beaucoup de l'absence de toute promenade, autre que celle des murailles, non moins que de l'extrême vertu des dames de Saint-Malo. L'un d'eux disait : « Certes, il n'y aurait aucun danger à laisser les demoiselles de ce pays-ci seules avec les jeunes gens les plus aimables ; on peut être assuré qu'elles ne songeront jamais qu'à leur plus ou moins de fortune. Le plus beau *cavalier*, s'il n'est pas assez riche pour s'*établir*, n'est d'aucun danger pour ces vertus calculantes. »

Il me restait la ressource de demander du vin de Champagne ; mon hôtesse m'avait assuré que le sien était excellent. Mais quoi de plus triste que de boire seul pour oublier un chagrin ridicule ?

Je suis allé chez le libraire, où j'ai trouvé la *Princesse de Clèves*, petit bouquin fort joliment relié. Afin de ne pas avoir à m'impatienter contre les sales chandelles de la province, je suis

allé moi-même acheter des bougies. Ma chambre donnait sur une rue affreuse de dix pieds de large; il n'y en avait pas d'autre dans l'hôtel. J'ai demandé une bouteille de vin de Champagne; et aussitôt l'on s'est souvenu, comme par miracle, qu'un monsieur venait de partir par le bateau à vapeur de Dinan, et l'on m'a conduit, par un escalier de bois en escargot, à une grande chambre au troisième étage, d'où l'on aperçoit fort bien la mer par-dessus le rempart. Je me suis enivré de cette vue, puis j'ai lu la moitié de l'admirable volume que je venais d'acheter; l'âme enfin rassérénée par ces douces occupations, je me suis mis à écrire ce procès-verbal peut-être trop fidèle de tous mes malheurs intellectuels. *Les ennuyeux m'empoisonnent*; c'est ce qui m'eût empêché de faire fortune de toute autre façon que par le commerce; et mon père eut toute raison de me jeter violemment dans cette voie. Lorsque j'étais douanier, mes amis m'estimaient sans doute; mais la plupart eussent été charmés que, lorsque je sortais pour la première fois avec un bel uniforme neuf, un enfant jetât sur moi un verre d'eau sale.

Une vérité m'assiége à chaque heure du jour, depuis que je suis en Bretagne. Le petit bourgeois d'Autun, de Nevers, de Bourges, de Tours, est cent fois plus arriéré, plus stupide, plus *envieux* même, que le bourgeois qui vit à quatre lieues des côtes, et de temps en temps a un cousin noyé par une tempête. — Bravoure des jeunes enfants bretons de la côte de Morlaix, qui se cachent à bord des navires qui partent pour la pêche de la morue sur le banc de Terre-Neuve; on les appelle des *trouvés* (trouvés à bord du navire, quand il est loin des côtes). On pourrait lever ici une garde impériale de marins.

Du temps de l'Empire, les corsaires bretons attendaient, pour sortir, quelque tempête qui ne permît pas aux vaisseaux du blocus anglais de se tenir près de leurs rochers de granit noir. Quelle différence pour Napoléon, si, au lieu de faire des flottes, il eût équipé mille corsaires? Que n'eût-il pas fait avec des Bretons!

— Saint-Malo, le

Je ne sais comment je me suis laissé entraîner à perdre deux jours dans cette ville singulière, mais peu aimable : au fond, c'est une prison.

Hier j'ai pris un bateau pour faire le tour des îlots noirs qui, suivant moi, gâtent beaucoup la vue de Saint-Malo du côté de la mer ; ensuite je suis allé errer le long de la jolie côte couverte d'arbres qui termine l'horizon au couchant. Le vent étant agréable et la mer tranquille, j'ai fait mettre la voile, et suis allé au loin vers le couchant, toujours lisant mon roman. J'avais oublié tout au monde. Si l'on m'eût demandé où j'étais, j'aurais répondu : A la Martinique.

J'ai manqué ainsi, à mon grand regret, l'heure du bateau à vapeur qui conduit à Dinan. On dit que les bords de la rivière sont charmants et hérissés de rochers singuliers ; et d'ailleurs on trouve, près de cette ville toute du moyen âge, un menhir de vingt-cinq pieds de haut : ces monuments informes font réfléchir, et je commence à m'y attacher, à mesure que je vois augmenter mon estime pour les Bretons. On m'a beaucoup vanté les quatre Évangélistes, ainsi que le lion et le bœuf ailés, attributs de saint Marc et de saint Luc, qui ornent la façade de l'ancienne cathédrale de Dinan. A peu de distance existait une abbaye dont les ruines sont célèbres ; à la vérité, je n'y aurais peut-être rien compris. Ma longue promenade sur mer m'a privé de tout cela : mais jamais peut-être je ne fus plus sensible à cette admirable peinture, la plus ancienne qui existe dans la langue, d'une passion qui devient tous les jours plus rare dans la bonne compagnie. Plusieurs parties de cette peinture n'ont point été surpassées ; je les compare à certains ciels ornés d'anges par le Pérugin, que les écoles de Rome et de Bologne, si savantes et si supérieures dans tout le reste, n'ont jamais pu faire oublier.

Aujourd'hui j'ai passé ma vie sur les remparts de Saint-Malo à considérer la marée montante, qui quelquefois, à ce qu'on dit, s'élève ici jusqu'à quarante pieds. Je devais partir à midi pour

Dol et Avranches; mais, avant de monter en diligence, j'ai regardé la figure de mes compagnons de voyage; elle m'a effarouché. Je suis remonté sur le mur, et j'ai perdu le prix de ma place.

Le coucher du soleil m'a dédommagé du retard, il a été magnifique : le ciel était en feu, ce qui donnait une couleur plus noire encore aux îlots de Saint-Malo. J'ai passé mon temps sur la plage du couchant, au milieu d'une troupe d'enfants qui avaient ôté leurs souliers, et jouaient avec le flot puissant de la mer; ils se retiraient à mesure que la lame montante venait les mouiller.

Quelle idée noble et exagérée je me faisais de Saint-Malo, d'après ses hardis corsaires! Sera-ce donc toujours là mon erreur? Que d'enfantillage il y a encore dans cette tête! Je n'ai vu que des figures à argent. Dans tout l'art de la peinture, y a-t-il rien d'aussi laid que les contours de la bouche d'un banquier qui craint de perdre?

Au milieu de cette sécheresse d'âme, je n'ai trouvé qu'une *intonation* touchante ; c'était un postillon qui me disait : « Ah! monsieur, quand on vient de ce côté-ci, il faut toujours reprendre le même chemin : on ne peut pas aller plus loin. » Dans ce dernier mot si commun, il y avait par hasard toute la tristesse profondément sentie d'un insulaire ou d'un prisonnier. J'ai songé à ce pauvre Pellico.

On va me trouver exagéré ; mais enfin je tiens à la bizarrerie de *dire la vérité* (j'en excepte, bien entendu, les vérités dangereuses). Voici ce que je trouve dans mon journal, à la date de Saint-Malo :

« On ne sait rien faire bien en province, pas même mourir. Huit jours avant sa fin, un malheureux provincial est averti du danger par les larmes de sa femme et de ses enfants, par les propos gauches de ses amis, et enfin par l'arrivée terrible du prêtre. A la vue du ministre des autels, le malade se tient pour mort; tout est fini pour lui. A ce moment commencent les scènes *déchirantes*, renouvelées dix fois le jour. Le pauvre homme

rend enfin le dernier soupir au milieu des cris et des sanglots de sa famille et des domestiques. Sa femme se jette sur son corps inanimé ; on entend de la rue ses cris épouvantables, ce qui lui fait honneur ; et elle donne aux enfants un souvenir éternel d'horreur et de misère : c'est une scène affreuse. »

Un homme tombe gravement malade à Paris ; il ferme sa porte ; un petit nombre d'amis pénètrent jusqu'à lui. On se garde bien de parler tristement de la maladie ; après les premiers mots sur sa santé, on lui raconte ce qui se passe dans le monde. Au dernier moment, le malade prie sa garde de le laisser seul un instant ; il a besoin de reposer. Les choses tristes se passent comme elles se passeraient toujours, sans nos sottes institutions, dans le silence et la solitude.

Voyez l'animal malade, il se cache, et, pour mourir, va chercher dans le bois le fourré le plus épais. Fourier est mort en se cachant de sa portière.

Depuis que l'idée d'un enfer *éternel* s'en va, la mort redevient une chose simple, ce qu'elle était avant le règne de Constantin. Cette idée aura valu des milliards à qui de droit, des chefs-d'œuvre aux beaux-arts, de la profondeur à l'esprit humain.

— Granville, le...

Rien de plus obligeant que les habitants de Granville. Dans les pays où il y a un cercle de négociants, les cafés ne font pas venir les journaux de Paris, ce serait une dépense trop considérable pour leurs faibles recettes. J'étais donc fort contrarié ce soir à Granville. Comme en venant de Saint-Malo je m'étais rapproché de Paris, j'étais piqué d'une curiosité assez ridicule ; j'aurais volontiers arrêté les passants pour leur dire : « Qu'y a-t-il de nouveau ? » Au café je n'ai trouvé que la *Gazette du département*, dont j'avais lu les nouvelles à Saint-Malo. Je suis rentré tristement chez moi. J'ai essayé de la lecture, mais lire *par force* ne m'a jamais réussi. Comme je sortais pour flâner dans les rues, j'ai eu le courage de parler de mon embarras. Le garçon de l'hô-

tel m'a conduit tout simplement au cercle établi depuis peu à l'extrémité de la promenade nouvelle, formée d'assez jolis arbres bien touffus. Il y a trois ans, ce n'était qu'une triste grève couverte de cailloux. Vivent les pays en progrès, on y est heureux, et par conséquent on y a de la bonté. Arrivé dans la salle du cercle, un monsieur fort obligeant a mis à ma disposition, sans mot dire, trois ou quatre journaux arrivés de Paris depuis une heure. Lorsque je suis sorti après les avoir dévorés, le concierge m'a dit, de la part de ces messieurs, que le cercle ouvre tous les matins à sept heures; il me semble qu'il est impossible de mieux en agir à Paris. Granville a doublé depuis dix ans; or, en toute espèce de biens, ce n'est pas posséder qui fait le bonheur, c'est acquérir, dit Figaro. Les négociants de Granville prospèrent; d'où il suit qu'ils sont heureux et polis, et sans doute moins tracassiers et méchants que les bourgeois de tant de petites villes de France, qui ne savent que faire de leur temps et se plaignent de leurs dix-huit cents livres de rente.

Ce matin, à mon passage à Dol, j'ai pris sur le temps du dîner celui de revoir l'intérieur de la charmante cathédrale. Notre dîner, cependant, était bon et amusant; il était préparé dans une salle d'une exiguïté plus qu'anglaise, elle pouvait avoir sept pieds et demi de haut; la table était fort étroite et nos chaises touchaient les murailles de tous les côtés. Deux jeunes filles assez jolies, mais coiffées d'une énorme quantité de cheveux d'une couleur singulière, celle de l'étoupe presque blanche, ont servi dans cette petite salle à manger d'excellentes soles et une profusion de poissons et de fruits de mer.

De Dol à Pontorson, j'ai trouvé un pays d'une admirable fertilité. Tout à coup on arrive sur le bord d'une immense vallée, au fond de laquelle il faut aller chercher le bourg et la rivière de Pontorson. La vue est magnifique et très-étendue, elle fait d'autant plus de plaisir qu'il y a surprise complète. Au fleuve de Pontorson finit la Bretagne.

Je ne saurais assez louer la suite de collines charmantes cou-

vertes d'arbres élancés et bien verts par lesquelles la Normandie s'annonce. La route serpente entre ces collines. On voit de temps à autre la mer et le mont Saint-Michel. Je ne connais rien de comparable en France. Aux yeux des personnes de quarante ans, fatiguées des émotions trop fortes, ce pays-ci doit être plus beau que l'Italie et que la Suisse. Ce sont les paysages de l'Albane comparés à ceux du Guaspre. Je ne connais de comparable que les collines des environs de Dezensano, sur la route de Brescia à Vérone. Elles ont plus de grandiose et sont moins *jolies*.

En faisant à pied la longue montée qui précède les premières maisons d'Avranches, j'ai eu une vue complète du mont Saint-Michel, qui se montrait à gauche dans la mer, fort au-dessous du lieu où j'étais. Il m'a paru si petit, si mesquin, que j'ai renoncé à l'idée d'y aller. Ce rocher isolé paraît sans doute un pic grandiose aux Normands, qui n'ont vu ni les Alpes ni Gavarnie. Ce n'est pas eux que je plains; c'est un grand malheur d'avoir vu de trop bonne heure la beauté sublime. Un voyageur me disait hier que la plus jolie personne de Normandie habite l'auberge du mont Saint-Michel. Depuis Dol, je voyageais seul, dans le coupé de la diligence, avec une paysanne de quarante ans extrêmement belle. Cette dame a des traits romains, des manières fort distinguées, et ce qui me surprend au possible, je trouve dans ses façons une aisance et un naturel auxquels beaucoup de nos grandes dames pourraient porter envie. Elle n'a pas du tout l'air d'une actrice imitant bien mademoiselle Mars. De temps en temps, cette noble paysanne tirait de son petit panier une *Imitation de Jésus-Christ* fort bien reliée en noir, et lisait pendant quelques minutes.

J'ai supposé témérairement qu'à cause de son extrême beauté elle avait eu dans sa jeunesse l'occasion de voir très-bonne compagnie en Angleterre (ses façons sont un peu sérieuses, elle ressemble à une héroïne de l'abbé Prévost); qu'arrivée à un certain âge on l'avait mariée, et qu'elle était revenue à la con-

dition d'une riche paysanne. Malgré le peu d'envie que j'ai de parler, la conversation s'est engagée entre nous, et si bien et avec tant de respect de ma part, que j'ai pu lui laisser entrevoir le roman que je venais d'imaginer. Elle en a ri de bon cœur, et m'a raconté avec un naturel parfait qu'elle est femme d'un pêcheur habitant à Jersey, et que, pendant que son mari est à la mer, elle tient un petit magasin de quincaillerie et de toutes les choses qui peuvent convenir à de pauvres matelots. Elle me contait tout cela comme eût pu le faire madame de Sévigné.

— Votre récit est adorable, lui disais-je; mais permettez-moi de vous dire qu'il m'enchante, mais ne me persuade point.

Cette paysanne de quarante ans est sans contredit la femme la plus distinguée que j'aie rencontrée dans mon voyage, et, pour la beauté, elle vient, ce me semble, immédiatement après l'adorable carliste qui s'embarqua sur le bateau à vapeur de la Loire avec un chapeau vert.

Cette noble paysanne s'est tirée avec toute la grâce imaginable du récit d'une petite insolence à laquelle elle a été en butte de la part d'une femme vêtue de noir. La veille, en venant de Rennes par la même diligence, une religieuse a voulu lui enlever sa place de haute lutte.

— Allons, ôtez-vous de là, *ma chère dame*, il faut que je m'y mette, etc. Rien de plus joli et de plus plaisant que ce dialogue; la *prepotenza* sotte d'un côté, et de l'autre l'esprit vif, mais fort mesuré, d'une femme de bonne compagnie qui a toujours peur d'en trop dire, et qui comprend à merveille qu'elle doit l'avanie qu'elle éprouve à son habit de paysanne.

J'ai eu cette aimable compagne de voyage jusqu'à Granville. Comme la diligence s'arrêtait une heure à Avranches, je l'ai engagée à monter avec moi sur le petit promontoire où existait autrefois la cathédrale du savant Huet, cet évêque homme d'esprit qui a écrit sur les romans. De là nous aurions une vue magnifique de tout le pays. Je lui offrais mon bras sans songer à mal.

— Y pensez-vous, monsieur, une paysanne?

Ce mot a été dit avec une intonation si pure, si peu affectée, et qui m'a touché si vivement, que j'ai bien répondu. C'est avec cette noble paysanne que j'ai admiré une des plus belles vues de France. Elle a trouvé qu'elle ressemblait beaucoup à celle dont nous venions de jouir avant d'arriver à Pontorson. On se trouve aussi sur le bord d'une vallée large, profonde, admirablement plantée d'arbres bien verts, avec un lointain qui se perd sur la droite au milieu des forêts, et la mer sur la gauche.

En déjeunant à l'auberge, j'ai appris que le pays est hanté par une foule d'Anglais; mais ils vont s'en aller, ils ont le malheur de trop bien pêcher à la ligne. Ils emploient des mouches artificielles qui trompent trop bien des nigauds de poissons, je ne sais si c'est les saumons ou les truites. Le bonheur anglais a excité au plus haut point la jalousie des Normands. Ils ont interrompu toutes relations de société avec ces fins pêcheurs, et songent même, autant que j'ai pu le comprendre, à leur faire un procès.

Si j'étais maître de mon temps, je m'arrêterais pour jouir de ce procès, et j'assignerais quelqu'un.

Malgré cette *politesse normande*, comme je ne pêche pas à la ligne, c'est à Avranches ou à Granville que je fixerais mon séjour, si jamais j'étais condamné à vivre en province dans les environs de Paris. A la première vue de la question, l'on serait tenté d'aller s'établir au Midi, vers Tours ou Angers, pour éviter la rigueur des hivers; mais la différence du degré de civilisation est de plus de conséquence que la différence de deux degrés de latitude. Il y a cent fois plus de petitesse provinciale et de *curiosité tracassière* sur ce que fait le voisin à Tours ou à Angers, qu'à Granville ou à Avranches. Il faut toujours en revenir à cet axiome : Le voisinage de la mer *détruit la petitesse*. Tout homme qui a navigué en est plus ou moins exempt; seulement, s'il est sot, il raconte des tempêtes, et s'il est homme d'esprit de Paris un peu affecté, il nie qu'il en existe.

Je me souviens qu'à Angers les bourgeois qui habitent les maisons d'un des côtés d'une belle rue toute nouvelle, prétendent que les maisons de leurs voisins de l'autre côté de la rue vont descendre de huit à dix pieds au premier jour. Je n'ai jamais rien vu de si *petit* que la joie maligne mêlée de fausse commisération qui éclate dans leurs yeux, en parlant deux heures de suite de cet abaissement futur. S'il fallait absolument habiter une petite ville en France, je choisirais Grasse ou la Ciotat.

D'Avranches à Granville, nous avons vu une foule de ces charmantes maisons de paysans, isolées au milieu d'un verger planté de beaux pommiers et ombragé par quelques grands ormeaux. L'herbe qui vient là-dessous est d'une fraîcheur et d'un vert dignes du Titien. «Voyez-vous, m'a dit ma compagne de voyage, ces belles fleurs couleur amarante en forme de cloches? c'est la digitale, cette plante qu'on donne pour empêcher le cœur de battre trop vite.»

Ces vergers sont séparés des champs voisins par une digue en terre haute de quatre pieds, large de six, et toute couverte de jeunes ormeaux de vingt-cinq pieds de haut, placés à trois pieds à peine les uns des autres. C'est à cette mode que je vois régner depuis Rennes, qu'est due l'admirable beauté du pays. L'œil du voyageur n'aurait rien à désirer s'il apercevait de temps à autre quelques vieux arbres de soixante pieds de hauteur; mais l'avarice normande ne les laisse point arriver à cet âge. Qu'est-ce que ça rapporte, voir un bel arbre?

A moitié chemin d'Avranches à Granville, un gros jeune paysan riche, précisément le type de cette cupidité astucieuse qui a civilisé la Normandie, est venu prendre la troisième place du coupé. Il m'a expliqué très-clairement l'industrie fort compliquée de l'éleveur de bœufs; il s'agit de ces bœufs que nous voyons à Paris sous la forme de rosbif. Ces bœufs changent de mains tous les ans; la division du travail est extrême et trop longue à rapporter ici. Notre homme passe sa vie sur la route qui de Poissy conduit aux environs de Caen. Ce commerce est

fort chanceux; il a perdu trente mille francs il y a trois ans; les bœufs ne voulaient point s'engraisser. Ce monsieur nous dit des choses curieuses de l'instinct de ces animaux.

La noble paysanne, voyant l'intérêt avec lequel j'écoute les détails donnés par l'éleveur de bœufs, me raconte à son tour tous les détails de l'état de sabotier; ces gens-là passent leur vie dans les forêts. Ce que j'apprends à ce sujet m'a engagé à faire une excursion dont je rendrai compte plus tard.

En arrivant au long faubourg de Granville, un tonneau de bière qui était sur le devant de la diligence est tombé, et ma compagne de voyage s'est en quelque sorte éclipsée; j'ai respecté son incognito, si c'en est un. J'avais en face de moi, au delà d'une vallée profonde, un promontoire élevé de deux ou trois cents pieds, et terminé, du côté de la mer, par un précipice; c'est sur cette falaise qu'est juchée la ville fortifiée de Granville. Mais peu de gens se donnent la corvée d'habiter cette montagne, ou résident au bas dans un second faubourg différent de celui dont j'ai déjà parlé. Je monte à la ville. Les maisons, noires, tristes et fort régulières, n'ont que deux petits étages; elles ressemblent fort aux maisons des petites villes d'Angleterre. Malgré leur position élevée et la vue de la mer dont jouissent toutes celles du côté droit de la rue en allant à l'église, la tristesse sombre est le trait marquant de cette antique cité. Je vais jusqu'au bout du cap qui se termine par un grand pré entouré par la mer de trois côtés. Un enfant du pays disait : « On parle si souvent du bout du monde, eh bien! le voilà. » Cette idée ne manque pas de justesse.

La mer, ce soir, était sombre et triste; elle bat le rocher de tous les côtés à deux cents pieds au-dessous du promeneur. Ce pré est séparé de la ville par une vaste caserne, qu'on aurait dû entourer d'un mur crénelé dans le goût gothique et élevé de dix pieds au-dessus du toit. Après cette dépense si peu considérable, ce gros édifice aurait eu quelque physionomie.

Sur ce pré paraissaient quelques malheureux moutons tour-

mentés par le vent. J'ai trouvé là une pièce de douze en fer abandonnée dans l'herbe, et quelques vestiges d'une batterie. En rentrant en ville, je suis entré dans l'église, triste à merveille. Une vingtaine de jeunes filles y apportaient la dépouille mortelle d'une de leurs compagnes. Il n'y avait d'autres hommes que l'antique bedeau à l'air ivrogne, le vieux prêtre frileux et dépêchant son affaire, et moi pour spectateur.

Pendant qu'on chantait un psaume, je crois, je lisais tristement dans les bas côtés de l'église une quantité d'épitaphes remplies de fautes d'orthographe. Les lettres sont taillées en relief dans le granit noirâtre. Rien de plus pauvre et de plus triste. Ces épitaphes sont de 1620 et des années voisines. Le chœur de cette église n'est pas sur le même axe que la nef.

Je ne sais pourquoi j'étais accablé de tristesse; si j'avais cru aux pressentiments, j'aurais pensé que quelque grand malheur m'arrivait au loin. Je voyais toujours cette bière couverte d'un mauvais drap blanc, que quatre jeunes filles laides soutenaient à un pied de terre avec des serviettes qu'elles avaient passées par-dessous. Combien on est plus sage à Florence! toutes ces choses-là se passent de nuit.

Comme je n'avais âme qui vive avec qui faire la conversation, j'ai attaqué la tristesse par les moyens physiques. J'ai trouvé par hasard une assez bonne tasse de café au café placé contre la porte fortifiée de la ville. La descente vers le joli faubourg est agréable et pittoresque: le génie a exigé que les maisons de la rue la plus élevée et la plus marchande de ce faubourg, celle qui arrive à la porte fortifiée de la ville, n'eussent pas plus de quinze pieds de haut; il fallait laisser leur effet aux pièces de canon du rempart.

Tout le monde parle encore ici du fameux siége de 1794, que les Vendéens furent obligés de lever après s'y être longtemps et bravement obstinés. Là commencèrent leurs malheurs. S'ils avaient pu s'emparer de la ville et du port qui s'assèche à toutes les marées, mais qui est commode, ils auraient eu un moyen

sûr de communiquer avec les Anglais. L'on peut dire que le courage plutôt *civil* que militaire des hommes de sens qui eurent l'idée de défendre cette bicoque a peut-être sauvé la république et empêché le retour des Bourbons dès 1794. Pensez à ce que l'Europe aurait fait de nous qui n'avions pas encore la gloire de l'Empire ! Vienne, Berlin, Moscou, Madrid, n'avaient pas encore vu les grenadiers français. Qu'on juge par 1815 de ce qu'aurait fait le parti émigré, plus jeune de vingt ans en 1795.

J'ai vivement regretté de n'avoir pas avec moi le volume de l'histoire de la Vendée par Bauchamp, où il raconte la levée du siége de Granville et l'incendie du faubourg. C'est en vain que j'ai demandé à voir un tableau représentant cet incendie, qui est, dit-on, à l'hôtel de ville ; l'homme chargé de le garder est absent : c'est presque toujours ce qui arrive en province ; tout monument qui n'est pas sur la voie publique est perdu pour le voyageur ; et si j'étais un héros, je voudrais que ma statue fût au coin de la rue, sauf à voir les enfants m'assiéger à coups de pierres.

Depuis la révolution de 1830, on bâtit une fort jolie ville au pied du rocher de Granville, et tout contre le port. J'ai compté là je ne sais combien de grandes maisons en construction. On imite l'architecture de Paris, et toutes ces maisons ont une jolie vue sur la mer, et sont garanties du vent du nord par la vieille ville. Quelques maisons antiques et fort pittoresques sont placées à l'endroit où la jetée, qui forme le port, touche au rocher couronné par le pré dont j'ai parlé, et qui figure le bout du monde. J'ai trouvé là des nuées d'enfants, jouant dans l'eau de la mer qui se retirait. Comment ne seraient-ils pas de bons marins ? Bientôt tous les navires se sont tristement penchés sur le côté, et sont restés pris dans la boue. Des charpentiers, occupés à construire deux ou trois bâtiments au fond de ce port, m'ont appris que Granville expédie ses bâtiments en Amérique et au bout du monde ; et comme, malgré moi, j'avais l'air sans doute un peu incrédule, on m'a nommé toutes les maisons qui depuis

dix ans ont fait fortune. Je ne connais personne en ce pays, je n'ai pu pénétrer quel est au fond le véritable genre de commerce qui met les gens de Granville en état d'élever tant de belles et grandes bâtisses ; la pêche apparemment.

Il y a de jolis jardins et de jolis petits ponts, appartenant à des particuliers, sur un ruisseau qui coulait, il y a six ans, au milieu des galets, et qui va se trouver au milieu de la ville neuve. Sur ses bords, on a planté la promenade publique, qui déjà, grâce au bon choix des arbres, offre beaucoup d'ombre, et c'est au fond de cette promenade qu'est placé le cercle de négociants qui me permet si obligeamment de lire ses journaux. Quand des chevaux viennent boire et prendre un bain dans ce fleuve de dix pieds de large, qui sépare la promenade des jardins particuliers, l'eau s'élève et inonde toutes les blanchisseuses qui savonnent sur ses bords. Alors grands éclats de rire et assauts de bons mots entre les servantes qui savonnent et les *grooms* en sabots.

Vis-à-vis l'auberge, où j'ai une très-bonne chambre, dans le faubourg de Granville, on a taillé un passage dans le rocher, apparemment pour la sûreté de la ville. C'est par là que j'allais voir cette mer du nord, si sérieuse en cet endroit. Une nouvelle route, en partie taillée dans le roc, conduit sur la colline, à l'extrémité de laquelle l'ancienne ville est bâtie. Les habitants voudraient faire avouer au génie militaire que Granville ne vaut rien comme ville forte. Mais Granville est dans le cas du Havre ; je fais des vœux pour le génie ; s'il perd ses droits, la cupidité entassera les maisons laides et sales. Arrivé au sommet de cette falaise, le voyageur trouve la vue de l'Océan qui s'étend au nord à l'infini. Le pays battu par les vents semble d'abord peu fertile. Mais à un quart de lieue de la route, sur la droite, du côté opposé à la mer, la plaine étant un peu abritée par la falaise sur laquelle la route est établie, le voyageur voit recommencer ces champs entourés d'une digue de terre couverte de jeunes ormes de trente pieds de haut.

Peu à peu le pays devient admirable de fertilité et de verdure ;

on arrive ainsi au pied de la colline sur laquelle Coutances est perchée. Je comptais passer la soirée à voir à mon aise la cathédrale, sur laquelle on a tant discuté, et dont j'aperçois depuis longtemps les deux clochers pointus. Un mauvais génie m'a conduit à la poste, j'y trouve une lettre qui m'y attend depuis trois jours. Elle est écrite par un homme impatient, qui a des millions, et qui met quelque argent dans les affaires de notre maison ; ce dont, lui et nous, nous nous trouvons bien. Mais cet homme riche et timide n'a aucun usage des affaires, et de la moindre vétille se fait un monstre. Parce qu'il a des millions et de la probité, il se croit négociant. Il est à sa magnifique terre de B..., et désire me voir pour une affaire qu'il se garde bien d'expliquer, et qui, selon lui, est de la plus haute importance. Je gagerais que ce n'est rien ; mais aussi l'affaire peut être réellement essentielle.

M. R... me marque qu'il écrit la même lettre, poste restante, dans toutes les villes de Bretagne, pays où il sait que je voyage *pour mon plaisir*. Je puis fort bien dire que j'ai reçu la lettre, mais qu'une affaire m'a retenu dans les environs de Coutances ; je puis mentir plus en grand, et prétendre que je n'ai reçu que deux jours plus tard cette maudite lettre qui m'appelle sans doute pour une misère, pour quelque faillite de dix mille francs.

Mais cette affaire, *cachée derrière un voile*, s'empare déjà de mon imagination. Au lieu d'être sensible aux beautés de la fameuse cathédrale de Coutances, et de suivre les idées qu'elle peut suggérer, la *folle de la maison* va se mettre platement, et en dépit de tous mes efforts, à parcourir tous les possibles en fait de banqueroutes et de malheurs d'argent. Tant il est vrai que, pour être libre de toute préoccupation de ce côté-là, il faut se retirer tout à fait des affaires.

Je vais employer trois heures à voir la ville ; puis je prendrai la poste, et demain à l'heure du déjeuner je serai à B...

La relation de mon séjour à B... n'offrirait que peu d'intérêt au lecteur. En quittant cette propriété, je pris la route du Havre.

Une diligence menée par d'excellents chevaux m'a conduit

fort rapidement à Honfleur. Mais je n'ai plus trouvé sur la route la belle et verte Normandie d'Avranches ; c'est une plaine cultivée comme les environs de Paris. Il y avait foire à Pont-l'Évêque ; il fallait voir les physionomies de tous ces Normands *concluant des marchés ;* c'était vraiment amusant. Il y a place là pour un nouveau Téniers ; on s'arracherait ses ouvrages dans les centaines de châteaux élégants qui peuplent la Normandie.

En arrivant à Honfleur, je trouve que le bateau pour le Havre est parti depuis deux heures ; l'hôtesse m'annonce d'un air compatissant qu'il reviendra peut-être dans la soirée. Bonne finesse normande que j'ai le plaisir de deviner. En me donnant ce fol espoir, l'hôtesse veut m'empêcher de prendre un petit bateau qui en deux heures me conduirait facilement à Harfleur, dont je vois d'ici fumer les manufactures. Je trouverais là vingt voitures pour le Havre. Mais j'aime les charmants coteaux couverts d'arbres qui bordent l'Océan au couchant de Honfleur : je vais y passer la journée. C'est là ou dans la forêt qui borde la Seine au midi, en remontant vers Rouen, que, dans dix ans d'ici, lorsque les chemins de fer seront organisés, les gens riches de Paris auront leurs maisons de campagne. Tôt ou tard ces messieurs entendront dire que la rive gauche de la Seine est bordée de vastes et nobles forêts. Quoi de plus simple que d'acheter deux arpents, ou vingt arpents, ou deux cents arpents de bois sur le coteau qui borne la Seine au midi, et d'y bâtir un ermitage ou un château ! On jouit de six lieues de forêt en tous sens et de l'air de la mer. Là, les hommes occupés trouveront une solitude et une campagne véritables à dix heures de Paris, car le bateau à vapeur de Rouen au Havre ne met que cinq heures et demie à faire le trajet.

En rentrant ce soir à Honfleur, j'ai trouvé grande illumination : on se réjouit de la loi qui vient d'accorder des fonds pour l'agrandissement du port. Il en a bon besoin le pauvre malheureux ! et malgré tout il restera bien laid. Je ne puis m'accoutumer à cette plage de boue d'une demi-lieue de largeur, au delà de laquelle

la mer n'a l'air que d'une bordure de six pouces de haut. C'est pourtant là le spectacle dont je jouissais ce soir de ma fenêtre, la mieux située de Honfleur. Malgré moi, je pensais à Sestri-di-Levante et à Pausilippe, ce qui est un gros péché quand on voyage en France. J'avais choisi la seule chambre de l'auberge qui donne directement sur la mer; appuyé sur ma fenêtre, je pouvais penser à son absence, au lieu d'avoir l'esprit avili par la conversation normande qui se fait à haute voix sur le quai, et qui assourdit les autres chambres toutes placées au premier étage.

Ces portefaix, matelots, aubergistes normands, se plaignent toujours d'un voyageur qui a eu l'infamie de ne vouloir donner que trois francs pour le transport de ses effets, ce qu'un homme du pays aurait payé quinze sous. Leurs lamentations, applaudies de tous les assistants, sont plaisantes un instant, en ce que l'on voit tous ces gens regarder la friponnerie à l'égard de l'étranger comme un droit acquis. Je n'avais pas vu une telle naïveté friponne depuis la Suisse; j'étais jeune alors, et je me souviens que ces propos me gâtaient les beaux paysages.

Les Gaëls et les Kimris peuplaient le beau pays que je parcours quand les Normands arrivèrent. Mais ce qui compliqua beaucoup la question, c'est que ces Normands si audacieux n'étaient pas eux-mêmes une race pure; ils provenaient d'un pays où des Germains étaient venus se mêler à une population primitive *finoise*.

Le type finois c'est une tête ronde, le nez assez large et épaté, le menton fuyant, les pommettes saillantes, les cheveux *filasse*. Les Germains ont la tête carrée: ce caractère germain, moins prononcé que les autres, tend à disparaître.

Les deux figures les plus prononcées, le Kimri et le Finois, se sont mêlées et ont produit en Normandie une race où le Kimri domine. Ainsi nez kimri, crochu vers le bas, mais plus gros; pommettes saillantes, trait qui n'appartient pas au Kimri, et le menton *fuyant*, trait encore plus contraire au Kimri. Cette figure que je viens d'esquisser est la plus caractérisée de celles que

l'on trouve en Normandie. Je l'ai observée à Caen, à Bayeux, à Isigny, mais surtout à Falaise.

— Le Havre.

Ce matin, à onze heures, j'ai pris passage sur un magnifique bateau à vapeur; après cinq quarts d'heure il nous a débarqués au Havre. J'aurais voulu qu'une si aimable traversée durât toute la journée.

Ce n'est pas une petite affaire que de se loger au Havre. Il y a de fort bons hôtels; mais tous exigent qu'on mange à table d'hôte ou qu'on se fasse servir dans sa chambre. Ce dernier parti me semble triste, et, quand au dîner à table d'hôte, outre qu'il dure une heure et demie, on se trouve là vis-à-vis de trente ou quarante figures américaines ou anglaises, dont les yeux mornes et les lèvres *primes* me jettent dans le découragement. Une heure de la vue forcée d'un ennuyeux m'empoisonne toute une soirée.

J'ai pris à l'hôtel de l'Amirauté une belle chambre au second étage avec vue sur le port, qui par bonheur se trouvait vacante. Je ne suis séparé de la mer, c'est-à-dire du port, que par un petit quai fort étroit; je vois partir et arriver tous les bateaux à vapeur. Je viens de voir arriver *Rotterdam* et partir *Londres*; un immense bâtiment, nommé *le Courrier*, entre et sort à tout moment pendant le peu d'heures qu'il y a de l'eau dans le port, il remorque les nombreux bâtiments à voile qui arrivent et qui partent. Comme vous savez, l'entrée du Havre est assez difficile, il faut passer contre la Tour-Ronde bâtie par François Ier. Quand j'ai pris possession de ma chambre, le port sous ma fenêtre, et l'atmosphère jusque par-dessus les toits, étaient entièrement remplis par la fumée bistre des bateaux à vapeur. Les gros tourbillons de cette fumée se mêlent avec les jets de vapeur blanche qui s'élancent en sifflant de la soupape des machines. Cette profonde obscurité causée par la fumée du charbon m'a rappelé Londres, et en vérité avec plaisir, dans ce moment où je suis

saturé des petitesses bourgeoises et mesquines de l'intérieur de la France. Tout ce qui est activité me plaît, et, dans ce genre, le Havre est la plus exacte copie de l'Angleterre que la France puisse montrer. Toutefois, la douane de Liverpool expédie cent cinquante bâtiments en un jour, et la douane du Havre ne sait où donner de la tête si, dans la même journée, elle doit opérer sur douze ou quinze navires ; c'est un effet de l'urbanité française. En Angleterre pas une parole inutile. Tous les commis sont nichés dans des loges qui donnent sur une grande salle ; on va de l'une à l'autre sans ôter son chapeau et même sans parler. Le directeur a son bureau au premier étage, mais il faut que le cas soit bien grave pour qu'un commis vous dise : *Up stairs, sir* (Montez, monsieur).

Ma première sortie a été pour la plate-forme de la tour de François Ier ; le public peut y arriver librement, sans avoir à subir de colloque avec aucun portier, j'en éprouve un vif sentiment de reconnaissance pour l'administration.

En faisant le tour de l'horizon avec ma lorgnette, j'ai découvert le charmant coteau d'Ingouville que j'avais parfaitement oublié ; il y a plus de sept ans que je ne suis venu en ce pays.

J'ai descendu deux à deux les marches de l'escalier de la tour, et c'est avec un plaisir d'enfant que j'ai parcouru la belle *rue de Paris* qui conduit droit à Ingouville. Tout respire l'activité et l'amour exclusif de l'argent dans cette belle rue ; on trouve là des figures comme celles de Genève : elle conduit à une place qui est, ce me semble, l'une des plus belles de France. D'abord, de trois côtés, elle est dessinée par de belles maisons en pierres de taille, absolument comme celles que nous voyons construire tous les jours à Paris. Le quatrième côté, à droite, est composé de mâts et de navires. Là se trouve un immense bassin rempli de bâtiments, tellement serrés entre eux, qu'en cas de besoin on pourrait traverser le bassin en sautant de l'un à l'autre.

Vis-à-vis, sur la gauche du promeneur, ce sont deux jolis massifs de jeunes arbres, et au delà une belle salle de spectacle,

style de la renaissance, et une promenade à couvert à droite et à gauche, malheureusement trop peu étendue. Au nord, car la *rue de Paris* est nord et sud, et large au moins comme la rue de la Paix, à Paris, on aperçoit fort bien cette admirable colline d'Ingouville chargée de grands arbres et de belles maisons de campagne. C'est l'architecture anglaise.

Toutes les rues de ce quartier neuf sont vastes et bien aérées. Derrière la salle de spectacle, on finit de bâtir une belle place plantée d'arbres; mais on a eu la singulière idée de placer au milieu un obélisque composé de plusieurs morceaux de pierre, et qui ressemble en laid à une cheminée de machine à vapeur. C'est adroit, dans un pays où l'on voit de toutes parts l'air obscurci par de telles cheminées. Mais il ne faut pas en demander davantage à des négociants venus au Havre, de toutes les parties du monde, pour *bâcler* une fortune. C'est déjà beaucoup qu'ils aient renoncé *à vendre* le terrain sur lequel on a dessiné la place. Tôt ou tard ce *tuyau de cheminée* sera vendu, et l'on mettra à sa place la statue de Guillaume, duc de Normandie.

C'est un fort joli chemin que celui qui suit la crête du coteau d'Ingouville. A gauche on plonge sur l'Océan dans toute son immense étendue; à droite ce sont de jolies maisons d'une propreté anglaise avec quelques arbres de cinquante pieds, suffisamment vieux. A l'extrémité du coteau, vers les phares, j'ai admiré un verger normand, que je tremble de voir envahir par les maisons; déjà un grand écriteau annonce qu'il est à vendre par lots. C'est donc pour la dernière fois probablement que j'y suis entré; il est planté de vieux pommiers, et entouré de sa digue de terre couverte d'ormeaux, dont la verdure l'enclôt de tous côtés, et lui cache la vue admirable. Un homme de goût qui l'achèterait n'y changerait rien, et, au milieu, implanterait une jolie maison comme celles de la Brenta.

A gauche donc on a la mer; derrière soi c'est l'embouchure de la Seine large de quatre lieues, et au delà la côte de Normandie, au couchant d'Honfleur, où je me promenais hier;

cette côte chargée de verdure occupe à peu près le tiers de l'horizon. Pour le reste, c'est le redoutable Océan couvert de navires arrivant d'Amérique, et qui attendent la marée haute pour entrer au port.

Le moins joli de cette vue, selon moi, c'est ce que les nigauds en admirent, c'est le Havre que l'on a devant soi, et dans les rues duquel on plonge. Il est à cinquante toises en contre-bas. Il semble que l'on pourrait jeter une pierre dans ces rues, dont on n'est séparé que par sa belle ceinture de fortifications à la Vauban. Ce hasard d'être fortifiée va forcer cette ville marchande à être une des plus jolies de France. Elle s'agrandit avec une rapidité merveilleuse; mais le génie ne permet de bâtir qu'au delà des fortifications, de façon que dans vingt ans le Havre sera divisé en deux par une magnifique prairie de cent cinquante toises de large. Il y a plus, la partie du Havre que l'on bâtit en ce moment a le bonheur d'être violentée par une grande route royale, qui n'a pas permis à la cupidité de construire des rues comme la rue Godot-de-Mauroy à Paris. Cette seconde moitié du Havre s'appelle Graville, et a l'avantage de former une commune séparée. De façon que, lorsque la mauvaise humeur de M. le maire du Havre ou l'intrigue d'une coterie proscrivent une invention utile, elle se réfugie à Graville. C'est ce qui arrive journellement à Londres, qui jouit aussi du bonheur de former deux ou trois communes séparées.

Cette belle prairie qui divisera le Havre en deux parties est coupée, en ce moment, par un fossé rempli d'eau extrêmement fétide, ce qui n'empêche pas de gagner de l'argent, et, sans doute, est fort indifférent aux négociants de la ville. Mais la mauvaise odeur est tellement forte, qu'il est à espérer qu'elle fera naître bientôt quelque bonne petite contagion, qui fera doubler le prix des journées parmi les ouvriers du port. Alors on découvrira qu'avec un moulin à vent faisant tourner une roue ou une petite machine à vapeur, on peut établir un courant dans cet abominable fossé, même à marée basse.

Ma promenade a été interrompue par la fatale nécessité de rentrer à cinq heures pour le dîner à table d'hôte. J'ai pris place à une table en fer à cheval, j'ai choisi la partie située près de la porte et où l'on pouvait espérer un peu d'air. Il y avait à cette table trente-deux Américains mâchant avec une rapidité extraordinaire, et trois fats français à raie de chair irréprochable. J'avais vis-à-vis de moi trois jeunes femmes assez jolies et à l'air emprunté, arrivées la veille d'outre mer, et parlant timidement des événements de la traversée. Leurs maris, placés à côté d'elles, ne disaient mot, et avaient des cheveux beaucoup trop longs; de temps à autre leurs femmes les regardaient avec crainte.

J'ai voulu m'attirer la considération générale, j'ai demandé une bouteille de vin de Champagne frappée de glace, et j'ai grondé avec humeur parce que la glace n'était pas divisée en assez petits morceaux. Tous les yeux se sont tournés vers moi, et, après un petit moment d'admiration, tous les riches de la bande, que j'ai reconnus à leur air important, ont demandé aussi des vins de France.

Ce n'est qu'après une heure et un quart de patience que j'ai laissé cet ennuyeux dîner; on n'était pas encore au dessert. La salle à manger est fort basse, et j'étouffais.

Pour finir la soirée, je suis entré à la jolie salle de spectacle. Le sort m'a placé auprès de deux Espagnoles, pâles et assez belles, arrivées aussi par le paquebot de la veille; elles étaient là avec leur père, et, ce me semble, leurs deux prétendus. Ce n'était point la majesté d'une femme de Rome, c'était toute la pétulance, et, si j'ose le dire, toute la coquetterie apparente de la race Ibère. Bientôt le père s'est fâché tout rouge: on jouait *Antony*; il voulait absolument emmener ses filles. Les jeunes Espagnoles, dont les yeux étincelaient du plaisir de voir une salle française, faisaient signe aux jeunes gens de tâcher d'obtenir que l'on restât. Mais, au troisième ou quatrième acte, arrive quelque chose d'un peu vif; le père a mis brusquement son

chapeau et s'est levé en s'écriant : Immoral ! vraiment honteux ! Et les pauvres filles ont été obligées de le suivre.

Je les ai trouvées, cinq minutes après, prenant des glaces au café de la promenade couverte : il n'y avait là que de jeunes Allemands ; ce sont les commis des maisons du Havre, dont beaucoup ne sont pas françaises. J'ai aperçu de loin des négociants de ma connaissance, et, comme mon incognito dure encore, j'ai pris la fuite.

A la seconde pièce, c'était *Théophile* ou *Ma vocation*, jouée par Arnal ; les jeunes Espagnoles, plus sémillantes que jamais, sont revenues prendre leurs places. Je pense qu'elles ne comprenaient pas ce que disait Arnal ; jamais je n'ai tant ri. Je ne conçois pas comment ce vaudeville n'a pas été outrageusement repoussé à Paris par la morale publique : c'est une plaisanterie cruelle, et d'autant plus cruelle qu'elle est scintillante de vérité, contre le retour à la dévotion tellement prescrit par la mode. Le héros, joué avec tout l'esprit possible par Arnal, est un jeune élève de séminaire qui tient constamment le langage de Tartufe, et dont la vertu finit par succomber scandaleusement. Je regardais les jeunes Espagnoles, le père dormait, leurs amants ne faisaient pas attention à elles, et elles regardaient leurs voisins français qui tous pleuraient à force de rire.

Si le vieux Espagnol est un voyageur philosophe comme Babouc, tirant des conséquences des choses qu'il rencontre, il va nous prendre pour un peuple de mœurs fort dissolues, et plus impie encore qu'au temps de Voltaire.

Les dames du Havre sortent rarement, mais par fierté : elles trouvent *peuple* de venir au spectacle. Elles regardent le Havre comme une colonie, comme un lieu d'exil où l'on fait sa fortune, et qu'il faut ensuite quitter bien vite pour revenir prendre un appartement dans la rue du Faubourg-Poissonnière.

Voilà tout ce que j'ai pu tirer de la conversation d'un négociant de mes amis, avec lequel je me suis rencontré face à face au sortir du spectacle. Je l'ai prié de ne pas parler de moi, et

e n'ai pas même voulu être mené au cercle, de façon que je suis réduit aux deux seuls journaux que reçoit le café. Pendant qu'un commis allemand apprend par cœur les *Débats*, je prends le *Journal du Havre*, que je trouve parfaitement bien fait : on voit qu'un homme de sens relit même les petites nouvelles, données d'une façon si burlesque dans les journaux de Paris.

Je demande la permission de présenter, comme échantillon des choses tristes que je ne publie pas, cette vérité douloureuse : j'ai vu un hôpital célèbre, où l'on reçoit, pour le reste de leurs jours, des personnes âgées et malades. On commence par leur ôter le gilet de flanelle auquel elles sont accoutumées depuis longtemps, parce que, dit l'économe, *la flanelle est trop longue à laver et à faire sécher*. En 1837, sur dix-neuf maladies de poitrine, cet hôpital a eu dix-neuf décès. Voilà un trait impossible en Allemagne.

On me raconte qu'au Havre le pouvoir est aux mains d'une coterie toute-puissante et bien unie.

J'éprouve au Havre un trait de demi-friponnerie charmant dont je parlerai plus tard. Il s'agit de quinze cents francs.

Voici une absurdité de nos lois de douane, par bonheur très-facile à comprendre. Une société de capitalistes de Londres, qui veut exploiter la navigation d'Angleterre en France avec un bâtiment à vapeur de la force de cent cinquante chevaux, n'a pas à supporter d'autres frais de premier établissement que ceux-ci : pour le bâtiment, cent cinquante mille francs ; pour la machine, cent quatre-vingt mille francs, à raison de douze cents francs par force de cheval ; en tout, trois cent trente mille francs. Une entreprise française qui entreprend de concourir sur la même ligne avec des moyens égaux doit ajouter à ces frais, qui sont les mêmes pour elle, soixante mille francs de droits d'entrée pour la machine qu'elle est obligée de demander aux fabriques anglaises, et quinze mille francs de fret, d'assurances et de faux frais inévitables pour faire venir cette machine usque dans un de nos ports. Mais le bâtiment anglais s'y pré-

sente, lui, avec la machine anglaise dont il est armé, sans que jamais la douane française songe à le frapper d'aucun droit d'entrée ; elle réserve toutes ses rigueurs pour les navires français qui sont dans les mêmes conditions d'armement. Aussi, depuis vingt ans, les Anglais font presque seuls le service de toute la navigation à vapeur entre la France et l'étranger. Ils ont les plus grandes facilités pour venir sur nos côtes déposer et prendre toutes les marchandises et tous les passagers qui ont à se déplacer ; une part dans ce continuel mouvement qui s'opère ne peut leur être disputée par nos navires, grâce à la singulière partialité de nos douanes.

Si le lecteur veut prendre quelque idée de l'accès de colère ridicule dans lequel M. Pitt jeta la nation anglaise quand la France voulut essayer d'être libre, il peut jeter les yeux sur les chiffres suivants.

Détail de ce qu'ont coûté en hommes et en argent les guerres soutenues par l'Angleterre contre la France de 1697 *à* 1815.

	FRAIS.	HOMMES TUÉS
	—	—
1° Guerre terminée en 1697. . . .	l. s. 21,500,000	100,000
Morts par la famine.		80,000
2° Guerre commencée en 1702. . .	43,000,000	250,000
3° Guerre commencée en 1739. . .	48,000,000	240,000
4° Guerre commencée en 1756. . .	111,000,000	250,000
5° La guerre d'Amérique en 1775. .	139,000,000	200,000
6° La guerre avec la France en 1793.	1,100,000,000	200,000

La dette de l'Angleterre, à la fin de cette dernière guerre, se montait à 1 milliard 50 millions sterling (plus de 25 milliards de francs).

Faute d'une banqueroute qui aurait réparé les suites de la criante duperie dans laquelle M. Pitt fit tomber les Anglais, la décadence de l'Angleterre commence sous nos yeux. Elle ne peut rien faire contre la Russie qui menace ouvertement ses établissements des Indes. Ces établissements rendent fort peu d'argent au gouvernement anglais, mais lui donnent la vie.

La perte d'hommes est réparée au bout de vingt ans, mais la dette empêche de vivre beaucoup d'enfants anglais, et force ceux qui survivent à travailler quinze heures par jour; tout cela parce que, il y a trente ans, il y eut une bataille d'Austerlitz! Le talent financier de M. Pitt a tourné contre sa nation.

— Le Havre.

Voici un fait qui vous surprendra, mais qui n'en est pas moins de toute vérité. La réforme parlementaire en Angleterre est due entièrement aux mensonges de Blackstone.

Il n'y eut jamais trois pouvoirs en Angleterre : lorsque le célèbre Blackstone publia l'ouvrage où il avance qu'il y a trois pouvoirs : le roi, la chambre basse et la chambre haute, il fut regardé comme un novateur téméraire. Il n'y a jamais eu en Angleterre, jusqu'au moment de la réforme parlementaire opérée de nos jours, qu'un seul pouvoir, l'aristocratie ou la chambre des pairs, laquelle nommait la chambre des communes. Le roi et ses ministres marchaient forcément dans le sens des deux chambres.

L'erreur de Blackstone, qui prétendait que le peuple était représenté par la chambre des communes, fut répétée à l'étranger par Montesquieu et Delolme. Bientôt ce mensonge fut admis généralement comme une vérité, et peu à peu, en Angleterre, la parole de Blackstone devint comme une constitution.

Le peuple anglais se croyant représenté, il fut possible de lui faire payer les impôts énormes mis par W. Pitt et ses successeurs pour repousser les dangers de l'aristocratie, dangers si réels que l'aristocratie a fini par être abaissée, dangers provenant de l'exemple donné par la nation française.

Blackstone dit que les bourgs pourris sont des restes de grandes villes peu à peu ruinées par le temps. Rien n'est plus faux; les bourgs pourris sont comme les nombreux évêchés des environs de Rome, établis par les papes pour avoir un plus grand nombre de voix dans les conciles.

La reine Élisabeth, voyant que les communes levaient la tête, érigea des bourgs nommant un ou deux députés, et fit cadeau de ces chartes à ceux de ses courtisans dont la maison de campagne était environnée de cinq ou six maisons de paysans dépendant d'eux. L'exemple de cette reine habile fut suivi par ses successeurs. Sur deux cents bourgs pourris, il n'y en a peut-être pas trente qui soient des restes de villes tombées en décadence.

Le peuple anglais croyait fermement que la chambre des communes le représentait lorsque l'exemple donné par la France, en 1790, vint lui faire voir ce que c'était qu'une représentation véritable. Il s'émut alors; mais ce n'est qu'après 1830 qu'il a voulu sérieusement, et enfin obtenu une représentation à demi véritable, car les torys, qui veulent le contraire de ce que souhaite le peuple, nomment encore, en 1838, un grand tiers de la chambre des communes, ce qui donne à lord Melbourne, qui administre dans le sens du vœu de la nation, une majorité de quinze ou vingt voix, mais il ne s'en effraye nullement, tandis que sir Robert Peel n'oserait administrer avec une majorité pareille.

Un homme qui ne rirait jamais, et qui joindrait à ce mérite les manières d'un pédant, ferait un beau volume in-8° avec l'histoire du mensonge de Blackstone, devenu une grosse vérité fondamentale, grâce au besoin qu'en eut Pitt. Pour peu que le pédant dont nous parlons eût soin de donner en passant quelques louanges historiques à l'aristocratie française et à Bossuet, il serait bientôt un grand homme, et, qui plus est, membre de toutes les académies.

— Rouen.

Je trouverais ridicule de parler des délicieux coteaux de Villequier, ou des grands arbres taillés en mur du magnifique parc de la Meilleraie situé presque vis-à-vis. Qui ne connaît l'aspect des ruines de Jumiéges et les magnifiques détours que la Seine

fait une lieue plus loin, et qui, en un instant, font voir le même coteau sous des aspects opposés? Ces choses sont admirables ; mais où trouver qui les ignore?

Je suis arrivé à Rouen à neuf heures du soir par le grand bateau à vapeur la *Normandie*. Le capitaine remplit admirablement son office, et, ce qui est singulier à quarante lieues de Paris, sans chercher à se faire valoir et sans nulle comédie : malgré un vent de nord-est qui nous incommodait fort, le capitaine Bambine s'est constamment promené sur une planche placée en travers du bateau, à une douzaine de pieds d'élévation, et qui, par les deux bouts, s'appuie sur les tambours des roues. Il est impossible d'être plus raisonnable, plus simple, plus zélé que ce capitaine, qui a eu la croix pour avoir sauvé la vie à des voyageurs qui se noyaient.

En arrivant à Rouen, un petit homme alerte et simple s'est emparé de mes caisses. J'ai découvert en lui parlant que j'avais affaire au célèbre Louis Brune, qui a eu la croix et je ne sais combien de médailles de tous les souverains pour avoir sauvé la vie à trente-cinq personnes qui se noyaient. Ce qui est bien singulier chez un Français, Louis Brune ne s'en fait point accroire ; c'est tout à fait un portefaix ordinaire, excepté qu'il ne dit que des choses de bon sens. Comme toutes les auberges étaient pleines, il m'a aidé à chercher une chambre, et nous avons eu ensemble une longue conversation.

— Quand je vois un pauvre imbécile qui tombe dans l'eau, c'est plus fort que moi, me disait-il ; je ne puis m'empêcher de me jeter. Ma mère a beau dire qu'un de ces jours j'y resterai, c'est plus fort que moi. Quoi ! me dis-je, voilà un homme vivant qui dans dix minutes ne sera plus qu'un cadavre, et il dépend de toi de l'empêcher ! Ce n'est pas l'embarras, l'avant-dernier, celui d'il y a trois mois, s'attachait à mes jambes, et trois fois de suite il m'a fait toucher le fond, que je ne pouvais plus remuer.

Ce qui est admirable à Rouen, c'est que les murs de toutes les maisons sont formés par de grands morceaux de bois placés

verticalement à un pied les uns des autres; l'intervalle est rempli par de la maçonnerie. Mais les morceaux de bois ne sont point recouverts par le crépi, de façon que de tous côtés l'œil aperçoit des angles aigus et des lignes verticales. Ces angles aigus sont formés par certaines traverses qui fortifient les pieds droits et les unissent, et présentent de toutes parts la forme du jambage du milieu d'un N majuscule.

Voilà, selon moi, la cause de l'effet admirable que produisent les constructions gothiques de Rouen; elles sont les capitaines des soldats qui les entourent.

A l'époque où régnait la mode du gothique, Rouen était la capitale de souverains fort riches, gens d'esprit et encore tout transportés de joie de l'immense bonheur de la conquête de l'Angleterre, qu'ils venaient d'opérer comme par miracle. Rouen est l'Athènes du genre gothique; j'en ai fait une description[1].

[1] Voici cette description que l'auteur avait supprimée dans la première édition et qui a été retrouvée dans ses manuscrits :

— Rouen, le 27 juin 1837.

Il fait un soleil superbe; je jouis avec délices de la vue que j'ai de mes quatre magnifiques fenêtres. Au reste, je rentre accablé de fatigue; je viens de me donner le plaisir de revoir Rouen, comme si j'y arrivais pour la première fois. Par des raisons que je dirai, Rouen est la plus belle ville de France, pour les choses du moyen âge et l'architecture gothique.

J'ai commencé par déjeuner au beau café *moyen âge*, vis-à-vis la salle de spectacle. Les garçons entendent fort bien la voix plaintive des consommateurs, mais ne répondent pas et *s'en font gloire;* je reconnais le voisinage de Paris. Quel contraste avec les garçons du café, à côté de la comédie, à Lorient! et surtout quel lait j'avais à Lorient, et quelle eau blanchie à Rouen! J'ai un malheur qui, en y réfléchissant, me *disqualifie* entièrement pour le métier de voyageur, écrivant un journal. Comment trouver les choses curieuses sans avoir un guide? Et dès que j'ai pris un guide, pour peu qu'il soit emphatique, je me fais des plaisanteries intérieurement sur ses ridicules, que je m'amuse à examiner. Dans cette situation d'âme, je crois que je ne sentirais pas même un tableau du Titien.

Je connais un des deux antiquaires que j'ai surpris disputant à la bi-

Qui ne connaît :

1. Saint-Ouen?
2. La cathédrale?

bliothèque de Rouen; c'est un homme très-poli; mais dans la discussion archéologique il était féroce. Ce ton outrageant ne semblait étonner ni les disputants, ni quatre ou cinq amis qui les entouraient : il paraît que c'est une des grâces du métier.

Cette grâce a tout à fait manqué son effet sur moi. Pour tâcher d'oublier une aussi triste conversation, je suis allé à la cathédrale. La base de la tour qui fait partie de la façade, à gauche du spectateur, est peut-être l'ouvrage des Romains.

La nef du milieu n'est pas étroite; les deux autres moitiés du croisillon sont d'une délicatesse qui me plaît comme de la belle dentelle.

On ne sait en quels termes parler de l'architecture gothique. M. de Caumont et les autres écrivains ont adopté chacun une nomenclature différente. La société de l'histoire de France aurait pu nous donner un petit catéchisme de cent pages, avec des figures en bois insérées dans le texte. Bien ou mal choisis, ces noms eussent été adoptés probablement, et les amateurs du gothique pourraient se communiquer leurs idées. Mais donner une nomenclature, n'est-ce pas s'exposer à quelque plaisantie? D'ailleurs, quand nous aurons un livre clair sur les trois architectures *romane*, *gothique* et de la *renaissance*, on ne sera plus réputé savant, par la seule action de parler de ces choses : il faudra inventer quelque autre recette.

Voilà ce que je disais hier dans le bateau à un petit vieillard sec et leste, mis d'une façon singulière, et que j'avais pris d'abord pour un gentilhomme gascon. C'est, au contraire, un homme fort instruit. En passant vis-à-vis les ruines de Jumiéges, il m'a proposé de descendre à terre : Je vous expliquerai tout cela, disait-il; mais à ce moment je le prenais encore pour un Gascon, et j'ai eu horreur de l'explication; je m'en suis bien repenti une heure après. Quand je commençai à croire un peu ce que me disait M. de B..., il m'a appris que la Normandie possède un savant, homme de sens, qui rêve cinq ou six heures par jour à l'archéologie, et qui n'est point charlatan.

— Quoi! monsieur, point charlatan à trente lieues de Paris, et Normand encore!

— Oui, monsieur; et ce savant n'appelle point les gens de l'opposition l'*opprobre* de l'espèce humaine, à cette fin d'ajouter une rosette à sa croix.

Ceci était une allusion à un ridicule que nous venions de remarquer

3. La charmante petite église de Saint-Maclou?

4. La grande maison gothique située sur la place en face de la cathédrale?

chez un personnage important qui voyageait avec nous, dans le bateau, depuis Villequier.

M. N... serait parfaitement en état d'être le Lavoisier des deux vieilles architectures. Il est fâcheux que M. le ministre de l'intérieur ne lui demande pas ce travail par une belle lettre.

Dès l'entrée dans la cathédrale de Rouen, on se sent saisi de respect. C'est une croix latine; le portail du milieu est suffisamment large, mais la tour de droite présente dans ses lignes verticales cette surface raboteuse que j'ai blâmée dans la tour de Bourges.

Je serais encore dans cette église si, pour m'en arracher, je ne m'étais dit à chaque instant que j'avais bien d'autres choses à voir à Rouen. C'est une ville unique pour le beau gothique. Parmi les croûtes de toute nature qui, sous le nom de tableaux, gâtent les murs de cette belle église et empêchent de donner audience à ce que son architecture sublime dit au cœur, j'ai remarqué un petit tableau de deux pieds de haut : c'est Jésus-Christ et saint Thomas. J'y distinguais quelque chose, lorsqu'un second regard m'a fait reconnaître une copie du tableau du Guerchin à la galerie du Vatican. Le copiste a exagéré les mains grossières de saint Thomas; mais, en revanche, il a oublié l'air de céleste bonté de Jésus.

Je me suis arraché avec peine à la cathédrale; il fallait bien aller à Saint-Jean, bâtie par le roi Richard II, d'Angleterre. C'est un des chefs-d'œuvre de l'art gothique, et, par bonheur, la moitié orientale de l'église se trouve placée au milieu d'un jardin anglais, accompagnement simple et sublime à la fois qui double la valeur du gothique. Par horreur pour l'animal nommé *cicerone*, je refusai les offres d'un petit homme qui venait m'ouvrir l'église, laquelle est fermée après onze heures du matin; mais on l'ouvre de nouveau à la chute du jour pour les litanies, psalmodiées à haute voix par des femmes du peuple. Je recommande bien à l'amateur de ne pas manquer ce monument-là : c'est le triomphe du style gothique. Heureusement Saint-Ouen n'est gâtée par aucun ignoble ornement moderne.

Toute réflexion faite, j'ai accepté le *cicerone;* par bonheur, cet homme n'était point emphatique.

Le fait est que cette nuance gris-noir va admirablement à ces piliers formés de la réunion de tant de petites colonnes. Si jamais la barbarie cesse de régner à Notre-Dame de Paris, on couvrira l'infâme badigeon,

5. L'hôtel Bourgderoulde et ses magnifiques bas-reliefs? Là seulement on prend une idée nette de l'aspect de la société à la fin du moyen âge.

Qui ne connaît l'incroyable niaiserie d'élever une coupole en fer, ne pouvant la faire en pierre? C'est une femme qui se pare avec de la *dentelle de soie*.

Qui ne connaît cette statue si plate de Jeanne d'Arc élevée à la place même où la cruauté anglaise la fit brûler? Qui ne com-

café au lait, qui salit cet antique monument, et on le remplacera par la couleur sombre que le temps a donné à la tour de Saint-Jacques-de-la-Boucherie.

Mon guide a voulu me faire admirer quelques-uns de ces ouvrages étranges qui, sous le nom de tableaux d'église, offensent notre vue, chaque année, aux expositions de Paris. Il convient à la politique du gouvernement d'acheter ces beaux ouvrages, mais ensuite il en est bien embarrassé; il en fait don aux églises de province, et la province, fort jalouse de Paris, prend la liberté de se moquer de ces sortes de cadeaux. Ces ouvrages viendraient empoisonner le goût du public et des jeunes gens si, sous ce rapport, il restait encore quelque chose à faire.

Saint-Ouen est plus long et moins large que la cathédrale, et bien autrement beau. Mon guide m'a fait remarquer les rosaces. Comme j'admirais la belle couleur gris-noir de l'intérieur de l'église, le *cicerone* m'a dit : — Hélas! monsieur, c'est un des outrages de la Révolution; les *jacobins* avaient établi un atelier d'armes dans notre église; mais dès que la fabrique aura de l'argent on la fera badigeonner. — En ce cas, lui ai-je dit, les Anglais ne donneront plus d'étrennes au portier. Je vous avertis que parmi ces gens tristes les couleurs sombres sont à la mode; et déjà, je vous en préviens, les amateurs de Paris commencent à partager ce goût.

Comme l'emphase est de toutes les sottises la plus difficile à éviter, les petits livres, les journaux et les tableaux de province ne laissent rien à désirer sous ce rapport. Le style *noble* de ces messieurs est tellement bouffon, que bientôt, par l'impossibilité de se surpasser eux-mêmes, ils seront obligés de changer de manière. Le style d'un petit livre destiné aux voyageurs, et que j'ai acheté hier, ne serait point supporté, à Paris, dans l'annonce d'un spécifique pour les dents. Telle est cependant, à trente lieues de Paris, le style convenable que doit employer un homme qui se respecte.

prend l'absurdité de l'art grec, employé à peindre ce caractère si éminemment chrétien? Les plus spirituels des Grecs auraient cherché en vain à comprendre ce caractère, produit singulier du moyen âge, expression de ses folies comme de ses passions les plus héroïques. Schiller seul et une jeune princesse ont compris cet être presque surnaturel.

Pourquoi ne pas remplacer l'ignoble statue du dix-huitième siècle, qui gâte le souvenir de Jeanne d'Arc, par le chef-d'œuvre de la princesse Marie?

En arrivant, je suis allé tout seul rue de la Pie, voir la maison où naquit en 1606 Pierre Corneille; elle est en bois, et le premier étage avance de deux pieds sur le rez-de-chaussée; c'est ainsi que sont toutes les maisons du moyen âge à Rouen, et ces maisons qui ont vu brûler la Pucelle sont encore en majorité. La maison de Corneille a un petit second, un moindre troisième, et un quatrième de la dernière exiguïté.

J'ai voulu voir de son écriture, on m'a renvoyé à la bibliothèque publique : là, dans un coffret recouvert d'une vitre, et sur le revers de l'*Imitation* traduite en vers français, j'ai étudié trois ou quatre lignes, par lesquelles ce grand homme, vieux et pauvre, et négligé par son siècle, adresse cet exemplaire à un chartreux son *ancien amy*. Le savant bibliothécaire a placé à côté du livre un avis ainsi conçu : « Écriture *de la main* de Pierre Corneille. »

J'ai compté neuf lecteurs dans cette bibliothèque; mais j'y ai entendu un dialogue à la fois bien plaisant et bien peu poli entre deux prétendus savants en archéologie gothique. Ces messieurs étaient l'un envers l'autre de la dernière grossièreté, et d'ailleurs ils ne répondaient à une assertion que par l'assertion directement contraire; ils n'appuyaient leur dire d'aucun raisonnement. Cette pauvre science ne serait-elle qu'une science de mémoire?

J'ai admiré la salle des pas perdus (Palais de Justice), salle magnifique que l'on pourrait restaurer avec mille francs; là se

démène une statue furibonde de Pierre Corneille : il est représenté ici en matamore de l'Ambigu-Comique[1].

[1] Voici, à ce sujet, un fragment inédit trouvé aussi dans les manuscrits de l'auteur; il faisait partie de la description de Rouen dont il est question plus haut :

« Les pires acteurs qui *dissimulent*, à l'*Ambigu-Comique*, dans l'ancien mélodrame à crimes, seraient des modèles de grâce et de naturel, comparés à ce Corneille colossal ; lui, cet homme si simple, si modeste, si grand, ce cœur si bien fait pour la véritable gloire, qui, menacé de je ne sais quelle protection et mourant de faim, osa imprimer ce vers :

« Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée. »

« Son siècle changea sous ses yeux ; le Français, de citoyen qu'il avait essayé d'être du temps de la Ligue, devint le plat sujet de la monarchie absolue. Alors le prince Xipharès et le prince Hippolyte remplacèrent les Horaces de Corneille, qui parut grossier. Il fut convenu que, sous le rapport politique et aux yeux d'un souverain absolu, Racine valait bien mieux que Corneille. Ce grand homme eut-il assez d'esprit pour expliquer de cette façon toute simple l'abandon et, tranchons le mot, le mépris du public, qui accompagna ses dernières années?

« Boileau, partisan de Racine, et qui, sous son grand talent pour exprimer en beaux vers une pensée donnée, cachait toute la petitesse d'âme d'un *canut* de Lyon, imprimait, dans la vieillesse de Corneille :

« Après l'*Agésilas*,
« Hélas !
« Mais après l'*Attila*,
« Holà ! »

« Ce fut ainsi que s'éteignit le grand Corneille.

« Enfin parut Napoléon, qui dit un jour : « Si Corneille eût vécu de « mon temps, je l'aurais fait prince. » Il oubliait que, dès la première pièce de Corneille, le ministre de la police l'eût envoyé, de brigade en brigade, à Brest, comme il fit pour un homme d'esprit qui faisait des opéras-comiques et qui vit encore. Aussi Napoléon eut des Luce de Lancival et des *Mort d'Hector*. Si ce héros fût mort sur le trône à soixante ans, la France eût perdu la supériorité littéraire, la seule qui lui reste. Et elle lui reste malgré le ministre et l'Institut, qui récompensent toujours les médiocrités. C'est Courier que l'on a mis en prison, et dont personne en Europe ne peut approcher, que l'on veut lire même à Saint-Pétersbourg. »

Le gouvernement devrait faire exécuter une copie parfaitement exacte de cette statue vraiment française, et la placer à l'entrée du Musée. Cet avis pourrait être utile ; mais qui osera le donner ? J'y joindrais la Jeanne d'Arc qui orne la place de ce nom.

A côté de la salle immense et sombre où se démène la statue de Pierre Corneille, l'on m'a introduit dans une salle magnifiquement lambrissée, où le parlement de Rouen tenait ses séances. Cette magnificence m'a rappelé le fameux procès que le duc de Saint-Simon vint plaider à Rouen, et dont le récit est si plaisant sans que l'auteur s'en doute. Cet homme honnête au fond, et si fier de son honnêteté, et qui eût pu se faire donner vingt millions par le régent, auquel il ne demanda pas même le cordon du Saint-Esprit, raconte gravement comment il gagna son procès à Rouen, en ayant soin de donner à souper aux magistrats. Il se moque fort du duc son adversaire, qui n'eut pas l'esprit d'ouvrir une maison.

Quant à lui, le procès gagné, il se mit à protéger le frère d'un de ses juges, qu'il fit colonel, maréchal de camp, lieutenant général, et qui fut tué à la tête des troupes dans l'une des dernières campagnes de Louis XIV, en Italie.

Le plaisant de la chose, c'est que le duc de Saint-Simon et ses juges se croyaient de fort honnêtes gens. Le Français ne sait pas raisonner contre la mode. La liberté de la presse contrarie ce défaut, et va changer le caractère national, si elle dure.

— Paris, le 18 juillet 1837.

Ce que j'aime du voyage, c'est l'*étonnement du retour*. Je parcours avec admiration et le cœur épanoui de joie la rue de la Paix et le boulevard, qui, le jour de mon départ, ne me semblaient que commodes.

Je paye maintenant les journées d'entraînement que j'ai passées à Auray à observer les mœurs bretonnes, et à Saint-Malo à battre la mer dans une barque, comme dans les beaux jours

désœuvrés de ma jeunesse. A Paris, je ne dors pas deux heures par nuit.

Je croyais terminer mon voyage à ma rentrée dans cette ville, le hasard en décide autrement. L'excellent et habile jeune homme qui devait aller tenir pour nous la foire de Beaucaire est souffrant, et je repars ce soir pour les rives du Rhône que je compte revoir dans cinquante heures.

— Tarascon, le 27 juillet.

A Beaucaire, il m'a été impossible d'écrire, la place me manquait pour cela. Un soir que je voulais dormir bien résolûment, en dépit des puces et des cousins, je suis allé à une lieue de la ville. Le jour de mon arrivée à la foire, je me trouvai tellement ébahi par le tapage incroyable, que je fus, je crois, plusieurs heures sans me rendre compte de ce que j'éprouvais; à chaque instant quelque ami me serrait la main et me donnait son adresse.

Dans toutes les rues, sur le pré, sur la rive du Rhône, la foule est continuelle; à chaque instant quelqu'un prend son point d'appui sur vous à l'aide de son coude, pour se glisser en avant: on se presse, on se porte; chacun court à ses affaires. Cette activité est gênante, et surtout offensante au premier moment, mais elle est divertissante. Des musiciens gesticulent et braillent devant une contre-basse et un cor qui les accompagnent; des marchands de savonnettes vous poursuivent de l'offre de parfums de première qualité, qu'ils apportent de Grasse; des portefaix, vacillant sous des fardeaux énormes qu'ils portent sur la tête, vous crient gare quand ils sont déjà sur vous; des colporteurs s'égosillent à crier le sommaire des nouvelles télégraphiques arrivant d'Espagne: c'est une foule, une cohue, dont à Paris on ne peut se faire une idée. Après plusieurs heures de badauderie, je revins de mon étonnement; je voulus prendre mon mouchoir, il avait disparu, ainsi que tout ce que j'avais dans mes poches. A Beaucaire, l'oreille est assiégée par toutes sortes de

langues et de patois, et c'est sans doute pendant que ma vanité cherchait à comprendre ce que me voulait un beau Catalan qui m'engageait à un bal pour le soir, que je fus dévalisé. Du reste, on ne pouvait pas être volé avec moins d'inconvénient. Je trouvai un mouchoir dans une boutique à trois pas de moi.

Un riche marchand avec lequel je fais des affaires me raconte que, longtemps avant la foire, les principaux négociants s'occupent de louer une maison, un appartement, une chambre. Ici, dans chaque chambre on voit quatre ou cinq lits; le propriétaire se relègue dans son grenier : en revanche non-seulement la foire paye son loyer, mais le dispense de travailler pendant le reste de l'année.

Il y a des usages qui font loi. Les marchands de laine et les drapiers doivent loger alternativement dans la Grande-Rue et dans la Rue-Haute. Les drapiers payent leur loyer beaucoup plus cher, parce qu'ils vendent une *marchandise riche*.

Les lingers s'établissent tout près de la porte du Rhône; les juifs occupent le milieu d'une certaine rue, dont le haut et le bas sont pris par les marchands de cuir.

Les boutiques des maisons ne sont pas seules louées; devant le mur, d'une boutique à l'autre, il y a des échoppes couvertes en toile. L'on tire parti même des bancs de pierre qui se trouvent quelquefois le long des maisons : ils font l'affaire des petits merciers.

Le singulier de cette foire, c'est qu'il y a foule partout, et les costumes sont aussi variés que les langages; mais ce qui frappe avant tout, et donne une familiarité particulière au labyrinthe dans lequel cette foule s'agite et tourbillonne, c'est la quantité de grands morceaux de toile de coton, formant tableaux de toutes couleurs et de toutes formes, carrés, triangulaires, ronds, qui flottent au milieu de la rue, à quinze pieds au-dessus des têtes; les marchands les suspendent à des cordes tendues d'une maison à celle qui est vis-à-vis. Ces toiles portent l'indication de leurs noms, de leurs domiciles ordinaires et de leurs demeures à

Beaucaire. C'est ainsi que le négociant catalan peut apprendre qu'un négociant grec son ami est en *foire*, car c'est bien en vain que l'on demanderait une adresse au milieu de cette foule de gens étrangers les uns aux autres, et qui ne connaissent pas leurs voisins.

Ces enseignes amusent la vue : le jour de mon arrivée, elles étaient malheureusement agitées par un grand vent de mistral qui tue la joie facile. Il y en avait en toile de coton d'un beau rouge, avec de grandes lettres blanches ; d'autres en toiles jonquille avec de jolies lettres gothiques ; d'autres en toile verte avec des lettres rouges ; celles-ci faisaient mal aux yeux.

L'ensemble de ces pavillons a quelque chose d'oriental, et rappelle un navire pavoisé pour un jour de fête.

Quant à la vie morale, voici le premier trait de sa physionomie : tous les usages qui ne peuvent s'accomplir que lentement disparaissent, tout le monde est vif. La petite ville de Beaucaire ne pourrait contenir tous les marchands qui arrivent de Naples, de Gênes, de Grèce et de tous les pays du Midi ; par bonheur, sur la rive du fleuve, se trouve un vaste pré bordé de grands arbres ; c'est le *pré de Sainte-Madeleine*, que je préfère beaucoup à la ville. Là s'élèvent rapidement un grand nombre de baraques de planches. Vu la grande chaleur, beaucoup de négociants même préfèrent des tentes ; ainsi se forment des rues, des places, d'étroits passages. Chacun prend pour enseigne un instrument de sa profession, et d'ordinaire les marchands d'un même pays se réunissent dans la même rue.

Je rencontrai d'abord, dans ma course de curiosité après les premières affaires, les boutiques des marchands de savon, d'épiceries et de drogueries de Marseille ; plus loin, les parfumeurs de Grasse exposaient leur pommade et leurs savonnettes ; ceux de Montpellier leurs parfums et leurs liqueurs : j'achetai d'excellente eau de Portugal de M. Durand. En avançant, je trouvai de nombreuses baraques remplies de figues, de prunes, de raisin sec et d'amandes. Nous fûmes saisis par une odeur plus forte qu'a-

gréable ; nous approchions d'une rue dont les murs fort épais et assez élevés n'étaient composés que d'oignons et de gousses d'ail ; nous prîmes la fuite.

A l'extrémité du pré, où nous allions chercher un peu d'air dans le vain espoir de nous tirer de la foule énorme et de la poussière, nous trouvâmes une petite chapelle où l'on dit la messe.

— Voici enfin une maison où l'on ne vend rien, me dit M. Bigilion ; nous nous trompions, on y débitait à des Espagnols une quantité prodigieuse de rosaires.

Là nous fûmes recrutés par un limonadier, qui prétendit qu'il avait des limonades gazeuses excellentes, et qui depuis deux heures étaient dans la glace : nous le suivîmes en essayant de traverser la foule. Il s'agissait d'arriver à la *Grande-Rue*. Les cafés, les billards, les lieux où l'on danse sont placés dans la Grande-Rue, derrière laquelle s'étendent en longue file les loges des bateleurs, des faiseurs de tours, de ceux qui montrent des animaux vivants ou des grands hommes en cire. Il n'y avait de silence que dans le coin où l'on voyait Napoléon étendu sur son lit de mort à Sainte-Hélène. Il était en uniforme complet de capitaine du génie. Après l'instant de contemplation silencieuse, le garçon du bateleur éleva la voix et dit qu'il avait en sa possession particulière un mouchoir qui avait servi de serre-tête à l'empereur : chacun voulut toucher ce mouchoir, et l'on donnait deux sous au garçon, lequel était tellement sûr de ses auditeurs qu'il criait à tue-tête : « Messieurs, ceci est ma propriété particulière ; mais ne donnez rien si vous voulez, vous n'y êtes pas obligés. » Voyez, disais-je à M. de Sharen, combien Napoléon était sûr de l'amour des peuples ; jamais avec lui la liberté n'eût été possible.

Non-seulement les maisons de la ville, les baraques et les tentes du pré de la Madeleine sont remplies d'une immense population, mais le fleuve même, tout rapide qu'il est, est couvert de barques, dans chacune desquelles couchent huit ou dix per-

sonnes; chaque barque a une place déterminée d'après sa forme, je crois, et le pays d'où elle vient. Avant la mort de Ferdinand VII, les Espagnols se présentaient en foule, ils achetaient en France pour cent quatre-vingt millions : maintenant les Anglais les fournissent de tout, et ils ne prennent en France que pour quinze millions de francs.

J'ai distingué des pinques catalanes, des felouques génoises, des chaloupes de Marseille. Les bateaux de Toulouse, de Bordeaux, de la Bretagne et de plusieurs ports de l'Océan arrivent par le canal de Languedoc. Les barques de Lyon, de Grenoble et de Valence viennent par le Rhône. Il n'est bruit que d'une de ces barques qui a heurté contre une des piles du pont du Saint-Esprit, et vingt personnes se sont noyées, c'est-à-dire deux.

Les barques qui descendent le Rhône ne sont faites que de planches légères ; aussitôt les marchandises vendues, on déchire la barque et l'on vend les planches. Ces barques portent pour enseigne une femme de paille, une grille de bois, un énorme polichinelle de six pieds de haut, etc. Si un marchand à Beaucaire n'a pas une enseigne visible de loin et fort singulière, on ne peut plus le retrouver.

La foire ne dure légalement que sept jours, du 22 juillet au 28 au soir; mais on l'allonge. Ses franchises, qui avant la Révolution étaient fort considérables et faisaient gémir les pauvres fermiers généraux, avaient été confirmées par Louis XI en 1463.

Le voyage de Beaucaire est une fête pour tout le monde. Les commis des marchands arrivent d'ordinaire quinze jours avant l'ouverture; ils reçoivent les marchandises qui arrivent, les enregistrent, les arrangent convenablement; c'est un moment fort gai pour ces pauvres jeunes gens qui ont à mener une vie fort active, et loin de l'œil du maître. Je trouve ici bien peu de ces physionomies d'aigreur, de tristesse et de soupçon, que l'on rencontre si souvent dans les rues de Lyon ou de Genève. Ce qui explique un peu ce manque d'*aigreur triste*, c'est qu'à Beaucaire la foule énorme est surtout composée de gens du Midi.

D'après les mœurs de ceux-ci, le moment le plus gai de la journée est l'*Ave Maria* (la tombée de la nuit). On se hâte alors de fermer tant bien que mal les maisons, les baraques, les tentes. En général, chaque petit marchand établit son lit sur son comptoir et attache son chien à ses côtés.

Le second jour il n'y eut pas de mistral. Au milieu de cette poussière et de cette chaleur étouffante, j'avais accepté les offres d'un de nos amis du Berry, et mon lit était établi sur des barres de fer, dans une baraque du pré de la Madeleine.

Le lit fait et laissé à la garde du commis *de jour*, nous ne songions plus aux affaires. Tout le monde se disperse et songe à ses plaisirs : on va essayer de rencontrer la beauté *lion*, comme disent les Anglais. Pour y parvenir, on court les ménageries, les bateleurs, les courses de chevaux, les danseurs de corde, ou la comédie, qui en vérité n'est pas mauvaise. Il y avait un acteur languedocien qui jouait fort bien le *Sourd* ou l'*Auberge pleine*, délices de notre première jeunesse. Sa femme jouait divinement le rôle de *Pétronille*. Les calembours et les événements forcés du vaudeville semblent faits exprès pour l'esprit du commis voyageur. Il trouve que les pièces de M. Scribe sont d'un *naturel trop sévère*, et ressemblent trop au *Misanthrope*. Le génie est ennuyeux avant tout, dit-il.

Vers les neuf heures et demie, la bonne compagnie se rend au *pré;* on prend des glaces. A ce moment le bruit des instruments se fait entendre de tous côtés; ici c'est le bal de Nîmes, là celui d'Aix, ailleurs celui d'Avignon; chacun cherche le bal de ses compatriotes. Le galoubet provençal est toujours mêlé aux violons et aux basses, et les domine. Le galoubet ne vaut pas le cor des musiciens bohêmes qui embellissent les jardins de la foire de Leipzig, mais il est plus gai; on songe moins à la musique et plus à la danse, et à jouir vite de la vie qui s'envole.

Je suis allé tous les soirs au bal des Catalans, qui dansent au bruit des castagnettes et en chantant des chansons de leur pays. J'aime de passion les Espagnols; c'est le seul peuple aujourd'hui

qui ose faire ce qui lui plaît, sans songer aux spectateurs. A ce bal il y a eu des soirées charmantes. Mais ce qui fait la gaieté de la foire, c'est que beaucoup de jeunes femmes de Saint-Étienne, de Grenoble, de Mâcon, de Montpellier, de Béziers, d'Aix, etc., etc., obtiennent de leurs maris de les mener une fois dans leur vie à Beaucaire, et, en général, c'est dans l'année qui suit le premier enfant. On peut imaginer les *bizarreries*, pour parler comme les Espagnols, que l'amour, ou ce qui lui ressemble le plus, fait naître au milieu de tant de gens, parmi lesquels les riches songent uniquement à de grandes opérations de commerce, tandis que, pour les jeunes, la besogne de tous les jours est purement manuelle. Une jeune femme qui arrive à Beaucaire veut avant tout trouver quelque plaisir extraordinaire. Oserai-je avouer, au grand détriment de la morale, qu'on ne prend rien au sérieux à Beaucaire que le *non-payement* d'une lettre de change? Me permettra-t-on de répéter ce qui m'a été dit par une jolie femme de vingt-cinq ans, à la vérité plus raisonnable qu'une autre?

« On est assuré de ne revoir jamais l'homme pour qui on aurait eu un moment de faiblesse, tandis qu'il y a à penser dans une petite ville qu'on l'aura éternellement sous les yeux, et il peut devenir ennemi. »

Le préfet de Nîmes a six mille francs pour venir gouverner la foire.

On pense bien qu'une réunion aussi nombreuse de gens qui ne se connaissent pas, et dans un lieu aussi étroit, doit attirer une foule de fripons de toutes les espèces, et de demoiselles. Les fripons sont d'autant plus difficiles à convaincre, que chacun d'eux se prétend marchand de quelque chose. Les gendarmes ne m'ont jamais semblé si admirables, si patients, si justes qu'à la foire de Beaucaire. Ces voleurs de Beaucaire n'ont pas dans le caractère la profondeur ni les combinaisons des voleurs de la foire de Guibrai, mais on leur trouve une agileté et une effronterie divertissantes. Ce qui est le plus rare à Beaucaire, parmi

tant de denrées de toutes les sortes, c'est le *ton réservé* de rigueur à Paris. Je le dis en rougissant, tout le monde dit et fait des farces.

Beaucaire est une petite et fort laide ville; on dit qu'il n'y a rien de si triste au monde hors le temps de la foire. On loue les maisons, les cours, les baraques d'une année à l'autre, et le prix excessif des loyers suffit aux *Boukeirens* (comme disent les Provençaux) pour les faire vivre toute l'année. Aussi se gardent-ils bien de se livrer à aucune industrie; ils ont horreur de toute espèce de travail, et partant bâillent beaucoup. Pour se faire vêtir ou chausser, ils attendent le retour de la foire. On me dit que le savant Millin, parlant de Beaucaire, a décrit avec beaucoup de détails une église détruite dix ans avant son passage.

— Tarascon, le 28 juillet.

Enfin le mistral, qui nous a vexés à peu près tout le temps de la foire, nous donne quelque relâche.

Le judicieux Adam Smith prétend que l'existence des foires indique l'enfance du commerce; je ne sais comment concilier cette assertion avec la vogue actuelle des foires de Leipzig, de Beaucaire et de Sinigaglia. Je ne concevrais les foires que pour les dépenses du luxe; un homme se laisse tenter et fait des cadeaux à la femme qui l'intéresse. Je monte à la plate-forme du joli château de Tarascon; sa forme élégante, qu'on aperçoit de Beaucaire, donne un relief infini à la belle vue du Rhône.

Beaucaire est célèbre dans les écrits des troubadours. Là se passa la charmante histoire d'Aucassin et Nicolette, qui était fille adoptive du vicomte de Beaucaire. C'est ici qu'il faudrait étudier l'histoire de la chevalerie. Tout à coup les hommes s'avisèrent d'oublier l'*utilité* réelle et de prendre les femmes pour juges de leur mérite. Nous nous guérissons trop de cette aimable erreur, dont la *fashion* et M. Brummel sont la dernière forme. Être noble ne suffit plus, il faut être *fashionable*.

La civilisation répandue au loin par la république de Marseille

avait préparé le règne de princes élégants et chevaleresques, qui donnent tant de grâces à l'histoire de Provence. Raymond V tint à Beaucaire, en 1172, une cour plénière où chaque chevalier chercha à briller par sa magnificence. Raimbaud fit tracer, par douze paires de bœufs, de longs sillons dans les cours et les environs du château; il y fit semer trente mille sous (chaque sou valait un franc d'aujourd'hui).

Guillaume Grosmartel fit apprêter à la flamme de flambeaux de cire tous les mets destinés à sa table et à la nourriture de trois cents chevaliers. Cette folie eût bien surpris un Grec contemporain d'Aspasie. Aspasie était agréable, mais n'était pas juge du mérite. Nous revenons au temps d'Aspasie.

Raymond de Venoux fit brûler devant la cour trente des plus beaux chevaux qu'il avait amenés.

Un jour, à Beaucaire, nous montâmes à cet antique château si renommé dans les historiens de chevalerie; il n'en reste que des ruines : Louis XIII le fit abattre en 1632. Du haut de ce monticule, le passage est assez joli; le magnifique Rhône et le singulier château de Tarascon lui ôtent ce qu'il pourrait présenter de commun. Les Languedociens l'appellent *Bel-caire;* ces deux mots pris séparément, signifient *Beau quartier*..

Deux choses ont contrarié pour moi les plaisirs de Beaucaire; mais oserai-je les nommer? C'est le *mistral* d'abord, puis les *puces:* c'est l'ennemi que je redoute le plus; j'aimerais cent fois mieux des brigands sur les routes. Quand le mistral cessait un peu, je me promenais sur le magnifique pont en fil de fer qui conduit à Tarascon; il a quatre cent quarante mètres de longueur, a coûté huit cent mille francs, et rend à ses propriétaires cent mille francs par an. Je suis ravi de voir réussir une entreprise belle et hardie.

Nous avions un savant à Beaucaire; il est instruit, mais outrageusement pédant; il nous disait qu'il a compté en provençal trois mille mots qui ne sont pas d'origine latine. *Dun* en celtique veut dire élévation; nous avons conservé *dune*. De là les

noms de villes : Verdun. Issoudun, Châteaudun. *Van* veut dire montagne, *dor* courant d'eau : la Durance, la Dordogne, la Doire. Voici des phrases d'écolier, dont tous les mots *soulignés* sont gaëls et restés dans le français.

Ce *quai* conduit au *parc*, sur ce *banc* je vois un *tas* de *brocs*, cette *corde fine* est de la *drogue*, fi de cette *cotte blanche*.

Mais le plus grand charme de Beaucaire a été la société et l'amitié, si j'ose le dire, de monsieur et madame Sharen. Je l'avoue, j'hésite un peu à raconter l'histoire suivante. Outre qu'elle est un peu leste, cette aventure, qui pour moi a été la plus intéressante du voyage, me semble bien longue, écrite, et d'ailleurs il n'y a pas eu aventure, et le récit manque de mot piquant à la fin. Ce que l'on va lire avec indulgence ne sera donc, si l'on veut, qu'une observation sur une bizarrerie du cœur humain ; et, pour peu que votre vertu se gendarme, je dirai que le fait n'est pas vrai.

A Beaucaire, nous avons passé d'aimables journées, Tiberval et moi, avec monsieur et madame Sharen. M. Sharen, grand et bel Allemand au nez aquilin, aux beaux cheveux blonds fort soignés, négociant, il est vrai, mais au fond, ce me semble, voyageant pour son plaisir plus que pour ses affaires. La nôtre était de tâcher de plaire un peu à madame Sharen, dont le moindre charme est une beauté parfaite ; mais cette physionomie est si naïve et si spirituelle à la fois, qu'on ne songe plus à la beauté. Un homme prudent, en voyant madame Sharen, n'est occupé que d'une chose, tâcher de ne pas devenir amoureux. On est un peu aidé dans cette sage attention par son air extrêmement noble. Un de nos hommes d'esprit de Beaucaire disait que ses gestes ressemblent au son d'une grande âme. Madame Sharen possède, entre autres charmes ravissants, le sourire le plus *bon enfant* que j'aie jamais rencontré. Dans ce sourire si joli à voir, il y a beaucoup d'esprit, et cependant nulle possibilité de méchanceté. C'est précisément cette absence de toute sécheresse qui me paraît le charme adorable des pays d'outre-Rhin ; cette qualité est

d'autant plus singulière chez madame Sharen, qu'elle a eu huit cent mille francs ou un million de dot.

Ce qui complique l'histoire, c'est que M. Sharen a un ami intime, M. Munch, petit homme nerveux, à la tournure élégante, à la mise recherchée, et qui, à l'ignorance près de nos usages, a l'esprit le plus scintillant que j'aie encore trouvé chez un Allemand. Lui aussi a une fort jolie femme, brune piquante, orgueilleuse à faire plaisir, et, ce me semble, un peu folle ; il est négociant comme son ami, fort riche apparemment, et voyage de compagnie avec monsieur et madame Sharen. Il y a un an qu'ils ont quitté leur pays, une grande ville de Saxe, car ils parlent un allemand magnifique ; mais ils ne nomment point leur patrie. Dès le lendemain du jour où j'ai été présenté à cette aimable colonie allemande, il y a eu du trouble dans *les ménages*. Peut-être M. Sharen a-t-il été jaloux de Tiberval, jeune Français assez distingué, fort bien de toutes les façons, et mon ami. Mais voici le singulier : Sharen n'a pas été jaloux de sa femme ; Tiberval faisait évidemment la cour à cette espèce de princesse, d'un orgueil fou, avec de si beaux cheveux noirs, la noble madame Munch. La jalousie du bon Allemand ne fut que trop visible. Grande incertitude entre nous, fréquents conseils de guerre, redoublement de gaieté apparente, mais non pas de ma part. Moi, aidé par mon baragouin allemand, j'ai été chargé du rôle de bonhomme ; je ris peu, pour ne pas paraître ironique.

Les Allemands deviennent fous à la vue de ce qu'ils appellent l'*ironie française*. Je pousse la prétention anti-ironique jusqu'à être sentimental : *je dis des maximes*, tout cela pour encourager à quelque confidence ; vain espoir. Munch et sa femme sont partis le surlendemain pour une prétendue partie de plaisir à Cette, tandis que, évidemment pour ces bons Allemands tranquilles, rien ne peut se comparer au tapage de Beaucaire, qui, à leurs yeux, est la gaieté la plus aimable. Munch achète avec ravissement tous les livres en langue provençale qu'il peut déterrer, et nous parle toute une nuit des cours d'amour. Il y avait

donc mystère, mais pour nous impossibilité complète de rien deviner. Si j'avais été maître de mon temps, j'aurais sacrifié quinze jours, tant je suis amoureux, au fond de l'âme, de l'apparence, de la bonté et de la simplicité du cœur. *Apparence* est une injustice; rien n'est réellement *bon* comme un Allemand (non diplomate de son métier).

Un Allemand se jette par la fenêtre. « — Que faites-vous? lui dit-on. — Je me fais vif. » Ce mot peint l'homme politique de ce pays; il se croit intéressé à faire des finesses, et veut absolument imiter M. de T***. Jugez des effets de cette idée bizarre.

Je suis parti sans pouvoir deviner nos deux belles Allemandes et leurs maris, mais j'ai fait jurer à Tiberval qu'il m'écrirait le mot de l'énigme si jamais il le devine. Pourquoi Sharen est-il jaloux de madame Munch, lui qui aime beaucoup sa femme, qui d'ailleurs est adorable?

Je ne sais à quel point Tiberval est arrivé: dès que son cœur est égratigné il devient impénétrable; mais sans doute il était piqué au vif. Voici ce que j'ai appris indirectement. Il s'est fait donner une consultation; il a gardé la chambre à Beaucaire même, et enfin a pu paraître sans trop de singularité aux eaux de Bagnères, quelques jours après que les belles Allemandes, d'ailleurs amies intimes, y étaient arrivées.

Quatre mois après, Tiberval m'écrit de Dresde une petite lettre de six lignes: étrange brièveté! L'auteur est vivement touché; pour satisfaire à la foi jurée, il me donne le mot de l'énigme, et je voudrais bien à mon tour le faire connaître au lecteur sans blesser sa haute vertu.

Je m'abstiendrais certainement de parler d'un fait pareil si les personnages étaient Français, mais MM. Munch et Sharen habitent à plusieurs centaines de lieues de nos frontières; et, quoi que la fortune les ait comblés comme à plaisir de tous les avantages possibles, au fond de l'âme ils craignent un peu d'être pris pour des gens lourds et grossiers. A la fleur de l'âge, jouissant avec noblesse d'une grande fortune, ayant reçu du ciel une âme

franche et élevée, ils sont arrivés à Beaucaire, chassés de Naples par la peur du choléra. Tout ceci est facile à dire, voici qui l'est moins. Quand ils quittèrent leur patrie, ils voyageaient de compagnie dans deux voitures : à peine furent-ils arrivés à cent lieues de leur pays, à Brixen sur la frontière d'Italie, que Munch, qui a l'esprit le plus original, dit à son ami :

« — Vous faites la cour à ma femme..... Non, ne le niez point. Mon très-cher ami, vous allez faire tout au monde pour me tromper. Cela convient-il à des amis d'enfance, se tromper? D'un autre côté, faudra-t-il renoncer au beau voyage de dix-huit mois que nous devons faire ensemble? Pour moi, je ne supporterais pas les soirées solitaires, et sans vous je ne voyagerais pas. Mais, si vous entreprenez de me souffler ma femme qui est fort jolie, la vôtre est charmante, et je m'efforcerai peut-être de jouer le même rôle auprès d'elle. Quand nous nous ferions les plus beaux serments du monde, il n'en serait pas autrement ; la force des choses veut que chacun de nous cherche à plaire à la femme de son ami intime, et nous retournerons certainement brouillés à mort dans notre ville. Ce sera là un beau fruit de notre voyage, pour nous, qui sommes amis intimes depuis l'école où l'on nous montrait à lire. Nous sommes à trente lieues de Vérone, où nous arriverons demain soir ; nous y passerons vingt-quatre heures pour voir les galeries et les antiquités ; le jour suivant nous quitterons cette belle ville. Eh bien ! à partir de ce jour-là, changeons de femme ; madame Sharen s'appellera partout madame Munch, comme madame Munch s'appellera madame Sharen. Au retour précisément à Vérone, ville par laquelle nous devons repasser, chaque dame reviendra à son maître légitime. Et jamais un mot de ce qui se sera passé !

Cette proposition était faite avec une bonhomie unique, en présence des deux dames : il y eut un silence complet de vingt-quatre heures. Munch seul osait parler, il disait à son ami : « Si tes idées bourgeoises font obstacle à mon projet, séparons-nous à l'instant. Mais si, en vrais et nobles fils de la Germanie, dé-

daignant tout mensonge qui mettrait de la froideur entre nous, nous osons être sincères, continuons ce noble voyage en Italie. »

C'est le parti que l'on prit à la fin ; et moi, qui ai beaucoup aimé, sinon bien étudié ces belles Allemandes, je gagerais qu'elles se conduiront bien le reste de leur vie. Quant à Tiberval, il n'a rien obtenu, quoique éperdument amoureux et fort adroit dans ce genre de combat.

— Nîmes, le 1er août 1837.

Comme j'ai fait le voyage de Beaucaire, ce qui, aux yeux de mon beau-père, passe pour un acte insigne de dévouement aux intérêts de la maison, je me donne quelques jours de congé pour voir Nîmes, le pont du Gard et Orange.

En arrivant à Nîmes à cinq heures du matin, car on ne peut plus voyager que de nuit à cause de l'extrême chaleur, je cours à la *Maison Carrée*. Quel nom bourgeois pour ce charmant petit temple! D'abord il n'est point carré, il a la forme d'une carte à jouer, comme tout honnête temple antique. Son petit portique ouvert, soutenu par de charmantes colonnes corinthiennes, se dessine sur le ciel bleu du midi. Les autres colonnes qui l'entourent sont à demi engagées dans le mur, ce qui aujourd'hui n'est pas à la mode. L'effet du tout est admirable ; j'ai vu des monuments plus imposants en Italie, mais rien d'aussi joli de ce *joli antique* qui, bien que chargé d'ornements, n'exclut point le beau. C'est le sourire d'une personne habituellement sérieuse. L'âme se sent doucement émue à la vue de ce temple, qui n'a pourtant que soixante-douze pieds de longueur et trente-six de large; il est plus petit, comme on voit, que la plupart des églises gothiques de nos villages : et quelle différence pour la quantité de choses dites à l'âme ! Au reste, ces choses ne sont point les mêmes ; la Maison Carrée est bien loin d'inspirer la terreur ou même la tristesse.

Les temples des anciens étaient petits, et les cirques fort grands; chez nous c'est le contraire ; la religion parmi nous

proscrit le théâtre et ordonne de se mortifier. Celle des Romains était une fête, et, ne demandant point à ses fidèles de sacrifier leurs passions, mais bien de les diriger d'une façon utile à la patrie, n'avait nul besoin de les rassembler pendant de longues heures afin de graver dans leurs âmes la peur de l'enfer.

Il y a cinq choses à voir à Nîmes :

1° Le Temple,

2° Les Arènes,

3° Le Bain antique, ou *Nymphée*,

4° La tour Magne,

5° La porte d'Auguste.

Le lecteur devrait chercher une image de la Maison Carrée. C'est pour la cinquième ou sixième fois que je vois ce temple charmant, et à chaque voyage il me fait plus de plaisir. Colbert eut le projet de faire numéroter les pierres et de les transporter à Paris. Le principe de cette idée était bon, Voltaire ne se fût pas évertué toute sa vie à porter aux nues la sublime fontaine de Grenelle ; mais il est heureux qu'on ne l'ait pas mis à exécution : un architecte sans talent, nommé Mansard, et qui, dans son état, était une sorte de favori de Louis XIV, eût sans doute ajouté quelque bel ornement à l'édifice antique en le remontant.

Ce qui serait fort simple maintenant, ce serait d'en faire une copie *exacte* à Paris ; mais les savants de l'Institut n'y consentiraient jamais. Il y a des colonnes engagées, la proportion des chapiteaux est courte, le nombre des modillons est impair, etc., etc. A la vérité, les architectes du siècle d'Antonin, qui vivaient à Rome, ne pensaient pas comme ces savants, qui vivent à Paris au milieu des édifices les plus ridicules, ce qui à la longue peut gâter le coup d'œil. Cette sottise savante, traduite en style vulgaire, se réduit à ceci : Il faut proscrire Montesquieu, parce que, pour exprimer certains mouvements de l'âme, il ne se sert pas précisément des mêmes tournures de phrases que Bossuet. Faut-il une Bourse à Paris, on fait un temple antique ; faut-il une église, un temple antique. Puisque notre triste architecture est

impuissante à trouver les édifices commandés par le *climat* et les *mœurs*, elle devrait plutôt copier les constructions gothiques. Quoi de plus laid que les maisons où elle place des colonnes grecques?

L'idée d'avoir à Paris le Panthéon de Rome, quelques temples de Grèce, ou même la Maison Carrée, ce qui serait fort aisé à cause de la magnifique description qu'en a donnée Clérisseau (1778), paraîtra toute simple en 1880, quand les enfants qui sont actuellement au collége seront ministres. Les temples antiques n'auront contre eux que leur peu d'élévation.

Voici un mot de description de la charmante Maison Carrée. (Je supplie de lire ceci en présence d'une estampe, si mauvaise qu'elle soit.) Elle ressemble, en petit et en très-petit, à la Madeleine, avec cette différence que les colonnes des côtés sont engagées dans le mur.

Elle a six colonnes de face, et onze sur le côté, en comptant deux fois celles des angles. Huit de ces colonnes sont à moitié engagées dans les murs; les trois autres, entièrement isolées, forment au-devant du temple un portique ouvert dont l'effet est admirable.

Ces trente colonnes, dont dix sont isolées et vingt engagées, sont d'ordre corinthien. Leur hauteur est de vingt-sept pieds trois pouces trois lignes, et leur diamètre de deux pieds neuf pouces. Elles sont éloignées l'une de l'autre de moins de deux diamètres, et l'entre-colonnement du milieu est un peu plus large. Les chapiteaux décorés de feuilles d'oliviers sont fort élégants, ainsi que les ornements de l'entablement; on blâme les modillons.

La longueur de l'édifice est de soixante-douze pieds, sa hauteur et sa largeur de trente-six; le mur du temple dans lequel les colonnes sont à demi engagées est épais de deux pieds et construit en belles pierres blanches. Il est garni de refends légers, et oppose ainsi un fond tranquille à la délicatesse des cannelures.

Les colonnes du fronton, au nombre de dix, forment un *pronaos* ou portique, auquel on arrive par un escalier de quinze marches. L'extrémité opposée est décorée comme les faces latérales.

Il paraît que la porte tournée vers le nord, et d'une richesse admirable, était l'unique passage pour la lumière. Le toit du portique est une restauration moderne, les caissons qui en forment le plafond sont en carton-pâte. M. Séguier, mort en 1784, eut l'idée de deviner les lettres qui formaient l'inscription, au moyen des trous destinés aux clous qui fixaient dans le mur les lettres en bronze. Si on lit l'inscription d'après ce système, on peut croire que la Maison Carrée a été dédiée à Marc-Aurèle et à Lucius Vérus, fils adoptif d'Antonin, qui était né à Nîmes. Vous savez que sous Antonin la richesse et la multiplicité des détails remplacèrent la simplicité majestueuse de l'architecture du premier siècle.

En 1823 on a eu la triste idée d'établir un musée dans la Maison Carrée; j'y ai remarqué un morceau de sculpture représentant des aigles soutenant une guirlande.

Dans ma première jeunesse, j'ai vu la Maison Carrée en butte aux outrages les plus dégradants : des centaines d'enfants attaquaient avec des cailloux les oiseaux qui nichaient dans les sculptures des chapiteaux, les gamins grimpaient le long des colonnes, etc. Un préfet homme d'esprit, M. Duterrage, a placé une balustrade de fer autour de ce temple et restauré les Arènes. Malheureusement pour les Arènes il a été mal secondé : au lieu d'empêcher l'antique de tomber, on l'a *refait*; rien ne choque davantage l'imagination qui s'envolait dans les siècles reculés.

Comme j'ai vu le Colisée à Rome, le cirque de Vérone, etc., les Arènes de Nîmes m'ont fait infiniment moins de plaisir que la Maison Carrée. Cet amphithéâtre forme un ovale parfait, le grand diamètre d'orient en occident a cent trente-un mètres, y compris l'épaisseur des murs; le petit diamètre, cent trois mètres. Il se compose d'un rez-de-chaussée percé de soixante

portiques, d'un premier étage qui a soixante arcades, et d'un attique qui se termine à vingt-un mètres et demi de terre. Il y avait quatre portes principales : au-dessus de celle du nord sont deux têtes de taureau en saillie. Tout le monument est d'un toscan irrégulier approchant du dorique. L'intérieur offrait trente-quatre rangs de gradins ; dix-sept subsistent encore plus ou moins dégradés. Cet amphithéâtre pouvait contenir vingt-deux mille spectateurs. Au reste, tous ces nombres exacts sont faits pour arrêter l'imagination. Cherchez une estampe, rien ne peut être plus digne de la curiosité du voyageur que les superbes planches de M. Clérisseau.

Les Arènes, débarrassées par M. Duterrage de toutes les masures qui les encombraient, occupent maintenant le centre d'une vaste place, et d'un seul coup d'œil on peut en embrasser l'ensemble. Ce monument me semble bas, comparé au Colisée de Rome ; toutefois l'enceinte extérieure des Arènes de Nîmes est presque intacte, et leur couronnement n'a que peu souffert. On y voit encore la plupart de ces pierres percées destinées à fixer les mâts qui soutenaient eux-mêmes les toiles au moyen desquelles les spectateurs étaient mis à l'abri du soleil. Lorsqu'on arrive aux détails de l'architecture, on trouve à l'amphithéâtre de Nîmes beaucoup de défauts qu'on n'observe pas dans celui d'Arles.

Les moulures des Arènes ne sont terminées que dans la partie qui regarde le couchant. On trouve un assez grand nombre de phallus sculptés sur des clefs de voûte. Une des portes est surmontée de deux taureaux représentés à mi-corps, et avec une forte saillie ; on peut présumer que toutes les portes étaient décorées de la même façon. C'est peut-être une flatterie pour Auguste ; Suétone raconte que ce prince naquit dans une maison dont la façade était ornée de têtes de taureaux.

Plusieurs des grandes pierres qui servaient de siéges sont divisées par des raies qui indiquent l'espace attribué à chaque spectateur. Mais ces sortes de détails, qui, observés sur place,

donnent le sentiment de la réalité, sont loin de produire le même effet lorsqu'on les raconte.

C'est surtout dans les Arènes qu'éclate le faux jugement des architectes de Nîmes. Au lieu de se borner à consolider les parties qui menaçaient ruine, on les a refaites entièrement ; c'est une reconstruction et non une réparation. On a eu la même barbarie à Rome pour le charmant arc de Titus. Il faut louer les architectes de ce qu'ils n'ont pas supprimé les phallus figurés de la manière la plus plaisante [1]. Isidore et Lampride nous ont appris des choses singulières sur ce qui se passait dans les cirques, et le mot *fornicare* dérive de *fornix*, qui signifie une arcade [2].

Les Arènes sont construites en pierres sans ciment ; elles étaient reliées par des crampons de bronze. Le roi Théodoric rendit une ordonnance qui défendait d'enlever ces crampons. Il y a des pierres de dix-huit pieds de long. Comme tous les grands bâtiments romains, les Arènes ont été une forteresse dans le moyen âge.

La fontaine de Nîmes serait une charmante ruine antique, et peut-être l'une des plus belles qui existent en France, si l'on n'avait dépensé deux millions pour la réparer. Aujourd'hui cette fontaine n'est qu'un canal revêtu de pierres de taille, bordé de balustres, et qui ressemble bien plutôt au fossé d'une citadelle qu'à une belle source d'eau vive. Par l'effet des réparations qu'on y a faites, cette fontaine donne la fièvre aux habitants des maisons environnantes.

La ruine voisine, qu'on a bien voulu ne pas abattre, était un *nymphæum*. On y voit des arcades qui ont été murées dans les temps postérieurs ; une seule, qui est ouverte, sert d'entrée. L'intérieur présente une grande salle voûtée, ornée de seize colonnes portant une corniche dentelée sur laquelle repose la voûte. Les murs sont bâtis en pierres énormes sans ciment et liées

[1] Menard, p. 18, nº 5.
[2] Lib. VIII, XLII, *Lamprid. in Heliogab.*, 26 et 32.

avec des crampons. Bien leur en a pris d'être aussi solides. En 991, cet édifice fut donné à des religieuses de Saint-Benoît, qui le conservèrent fort bien : il était presque intact lorsqu'elles l'abandonnèrent, en 1552. En 1576, il servait de chantier à un fermier ; un voisin envieux mit le feu au bois qu'on y avait déposé, et la violence de l'incendie fit éclater une grande partie des pierres. L'année suivante, 1577, le maréchal de Bellegarde étant venu bloquer Nîmes, les habitants, pour l'empêcher de se retrancher dans cet édifice, en abattirent la partie antérieure.

Rien n'est plus agréable et plus pittoresque maintenant que l'intérieur de ces thermes ; j'y ai passé aujourd'hui, 1er août, une heure charmante. Au milieu de la chaleur excessive, il régnait à l'ombre de ces grands murs romains une fraîcheur délicieuse.

Le sol est couvert de beaux fragments antiques de toutes les espèces. L'on peut se croire à Rome.

Tout près de ce *nymphæum* est une hauteur sur laquelle on remarque une ruine assez informe, appelée la tour Magne, et dont on a profité pour y placer un télégraphe ; c'est le triste débris d'un tombeau démantelé tel qu'on en voit plusieurs dans les environs de Rome, et, par exemple, à cent pas avant d'arriver à la porte d'Albano. Il n'est sorte de folie qu'on n'ait dite pour expliquer ce monument. Deiron a déclaré que c'était un phare, Astruc un temple gaulois, d'autres ont prétendu que c'était un trésor public. Tout ce qu'on peut dire, c'est que ce massif est élevé d'environ trente-neuf mètres.

En démolissant des remparts élevés en 1194, sous Raymond V, comte de Toulouse, on a découvert une ancienne porte composée de quatre ouvertures. On y lit une inscription encore très-bien marquée par les rainures destinées à recevoir les lettres de bronze qui en ont été détachées : « César Auguste, consul pour la onzième fois, et dans la huitième année de sa puissance tribunitienne, fait don à la colonie de Nîmes de ces portes et de ces murs. » Auguste posséda pour la huitième fois la puissance tribunitienne dans les six derniers mois de l'an de Rome 738 et

dans les six premiers de l'année suivante, ce qui donne une date probable pour les Arènes (quinze ans avant l'ère chrétienne).

Cette porte d'Auguste, qui fait face à la porte de Rome sur la voie Domitienne, était, sous les Romains, l'entrée principale de la ville. Nîmes, qui a trop fait parler d'elle depuis 1814, compte quarante-deux mille habitants; elle est placée au milieu d'une plaine fertile, environnée de coteaux couverts d'arbres fruitiers, de vignes et d'oliviers.

La cathédrale de Nîmes a été refaite en grande partie au dix-septième siècle. Une partie du soubassement de la façade et de la tour qui en fait partie paraît avoir appartenu à un édifice antique; on dit que c'était un temple dédié à Auguste : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'une partie du fronton date du onzième siècle. Elle renferme les tombeaux de deux hommes adroits et médiocres, Fléchier et le cardinal de Bernis.

En sortant de la cathédrale, je suis allé voir le palais de Justice, architecture grecque de nos jours, et la maison de M. Bonnaud, droguiste, rue de la Fruiterie : elle est ornée de fragments de frises, modillons, etc., provenant probablement de la cathédrale, et recueillis à l'époque où les protestants tentèrent de la démolir.

Nous étions excessivement fatigués : le dîner est survenu, puis la sieste; de façon qu'il était presque nuit lorsque nous sommes arrivés au cabinet de M. Pelet : c'est la plus jolie chose du monde. M. Pelet, savant infatigable, a fait des modèles en liége des monuments romains du Midi de la France. Il est impossible de voir une imitation plus habile et en même temps plus exacte. Comme ces modèles sont exécutés sur la même échelle, pour la première fois j'ai eu l'idée de la grandeur comparative de ces monuments; les jolis édifices de M. Pelet ont un centimètre pour mètre. J'ai vu avec étonnement que l'arc de triomphe d'Orange, cet ouvrage gigantesque, passerait facilement sous un des arcs inférieurs du pont du Gard.

— Nîmes, le 2 août.

Un homme de sens, qui m'avait donné l'*histoire réelle* des assassinats commis en ce pays, et avec lequel j'étais allé chez M. Pelet, pour nous distraire de ces noires idées, me dit :

— Ce Midi, où la civilisation décroît, parce qu'un gouvernement incapable a négligé de punir de mort les assassinats, a vu jadis ce que la chevalerie a produit de mieux parmi les hommes. L'*exaltation d'amour*, ce sentiment si ridicule aujourd'hui, et qui règne en maître dans les poésies de Pétrarque et du Dante, était le principe de toute chevalerie ; la poésie provençale l'appelait le *joy*.

Dans le code espagnol, le *joy* est recommandé comme un devoir aux chevaliers. Ainsi, l'épée de Charlemagne s'appelle *joyeuse* ou l'enthousiaste d'amour. Encore aujourd'hui, en italien, un *tristo* veut dire un être plat, prosaïque, ennemi de toute générosité, un être à fuir, presque un homme à pendre.

La galanterie provençale avait établi des grades parfaitement séparés, et par lesquels il fallait passer successivement.

On était d'abord *feignaire*, hésitant ; puis *prégaire*, priant ; ensuite *entendaire*, écoutant ; et enfin *druz*, ami.

En italien, *drudo* veut dire l'amant d'une femme mariée.

M. Fauriel, un vrai savant, a fort bien décrit cette civilisation du moyen âge, en Provence. Cette vie valait-elle à vos yeux l'envie et l'hypocrisie du dix-neuvième siècle ?

— Le 3 août (écrit à l'ombre sous une arcade du pont du Gard).

J'ai profité de la nuit et d'un clair de lune magnifique pour faire les cinq lieues qui séparent Nîmes du pont du Gard. J'y suis arrivé plongé dans un profond sommeil, sur les cinq heures du matin. Le fidèle Joseph a renvoyé les chevaux à la poste de la Foux, située à un quart de lieue, et m'a laissé dormir. Il a fait un feu de bivouac et d'excellent café. Une chèvre du voisinage a fourni le lait.

LE PONT DU GARD.

Vous savez que ce monument, qui n'était qu'un simple aqueduc, s'élève majestueusement au milieu de la plus profonde solitude.

L'âme est jetée dans un long et profond étonnement. C'est à peine si le Colisée, à Rome, m'a plongé dans une rêverie aussi profonde.

Ces arcades que nous admirons faisaient partie de l'aqueduc de sept lieues de long qui conduisait à Nîmes les eaux de la fontaine d'Eure; il fallait leur faire traverser une vallée étroite et profonde; de là le monument.

On n'y trouve aucune apparence de luxe et d'ornement : les Romains faisaient de ces choses étonnantes, non pour inspirer l'admiration, mais simplement et quand elles étaient utiles. L'idée éminemment moderne, *l'arrangement pour faire de l'effet,* est rejetée bien loin de l'âme du spectateur, et si l'on songe à cette manie, c'est pour la mépriser. L'âme est remplie de sentiments qu'elle n'ose raconter, bien loin de les exagérer. Les passions vraies ont leur pudeur.

Trois rangs d'arcades en plein cintre, d'ordre toscan, et élevées les unes au-dessus des autres, forment cette grande masse qui a six cents pieds d'étendue sur cent soixante de hauteur.

Le premier rang, qui occupe tout le fond de l'étroite vallée, n'est composé que de six arcades.

Le second rang, plus élevé, trouve la vallée plus large, et a onze arcades. Le troisième rang est formé de trente-cinq petits arcs fort bas; il fut destiné à atteindre juste au niveau de l'eau. Il a la même longueur que le second, et porte immédiatement le canal, lequel a six pieds de large et six pieds de profondeur. Je ne tenterai pas de faire des phrases sur un monument sublime, dont il faut voir une estampe, non pour en sentir la beauté, mais pour en comprendre la forme, d'ailleurs fort simple et exactement calculée pour l'utilité.

Par bonheur pour le plaisir du voyageur né pour les arts, de quelque côté que sa vue s'étende, elle ne rencontre aucune trace d'habitation, aucune apparence de culture : le thym, la lavande sauvage, le genévrier, seules productions de ce désert, y exhalent leurs parfums solitaires sous un ciel d'une sérénité éblouissante. L'âme est laissée tout entière à elle-même, et l'attention est ramenée forcément à cet ouvrage du peuple-roi qu'on a sous les yeux. Ce monument doit agir, ce me semble, comme une musique sublime, c'est un événement pour quelques cœurs d'élite, les autres rêvent avec admiration à l'argent qu'il a dû coûter.

Comme la plupart des grands monuments des Romains, le pont du Gard est construit en pierres de taille posées à sec sans mortier ni ciment. Les parois de l'aqueduc sont enduites d'un ciment qui se conserve encore. Une fois j'eus le loisir de suivre cet aqueduc dans les montagnes ; il se divisait en trois branches, et le guide me fit suivre ses traces dans une longueur de près de trois lieues ; le conduit étant souterrain a été mieux conservé.

Le Gardon passe sous le pont du Gard ; et comme souvent il n'est pas guéable, les états de Languedoc firent bâtir, en 1747, un pont adossé à l'aqueduc. Au dix-septième siècle, on avait essayé de rendre praticable aux voitures le dessus de la seconde rangée d'arcades.

On arrive à l'aqueduc proprement dit, supporté par trois arcades, en gravissant l'escarpement qui borde la rive droite du Gardon.

— Orange, le 4 août.

Je ne me suis arrêté qu'une demi-journée pour voir Orange, je trouve toutes les rues couvertes de toile à cause de l'excessive chaleur. Ce climat m'enchante, il suffirait seul pour me rendre heureux pendant quinze jours peut-être. Je dirais presque comme Araminthe, il jette dans de douces langueurs.

Je voulais voir le théâtre et l'arc de triomphe. Le mur du théâtre s'aperçoit de très-loin, dominant toute la ville. L'arc de

triomphe, bâti probablement du temps de Marc-Aurèle, est admirablement placé; il s'élève dans la plaine poudreuse, à cinq cents pas des dernières maisons du côté de Lyon; son aspect *jaune orange* se détache de la façon la plus harmonieuse sur l'azur foncé du ciel de Provence. Cet arc vénérable a soixante-six pieds de largeur et soixante de haut; il a trois arcades, celle du milieu, comme de juste, plus large et plus élevée que les autres.

La face septentrionale (du côté de Lyon) était peut-être la principale, puisqu'elle servait d'entrée dans la ville; elle n'a plus que trois colonnes corinthiennes et la base de la quatrième.

Le bas-relief de l'attique représente un combat très-animé de fantassins et de cavaliers; mais je n'ai pu distinguer à quelles nations appartiennent les combattants. A la gauche de ce bas-relief on voit des instruments de sacrifice. Les trophées qui sont plus bas, des deux côtés du fronton, se composent presque entièrement de proues de navires, d'ancres, de rames, de tridents et d'autres attributs maritimes fort bien groupés. Les trophées qu'on voit au-dessus des petites arcades présentent des armes offensives et défensives, mais qui n'ont aucun rapport avec la marine; on lit quatre mots ou fragments de mots en diverses parties de ces trophées.

La face méridionale de cet arc de triomphe a été fort maltraitée; le vent de mer a rongé la pierre, et les bas-reliefs sont beaucoup plus dégradés que ceux du nord. Le sujet du grand bas-relief de l'attique est de même un combat de fantassins et de cavaliers. Il n'y a plus que deux colonnes de ce côté, mais on lit fort distinctement sur des boucliers les mots suivants: SACROVIR, MARIO, DACVNO, VDILLES. Sur cette face, à droite du grand bas-relief de l'attique, on voit le buste d'une femme qui met le doigt dans son oreille. On l'appelle, dans le pays, la Sibylle de Marius.

Les deux petits côtés de cet arc de triomphe sont ou plutôt étaient fort riches. La face qui regarde l'orient est encore décorée

de quatre colonnes corinthiennes cannelées. La frise représente des combats de gladiateurs; elle est surmontée d'un fronton, aux deux côtés duquel sont des Néréides. Entre les quatre colonnes on aperçoit trois trophées composés d'armes; on y voit des enseignes portant un sanglier. Au-dessus de chacun de ces trophées sont deux figures de captifs, ils ont les mains liées derrière le dos. Au milieu du fronton de cette face orientale est la figure rayonnante du soleil.

La face occidentale est entièrement fruste.

L'intérieur des voûtes est chargé d'ornements, en général, fort élégants; mais ils ne sont pas tous de la même main, plusieurs sont d'une exécution moins bonne.

Cet admirable monument a servi de forteresse dans le moyen âge; il était alors surmonté d'une haute tour, et renfermé dans un édifice; on n'a fait justice de tout cela qu'en 1721.

Un maçon, appelé Geoffroy, a reconstruit, il y a quelques années, une des colonnes qui soutiennent le fronton du côté du midi.

Lerbert, abbé de Saint-Ruf, qui vivait dans le onzième siècle, dit que cet arc de triomphe fut élevé à César vainqueur des Marseillais. On l'appelle aujourd'hui *arc de Marius,* mais rien ne peut indiquer ni l'époque ni le but de ce monument. Lorsque ce pompeux édifice fut élevé pour éterniser la gloire d'une grande nation et de ses généraux, qui aurait pu prévoir parmi eux qu'il viendrait un temps où il subsisterait encore presque en entier, sans qu'il fût possible de rien savoir sur son objet?

Le cicérone m'a conduit au *grand cire,* ce qui veut dire *cirque.* Ce monument est sur le penchant de la montagne; ce fut un théâtre et non un cirque. La partie circulaire dans laquelle les siéges des spectateurs étaient établis est pratiquée dans la montagne. On voit encore des tronçons de colonnes énormes; il y avait trois rangs de colonnes l'un sur l'autre. Le mur qui coupait le demi-cercle et qui formait le fond de la scène existe en entier et produit un effet admirable; on reconnaît aussitôt la manière

des Romains. Il a cent huit pieds de haut et trois cents de large.

On ne peut se lasser de considérer cette muraille si grande, si simple, si bien bâtie, si bien conservée. Elle est décorée de deux rangées d'arcades et d'un attique. Au milieu est une grande porte qui servait probablement d'entrée aux acteurs.

Ainsi qu'au pont du Gard, les Romains nous donnent partout le sentiment du plus profond respect et de la plus vive admiration par des édifices destinés à l'usage le plus simple. C'est le propre d'un grand caractère.

Ce mur a douze pieds d'épaisseur; il est composé de pierres énormes, jointes sans aucun ciment, et dont quelques-unes ont quinze pieds de longueur.

Dans le haut de la façade extérieure, on voit deux rangées de pierres saillantes; quelques-unes de celles de la première rangée sont percées par un trou vertical. Avant la construction de la corniche, ces pierres servaient probablement à recevoir des mâts qui soutenaient les toiles, au moyen desquelles les spectateurs étaient préservés de l'ardeur du soleil. Il existe encore des salles, et l'on voit des escaliers, dont deux marches sont taillées dans le même bloc. On reconnaît des traces d'incendie.

Du haut de la montagne contre laquelle le théâtre est bâti, et où l'on trouve les ruines d'un château construit avec les pierres du théâtre, nous avons joui d'une vue assez étendue : d'un côté, c'est le cours du Rhône et le beau pont Saint-Esprit; de l'autre, le mont Ventoux, dont la cime est couverte de neige pendant neuf mois de l'année; c'est, dit-on, une des premières montagnes qu'on aperçoit lorsqu'on arrive par mer à Marseille.

Lapise, *Histoire d'Orange*, page 29, dit que cette ville possédait encore d'autres édifices : un amphithéâtre, des thermes, un aqueduc dont il ne reste plus que quelques arcades enclavées dans les murs des maisons; ces arcades sont bâties en petites pierres carrées. Le sol de la ville d'Orange s'est élevé de deux ou trois pieds. La campagne des environs est couverte d'une effroyable quantité de pierres.

Si le lecteur n'a pas vu cet arc de triomphe d'Orange, ou au moins une gravure passable, il trouvera les détails ci-dessus d'un technique bien ennuyeux. Mais comment ne pas parler avec détails d'une aussi belle chose et qui a fait le bonheur de toute ma journée?

— Tullins, le 6 août 1837.

Hier, à Valence, il pleuvait et je fumais un cigare sur la porte de l'hôtel, comme doit faire tout bon voyageur qui cherche à voir et à connaître. L'hôte est venu, qui m'a conté l'histoire des bons vins du pays. C'est M. l'évêque de Valence qui est propriétaire de la vigne à laquelle nous devons le sublime vin de l'Ermitage. Il l'a louée à une compagnie qui, outre le prix de ferme, donne au propriétaire quatre cents bouteilles de la meilleure qualité, mais sous la condition qu'on n'en fera pas de cadeaux. On craint sans doute la comparaison avec le vin que la compagnie livre au commerce.

Je discutais sur les vins, lorsque j'ai vu descendre de la diligence de Marseille M. Buisson, négociant d'Alger, qui veut bien se charger de nos petites affaires en ce pays-là. M. Buisson se rend à Pont-en-Royans, où il possède une fabrique de draps : il cherchait une voiture ; je lui ai offert la mienne pour le mener dans son pays, que M. Bigilion m'a vanté comme fort pittoresque, et ce matin, à cinq heures, nous avons quitté Valence.

Il m'a dit, chemin faisant, de drôles de choses sur Alger, où il était il y a six jours. Avant le sage maréchal Valée, notre légèreté et notre jactance avaient si bien fait, que les Arabes croient fermement que les Français sont un peuple misérable, mourant de faim sur le rivage de la Méditerranée, autour d'une ville qui n'est pas le quart d'Alger, et que l'on nomme Marseille. Ces Français, ne sachant que devenir, viennent à Alger pour voler les bœufs ; ce sont d'ailleurs les plus fous des hommes. Un jour ils fusillent leurs prisonniers ; le lendemain, la peur naturelle qu'ils ont des Arabes leur revient, et ils accablent leurs

prisonniers de cadeaux. En vérité, me dit M. Buisson, ce qu'il y aurait de plus sage, ce serait d'enlever cinquante Arabes de quarante ans, et de les conduire à Paris, où on leur donnerait un logement aux Invalides et dix francs par jour. De retour dans l'Atlas, ils diraient ce qu'ils ont vu. Jusque-là, avec tant d'esprit, notre vanité inquiète n'aura réussi qu'à se faire complétement mépriser par la gravité arabe.

L'empereur de Maroc, me dit M. Buisson, est un janséniste de cinquante ans, commandant à une société de jansénistes moroses. C'est par humilité musulmane qu'il porte le même vêtement simple que ses sujets. Ce qui les choque le plus chez les Français, c'est cette horrible habitude de s'arrêter contre un mur pour satisfaire un petit besoin.

— Mais voilà qui est anglais, disais-je à M. B.

— En fait de gravité et de décence théâtrale, les gens de Maroc, a repris M. B., en remontreraient aux *Momiers*. Quoique l'empereur qui règne à Maroc en 1837 ait les lèvres grosses et le teint d'un mulâtre, il n'en descend pas moins de Mahomet, et nourrit, en conséquence, un mépris infini pour le Grand-Turc, qui n'est à ses yeux qu'un homme dégénéré, et presque un infidèle.

Malgré l'extrême piété qui règne dans le Maroc, on trouve fort bien à faire assassiner un homme pour vingt-deux sous (une pièce 4e). La religion de Mahomet, assez sage au fond, a dégénéré en pratiques, comme celle des Calabrois. Les montagnards du Maroc offrent encore exactement les mœurs décrites dans la Bible, et qui nous donnent des préceptes de morale. Un seul usage nouveau s'est introduit parmi eux, ils ont des fusils qu'ils fabriquent eux-mêmes.

Le comble des félicités humaines, pour un habitant du Maroc, c'est d'avoir des chevaux, des fusils et de la poudre; beaucoup de poudre. Pour honorer un étranger, ils arrivent à lui ventre à terre, et lui tirent leur coup de fusil chargé à balle à deux pieds au-dessus de la tête. Ils n'y entendent pas trop malice; ils por-

tent leurs fusils toujours chargés à balle, pour leur sûreté, et ne connaissent point l'usage du tire-bourre.

Lorsqu'une jeune fille se marie, on la met dans un panier sur une mule, on conduit la mule au milieu d'un champ, et tous les cavaliers de la tribu viennent au grand galop décharger leurs fusils entre les jambes de la mule.

M. B. admire beaucoup Abd-el-Kader : ce jeune général de vingt-neuf ans en sait plus que nos généraux de cinquante, et peut devenir un grand homme. M. B. fait une grande différence entre l'Arabe auquel on peut faire comprendre *son véritable intérêt*, et le Turc, comme Achmet, de Constantine, que rien ne peut détourner de l'idée qu'il a une fois conçue.

Le Turc est peut-être l'être le plus vertueux que l'on rencontre au dix-neuvième siècle, et toute cette vertu n'est que de l'obéissance au Coran, fort supérieur à un autre livre. Au reste, cette guerre d'Afrique pourra donner quelques idées nouvelles à la fatuité française, qui croit tout savoir.

J'avais bien lu dans Volney que les Français n'ont pas le génie de la colonisation ; M. B. ne dit pas un mot qui ne confirme cette triste vérité : il loue beaucoup quatre ou cinq officiers employés en Afrique, et qui, si on les élevait en grade, promettraient des généraux comme ceux de 93. Ils ont daigné apprendre l'arabe. Il y a souvent des suicides ; et ce sont, en général, des sous-officiers qui se font sauter la cervelle. La vie est estimée partout ce qu'elle vaut, c'est-à-dire peu de chose.

Des négociants établis à Alger offrent au gouvernement français sept cent mille francs par an de la saline d'Arsew ; on n'emploierait que dix heures, par mer, pour transporter le sel à Alger. Mais il faudrait avant tout, en ce pays, un gouverneur ayant une volonté de fer. C'est comme *sachant vouloir* que les Arabes se moquent de nous, qui n'avons que les avantages d'une vieille civilisation.

C'est en devisant ainsi à perte de vue, et *sans mission*, comme disent les journaux vendus, que nous avons passé à Romans,

jolie petite ville sur l'Isère, où nous avons trouvé un excellent melon et de fort bonne eau-de-vie. La chaleur était accablante. Sur les onze heures, et une lieue avant Saint-Marcellin, nous avons quitté la grande route, et nous avons pris sur la droite, vers le curieux château de la Sône, qu'habitait autrefois la belle madame Jubié. Dans ce lieu féodal, tête de pont sur l'Isère, les ancêtres de cette aimable femme avaient établi une filature de soie et d'organsin (on tord ensemble plusieurs fils de soie). Les machines furent faites en 1771 par Vaucanson lui-même : elles n'ont point vieilli. On nous a montré la machine avec laquelle il fabriquait *ses chaînes*.

Nous avons passé l'Isère à la Sône, sur un pont suspendu nouvellement établi : le bac rapportait cent louis ; le pont donne sept mille francs. Après avoir traversé la jolie forêt de Claix, nous sommes arrivés à une grande descente, et au bas du coteau nous avons aperçu Pont-en-Royans. Ce village est placé là au bout du monde, tout à fait contre un rocher à pic. Les maisons sont blanches, fort petites et couvertes d'un toit fait avec des pierres blanches. Tout cela se détache sur un rocher gris foncé tirant sur le rouge. Rien de plus singulier.

La Bourne, rivière célèbre dans le pays par la transparence et la beauté de ses eaux, traverse le village en grondant, forme plusieurs cascades, et court vers l'Isère. On y pêche d'excellentes truites ; les meilleures sont tachetées de points rouges, et pèsent moins d'une livre. La Bourne a bien trente-cinq mètres de large ; il faut monter sur le pont, qui est en plein cintre et fort élevé, pour jouir de l'ensemble.

Le long de chaque maison on aperçoit certains petits tuyaux qui descendent jusque dans la rivière, et, ce qui est plus singulier, on voit tout à côté, sur les fenêtres, de nombreux petits seaux en bois, suspendus chacun à une chaînette de fer passant sur une poulie, et à chaque instant, avec ces petits seaux, les habitants, sans avoir de mauvaises pensées, puisent dans la rivière l'eau dont ils ont besoin. M. Buisson

m'a fait manger d'excellentes truites ; mais à ce repas je n'ai bu que du vin.

M. B. possède un ouvrage de Nicolas Barnaud, né à Crest (Drôme) dans le seizième siècle; mais il n'a pu le retrouver ce soir, et le temps me pressait. Barnaud, qui voyagea beaucoup, dit que l'état de France ne peut être sauvé qu'en organisant les bourgeois en milice et vendant les biens du clergé. Il faudra déporter les prêtres qui ne voudront pas se marier, et fondre les cloches. Barnaud publiait ses écrits sous le nom de *Froumenteau*. On voit que, deux siècles après leur réunion à la France, les Dauphinois étaient encore d'assez singulières gens.

Au moment où ce principe insolent de tout diriger vers le plus grand bien-être de tous cessa peut-être d'animer un peu ces bourgs situés dans les montagnes, et souvent séparés quatre mois de l'année de leurs voisins les plus proches par la neige et le danger des routes, Lesdiguières vint leur apprendre à se soucier fort peu du successeur de leurs dauphins, qui tenait sa cour à cent lieues de leurs frontières, et ne les protégeait pas contre le Savoyard.

Autrefois, à une demi-lieue plus loin que Pont-en-Royans, sur le chemin de Rancourel, il y avait un bac assez singulier. A cent pieds d'élévation, sur la Bourne, on voyait une grosse corde tendue d'une rive à l'autre, et les voyageurs passaient la rivière dans une *benne* (ou petite caisse de bois ronde) qui avait deux trous ; la grosse corde passait dans ces trous, et, avec une petite corde, on tirait la *benne* d'un côté de la rivière à l'autre.

Au retour de Pont-en-Royans j'ai traversé rapidement la forêt de Claix, et ensuite Saint-Marcellin, qui a un joli boulevard. En province la vue des arbres rafraîchit l'âme, comme la vue d'une ruine romaine ; c'est quelque chose *qui n'est pas affecté*.

Mais il faut que ces arbres ne soient pas mutilés et taillés par les ordres de M. le maire. Quelle différence, grand Dieu, avec les charmants jardins de Leipzig, de Nuremberg, etc. ! Et nous nous intitulons la belle France. C'est le pendant de *Mery England*,

l'Angleterre gaie; tandis que l'unique affaire de la vie d'un Anglais est de tâcher de grimper au rang supérieur, et de ne pas laisser envahir le sien! Six heures sonnaient comme je changeais de chevaux à Saint-Marcellin; j'ai pu encore aller coucher à Tullins, chez M. Guizard, maître de poste, auquel M. Buisson m'avait recommandé.

Mais avant d'arriver à Tullins j'ai trouvé une surprise délicieuse; par bonheur, personne ne m'avait averti. Je suis arrivé tout à coup à une des plus belles vues du monde. C'est après avoir passé le petit village de Cras, en commençant à descendre vers Tullins. Tout à coup se découvre à vos yeux un immense paysage, comparable aux plus riches du Titien. Sur le premier plan, le château de Vourey. A droite, l'Isère, serpentant à l'infini, jusqu'à l'extrémité de l'horizon, et jusqu'à Grenoble. Cette rivière, fort large, arrose la plaine la plus fertile, la mieux cultivée, la mieux plantée, et de la plus riche verdure. Au-dessus de cette plaine, la plus magnifique peut-être dont la France puisse se vanter, c'est la chaîne des Alpes, et des pics de granit se dessinant en rouge noir sur des neiges éternelles, qui n'ont pu tenir sur leurs parois trop rapides. On a devant soi le *Grand Som* et les belles montagnes de la Chartreuse; à gauche, des coteaux boisés aux formes hardies. Le genre ennuyeux semble banni de ces belles contrées.

Je ne conçois pas la force de végétation de ces champs couverts d'arbres rapprochés, vigoureux, touffus; et là-dessous il y a du blé, du chanvre, les plus belles récoltes. Je n'ai rien vu de plus étonnant en courant la sublime Lombardie, ou à Naples, dans la terre de Labour. La montagne que l'on descend à Cras fait partie de la chaîne du Jura, qui court de Bâle à Fontaneille, près Sault, dans le bas Dauphiné. J'ai dit au postillon que j'avais un éblouissement, et que je voulais marcher; il est allé m'attendre, sans répliquer un mot, au bas de la descente. Ainsi rien n'a gâté mon bonheur.

— Grenoble, le 7 août.

Je pars de Tullins à six heures du matin, et à sept je suis à Rives; je longe la Fure, qui est toute couverte d'usines, où l'on affine la fonte pour la changer en fer, ou, mieux, en acier.

Je vois la superbe papeterie de MM. Blanchet. Ces messieurs m'offrent l'hospitalité dans leur beau parc, avec une bienveillance naturelle et simple : j'accepte sur-le-champ. Au lieu du séjour dans une auberge sale, j'ai passé toute la *chaleur du jour*, qui était accablante, dans un site délicieux, qui continue le paysage des grandes montagnes qui m'environnent de toutes parts. Cette invitation de MM. Blanchet était tout simplement ce qui pouvait m'arriver de plus agréable. J'aurais été prince, qu'on n'eût pu m'offrir rien de plus aimable. Comment peindre la fraîcheur *ventilata* et les grands frênes de ce parc, traversés en tous sens par des branches de la Fure? Il y a un joli petit pont suspendu sur l'une de ces branches.

— Grenoble, le 8 août 1837.

C'est par Moirans et Voreppe que je suis arrivé à Grenoble; je loge rue Montorge, chez Blanc, *hôtel des Trois Dauphins*, dans la chambre nº 2, qu'occupa Napoléon à son retour de l'île d'Elbe. C'est sous les fenêtres de cette chambre que les jeunes gens de la ville lui apportèrent, dit-on, les énormes vantaux en bois de la porte de *Bonne*, qui avait eu le tort de se fermer un instant devant lui. C'est dans la chambre où j'écris qu'un jeune juge de Grenoble, M. Joseph Rey, osa lui dire que la France l'aimait comme un grand homme, l'admirait comme un savant général, mais ne voulait plus du dictateur qui, en créant une nouvelle noblesse, avait cherché à rétablir tous les abus presque oubliés. Le discours de M. Rey, qui pouvait avoir cinquante lignes, fut imprimé en deux heures et à vingt mille exemplaires, et le soir tous les Grenoblois le répétaient à Napoléon. S'il eût compris cette voix du peuple, lui ou son fils régnerait encore, mais la

France eût perdu la supériorité littéraire, celle de toutes qui, ce me semble, lui fait le plus d'honneur.

Ma fenêtre donne sur une sublime allée de marronniers hauts de quatre-vingts pieds, plantés par Lesdiguières, le représentant et le type du caractère dauphinois (brave et jamais dupe). Malheureusement ces beaux arbres, qui se trouvent précisément au centre de la ville et en face d'une belle montagne, ont fait leur temps. Ils sont âgés de plus de deux cents ans, et chaque orage abat quelque grosse branche. Mais le plus beau de tous, qu'on appelle *Lesdiguières*, se porte encore fort bien, malgré le boulet reçu le 6 juillet, et dont je suis allé vénérer la marque.

Lesdiguières régna en Dauphiné toute sa vie, et ne souffrit jamais que personne vînt le troubler chez lui. Il avait construit le palais voisin que la ville acheta de ses héritiers, et dont la préfecture occupe aujourd'hui une partie moyennant un loyer de six mille francs.

L'hôtel de Franquières, jolie maison dans le style de la renaissance, à quelques pas de la belle allée de marronniers, fut bâti par Lesdiguières pour loger une sienne maîtresse dont il avait fait assassiner le mari. Mais il envoya à Rome M. Barral, avocat célèbre, pour solliciter l'absolution du pape.

Je craignais de trouver à Grenoble ce vilain petit pavé pointu qui à Lyon m'empêchait de marcher; mais les Grenoblois sont gens d'esprit, sept de leurs rues sont déjà pavées en pierres plates que l'on tire de Fontaine, et dans six ans il n'y aura plus de pavés pointus. Le maire de la ville travaille douze heures par jour, et le conseil municipal est composé de gens d'esprit, la plupart jeunes et *libéraux*. Plût à Dieu que Paris fût administré par ces messieurs! il ne s'enlaidirait pas à vue d'œil.

J'ai débuté par monter à la *Bastille*, cette belle montagne que l'on aperçoit de l'allée des marronniers et qui est dans la ville; le génie militaire vient d'y construire un fort qui fera tirer bien des coups de canon en sa vie. Mais quoique la route qui y conduit soit magnifique, je suis tellement fatigué, que je n'ai pas la force

de décrire la vue admirable, et changeant tous les cent pas, que l'on a de cette route. Cette attention passionnée à tant de belles choses si différentes entre elles tue absolument. Et d'ailleurs on a tant abusé de la description depuis quelques années, que, par le fatal souvenir de ce qu'il m'a fallu lire, j'éprouve du dégoût à commencer ce genre de travail. Les plus laides choses n'ont-elles pas été vantées avec le plus d'emphase?

En allant à la Bastille, on se trouve presque en face de l'énorme pic de Taillefer : au-dessous et un peu à gauche, on a les charmantes collines d'Uriage et d'Echirole. A droite se déploie la plaine du pont de Claix avec sa magnifique avenue de huit mille mètres : cette idée à la Lenôtre, placée au milieu de montagnes sauvages, est d'un effet admirable. Par un hasard heureux, cette avenue se trouve absolument en face du nouveau fort de Rabot, chef-d'œuvre de construction dû à M. le capitaine Gueze : j'y ai vu de nouveaux ponts-levis inventés par cet officier distingué.

Ce qu'il y a de singulier dans les constructions du génie militaire, c'est que, taillant en plein drap, souvent ces messieurs démolissent.

— Grenoble, le 9 août.

J'oubliais de dire que de Rives, où j'avais affaire, je comptais gagner le pont de Beauvoisin, Fourvoirie, Chambéry et Genève, d'où je reviendrais bien vite à Paris.

— Mais, m'a dit M. N..., voyez donc le *Grésivaudan*. Je croyais d'abord qu'il s'agissait d'un lac, mais on désigne par ce nom la *vallée de l'Isère*.

C'est un pays magnifique autant qu'il est inconnu. Rien en France, du moins dans ce que j'ai vu jusqu'ici, ne peut être comparé à cette vallée de Grenoble à Montméliant. J'arrive de Montbonot, joli village au-dessus de Grenoble, et d'où j'ai pu la bien juger.

La vallée de l'Isère n'est point trop resserrée; il me semble que fort souvent elle a bien deux lieues de large. Ce qui est ad-

mirable, c'est qu'elle a deux aspects absolument différents, suivant qu'on se place sur les collines de la rive droite ou sur celles de la rive gauche. A Montbonot, par exemple, rive droite, vous avez sous les yeux, d'abord les plus belles verdures et les joies de l'été; plus loin l'Isère, grande rivière; au delà, des collines boisées, et, encore au delà, à une hauteur immense et comme sur vos têtes, les Alpes, les Alpes sublimes passées par Annibal, et encore en partie couvertes de neige le 5 août.

Un certain pic qui, je ne sais pourquoi, a des formes arrondies, s'appelle *Taillefer;* il est couvert d'énormes prismes de granit, qui restent noirs, parce que la neige ne peut y tenir. On m'a nommé un si grand nombre de ces montagnes respectables, qu'il est bien possible que je confonde.

— Grenoble, le 10 août.

Ce matin l'on m'a réveillé à sept heures pour aller *manger des cerises* à la vogue de Montfleury; c'est un ancien usage, et un ancien couvent de dames nobles à une demi-lieue de la ville, dans une position unique au monde. Toutes les dames qui sont à la campagne, aux environs, se rendent de bonne heure dans ce délicieux petit vallon, du fond duquel, pendant un instant, on n'aperçoit plus la grande vallée de l'Isère. Les dames de la ville y arrivent de leur côté en belles calèches; cela fait une matinée charmante. Les paysannes des environs, dans leurs plus beaux atours, vendent de petits paquets de cerises arrangées en bouquets, et des fraises admirables cueillies dans les bois du côté de la Grande-Chartreuse.

On raconte devant moi les persécutions atroces et jésuitiques dont MM. Froussard, maîtres de pension à Montfleury, furent l'objet pendant la restauration. Tout cela est-il vrai?

De Montfleury, je suis allé de nouveau à Montbonot; je ne me lasse point de la vue étonnante que l'on a de ce village.

Aujourd'hui, à quatre heures, mes affaires terminées, je suis parti pour Domène (sur la rive gauche de l'Isère). De là j'ai vu

Montbonot, où j'étais ce matin, Saint-Ismier, la Terrasse et tous les villages de la rive droite. Dans ce pays, je passerais tout mon temps à la campagne : les habitants des villes ont beaucoup de la finesse des Normands; l'avarice des pères est barbare envers les enfants.

Le premier plan du paysage, vu de Domène, c'est l'Isère, qui semble d'ici plus encaissée; puis les villages le long de la grande route de la rive droite : celle-ci est indiquée par des files de grands noyers; puis des vignes, et, au-dessus des vignes, d'immenses précipices : ce sont des rochers gris, escarpés, écorchés, presque à pic, qui semblent près de s'écrouler. De temps en temps, ces rochers arides et déchirés sont couronnés par quelques bouquets de petits sapins qui s'aventurent au bord des précipices. Quel contraste entre cette côte aride et celle où je suis comme enfoui dans la plus fraîche verdure!

On se croirait à cent lieues de la vue de la rive droite, tant les aspects sont différents, et cependant c'est le même pays, c'est la même rivière; Domène est vis-à-vis de Montbonot, et n'en est pas éloigné de deux lieues. Avec ce pays si riche devant soi, on a des échappées de vue charmantes à droite et à gauche; ces perfections sont bornées, à cinq ou six lieues, sur la gauche, par les montagnes derrière Voiron, et par le pic de Montméliant à droite. Deux fois des paysans m'ont rappelé aujourd'hui ce qu'on fit jadis à Paris, le 10 août.

La plaine partagée par l'Isère, et qui sépare les deux villages de Montbonot et de Domène, est d'une fertilité admirable. Je ne puis comparer cette végétation qu'à celle de la Lombardie. Le *Grésivaudan* est couvert en ce moment de vastes pièces de chanvre, dont plusieurs tiges ont jusqu'à quatorze pieds de hauteur. La vue de la vallée de l'Isère est plus resserrée et peut-être moins magnifique que celle des plaines des environs de Bologne (Italie), mais elle est bien autrement pittoresque et variée.

On ne fait pas deux lieues de Grenoble vers Chambéry sans trouver à droite, du côté de Domène, de charmantes petites

gorges (c'est un mot du pays qui veut dire vallon étroit). Ces gorges sont peuplées de frênes fort élancés, de châtaigniers et de magnifiques noyers de quatre-vingts pieds de haut; le noyer est l'arbre de la vallée de l'Isère.

Je ne conçois pas en vérité qu'un tel pays soit resté inconnu. Louis XII, charmé « *par la divinité de ses plantemens, par les tours en serpentant qu'y fait la rivière de l'Isère, l'appela le plus beau jardin de France* [1] » (lors de son voyage en 1507).

Je n'ai rien trouvé de pareil en Angleterre, ni en Allemagne ; en France, je ne connais de comparable que les environs de Marmande. Il est vrai qu'il me reste à voir la Limagne d'Auvergne. Je ne vois de plus beaux paysages qu'en Lombardie, vers les lacs, sur la ligne qui passerait par Domo d'Ossola, Varese, Como, Lecco et Salo. Mais, dans ces pays-là, on est vexé par la police de M. de Metternich; tandis que l'on peut aller en cinquante-trois heures, et sans montrer son passe-port, de Paris à Montbonot.

— Grenoble, le 12 août.

On m'a conduit ce matin au château de Montbonot, qui appartient à un homme aimable et savant. Cé château couronne une jolie petite colline qui avance vers l'Isère. C'est sans doute la plus belle position de la vallée. D'un côté la vue s'étend jusque près de Saint-Egrève, Noyarey, le pont de Claix, et de l'autre jusqu'aux environs du fort Barreaux. Mais comment décrire ces choses-là? Il faudrait dix pages, prendre le ton épique et emphatique que j'ai en horreur; et le résultat de tant de travail ne serait peut-être que de l'ennui pour le lecteur. J'ai remarqué que les belles descriptions de madame Radcliffe ne décrivent rien; c'est le chant d'un matelot qui fait rêver.

Je ne puis que dire au voyageur : Quand vous passez par Lyon, faites vingt lieues de plus pour voir ces aspects sublimes.

[1] Guy-Allard, *Histoire de Humbert II*, ce pitoyable Dauphin qui céda ses États à Philippe le Bel en 1349.

De Montbonot, je suis descendu jusqu'à l'Isère pour voir l'emplacement d'un pont en fil de fer, pour lequel je fournirai peut être du fer de la Roche (en Champagne). On a raconté devant moi, sur les travaux, le singulier suicide d'une jeune protestante de Grenoble. Elle avait les plus beaux yeux du Dauphiné, mais passait pour être un peu légère; c'est-à-dire que dans ses jours de gaieté elle ne refusait pas à certains jeunes gens de ses amis de se promener avec eux devant la boutique de sa mère, ce qui passait pour un grand crime aux yeux des dévots du voisinage, très-disposés déjà à la haïr à cause de sa religion. Rien de plus innocent, comme la suite le prouve. Victorine avait un caractère vif et gai, connu dans tout le faubourg de Trèscloître; elle se laissait facilement entraîner par la joie. Un jeune voisin d'un caractère sombre, catholique de religion, et qui la blâmait d'abord avec emportement, devint éperdument amoureux d'elle; d'abord la jeune personne se moqua de lui, puis elle l'aima. Les parents du jeune homme se sont refusés avec indignation à ce mariage avec une fille d'une gaieté si suspecte, et d'ailleurs protestante. Les jeunes gens ont employé tous les moyens possibles pour les fléchir; ensuite ils ont eu l'idée, maintenant si simple, de se tuer. La veille du jour qui devait être le dernier, le jeune homme apporte cent francs au chirurgien du faubourg, en lui disant ces propres paroles : « J'aurai un duel un de ces jours; si je succombe, donnez-moi votre parole de faire l'autopsie *des cadavres*. Cela est essentiel à la paix de *nos* derniers moments. Vous êtes homme de sens et vous me comprendrez dans trois jours. Rappelez-vous que je compte sur votre honneur, et c'est l'*honneur* qui me fait parler. »

Le chirurgien, qui n'entendait rien à ce langage, le crut revenu à ses anciennes idées de mysticité.

Les pauvres jeunes gens ont loué une chambre, où on les a trouvés asphyxiés. La jeune fille avait dit la veille en pleurant : « Un jour on reconnaîtra que j'ai toujours été sage. » C'est sur quoi l'autopsie du cadavre n'a laissé aucun doute. On a trouvé

sur elle une lettre touchante dont on montrait la copie ; en voici une phrase :

« Je serai oubliée aussitôt qu'enterrée ; mais, avant cet oubli final d'une pauvre fille trop malheureuse, j'espère que l'on dira dans tout Trèscloître : *Victorine fut parfaitement sage.* »

— Grenoble, le 14 août.

Malgré les affaires qui m'appellent à Fourvoirie, j'ai cédé à la tentation ; hier matin j'ai fait une course magnifique : d'abord j'ai remonté la rive droite de l'Isère, je suis allé en poste jusqu'à Montméliant, passant par Montbonot, Saint-Ismier, la Terrasse, Chapareillan. En sortant de Grenoble, j'ai visité le jardin de Franquières ; à Saint-Ismier, les treilles de M. Félix Faure, pair de France, et le parc du comte Marchand (un des braves de la bataille d'Eylau). Avant d'arriver à Montméliant, j'ai vu le fort, assez insignifiant, de Barreaux et le château des Marches, position superbe.

Au retour, par la rive gauche, entre Goncelin et Pontcharra, je suis monté avec respect sur un coteau assez élevé qui tient à la montagne : là sont les ruines du château Bayard. Ici naquit Pierre du Terrail, cet homme si simple, qui, comme le marquis de Posa de Schiller, semble appartenir, par l'élévation et la sérénité de l'âme, à un siècle plus avancé que celui où il vécut. La vue que l'on a des ruines du château de son père est admirable. J'oubliais de dire que de Montméliant j'ai envoyé mon domestique et ma calèche m'attendre à Chambéry. J'ai eu de notables difficultés pour le passe-port, mais ne me suis point impatienté ; j'observais les allures du commissaire de police ; je l'ai traité comme un insecte.

A Montméliant j'ai loué un *tapecu*, cabriolet découvert et doré, unique pour la laideur ; mais il était attelé de deux excellents chevaux qui m'ont mené grand train au château Bayard, à Goncelin et à Tencin. Là j'ai cédé à la prière du cocher qui voulait leur faire manger l'avoine, et je suis allé parcourir à mon aise

la charmante *gorge* de Tencin, derrière le château, et compter les cascades de son ruisseau. Les frênes élancés qui croissent en ce lieu vous donnent l'idée d'un arbre, image de la beauté grecque, que l'on verrait pour la première fois. Leurs formes sveltes me rappellent les tableaux du Perrugin et les fresques vivantes de Sienne attribuées à Raphaël. Que dire de la sublime beauté de ce vallon ? Ce sont de ces choses *che levan di terra in ciel nostr' intelletto*. Par une chaleur de vingt-cinq degrés, la fraîcheur imprévue réunie à l'extrême beauté donnaient de ces sensations dont on ne peut parler qu'en manuscrit. Je m'y suis oublié, ce dont j'ai été puni plus tard. Une paysanne accorte m'a vendu d'excellentes fraises.

La terre de Tencin, l'une des plus belles du Dauphiné à vos yeux et aux miens, serait la plus belle de toutes aux yeux d'un enrichi : elle rend trente-cinq mille livres de rente, chose unique en ce pays de petite culture. La paysanne me raconte qu'une jeune personne accomplie, qui devait hériter de tout cela, vient de mourir, en deux heures de temps, à la veille de se marier.

Dans un des salons du château j'ai trouvé un fort bon portrait de *d'Alembert*, fils, comme on sait, de madame de Tencin, religieuse de Montfleury et sœur du fameux cardinal de ce nom. Dubois, cet habile ministre, employait Tencin à Rome ; du moins c'est ce que raconte Lémontey (*Régence*, t. II). . . . . Que de talents Dubois montra dans cette négociation vraiment difficile ! Cet homme, d'un esprit infini, auquel on ne rend pas justice, est fort ressemblant, sur son tombeau, à Saint-Roch. La France l'admirerait s'il fût né grand seigneur.

Je m'en revenais à Grenoble, très-fatigué, mais enchanté de mon voyage, et, comme Frontin, rêvant au bon souper et surtout au bon lit ; mais j'avais compté sans le génie militaire.

Grenoble a toujours été une place de guerre ; on en fait une ville forte : d'où il suit que le génie tyrannise la fermeture des

portes, au grand détriment des pauvres voyageurs attardés.

Hier soir, j'entendais de loin, et mon postillon aussi, la cloche de la grande église de Grenoble, qui sonne à dix heures et annonce la fermeture des portes; ils appellent cela le *saint*. Le postillon, sans me rien dire et d'un air sournois, poussait ses chevaux le plus qu'il pouvait.

Nous arrivons au galop à la porte de Trèscloître, juste cinq minutes après qu'elle venait d'être fermée : le pourparler avec le portier a d'abord été très-difficile à établir, et ensuite n'a mené à rien.

Il y a là un vilain faubourg qui m'a fait penser aux insectes; j'ai rétrogradé ferme, et suis venu coucher dans une auberge de Gières ; c'est une grosse maison sur la route. Je n'ai point fait le fier ; au lieu de rester, en attendant le souper, dans ma chambre, qui avait en guise de vitres à la fenêtre du papier huilé, je suis descendu à la cuisine, où j'entendais nombreuse compagnie.

Dans ces montagnes, souvent même au milieu de l'été, il s'élève le soir un petit vent frais, qui rend fort agréable le feu de la cuisine. De quelque côté qu'il lui plaise de descendre, ce vent, qui vient de passer sur ces hautes chaînes de montagnes couvertes de neige onze mois de l'année, emporte une partie de leur froidure. La société assez nombreuse, et où je distinguais de jeunes femmes fort rieuses, se tenait à une certaine distance d'un joli feu de *sarments* (dépouille de la vigne quand on la taille en février), feu vif qui servait à préparer mon souper.

Le ciel m'a donné le talent de me faire bien venir des paysans; pour cela, il ne faut parler ni trop ni trop peu, surtout ne point affecter une totale égalité. Enfin hier soir j'ai réussi, et j'ai frémi à des contes de revenants jusqu'à une heure du matin; ma soirée a été charmante.

Il s'agissait d'un chartreux qui avait volé le trésor d'un paysan, de concert avec sa jolie femme qui avait des bontés pour lui. Il enterra le trésor, puis fut malade, ne put sortir de son cou-

vent, où, comme vous savez, aucune femme ne peut entrer, et enfin mourut sans avoir pu dire à sa maîtresse en quel lieu il avait caché le trésor. Une fois mort, ce chartreux honnête homme *revenait* pour apprendre à sa complice où elle trouverait l'argent ; cette femme avait grand'peur, mais aussi grande envie de mettre la main sur la somme. Le chartreux venait la nuit tirer par les pieds la femme qui était à côté de son mari ; le chartreux lui disait de le suivre ; la femme avait peur, et aurait voulu qu'il lui dît tout sur place ; d'un autre côté, elle craignait que son mari, qui était à ses côtés, n'entendît quelque chose. C'est ce dialogue de la femme et du revenant, à côté du mari qu'il ne faut pas éveiller, qui a été rendu d'une manière admirable, hier soir, par une paysanne d'une trentaine d'années, et fort jolie, ma foi. A tous moments elle disait : « Mais il est trop tard, il faut aller nous coucher, » et on la conjurait de continuer.

Il y avait une finesse et un piquant incroyable dans le dialogue qu'elle nous racontait. Le rôle du chartreux, qui, n'ayant plus besoin d'argent maintenant, ne voulait pas être plus damné qu'il ne l'était, et cherchait à forcer la paysanne à rendre le trésor à son mari, avait des traits inimitables. Enfin, voyant que les réponses de la femme ne sont pas nettes sur l'article de la restitution, le chartreux s'écrie tout haut qu'il dira au mari lui-même où gît le trésor.

Le mari s'éveille au son de cette voix : sa femme lui dit qu'elle vient d'appeler la servante, parce qu'elle entend les vaches qui se sont détachées dans l'écurie.

J'ai bien vu, hier soir, qu'on avait raison d'accorder une finesse infinie aux paysans du Dauphiné ; je les placerais pour l'esprit à côté de ceux de la Toscane.

Le plaisant, c'est que les gens qui étaient assis à côté de moi croyaient aux revenants. Ces montagnards rusés et fins ne cherchaient pas les émotions, *ils n'en avaient que trop* ; c'est une de leurs phrases.

— Grenoble, le 16 août.

Mon métier va me conduire à Allevard et aux mines d'Allemont. On peut faire de Grenoble cinq courses curieuses :

1° La grande Chartreuse,

2° Allevard,

3° Le bourg d'Oysans,

4° et 5° Le jour même de l'arrivée, je conseille d'aller le matin aux *cuves* de Sassenage, et le soir à Montfleury, et au château de Bouquéron, à une petite demi-lieue de la ville.

— Grenoble, le 18 août, à onze heures du soir.

J'arrive horriblement fatigué ; j'ai mis six heures pour grimper à Allevard. On remonte la rive gauche de l'Isère, puis on se lance à droite dans la montagne, en suivant une gorge bien autrement grandiose que tout ce que nous voyons à cinquante lieues de Paris. A tous les quarts de lieue, on ressent la tentation de s'arrêter une heure. A Allevard on fabrique de la fonte avec du minerai tiré sur les lieux et du charbon de bois ; on ne fait ni fer ni acier ; le fermier paye 45,000 francs au propriétaire.

Cette fonte se vend 1° à la marine, pour la fonderie des canons de Saint-Gervais, sur la rive gauche de l'Isère, un peu au delà de Tullins (qui est sur la rive droite) ; 2° cette fonte se vend à Rives pour faire de l'acier.

D'Allevard, en passant par le haut-fourneau de Pinsot, et s'avançant dans la direction du bourg d'Oysans, on arrive au lieu célèbre nommé les *Sept-Lacs*. Ce sont en effet sept lacs bordés par des glaciers, et qui fournissent d'excellentes truites. Le plus grand de ces lacs peut avoir cinq cents toises de diamètre.

D'Allevard aux sept lacs, on prend un mulet ; il y a quatre heures de marche, mais souvent il faut aller à pied. Je n'ai pas eu le courage d'entreprendre cette seconde course. Tout Allevard est encore rempli du souvenir d'un homme aimable, M. D. B.,

qui mettait sa gloire à être l'amant de toutes les jolies filles du pays ; et il y en a de charmantes. Histoire du fauteuil terrible.

— Grenoble, le 20 août.

Un de mes amis de Paris m'a chargé de savoir ce que c'est que la mine d'or de la Gardette. J'arrive de la mine d'argent d'Allemont, que Louis XVI donna jadis à son frère le comte de Provence.

La diligence qui m'a mené au bourg d'Oysans passe par la superbe route du pont de Claix; on emploie six heures pour faire le trajet. La conversation des bourgeois de campagne mes compagnons de voyage m'a fort intéressé. Excepté par la forme de leurs têtes, ces gens-là ressemblent à des Normands; leur unique affaire au monde est d'amasser une fortune, et dès qu'ils ont quelque argent, ils achètent des champs à un prix fou. Alors ils sont considérés de leurs voisins ; ces gens vivent sans aucun luxe; je crois qu'on les appelle à Grenoble des *Bits*. Le terrain au bourg d'Oysans ne vaut rien et se vend horriblement cher. Les gens de ce pays se répandent dans toute la France, et vont jusqu'en Amérique; partout ils font le métier de colporteur et le petit commerce; ils reviennent toujours au pays, et à leur retour il faut acheter un champ, coûte que coûte.

Il y a quatre diligences de Grenoble au bourg d'Oysans; la route est fort périlleuse, remplie de précipices, et toutefois on voyage toujours de nuit, *afin de ne pas perdre de temps.*

Nous trouvons ici le vrai Dauphinois, tel qu'il était avant la république et le gouvernement de l'empereur, qui l'ont un peu mêlé à la France en séduisant son cœur.

Le petit propriétaire du bourg d'Oysans part à huit heures du soir, après avoir fini sa journée; il arrive à Grenoble à six heures du matin, fait ses affaires, et repart à la nuit. Ces gens ont une excellente logique; et un ami du préfet me contait que dans les élections, il n'est point facile de leur faire prendre le change.

Après le bourg d'Oysans on arrive à Briançon; la terre de ce pays est couverte de neige ou gelée pendant cinq mois de l'année. Les paysans se répandent dans les villages de la Provence et de la partie la moins froide du Dauphiné; ils enseignent à lire aux enfants; plusieurs montrent même les premiers éléments du latin; on leur donne pour cela la nourriture et cinq ou six sous par jour. Ces *Bits* ne me semblent rien moins qu'aimables; ils sont réservés, taciturnes, excessivement prudents, étrangers à tout entraînement, et seraient très-propres à faire de bons prêtres.

Après deux heures de route, je suis arrivé à Vizille, berceau de la liberté française. Là se tinrent les fameux États du Dauphiné, en 1788.

La cour de Louis XVI, un peu effrayée des cris obstinés des Dauphinois, autorisa le rétablissement des États de cette province; ce fut un acte de faiblesse. Si Louis XVI n'avait pas affecté de laisser tomber en désuétude les États du Dauphiné, la révolution de 1789, au lieu d'être une cascade, n'eût été qu'une pente douce; mais nous serions moins libres en 1837.

Il y eut une première assemblée à Vizille, où l'on ne traita que des affaires de la province, mais en se permettant des déclamations qui durent sembler bien étranges et bien offensantes à la cour.

Les Dauphinois ont au fond du cœur une fibre républicaine. On sait qu'ils formèrent un État indépendant jusqu'en 1349. A cette époque, ils furent réunis à la France par une manœuvre ministérielle, et sans qu'il y eût le moindre enthousiasme de leur part. Un siècle après (1453), ils furent administrés par cet homme d'un génie sombre, le *Tibère* et le Domitien des temps modernes, qui fut depuis Louis XI. Le dauphin Louis, fuyant la cour de son père, s'était réfugié dans son apanage. On le lui enleva. Pendant un siècle le Dauphiné fut très-froid pour les rois de France; puis vint Lesdiguières, qui toute sa vie régna en maître absolu sur ses compatriotes, mais en excitant et satisfaisant

leurs passions. Ce petit peuple était tellement éloigné de la cour que Richelieu ne put le dompter entièrement; d'ailleurs il fallait ménager ces gens opiniâtres, si voisins des ducs de Savoie, qui alors étaient quelque chose.

Il est résulté de tout cela que les passions politiques du Dauphinois ont presque toujours été excitées, et qu'il reçoit avec méfiance les ordres qui lui arrivent de Paris; mais la cour de Louis XVI n'était pas de force à comprendre ces choses-là.

Dans une seconde assemblée à Vizille, tout à fait révolutionnaire, et qui, sous Louis XIV, eût conduit les principaux bavards à l'échafaud, on posa les bases des cahiers. M. Mounier loua beaucoup le système anglais : Barnave parla et enflamma tous les cœurs. M. Mounier avait plus de science; Barnave, jeune homme paresseux et d'un caractère fougueux, fut plus éloquent. Sa vie si courte a été marquée par deux fautes qui ne sont que des saillies de la passion. Un homme né à Paris ne commet pas de ces fautes-là. On m'a promis ce soir de me faire voir deux excellents portraits de Barnave, qui sont chez sa parente, madame la comtesse Marchand.

Je ne conçois pas comment les Grenoblois n'ont pas donné le nom de Barnave à une de leurs rues. Je suppose que ce grand homme, qui périt en 1793, a encore des envieux dans sa patrie.

Lesdiguières, ce fin renard, comme l'appelait le duc de Savoie, habitait ordinairement Vizille, et y bâtit un château. Là se tinrent une ou deux assemblées factieuses des Dauphinois. Au-dessus de la porte principale, on voit la statue équestre en bronze de Lesdiguières; c'est un bas-relief. De loin, les portraits de Lesdiguières ressemblent à ceux de Louis XIII; mais en approchant, la figure belle et vide du faible fils de Henri IV fait place à la physionomie astucieuse et souriante du grand général dauphinois, qui fut d'ailleurs un des plus beaux hommes de son temps.

— Vizille, le 21 août.

Y eut-il deux assemblées politiques à Vizille, ou une seule? C'est ce que personne à Vizille n'a pu m'apprendre. Le plus riche propriétaire du pays me dit : Consultez Montgaillard (cette histoire de la révolution, si menteuse).

Voyez d'après cela le cas qu'il faut faire de la tradition. Le peuple garde souvenance des récits souvent répétés; mais ce qu'il ne fait que voir, il l'oublie bien vite; Montgaillard dit que c'est dans la salle du jeu de paume du château de Vizille que se tint, le 21 juillet 1788, l'assemblée des trois ordres du Dauphiné. M. Mounier, secrétaire de l'assemblée, rédigea les délibérations *unanimes* qui réclamaient avec fermeté : 1° Le rétablissement des anciens États de la province; 2° l'éligibilité de tous à toutes les places; 3° la double représentation du *tiers état;* 4° l'abolition des priviléges pécuniaires de la noblesse et du clergé; 5° le système de monarchie *représentative.*

C'était du vrai courage en 1788, près d'une année avant l'ouverture des états généraux à Versailles! C'était de plus de la vraie sagesse; c'est encore ce que nous voulons aujourd'hui, après quarante-neuf années d'efforts et de promesses trompeuses.

Sur la porte d'un pavillon que Lesdiguières bâtit dans son parc de Vizille, on m'a fait remarquer un bas-relief : ce sont deux poissons placés en sautoir, et qui peuvent avoir un pied de long; au-dessous il y a une tête coupée. Le connétable, ayant trouvé un homme qui pêchait dans son parc, lui fit trancher la tête, et fit placer cette pierre au-dessus de la porte. De tels souverains aigssent sur le moral des peuples plus que vingt êtres timides comme Louis XVI.

Le château et le parc appartiennent à MM. Périer, parents du ministre. Tout le monde à Vizille parle des vertus et de la bienfaisance de madame Adolphe Perrier; les ouvriers l'appellent leur mère. Madame Périer est petite-fille du général Lafayette. J'ai entrevu de loin une jeune femme de la tournure la plus no-

ble, dans un charmant jardin anglais qu'elle a créé. Mais je regrette les arbres séculaires qui, dit-on, ornaient ce lieu, il y a trente ans. A Vizille, comme partout, l'industrie a succédé à la féodalité. La fabrique de Vizille a occupé jusqu'à douze cents ouvriers; autrefois on y imprimait des toiles de coton; on y imprime maintenant des tissus de soie pour foulards.

J'ai vu dans le château une chambre dorée, habitée jadis par Lesdiguières; l'incendie de 1826 a épargné la demeure de ce grand homme.

La mine d'argent que j'allais chercher à Allemont se trouve à une lieue et demie sur la gauche, avant d'arriver au Bourg-d'Oysans; il y a là une fort jolie maison bâtie aux frais du comte de Provence. Les montagnes de ce pays sont imposantes, et il y a des détails charmants. (N'est-ce pas là précisément ce que l'analyse fait découvrir dans cette fameuse beauté italienne dont on parle tant?) Nous sommes au milieu des plus grandes Alpes, mais je suis trop fatigué pour décrire avec quelque justesse; je tomberais dans les superlatifs.

En revenant du Bourg-d'Oysans, j'ai visité le haut fourneau de Riou-Pérou.

— Vizille, le 22 août.

Je me suis établi dans le parc, à l'ombre d'un grand sycomore; je mets à l'encre toutes les pages précédentes de ce journal. Tous ces pays doivent être horriblement froids pendant six mois de l'année; mais au mois d'août on entrevoit des sites délicieux, et qui donnent l'idée de s'y arrêter deux ou trois jours. J'ai à me louer infiniment de l'obligeance de M. B..., de Vizille, qui a bien voulu répondre à toutes mes questions.

— Si, après le Bourg-d'Oysans, lui disais-je, on allait toujours devant soi, où arriverait-on?

— A Briançon; il y a vingt-trois lieues par la route du Lautaret, que Napoléon avait fait commencer. Vous trouveriez de longues galeries creusées dans des rochers de granit fort durs.

Un mètre cube de rocher, transporté hors de la galerie, coûte, en 1837, treize francs, et sous Napoléon en coûtait dix-huit.

— Briançon....

Forteresse singulière, garnison où l'on s'ennuie. On ne peut être assiégé que pendant les quatre mois d'été.

Une chose rend le caractère dauphinois bien plaisant au dix-neuvième siècle, c'est son inaptitude complète à l'hypocrisie, j'entends l'hypocrisie *passive;* car pour la partie active de ce grand savoir-vivre à la mode, il s'en tire aussi bien et mieux que qui que ce soit, le Parisien toujours excepté. Mais enfin il est absolument contre la nature du Dauphinois d'être *dupe.* De sorte que, même en fléchissant le genou devant la plus triomphante des hypocrisies, il ne peut s'empêcher d'encourir sa haine en montrant, par quelque détail imprudent, qu'il n'est pas sa dupe.

Dans la plupart des villes, le parti républicain fait des niches au juste-milieu ; mais, comme celui-ci est le plus riche, il s'empare par l'éducation des enfants des républicains. Il y a des institutions de toutes les formes et sous tous les noms : les Ignorantins, les Filles de la Providence, l'institution de Saint-Joseph, celle de Saint-Philippe, les Filles repenties, les Jeunes ouvrières, la Société des peigneurs de chanvre, etc. Tout cela est mené avec le zèle du prosélytisme, on étouffe l'enseignement mutuel. Les classes élevées croient être bien fines et consacrent une partie de leur revenu à donner de l'éducation aux enfants des classes pauvres, dans l'espérance qu'arrivés à l'âge de raison ils n'aimeront pas la liberté. Les pauvres plaisantent de cette finesse avec leurs enfants.

Je me suis promené ce matin avec un beau jeune homme fort instruit et parfaitement aimable. Il écrivait ses confessions, et avec tant de grâce que son confesseur le lui a défendu.

— Vous jouissez une seconde fois de vos péchés en les écrivant ainsi, dites-les-moi de vive voix.

Dès que l'on trouve un pont hardi au milieu des précipices de ces hautes montagnes, on est sûr que le guide va répondre qu'il fut fait par Lesdiguières; s'il y a une rue bien tracée à Grenoble, elle fut bâtie par Lesdiguières, et il fit la guerre toute sa vie.

— Grenoble, le 23 août.

Je me suis mis dans la tête de connaître non le prix marchand, mais le prix de revient de tous les fers de France. En payant comptant en or et sur place on peut obtenir des rabais.

Après une journée consacrée tout entière au travail et à discuter des marchés, ce qui n'est pas une petite affaire en ce pays, et demande une patience et une prudence au-dessus de tout éloge, je vais le soir à Sassenage; c'est une course d'une heure et demie. On me loue cinq francs une calèche à un cheval. Je vois 1° les cascades de Furon, torrent qui est superbe en ce moment; 2° les caves qui passaient pour une merveille du temps du vieux Chorier; il est fort difficile d'y monter, et encore plus d'en descendre : la princesse Christine, reine d'Espagne, tomba en en descendant; 3° le château de M. de Bérenger; 4° le tombeau de Lesdiguières. Furon et les caves mériteraient dix pages. Mais si l'on cédait à la tentation de parler du *beau* en ce pays, on ferait des volumes.

J'ai admiré en passant, à l'aller et au retour, le fameux pont du Drac, chef-d'œuvre de M. Crozet, ingénieur en chef de l'Isère, construit bien avant les ponts suspendus de Paris qui auraient bien dû le copier; il a cent trente-cinq mètres d'ouverture entre les deux points de suspension, le tablier a cent trente mètres; il a fallu cent quinze mille kilogrammes de fer qui, rendus à pied d'œuvre, ont coûté soixante-quinze mille francs, à soixante-cinq francs le quintal métrique. Ce fer fut fourni par MM. Michel de la Roche (Haute-Marne). Les barres, de cinq mètres avec masses de trois à quatre livres à chaque bout, devaient subir de fortes épreuves, et l'on ne recevait pas les barres qui se cassaient.

J'ai été attrapé, il y a huit jours, quand on m'a mené à Vizille par la route du pont de Claix, la plus impatientante du monde. C'est une double allée d'arbres de huit mille deux cents mètres de long qui s'étend en ligne droite de la porte de la Graille (ou de la Corneille) au pont de Claix. Les arbres, surtout vers le pont, sont chétifs ; on a mal choisi les espèces ; il fallait des blancs de Hollande, des peupliers, de ces arbres qui croissent dans le sable. Jadis, vers 1770, il y avait des peupliers de soixante pieds de haut, mais la mode vint à abandonner ces grands arbres, on les coupa. (Abattre un grand arbre ! quand ce crime sera-t-il puni par le code ?) La mode ordonna de planter des tilleuls et des ormeaux, qui, après soixante ans, ont l'aspect de la misère et à peine trente pieds de haut.

Du pont de Claix à Vizille, on suit les digues du Drac et de la Romanche, sortes de rivières mugissantes, rapides, aux trois quarts torrents. Cette route toute neuve est raisonnable ; mais dans un si beau pays elle passe pour laide.

J'en excepte la gorge de l'*Étroit*, fort digne de son nom et patrie du vent. On trouve là des aspects sauvages, c'est un lieu effrayant ; et s'il y avait des voleurs dans le pays, ils y feraient merveille. Après avoir volé les voyageurs à leur aise, rien au monde ne pourrait les empêcher de les jeter dans la Romanche.

Pour trouver des sites charmants, délicieux et dignes des plus beaux paysages de la Lombardie, il fallait suivre la route au-dessus du vallon de Vaunavey et passer par Brié. C'est ce que j'ai fait aujourd'hui pour revenir à Grenoble. Cette route plaquée contre la base du grand pic de Taillefer, et qui suit les gorges formées par les montagnes qui lui servent de contre-forts, est une des plus agréables que j'aie vues en ma vie. Dans le moyen âge, la Romanche passait par les bas fonds de Vaunavey où elle formait un lac, et allait se jeter dans l'Isère près de Gières.

Quoi de plus joli que la gorge de Sonnant? Mais précisément parce que j'ai beaucoup admiré, mes yeux et mon âme sont rendus de fatigue, et je n'ai plus la force d'écrire et de penser.

Il ne me vient que des superlatifs sans grâce qui ne peignent rien à qui n'a pas vu, et qui révoltent le lecteur homme de goût. J'ai remarqué les bains d'Uriage, qui font des miracles, dit-on.

On m'avait prêté le recueil du *Journal du Dauphiné*, contemporain des assemblées de Vizille, et qui m'a fort amusé pendant la route. Quelles drôles de gens que nos pères, comme ils voyaient tout en beau !

On m'a montré, à Pinet d'Uriage, un mur composé de blocs énormes comme ceux d'*Alba* (au nord de Rome) que l'on appelle cyclopéens. J'ai admiré le joli château d'Uriage et ses tours si sveltes à quatre étages. J'y ai vu l'arbre généalogique des Dauphins qui régnèrent en ce pays de 889, dit-on, à 1349. Le dernier Dauphin, Humbert II, mort en 1355, était un imbécile au-dessous de sa position, qui ne savait pas ce que tout le monde savait de son temps, faire la guerre. D'une fenêtre de son palais de Grenoble, il laissa tomber dans l'Isère son fils André ; il reconnut aussitôt la main de Dieu qui lui ordonnait d'abandonner le monde, et il céda ses États à Philippe le Bel (1349).

— Grenoble, le 24 août.

Ce que j'aime de Grenoble, c'est qu'elle a la physionomie d'une ville et non d'un grand village, comme Reims, Poitiers, Dijon, etc. ; toutes les maisons y ont quatre ou cinq étages, quelquefois six. Cela est plus incommode et moins salubre, sans doute ; mais la première condition de l'architecture, c'est de montrer de la puissance, et l'on ne peut voir que du *confortable vulgaire* dans les petites maisons à deux étages de Reims et de Dijon. On dirait que les façades de toutes les maisons de Grenoble ont été rebâties depuis vingt ans.

Avant la conquête par les Romains, quand Grenoble s'appelait *Cularo*, elle était adossée à la montagne de la Bastille, et couvrait cette étroite bande de terre occupée aujourd'hui par la rue Saint-Laurent et le quai La Perrière. Gratien la rebâtit et lui

donna son nom, Gratianopolis, d'où l'on a fait Grenoble. Le roi Louis XVIII, piqué de l'échauffourée de 1816, ne manquait guère d'appeler cette ville *Grelibre;* il prétendait que, dans leur horreur pour le mot *noble,* les Dauphinois lui avaient imposé ce nom. (Anecdote contée au café de la place Saint-André.)

Un libéral instruit, cette classe abonde à Grenoble, m'a dit que la terreur n'avait fait que deux victimes en ce pays, deux prêtres réfractaires qui périrent sur la place Grenette, au même lieu où, quelques années auparavant, le parlement de Dauphiné avait fait pendre deux ministres protestants[1].

Lorsque l'on est en guerre avec le Piémont, autrefois l'allié de l'Angleterre, et qui le serait de la Prusse, il faut défendre la ligne des Alpes de l'embouchure du Var à Montméliant ; le dépôt naturel des cartouches et des canons était alors à Grenoble.

Sous le ministère de M. Casimir Périer, né en cette ville, les propriétaires de maisons, à Grenoble, demandèrent que, puisqu'on fortifiait leur ville, on voulût bien en même temps l'agrandir. Ces messieurs se figuraient qu'ils verraient augmenter le prix des loyers avec le nombre des maisons. D'abord il ne fut question que de fortifier la montagne de la Bastille ; aujourd'hui un bon mur, placé au delà des faubourgs Trèscloître et Saint-Joseph, a réuni à la ville de vastes terrains et la prairie qui formait les glacis de la porte de Bonne.

Grenoble est dominée par le mont Rachet, sur le second mamelon duquel était bâtie une petite maison nommée la *Bastille;* on en a fait un fort respectable.

Une ville gagne-t-elle à devenir place forte? A Grenoble, chaque habitant aisé a un domaine où il va passer un jour de la semaine, et les mois de septembre et d'octobre en entier. Ainsi les habitants de ce beau pays lui rendent justice.

[1] Là, en 1816, furent exécutés de pauvres paysans coupables d'avoir apporté du lait à la ville, par exemple le fermier de M. P. A. On publiera l'histoire de cette année.

Dans ces domaines on fait du vin; quand Grenoble est occupée par une garnison nombreuse, on vend ce vin six sous le litre, et quatre sous quand il n'y a pas de garnison. Les propriétaires voient donc venir la forteresse avec plaisir. C'est Grenoble qui approvisionne de sucre, de café, de savon, de draps, de toile, de blé même, toutes les montagnes qui l'entourent depuis la grande Chartreuse jusqu'à Allevard et au Bourg-d'Oysans; elle a un commerce sûr, elle peut donc se passer de garnison.

Cette ville, je parle de la nouvelle, sur la rive gauche de l'Isère, dont tous les beaux quartiers sont dus à Lesdiguières, est située dans une petite plaine formée par le Drac. Sur quoi il y a trois choses à observer: 1° Autrefois, peu avant Lesdiguières, le Drac se jetait dans l'Isère dans le lieu occupé aujourd'hui par l'allée de beaux marronniers; 2° on ne voyait sur la rive gauche, avant Lesdiguières, que la cathédrale, le palais du Dauphin et l'église de Saint-André, chapelle de ce palais; 3° on entrait dans la ville par la tour de Rabot, par conséquent tous les transports se faisaient à dos de mulets.

Il n'y a pas trente ans que les Grenoblois ont eu l'idée d'embellir leur ville. Ils ont acheté une belle source, et au moyen de tuyaux de fer l'ont amenée sur la place de Grenette et ailleurs; mais depuis les fontaines ils disent qu'ils ont des rhumatismes.

J'ai été sur le point d'en prendre un hier soir en me promenant, de neuf à dix heures du soir, après une journée excessivement chaude, sous la magnifique allée de marronniers. Il y régnait une fraîcheur fort agréable, mais perfide. Rien de plus singulier et de plus enchanteur que ces arbres admirables éclairés par la lune; ils ont quatre-vingts pieds de haut et six pieds de coupe. Ce jardin se trouve précisément au centre de la ville, avantage unique; mais il est encore bizarrement découpé par une grille de fer. Il faudrait changer tout cela et cacher les maisons par des arbres. Le maire de Grenoble est homme d'esprit, je voudrais qu'il allât voir Leipzig ou Nuremberg. Croirait-on qu'il y a des gens assez fous pour proposer sérieusement de supprimer

cet admirable jardin, et de bâtir au beau milieu une salle de spectacle ?

Ce soir, au retour de la promenade, nous avons trouvé de la *clairette* de Die, on a soupé avec une *pogne* d'herbe de Sassenage. Dans ces circonstances, la prudence dauphinoise s'est un peu oubliée, et l'on m'a confié pour quelques heures 1° une relation de la journée du 6 juillet 1815 : Grenoble devrait la mettre dans ses armoiries ; 2° l'historique exact des persécutions gauches dirigées par la Restauration contre les anniversaires de cette grande journée. Dîners à Fontaine, au Rondeau, etc. ; rage du général commandant, etc. Ces choses semblent incroyables de maladresse, et si je les contais, mon récit semblerait un libelle. Aussi ont-elles tué l'enthousiasme pour le pouvoir.

Grenoble possède un musée, riche de beaux tableaux italiens, dont je supprime ici la description. On les a placés dans la partie supérieure de l'église des Jésuites. Ce musée fut fondé, vers la fin du siècle dernier, par M. Louis-Joseph Jay.

Les tableaux examinés, et comme je me promenais à l'extrémité méridionale de la salle, le gardien m'a ouvert une fenêtre ; étonné, saisi par une vue délicieuse, j'ai prié cet homme de me *laisser tranquille* à cette fenêtre et d'aller à cent pas de là s'asseoir dans son fauteuil. J'ai eu beaucoup de peine à obtenir ce sacrifice ; le Dauphinois, ne me comprenant pas, craignait quelque finesse de ma part ; enfin j'ai pu jouir un instant d'une des plus aimables vues que j'aie rencontrées en ma vie.

Midi sonnait, le soleil était dans toute son ardeur, le silence universel n'était troublé que par le cri de quelques cigales ; c'était le vers de Virgile dans toute sa vérité :

Sole sub ardenti resonant arbusta cicadis.

Une brise légère agitait l'herbe assez longue du glacis qui faisait le premier plan. Au delà, les délicieux coteaux d'Échiroles, d'Eybens, de Saint-Martin-de-Gières, couverts par leurs

châtaigniers si frais, déployaient leurs ombres paisibles. Au-dessus, à une hauteur étonnante, le mont Taillefer faisait contraste à la chaleur ardente par sa neige éternelle, et donnait de la profondeur à la sensation.

Vis-à-vis, à droite, la montagne du Villars-de-Lans. (Peut-être que je brouille un peu tous ces noms, mais peu importe, ceci n'est pas un livre d'exactitude, la chose que je conseille de voir existe.) Un tel moment mérite seul un long voyage. J'eusse donné bien cher pour que le gardien du musée eût à en faire les honneurs à quelque autre étranger, mais la finesse de ce cruel homme avait pris ombrage de mon air simple. C'est dans ces instants célestes que la vue ou le souvenir d'un homme qui peut vous parler fait mal à l'âme.

Au-dessous des coteaux d'Échiroles, et un peu à droite, on voit la plaine du pont de Claix; tout à fait à droite, tout près du sol, le rocher et les précipices de Comboire.

Cet ensemble est bien voisin de la perfection; j'étais ravi au point de me demander comme à Naples : Que pourrais-je ajouter à ceci, si j'étais le Père éternel? J'en étais là de mes raisonnements fous, quand le maudit gardien est venu m'adresser la parole. J'ai donné son étrenne à ce cruel homme, et je cours encore.

Dans ces moments de générosité et de supériorité que fait rencontrer quelquefois la vue imprévue d'une très-belle chose, il faut se jurer à soi-même de ne prendre d'humeur pour rien.

Tristement ramené sur la terre par le gardien du musée, je suis allé visiter la bibliothèque fondée en 1773 par un homme d'un esprit supérieur, dont on m'a plusieurs fois répété le nom à Grenoble, M. Gagnon [1]. Il persuada à ses concitoyens de faire une souscription; il donna lui-même assez d'argent, et l'on acheta la nombreuse bibliothèque d'un évêque qui venait de mourir.

[1] Grand-père maternel de l'auteur. (Note de l'éditeur.)

Dans une pièce attenant à la magnifique salle des livres, j'ai trouvé les portraits des Dauphinois célèbres. Barnave n'y est point encore. La médiocrité se venge des grands hommes après leur mort. Barnave périt à trente-deux ans, après avoir été quinze mois détenu au fort Barreaux. On l'engagea vingt fois à se sauver, rien n'était plus facile ; mais, comme Danton, cette grande âme éprouvait une répugnance infinie à se méfier de cette liberté qu'il avait tant contribué à appeler en France. Si j'avais de l'espace, je citerais de lui un curieux manuscrit.

— Le Pont de Claix, le 25 août 1837.

Hier soir, fort tard, j'ai reçu une lettre de M. C., qui m'annonce qu'il a fait ma commission, et qu'aujourd'hui dimanche, sur les dix heures du matin, je trouverai à Lafrey quatre paysans réunis par ses soins : ces paysans furent témoins, il y a vingt-deux ans, de l'entrevue de Napoléon revenant de l'île d'Elbe avec le bataillon de la garnison de Grenoble. Là se décida le sort de l'entreprise la plus romanesque et la plus belle des temps modernes. Ce bataillon, envoyé par le général Marchand, commandant à Grenoble pour Louis XVIII, devait barrer la route à Napoléon, au point où elle est resserrée entre le grand lac de Laîrey et la montagne.

— Grenoble, le 27 août.

Parti de Grenoble à cinq heures du matin par un temps délicieux, à neuf et demie je me suis trouvé dans le fameux pré parsemé de rochers qui s'étend entre le grand lac de Lafrey, le ruisseau qui sort du lac, et la montagne qui est à droite de la route qui conduit à La Mure. J'avouerai mon enfantillage, mon cœur battait avec violence, j'étais fort ému ; mais les trois paysans n'ont pu deviner mon émotion (le quatrième n'avait pu venir). Ceux qui étaient avec moi m'ont même regardé de travers une fois, comme n'ayant pas assez d'enthousiasme pour Napoléon. Les paysans m'attendaient chez M. Belon, aubergiste à

Lafrey. Je suis venu à Vizille par l'ancienne route de Jarrye, la seule qui existât en 1815. Elle présente, au moment d'entrer à Vizille, une descente fort rapide : j'ai passé la Romanche sur le grand pont. Puis il a fallu grimper la terrible rampe de Lafrey, qui a huit mille mètres de longueur, et huit à treize centimètres de pente par mètre.

Après avoir déjeuné rapidement à Lafrey, nous nous sommes portés à quelques centaines de pas sur la route de La Mure. Là, auprès d'une petite croix en bois, nous avons marqué par quelques rameaux de saules fichés en terre la position du bataillon de la garnison de Grenoble, que le général Marchand avait chargé d'intercepter la route. Par sa droite ce bataillon touchait la montagne; son centre était sur la route, et l'extrémité de la gauche entrait un peu dans le petit pré semé de gros rochers. Ce pré n'a que deux ou trois arpents. A quelque distance de la gauche du bataillon coulait le ruisseau qui sort du grand lac. Ce bataillon avait devant lui le lac et la montagne, qui le serre de telle sorte à droite, qu'il n'y a que tout juste la place de la route.

Je parlais très-peu; mes paysans discutaient entre eux, et heureusement n'étaient pas toujours d'accord. J'avais fait apporter trois ou quatre bouteilles de vin, et nous nous sommes assis plusieurs fois; j'avais soin d'être altéré quand je voyais quelque point douteux.

Comme je marquais par un petit rameau de saule la place à laquelle Napoléon s'est arrêté dans le pré, à une petite portée de fusil du bataillon, et vis-à-vis sa gauche :

— Ce n'est pas un petit rameau qu'il faut ici, s'est écrié un des paysans. Ses yeux brillaient; et il est allé couper sur un vieux saule une grande branche de plus de douze pieds de hauteur qu'il a plantée au lieu précis où Napoléon s'arrêta. Un jour il y aura dans cet endroit une statue pédestre de quinze ou vingt pieds de proportion, précisément avec l'habillement que Napoléon portait ce jour-là.

Voici ce qu'il avait fait avant d'arriver en ce lieu. La veille,

il avait bivouaqué avec sa petite troupe sur une colline, dans les environs de La Mure. Le véritable point de défense contre lui était le pont de Ponthaud, à une lieue au midi de La Mure. Ce pont ne fut pas occupé. Napoléon partit sur les dix heures du matin : il vint au village de Pierre-Châtel, ensuite au village de Petit-Chat ; il suivit la montée du chemin qui conduit à Lafrey, et enfin arriva au point culminant. Là il n'y a de place que pour la route entre la montagne et le grand lac de Lafrey.

Arrivé à ce point culminant, il aperçut le bataillon des troupes royales qui barrait la route ; le sort de la France et le sien allaient se décider. Il suivit encore pendant quelque temps la route qui descend vers Lafrey. Puis, avec sa petite troupe, il fit un *à droite*, entra dans le pré, et vint occuper la position qui sera un jour marquée par une statue. Le nombre de ses soldats ne s'élevait guère qu'à deux cents ; beaucoup étaient restés en arrière : mais cette petite troupe marchait environnée de paysans remplis d'enthousiasme.

Un quart d'heure après qu'il fut arrivé au point que nous avons marqué par une grande branche de saule, Napoléon envoya le général Bertrand au bataillon des troupes royales. Le général Bertrand trouva que le chef de bataillon qui commandait avait été en Égypte, et même avait été décoré par Napoléon ; mais ce brave homme lui annonça que, la France obéissant maintenant à un roi, il ferait feu sur les ennemis du roi qui s'avanceraient vers son bataillon.

— Mais, dit le général Bertrand, si l'empereur se présentait lui-même à vous, que feriez-vous? Auriez-vous bien le courage de tirer sur lui ?

— Je ferais mon devoir, répondit le chef de bataillon.

Un des paysans que j'interroge se trouvait entre la position occupée par le bataillon et celle que l'empereur avait prise : il croit que le général Bertrand essaya de parler à quelques officiers, et même aux soldats ; ce qui eût autorisé le feu sur lui : mais le général ne réussit pas à produire un mouvement. Il re-

tourna vers l'empereur. Les choses en restèrent là pendant une heure, suivant l'un de mes paysans, et pendant une demi-heure seulement, s'il faut en croire les deux autres.

Il est probable que le général Marchand avait composé ce bataillon de ce qu'il avait de plus vigoureux dans la garnison de Grenoble, et qu'il en avait donné le commandement à l'officier le plus ferme et le plus inaccessible à l'enthousiasme pour l'empereur.

Mais les soldats voyaient leur empereur depuis une heure, il était à une petite portée de fusil. Si tout le bataillon fait feu sur lui en même temps, il tombe, il n'y a pas de doute, se disaient les soldats; et voyez comme il est tranquille : il sait bien que nous ne le tuerons pas.

La probabilité de faire feu sur l'empereur était tellement loin de toutes les imaginations, que l'espace qui s'étendait entre l'empereur et le bataillon se remplit rapidement d'une foule de paysans. Ils ne cachaient point leur enthousiasme et distribuaient aux soldats du bataillon les proclamations de l'empereur.

A ce moment on vit un jeune officier arriver au galop de Lafrey. Mes paysans ne savent pas son nom, mais on peut supposer que c'était M. Randon, aide de camp du général Marchand.

Peu après, Napoléon s'avança vers le bataillon et prononça les phrases que l'on trouve au bulletin. « Il ouvrit sa redingote, disent les paysans, et eut bien le courage de dire en découvrant sa poitrine : — Si quelqu'un de vous veut tuer son empereur, qu'il tire. »

Il y avait une petite avant-garde composée de quelques hommes placés en avant du bataillon; l'aide de camp fit le commandement de *en joue et feu*. Un des soldats se trouvait à demi-portée de Napoléon et l'avait mis en joue. En entendant le commandement de feu il retourna la tête, et dit : Est-ce mon chef de bataillon qui me commande de faire feu ?

— *Feu*, répéta l'aide de camp.

Le soldat répliqua : Je tirerai si mon chef de bataillon me dit de faire feu.

Le chef de bataillon ne répéta pas le commandement de feu; le soldat releva son fusil.

Voici, ce me semble, le moment décisif :

Le chef de bataillon, ému par les paroles de l'empereur qui avait continué à parler et lui rappelait les batailles d'Égypte, ne s'opposa plus à ce qu'il s'approchât, et l'empereur, lui rappelant des circonstances personnelles à lui, chef de bataillon, l'embrassa. A ce moment, les soldats du bataillon de Grenoble, qui suivaient d'un œil avide tous les mouvements de l'empereur, enchantés d'être délivrés de la discipline, se mirent à crier : Vive l'empereur! Les paysans répétèrent ce cri, et tout fut fini. Les larmes étaient dans tous les yeux. En un instant l'enthousiasme n'eut plus de bornes. Les soldats embrassaient les paysans et s'embrassaient entre eux.

Voyant la tournure que prenaient les choses, M. R..., aide de camp du général Marchand, voulut sans doute aller prévenir son général, et se mit à galoper vers Lafrey. Quatre grenadiers à cheval de la garde impériale galopèrent après lui, et l'aide de camp lança son cheval ventre à terre. C'est ainsi qu'il parcourut cette terrible descente de Lafrey; il traversa Vizille au galop, toujours suivi de près par les quatre hommes de la garde impériale portant la cocarde tricolore. Toute la population de Vizille était aux fenêtres et ne comprenait rien à ce spectacle. L'aide de camp remonta au galop la rampe vers Jarrye; il allait être atteint, lorsqu'il eut l'idée de prendre un petit *raccourci* (sentier qui abrége, et qui n'a pas plus de deux pieds de large); les chevaux fatigués des grenadiers de la garde refusèrent de galoper dans cet étroit sentier, et l'aide de camp fut sauvé.

Tout le monde sait le reste; l'empereur, marchant vers Grenoble, rencontra M. de Labédoyère avec son régiment dans la plaine d'Eybens. M. de Labédoyère, arrivé depuis deux jours de Chambéry avec son régiment, avait obtenu du général Marchand l'ordre d'aller renforcer le bataillon de Lafrey.

Le même soir, vers neuf heures, l'empereur arriva devant la

porte de Bonne ; ses soldats firent ce jour-là treize lieues de poste. Il faisait grand froid et beaucoup de vent.

Par une circonstance particulière au caractère dauphinois, les gens de ce pays n'ont l'air qu'attentif et pensif lorsqu'ils sont fort émus. Ainsi un observateur manquant d'expérience n'eût rien remarqué d'extraordinaire à Grenoble pendant toute cette journée. Les soldats exécutaient en souriant les ordres qu'on leur donnait. En mettant leurs pièces en batterie sur le rempart, à gauche de la porte de Bonne, les canonniers disaient : Ces canons-là ne feront de mal à personne.

— C'est tout simple, la poudre est mouillée, répondaient les habitants qui les entouraient. On ne disait mot par prudence, mais les regards étaient d'accord.

Vers neuf heures, l'empereur était assis près de la porte de Bonne, à portée de pistolet du rempart. On était en guerre, et personne n'eut l'idée de lui tirer un coup de fusil qui eût sauvé les Bourbons.

L'empereur venait de courir ce jour-là un péril qu'on a toujours ignoré ; et comme il y a de l'énergie dans cette action, elle a pour auteur un homme du peuple.

Comme Napoléon s'arrêtait devant une maison située sur le chemin près de La Mure, le propriétaire, ancien soldat, mais qui avait épousé une femme d'une famille distinguée, pensa que sa fortune serait faite s'il tuait cet ennemi public qui venait détrôner le roi. Il prit son fusil, monta dans son grenier, mais là, au moment où il couchait en joue l'empereur, il lui vint à l'idée que sa femme et ses enfants qu'il avait laissés au rez-de-chaussée seraient égorgés par les soldats de l'empereur à l'instant où ils le verraient tomber, et il s'abstint.

La porte de Bonne était fermée ; on donna à cette porte des coups de hache par dehors, et aussi par dedans. Enfin elle s'ouvrit. Napoléon entra dans la ville accablé de fatigue, et vint coucher dans la chambre où j'écris ceci. Cette auberge était alors tenue par La Barre, brave soldat de l'armée d'Égypte ; il a été

ruiné pour avoir reçu l'empereur avec enthousiasme. Je remarque que je n'ai jamais vu de soldat de l'armée d'Égypte parler de Napoléon sans pleurer.

Quoi qu'en puissent dire les gens qui écrivent l'histoire avec des phrases plus ou moins sonores et sans sortir de Paris, il n'y eut point à Grenoble, ce jour-là, de signe extérieur d'enthousiasme; tandis qu'un enthousiasme allant jusqu'au délire et à l'attendrissement s'était emparé des habitants de La Mure, de Mens, de Vizille et des autres lieux placés sur la route, ou seulement à portée de la route parcourue par l'empereur. Des paysans de ces villages le suivirent jusque sous les murs de Grenoble, pensant qu'il faudrait s'y battre; ils craignaient pour l'empereur, autour duquel ils ne voyaient pas trois cents hommes.

A Grenoble, il n'y eut en apparence que de la curiosité : ce fut à peu près comme dans les journées de juillet à Paris, la dernière classe seule écouta son cœur, sans songer à la prudence. Beaucoup de Grenoblois se disaient : L'empereur peu être arrêté à Lyon par l'armée qui s'y rassemble, ou tué d'un coup de fusil par quelque soldat royaliste, et en ce cas-là nous aurons ici des commissions militaires avant quinze jours. Il y eut peu de cris de *Vive l'empereur!* sous les fenêtres de La Barre, et ils partaient des gens de la dernière classe. Le lendemain vers midi, l'empereur passa la revue des troupes sur la place Grenette. L'enthousiasme des soldats contrastait encore vivement avec la froideur des habitants; toutefois plusieurs de ceux-ci avaient oublié toute prudence, et n'écoutaient que leur cœur. Ils étaient excités par le brave Apollinaire Emery, médecin de l'empereur, né à Grenoble, et qui arrivait avec lui de l'île d'Elbe.

M. de La Grée était un bon prêtre, excessivement naïf, curé de Notre-Dame, où il faisait souvent des sermons excessivement longs, et dans lesquels il répétait à satiété les figures de rhétorique les plus énergiques. On riait beaucoup à ses sermons;

mais, comme le curé était fort bon homme au fond, et quelquefois s'arrêtait dans la rue pour donner ses souliers à un pauvre, si celui-ci s'avisait de les lui demander, il était avec ses ouailles sur un ton de plaisanterie.

Huit jours avant l'arrivée de l'empereur, M. de La Grée avait prêché un sermon où il avait répété plus de vingt fois : Où est-il maintenant ce grand *capiténe?* Où est-il celui que vous appelez le grand *haume?*

Le soir de l'arrivée de l'empereur, quand les jeunes gens eurent longtemps crié *Vive l'empereur!* ils eurent l'idée d'aller donner des nouvelles à l'abbé de La Grée ; ils l'appelèrent, il ouvrit sa fenêtre.

— Qu'y a-t-il? que voulez-vous?

— Eh bien! monsieur de La Grée, vous demandiez l'autre jour dans votre sermon où était l'empereur; il est chez La Barre.

Quelques intérêts commençaient aussi à s'éveiller; l'esprit actif des Dauphinois spéculait sur la grandeur future de Napoléon.

Le général Marchand et le préfet Fourrier avaient quitté la ville. L'empereur plaisanta sur l'absence de ce dernier, homme charmant, d'un esprit vraiment français, et qui avait fait avec lui la campagne d'Égypte.

— Il faut pourtant bien, dit l'empereur, que quelqu'un administre ce département. Un Grenoblois qui était près de lui nomma M. Savoye-Rollin, ancien préfet d'Anvers, qui habitait un village près de Grenoble; c'était aussi un homme d'infiniment d'esprit à la française, c'est-à-dire peu susceptible d'enthousiasme; il refusa. M. de Barral, premier président de la cour royale, fidèle au sentiment national, harangua l'empereur au nom de la cour royale. Quant à l'empereur, il ne gronda personne; il sembla avoir oublié pour le moment toute la partie sévère des devoirs d'un souverain. Il faisait accueil à tout le monde.

— Grenoble, le 28 août.

Je n'ai voulu lire le bulletin que Napoléon a donné de cette affaire qu'aujourd'hui après mon retour à Grenoble, je l'ai trouvé parfaitement exact. Napoléon n'avait aucun intérêt à mentir; et d'ailleurs, comme l'action était noble et grande, peut-être n'eût-il pas voulu la salir par un mensonge, quand même son intérêt de despote le lui eût conseillé. Souvent, l'amour que ce grand cœur avait pour le *beau* l'emporta sur son intérêt comme roi. On vit bien cela après le 18 brumaire : souvent le mépris se peignait sur ses lèvres si fines, si bien dessinées, à l'aspect de ces sujets fidèles et obséquieux qui se pressaient au lever de Saint-Cloud. N'est-ce donc qu'à ce prix que je puis devenir empereur du monde, semblait-il se dire? Et il encourageait la platitude. Quand plus tard il punissait les généraux qui avaient de l'âme, Delmas, Lecourbe, etc., et les jacobins, son sentiment était différent, il avait peur.

En interrogeant hier mes paysans, en conférant ce soir avec un bel esprit si net et si fin, et qui habite Grenoble depuis vingt ans, j'ai vu que le mouvement extraordinaire que l'empereur créa sur sa route en 1815 avait trois causes :

1° Ses belles actions militaires. Il y avait parmi les paysans beaucoup d'anciens soldats retirés.

2° L'*humiliation* de la première invasion, vivement sentie par tous les Français des basses classes, c'est-à-dire non gangrenés par l'habitude de chercher avant tout des jouissances de vanité.

3° *Les biens nationaux*. Ils furent toujours la véritable ancre qui assura l'existence du gouvernement de la révolution. C'est ce qu'avaient fort bien compris les journaux libéraux durant la première Restauration. Ils répétaient sous toutes les formes que les Bourbons allaient rendre les biens nationaux aux émigrés qui les entouraient, et que la dîme serait établie. Plus tard ce fut cette crainte qui fut exploitée par M. Didier, cet homme singulier, lors de l'échauffourée de 1816.

Après l'enthousiasme de 1815, le peuple français se reposa quinze ans, et l'égoïsme le moins noble régna partout.

Voici un détail que l'on m'a conté à Vizille. Les préfets des Bourbons avaient choisi dans chaque canton un homme chargé par eux d'observer l'opinion, et cet homme était comblé ouvertement de toutes les faveurs que peut distribuer une préfecture. Lors du passage de l'empereur, le bourg de Mens accourut tout entier à La Mure. Depuis quelques mois un M. N. était venu s'établir à Mens, joli bourg dont la moitié des habitants sont protestants. Il s'était donné pour chasseur et bon vivant; bientôt il avait été lié avec l'aristocratie du bourg. Lorsqu'on lui annonça l'arrivée de l'empereur à La Mure, il partit en disant : *Je vais tuer ce coquin-là avec mon fusil à deux coups.* Mais il ne revint pas, et ne reparut dans le pays qu'après la bataille de Waterloo. De Paris, il écrivait à ses amis de Mens : *Faites-moi connaître les gens mal pensants, je les ferai fusiller.*

Quinze jours après l'arrivée de l'empereur à Grenoble, cent Grenoblois au moins étaient à Paris, sollicitant et répétant partout que c'étaient eux qui avaient mis l'empereur sur le trône.

— Grenoble, le 28 août 1837.

Au milieu de la place Saint-André, on voit la statue colossale en bronze d'un acteur de mélodrame qui baise une croix avec une emphase puérile. Qui pourrait deviner que cet être gourmé usurpe le nom révéré du plus naturel et du plus simple des hommes, de Bayard, qui jamais n'a commandé en chef, et dont le nom survit à celui de tous les généraux de son siècle? La Restauration a un peu abusé de Henri IV et de Bayard.

Beaucoup des hommes qui ont marqué depuis vingt ans ont passé à Grenoble, et j'admire les excellentes biographies qu'en font les gens du pays. Là, pas une parole inutile, pas un trait caractéristique oublié. MM. Donnadieu, d'Haussez, Guernon-Ranville, Chantelauze, Gasparin, Moyne, Ménard, procureur gé-

néral, ont tour à tour servi de point de mire à la finesse grenobloise.

Ce dernier a laissé dans le pays une réputation de haute éloquence, et, ce qu'il y a d'incroyable, c'est qu'on dit que cette éloquence était simple, naturelle, et n'avait d'autre affectation qu'un excessif néologisme.

Dans un procès célèbre, où une femme jeune, jolie et pieuse, demandait à être séparée de son mari, l'intérêt était si vif, que dès huit heures du matin les dames de Grenoble occupaient toutes les places de la vaste salle d'audience. M. Hennequin parla fort bien le premier jour; le second, M. Sauzet, parla encore mieux. Tout le monde se disait : « Ce pauvre M. Ménard, si simple, si modeste, va être écrasé. » Il prit la parole et ne s'écarta presque pas du ton simple de la conversation. On ne respirait pas, pour pouvoir l'écouter, me disait ce soir madame N. Il changea toutes les idées qu'on avait sur ce procès; et enfin, quand il eut fini, malgré le respect dû à la cour de justice, il fut applaudi avec enthousiasme. Pourquoi M. Ménard n'est-il pas à la chambre?

— Fourvoirie, le 1er septembre 1837.

De Grenoble j'avais écrit à Saint-Laurent-du-Pont, de l'autre côté de la grande Chartreuse, d'où l'on m'a envoyé deux mulets au Sapey. Hier matin, à quatre heures, à porte ouvrante, je suis parti de Grenoble avec deux chevaux, l'un pour moi, l'autre pour mon guide. Je n'avais nul besoin de guide, car il est impossible de s'égarer dans un chemin de montagne qui suit toujours le fond d'une vallée, ou grimpe en zigzag le long d'une pente rapide. Mais j'aime de passion à faire jaser un guide; l'hypocrisie qui règne depuis vingt ans n'a pas encore pénétré dans ces basses classes. Tout en cheminant, je parle des sujets dont on s'entretient dans le pays, et j'obtiens ainsi sur toutes choses les jugements du peuple. Ils m'étonnent quelquefois et m'intéressent toujours. Je rencontre presque à chaque phrase des traits d'ignorance risible; mais ces jugements ne sont jamais influencés par

des *motifs bas* : c'est le contraire des décisions que la mode dicte à la bonne compagnie.

Mon guide est patriote exalté, comme on l'est dans toute *la Vallée* (du Grésivaudan) : il me raconte à sa manière la défense de Grenoble le 6 juillet 1815. Dans quelques années, lorsque certains vieillards chagrins n'auront plus voix au chapitre, il y aura le 6 juillet une grande fête nationale à Grenoble et dans toute la vallée. On tirera cent coups de canon la veille, au coucher du soleil ; et le jour de la fête, de ce même rempart de Trèscloître, où l'on voit encore des arbres coupés par le canon piémontais, on tirera un coup de canon tous les quarts d'heure. Le fort Barreaux répétera les salves, et prêtera deux pièces de quatre aux canonniers de la garde nationale de la vallée ; ces pièces seront mises en batterie au château Bayard et tireront de quart d'heure en quart d'heure. Le gouvernement donnera 5,000 fr. pour cette fête, 500 fr. à chaque village, et rendra par là sa place forte de Grenoble imprenable. Mon guide était tout exalté par cette prédiction. Je suis sorti de cette belle vallée de l'Isère par le petit chemin de Corenc ; il s'élève au milieu des vignes, le long de la montagne qui domine la vallée du côté du nord. Je ne pouvais me détacher de ce beau pays que je voyais pour la dernière fois : souvent je me suis arrêté. Après que l'on a perdu de vue l'Isère et le fond de la vallée, on se trouve comme vis-à-vis du fameux Taillefer et de toute la haute chaîne des Alpes. On aperçoit une foule de nouveaux pics ; ils semblent croître à mesure que l'on s'élève.

Je distinguais parfaitement, avec ma petite lorgnette d'opéra, les aiguilles de granit qui couronnent leurs sommets, et dont la pente est trop rapide pour que la neige puisse s'y arrêter ; elle s'amoncelle à leur pied.

Après m'être arrêté longtemps, j'ai dit adieu à cette belle vallée de l'Isère.

Dans les pays de savante culture à moi connus, la Basse-Écosse, la Belgique, les riches façons données aux terres, les

quarante charrues employées à la fois dans le même champ, suggèrent l'idée d'une grande et belle manufacture, mais pas du tout de la *solitude et du bonheur champêtre*. Ce n'est que par une grossière vanité que les agriculteurs appliquent à leur affaire actuelle ce que Virgile, Rousseau, etc., ont dit de la vie des champs et de sa simplicité. Rien n'est moins simple qu'une grande exploitation agricole ; c'est une manufacture dont le capital, au lieu d'être en métiers, par exemple, et en laines, comme à Elbeuf, est en prairies et en terres labourables. De plus, et c'est ce qui gâte tout, il faut sans cesse être en dispute avec des paysans avides, voleurs et pauvres.

La vallée de l'Isère, malgré une extrême fertilité, ne donne jamais l'idée d'une manufacture, mais bien à chaque instant celle du bonheur champêtre, au milieu d'un paysage de la plus sublime beauté.

Une seule vallée me rappellerait un peu celle-ci par sa beauté champêtre, par ses vignes sur les coteaux et ses jolis prés bien verts, c'est la vallée de Trèves (célébrée par Ausone au quatrième siècle).

Mon guide m'a montré, en passant à Corenc, une maison recrépie à neuf. — *En voilà encore un*, m'a-t-il dit avec humeur. Il s'agit d'un couvent. Les paysans du Dauphiné se figurent que les prêtres, les religieuses, les frères ignorantins, etc., cherchent à détruire cette révolution qui a *changé leurs haillons en bonne vestes de ratine*. Quand ils aperçoivent de loin un frère ignorantin dans la campagne, et ne voient point de gendarmes à portée, ils imitent le cri du corbeau. Ils se figurent, à tort sans doute, que ces messieurs empêchent les réjouissances en l'honneur du 6 juillet 1815.

Ce couvent de Corenc a une vingtaine de religieuses, les *Filles de la Providence;* ces dames forment des maîtresses qui vont établir des écoles dans les villes et villages, à l'instar des frères ignorantins. Un zèle sombre anime, dit-on, ces religieuses ; et comme leur enseignement est vraiment fort bon, elles finiront

peut-être par communiquer ce zèle à toutes les mères de famille de 1850. On m'assure que la charte, le gouvernement des deux chambres, et surtout les journaux, sont représentés aux enfants comme des œuvres du démon. Ces sœurs n'ont pas de rivales pour l'éducation des femmes, tandis que les ignorantins trouvent sur leur chemin les écoles d'enseignement mutuel, et beaucoup d'autres; mais à la vérité on s'arrange pour qu'ils coûtent toujours moins cher.

A mesure que l'on s'élève vers le Sapey, la végétation s'appauvrit, les arbres deviennent petits et rabougris. On rencontre des paysans qui crient à tue-tête et appellent leurs deux vaches par leurs noms, en les piquant avec de longs *aiguillons* de fer; ces pauvres bêtes maigres conduisent au marché de Grenoble des *trains de bois :* trente ou quarante petits troncs de fayards, percés vers la racine à coups de hache, sont liés ensemble par des *riortes* (liens d'osier). Ces troncs d'arbres, dont la tête est portée par deux roues, traînent sur les chemins et les abîment. Mais comment avoir le courage de prohiber cette industrie? C'est la seule ressource qu'aient ces montagnards pour avoir un peu d'argent et payer les impôts; ces impôts qui, à Paris, bâtissent des palais d'Orsay inutiles. J'ai des idées tristes. Réellement, nos nègres des colonies sont mille fois plus heureux qu'un grand quart des paysans de France.

Comme j'arrivais au Sapey, je me suis arrêté dans le chemin, large de six pieds, pour laisser passer une nombreuse société de Grenoblois qui montaient à la Chartreuse. J'ai compté six dames toutes jeunes; il faut du courage à une femme pour entreprendre cette course. Par bonheur je m'étais trouvé à la *vogue* de Mont-Fleury avec une de ces dames et son mari, et j'avais une lettre de recommandation non encore remise pour un autre de ces messieurs. L'espèce de désert triste que nous traversions, et qui commençait à faire impression sur l'imagination de ces jeunes femmes, m'a permis de faire valoir tous ces titres.

Nous n'avons trouvé de grands arbres qu'en approchant de la

gorge élevée où est située la grande Chartreuse, et presque à l'instant la vue est devenue magnifique. Un homme d'esprit, mari d'une de ces dames, s'est écrié : « Voilà le bouchon d'une de nos bouteilles de vin de Champagne qui fait entendre un petit sifflement, tout le vin va se répandre. J'ai prétendu que dans cet air vif l'on prendrait un mal de tête horrible si l'on ne mangeait pas un peu, et l'on attaqua un des pâtés froids. C'était un coup de partie : les nerfs agacés se sont remis. Nous avions fait halte sous un grand fayard (hêtre).

Le chemin étroit que nous suivions depuis le Sapey est rempli de pierres à moitié arrondies par le frottement. Ces pierres roulent sur le chemin qui sert de lit à un petit torrent, toutes les fois qu'il pleut; elles faisaient trébucher les petits chevaux de ces dames qui avaient peur, ne disaient mot depuis quelque temps, et n'étaient point du tout en état de goûter la sublimité du paysage. Notre petite halte leur a rendu toute la joie de la jeunesse.

On était fort gai en remontant à cheval, et nous parlions tous à la fois, lorsque nous avons aperçu la Chartreuse. C'est un bâtiment peu exhaussé, et qui se termine par un de ces toits en ardoises plus élevés à eux seuls que le bâtiment qu'ils couvrent. Un incendie ayant détruit la Chartreuse en 1676, tout ce que nous voyons ici est postérieur à cette année, et par conséquent fort médiocre en architecture. Ah ! si l'abbaye de Saint-Ouen était en ce lieu, ou le monastère d'Assise!

M. N..., le mari de la plus jolie femme, est possesseur d'une barbe superbe et de quelque instruction dont il nous fait part un peu trop libéralement; son grand mérite est de défigurer les noms convenus des vieux personnages auxquels nous sommes accoutumés : il ne dit pas Clovis, mais Hlod-Wig; Mérovée, mais Mere-Wig, ce qui a l'avantage d'amener une dissertation à chaque nom. Je lui réponds en parlant de *Virgilious* et de *Késar*.

Ce fut en 1084, nous dit ce savant, que Bruno, né à Cologne d'une famille opulente, et docteur célèbre par son éloquence,

se détermina, avec plusieurs de ses amis, à quitter le monde. Il avait alors cinquante-quatre ans. Il se présenta à Hugues, évêque de Grenoble, qui avait été son disciple, et qui lui indiqua, à six lieues au nord de la ville, ce désert de la Chartreuse. Voici la description qu'en donne dom Pierre Dorlande, l'un des premiers historiens de l'ordre [1].

« Il se trouve en Dauphiné, au voisinage de Grenoble, un lieu affreux, froid, montagneux, couvert de neige, environné de précipices et de sapins, appelé par aucuns *Cartuse*, et par d'autres Grande-Chartreuse. C'est un ermitage fort ample et étendu, mais habité seulement par des bêtes, et inconnu des hommes pour l'âpreté de son accès. Il y a des rochers hauts et élevés, des arbres sylvestres et infructueux ; et sa terre est si stérile et inféconde, que l'on n'y peut rien planter ou semer. En ce lieu, Bruno désigna sa demeure, et, n'ayant là aucune cellule, il demeurait dans les pertuis des rochers. »

Bruno vécut en ces lieux sans écrire aucune règle : son exemple seul en servait. Quarante-quatre ans après lui, Guignes, un de ses successeurs, écrivit les statuts appelés *Coutumes de dom Guignes*.

Voici la traduction d'un article dont nous étions destinés à éprouver les sévères effets :

« Nous ne permettons jamais aux femmes d'entrer dans notre enceinte ; car nous savons que ni le sage, ni le prophète, ni le juge, ni l'hôte de Dieu, ni ses enfants, ni même le premier modèle sorti de ses mains, n'ont pu échapper aux caresses ou aux tromperies des femmes. Qu'on se rappelle Salomon, David, Samson, Loth, et ceux qui avaient pris des femmes qu'ils avaient choisies, et Adam lui-même ; et qu'on sache bien que l'homme ne peut cacher du feu dans son sein sans que les vêtements soient embrasés, ni marcher sur des charbons ardents sans se brûler la plante des pieds. »

[1] *Chronique de l'ordre des Chartreux*, édition de Tournay.

La dernière constitution des chartreux a été confirmée par le pape Alexandre IV.

La copie de l'acte de donation des bois et terres de la Grande-Chartreuse, datée de 1084, se trouve dans un manuscrit déposé à la bibliothèque de Grenoble, et fort bien lu par M. Félix Crozet.

D. Jancelin, général des chartreux, obligea, par le lien de l'obéissance monastique, un moine de la Chartreuse défunt à s'abstenir de faire des miracles.

Je supprime beaucoup d'autres prodiges. La Chartreuse est située près du Guiers, dans une vallée fort élevée, au pied d'une montagne bien plus haute encore, qu'on appelle le Grand-Som (Grand-Sommet). Quel dommage de ne pas rencontrer dans cette position solitaire et vraiment sublime quelque beau bâtiment gothique ! Mais ici l'âme n'a pour être émue qu'elle-même, si elle est d'une nature élevée. Que peut éprouver ici l'âme d'un procureur ? Les âmes communes ont la beauté des arbres, l'aspect terrible et sombre de ces rochers, et par moments le souvenir des tableaux de Lesueur et de la piété sincère de saint Bruno.

Saint Bruno, arrivant dans ces montagnes en 1084, fut reçu dans le village de Saint-Pierre, voisin de la Chartreuse, par la famille Bigillion, qui existe encore à Grenoble.

Tels étaient à peu près les discours que tenait notre petite troupe en avançant au petit pas, et nous venions seulement d'apercevoir la Chartreuse, encore à plusieurs centaines de pas, lorsque le frère servant, *Jean-Marie*, est accouru tout effrayé ; il a prié ces dames de ne pas avancer davantage. Leurs paroles joyeuses et leurs rires avaient sans doute frappé son oreille depuis longtemps. Nous nous sommes arrêtés ; un paysan est survenu, il a conté à ces dames des histoires plaisantes sur l'horreur que les femmes inspirent aux chartreux. Il paraît que ces histoires ne sont pas exagérées, car le père procureur, qui bientôt est arrivé vers nous, a eu l'air tout stupéfait quand il a

vu six femmes, et, qui pis est, toutes jeunes et jolies; il leur a déclaré qu'elles seraient logées à l'*infirmerie*, à deux cents pas du couvent, et qu'il ne fallait pas songer à approcher même de la porte. Anciennement, a-t-il ajouté d'un air significatif, les femmes ne pouvaient pas franchir nos limites, qui étaient à deux lieues d'ici dans tous les sens. Mais la révolution nous a pris nos biens, et de plus elle s'oppose encore à la sanctification de nos âmes.

Le chartreux qui nous parlait ainsi est un fort bel homme de quarante-cinq à cinquante ans; il porte, comme les autres, une robe de laine blanche; et comme il faisait un petit vent assez froid, il ramenait à tout moment le capuchon de sa robe sur sa tête rasée.

Oserai-je l'avouer? à ce moment j'ai commencé à trouver notre visite assez ridicule. Comment donc! même abstraction faite de la religion, me disais-je, il ne sera pas permis à de pauvres gens ennuyés du monde et des hommes de fuir leur approche? Ils cherchent un refuge dans une solitude, à une élévation étonnante, et parmi des rochers affreux; tout cela ne suffira pas pour arrêter une curiosité indiscrète et cruelle : on viendra voir la mine qu'ils font, on viendra les faire songer aux ridicules qu'ils peuvent se donner, peut-être aux peines cruelles qu'ils cherchent à oublier!

— Mesdames, me suis-je écrié après le départ du père procureur, si vous vouliez m'en croire, vous repartiriez sur-le-champ, vous iriez coucher à Saint-Laurent-du-Pont. Plus vous êtes jeunes et jolies, plus votre présence ici est un manque de délicatesse!

— Hélas! mon cher monsieur, m'a répondu le mari barbu et savant, je vois en vous la noble délicatesse et la grandeur d'âme de l'admirable don Quichotte, mais en même temps son ignorance complète des choses d'ici-bas. Votre grande âme est un peu trop dans les nues; vous oubliez le grand mot de notre siècle, l'*argent*. Les B... se sont conduits ici comme partout; les pauvres chartreux ne pouvaient pas aller les importuner à

Saint-Cloud, et ils n'ont rien fait de solide pour eux. Ces pauvres religieux vivent en grande partie de leur métier d'aubergiste et du bénéfice qu'ils font sur les voyageurs; chacun de nous payera cinq francs par jour. Tout ce que les B... ont fait pour les chartreux a été de leur louer, à bas prix, la maison, les prairies qui l'entourent, et la faculté de couper les arbres nécessaires pour alimenter trois scieries. Ils peuvent aussi couper tout le bois nécessaire pour leur chauffage. Dans cette position misérable, ils ont des vaches et des poules, et vendent du lait et des œufs, quatre mois de l'année, aux gens courageux qui grimpent jusqu'ici.

J'avouerai que cette réponse m'a vivement contrarié. Comment M. Lainez, M. de Martignac, M. Rubichon, ou quelque autre homme de sens et ami des B..., ne leur a-t-il pas conseillé de présenter à la Chambre des députés une loi qui aurait accordé aux chartreux, tant qu'ils ne troubleraient pas l'ordre public, la jouissance de leur maison et de quatre mille arpents de bois?

Jean-Marie nous a conduits à l'infirmerie : ce sont trois grandes pièces nues, que nous avons bien vite quittées pour aller jouir de l'aspect de ces roches singulières, sous une grande allée d'arbres à deux cents pas de là. Nous mourions de faim; on est venu nous avertir que le dîner était prêt : il avait le premier des mérites, il était abondant; c'étaient des carpes frites, des pommes de terre, des œufs et autres choses simples. Notre table à manger en sapin, longue et étroite, était dressée dans une des chambres de l'infirmerie. Autrefois, nous a dit Jean-Marie, nous avions quatre-vingt-douze étangs grands ou petits.

Ce bon frère, qui nous sert à dîner, me fait des politesses singulières que ces dames me font remarquer. Je lui adresse quelques questions ; et enfin, après bien des sourires timides, il me dit à voix basse qu'il m'a vu bien des fois à la Chartreuse. A quoi je réponds que je n'y suis jamais venu. Cet homme tombe alors dans un étonnement profond; il pense, je crois, que j'ai honte de lui, et enfin ose me demander mon nom.

— Ah ! monsieur, certainement que je vous connais, s'écrie-t-il en parlant haut cette fois. Je vous ai vu à la douane de ***, près Chaumont. J'étais le garçon du tailleur ; le tailleur a été ruiné lors de l'invasion de 1814 : les Wurtembergeois lui ont pris quatre belles pièces de drap ; il en est mort de chagrin. Je lui ai succédé, mais moi aussi l'on m'a volé : j'avais toujours eu des sentiments religieux ; je voyais le malheur de cet état, je suis venu en Savoie pour être chartreux. Un de nos pères m'a dit que j'avais la tête trop dure pour apprendre le latin, mais que je servirais également la religion dans une position plus humble; que je porterais la robe de chartreux, et que mon salut n'en serait que plus assuré ; car c'est l'orgueil qui perd les âmes maintenant.

Rien n'égalait la joie du frère Jean-Marie : dans une vie si monotone, tout fait événement ; il m'a demandé force nouvelles de la Haute-Marne.

Comme le dîner finissait, le père-procureur est venu nous voir, et, en sa présence, une des dames a demandé du café au frère servant Jean-Marie. Le père a répondu avec assez de pédanterie qu'il n'y avait point de café à la Grande-Chartreuse, parce que c'était une superfluité.

— Mais, mon père, a répondu la dame jeune et vive, il me semble que vous prenez du tabac ?

—C'est bien différent, madame, le tabac m'a été ordonné pour des maux de tête affreux, etc.

J'ai été blessé du ton de la dame ; elle a trop raison.

Nous nous sommes hâtés de suivre le frère Jean-Marie, qui nous a conduits à la chapelle de saint Bruno, située plus haut dans la montagne, à trois quarts d'heure du couvent. C'est là que saint Bruno fonda la Chartreuse. Plus haut encore, dans les rochers dépouillés de végétation, est une petite grotte où nous autres hommes nous nous sommes guindés, non sans quelques écorchures. C'est en ce lieu que saint Bruno s'était d'abord arrêté. Nous sommes redescendus à la chapelle de Saint-Bruno ; la

porte est ornée d'un perron, et Jean-Marie nous a dit qu'on allait placer dans cette chapelle des copies des tableaux de Lesueur. En revenant, nous avons trouvé à mi-chemin la chapelle de la Vierge. Les aspects sauvages, sombres, terribles, nous occupaient bien plus que ces petits monuments des hommes, d'ailleurs d'un siècle pauvre.

Nous n'avons guère eu le temps d'examiner cette dernière chapelle; un vent impétueux roulait de gros nuages noirs à une portée de pistolet de nous, et nous craignions la pluie.

Comme nous rentrions dans l'infirmerie, un coup de tonnerre épouvantable a fait retentir ces rochers nus et ces forêts de grands sapins. Jamais je n'entendis un tel bruit. Qu'on juge de l'effet sur les dames. Le vent a redoublé de fureur, et il lançait la pluie contre les fenêtres de l'infirmerie de façon à les enfoncer. Qu'allons-nous devenir si les vitres se cassent, disaient les dames? Ce spectacle était sublime pour moi. On entendait les gémissements de quelques sapins de quatre-vingts pieds de haut que l'orage essayait de briser. Le paysage était éclairé par une lueur grise tout à fait extraordinaire : nos dames commençaient à avoir une peur réelle. La nuit qui approchait redoublait la tristesse du paysage. Les coups de tonnerre étaient de plus en plus magnifiques. Je m'en allais, je voulais être seul; les dames m'ont rappelé.

Bientôt Jean-Marie est arrivé, et nous a dit *qu'il fallait rentrer*, qu'on allait fermer le couvent. Nous ne comprenions pas trop ce qu'il voulait dire; et, de son côté, Jean-Marie ne s'expliquait pas, croyant que nous étions instruits des usages du couvent.

La terreur de ces dames a été au comble, lorsque le frère a déclaré que tous les hommes, même les maris, devaient aller coucher au monastère, et que ces dames devaient rester absolument seules dans l'infirmerie. Or, ce bâtiment est bien à deux cents pas de l'autre.

— Mais, disait une de ces dames, que deviendrions-nous si

des voleurs venaient nous attaquer? Sur quoi frère Jean-Marie a déclaré que, quelques cris qu'on entendît, et quand même il y aurait des coups de fusil, rien au monde ne pourrait faire ouvrir la porte du couvent pendant la nuit. Ce serait un cas à écrire à Rome, ajoutait-il.

A ce mot de *coups de fusil*, la peur de cette pauvre femme est devenue tellement forte, que son mari m'a pris à part pour me charger de séduire Jean-Marie. Je me suis mis à l'œuvre; ce brave religieux m'a refusé d'une manière simple, et qui m'a semblé de bonne foi. Je lui ai offert jusqu'à dix napoléons, qu'il pourrait employer en aumônes s'il n'avait pas de besoins personnels. Je n'ai rien obtenu. J'ai rejoint les dames : on a proposé d'aller coucher au Sapey; mais frère Jean-Marie, consulté, nous a répondu qu'il y aurait danger, même pour les hommes.

— Tous les chemins que vous avez parcourus ce matin sont maintenant de petits ravins, où il y a un demi-pied d'eau; et comme cette eau entraîne des pierres rondes, vos mulets, qui sont malins, ne voudront pas avancer, ou s'obstineront à marcher sur les bords du chemin, qui sont fort glissants par cette pluie. Si le père-procureur m'ordonnait par un si mauvais temps d'aller au Sapey, j'irais à pied et marchant toujours au milieu du chemin. Deux de ces messieurs ont déclaré qu'ils passeraient la nuit dans les bois, ce qui a été positivement refusé. Ils insistaient.

— Vous m'obligez de vous dire, messieurs, a repris Jean-Marie, que j'irais dans ce cas prendre vingt domestiques au couvent, que nous viendrions fermer l'infirmerie, après avoir, suivant les règlements, mis ces dames hors de chez nous. Pourquoi aussi amener des dames en ce lieu?

Enfin, comme frère Jean-Marie nous pressait honnêtement, nous avons été obligés d'abandonner nos pauvres compagnes de voyage. Nous leur avons laissé un pistolet. Nous étions fort tristes. En faisant les deux cents pas qui nous séparaient du couvent, nous avons été mouillés à fond, et il y a eu des coups de

tonnerre vraiment assourdissants. Nous pensions à ce qu'on éprouvait à l'infirmerie. Arrivés, on nous a montré à chacun une petite cellule fort étroite et de petits lits en bois de sapin. Malgré le bruit de la tempête qui continuait, la fatigue nous a bientôt assoupis; et nous dormions du meilleur cœur, lorsque nous avons été réveillés en sursaut par un bruit de cloches épouvantable, et par des coups de tonnerre qui faisaient trembler la maison. J'ai eu rarement un réveil aussi singulier; il y avait quelque chose du jugement dernier.

Un moine est venu nous inviter à aller à la prière; mes compagnons, de fort mauvaise humeur à cause du traitement infligé aux dames, n'ont pas voulu se lever; moi je l'ai suivi. Il faisait un froid perçant le long de ces étroits corridors, quoiqu'à la mi-août.

Rien de singulier et de lugubre comme l'aspect de l'église; on m'a placé au bas, près de la grande porte. Les chartreux sont dans des stalles, et ont devant eux une séparation en planches, de quatre pieds de hauteur, de façon que, lorsqu'ils se mettaient à genoux, je ne voyais plus rien. Au milieu du plus profond silence et pendant la méditation, les coups de tonnerre ont recommencé de plus belle. Que j'aurais voulu dans ce moment ne rien savoir de l'électricité ni de Franklin!

Cet instant a été le point culminant de la terreur; lorsque je suis venu me recoucher vers les trois heures du matin, il y avait des étoiles au ciel; le temps était superbe, mais il faisait un froid perçant.

J'ai eu toutes les peines du monde à me réveiller à huit heures. Mes compagnons étaient depuis longtemps auprès de ces dames; j'ai appris que leur nuit a été des plus singulières.

Vers les deux heures, et pendant que la tempête durait encore, ces dames ont cru que des voleurs cherchaient à ouvrir leur porte. Probablement l'une d'elles, couchée près de la porte fort mince et en bois de sapin, lui donnait des coups de coude pendant un sommeil agité. La plus courageuse des jeunes prison-

nières, madame T..., qui a de si beaux yeux, a demandé en tremblant : Qui est là? Pas de réponse. Il y a eu là un quart d'heure de terreur, comme jadis au château de Montoni dans l'Apennin (Anne Radcliffe).

Pourra-t-on croire que par ce temps épouvantable il y avait dans les bois une société de jeunes gens? Dès que le tonnerre a cessé, ils sont venus chanter sous les fenêtres de ces dames, qui, à cette occasion, ont encore éprouvé une fort grande peur, ou du moins nous l'ont dit. Avant que ces messieurs se missent à chanter, leurs pas s'entendaient de fort loin sous les sapins, au milieu de ce *vaste silence*.

Vers les sept heures, frère Jean-Marie est venu ouvrir la porte qui était fermée à double tour, et s'est bien vite éloigné. Une de ces dames s'est levée et a mis beaucoup de bois au feu, qu'elles avaient eu soin d'entretenir pendant la nuit. Ces dames commençaient à se réveiller et à faire la conversation entre elles, lorsqu'elles ont entendu parler dans leur antichambre; presque au même instant on a ouvert leur porte avec grand bruit, elles se sont cachées sous leurs couvertures; elles ont entendu, à leur extrême surprise, des voix d'hommes et de femmes qui se félicitaient de trouver un aussi bon feu. Ces étrangers n'ont fait nulle attention aux chapeaux de femme suspendus à tous les clous qui retenaient des rameaux de buis bénit. Les nouveaux arrivants ne songeaient qu'à se bien chauffer, lorsque frère Jean-Marie est venu les gourmander et leur apprendre que tous ces lits qu'ils voyaient là étaient habités.

Ces dames ont enfin pu se lever, et comme j'arrivais, on servait un excellent déjeuner de pommes de terre, carpes frites, œufs, etc. J'oubliais de dire que la table était mise dans une pièce voisine de l'immense chambre à coucher, et que frère Jean-Marie avait eu l'idée admirable d'y allumer du feu, ce qui lui a valu force compliments. En ouvrant leurs serviettes, ces dames ont trouvé des pièces de vers : en vérité, ces vers n'étaient point trop mauvais; peut-être les auteurs les ont-ils pillés dans

quelque ancien Almanach des muses. Ces dames ont attribué cette attention à ces mêmes jeunes gens qui étaient venus chanter à quatre heures du matin sous leurs fenêtres. Jean-Marie croit que pendant l'orage ces jeunes gens s'étaient réfugiés dans la grotte même de saint Bruno, à une lieue du couvent : nos chiens, nous dit-il, ont aboyé de ce côté-là.

Nos dames étaient fort heureuses, elles venaient d'avoir deux grandes émotions : la terreur d'abord, puis le vif bonheur de la tranquillité et d'un bon déjeuner fort gai. De leur vie elles n'oublieront la nuit qu'elles ont passée à la grande Chartreuse. Bien plus, un des maris, qui est amoureux de sa femme ou de son amie intime, avait eu la bonne idée d'expédier un homme de grand matin à Fourvoirie, et cet homme nous arrive à onze heures avec du café. Par politesse pour le père procureur, nous ne voulons pas préparer ce café dans la maison, nous allons allumer un feu de bivac sous de grands arbres, assez loin du couvent. Frère Jean-Marie nous apporte d'excellent lait et nous sert avec tout le soin possible. Ce succès, qui m'est attribué, fait de moi un personnage.

Comme nous nous promenions au hasard, une de ces dames s'est approchée, sans songer à mal, de la porte du couvent; quelqu'un en est sorti rapidement, et l'a priée de s'éloigner, fort sèchement. Nous sommes retournés à la chapelle de saint Bruno. Nous regardions le *Grand-Som* : il faut trois heures pour y monter ; il y a une croix de bois sur le sommet, nous la distinguions fort bien ; on est obligé de la renouveler sans cesse, tant elle est frappée souvent par la foudre. Que ne diraient pas les prédicateurs, si la foudre tombait aussi régulièrement sur un arbre de la liberté ? La réprobation divine ne serait-elle pas évidente ? On voit le *Grand-Som* de Goncelin, et, si vous vous en souvenez encore, de Cras, et l'on dit que du *Grand-Som* on voit Lyon.

Comme je suis plein de mauvaises idées et fort immoral, j'ai pensé que ces dames pourraient bien rencontrer par hasard les jeunes gens qui, par un temps aussi épouvantable, avaient

voulu les suivre à la grande Chartreuse. J'ai donc déclaré que je comptais entendre la messe des chartreux, et que rien n'était plus curieux, etc. Ici admirable description des cérémonies dont j'avais été témoin pendant la nuit. J'ai entraîné avec moi deux des maris; avais-je celui dont l'absence était désirée?

En rentrant dans le couvent, nous avons rencontré un monsieur qui n'est pas habillé en chartreux; c'est un homme aisé de Lyon qui est venu se mettre en pension à la Chartreuse, et qui fait les mêmes prières et exercices que les moines.

Quel dommage que l'intérieur du couvent ne soit pas rempli d'ogives et de ces petites colonnes torses grosses comme le bras, que j'ai vues entourer des centaines de cloîtres! Ces choses produiraient un effet admirable. Il n'y a d'architecture vraiment *romantique* ici, c'est-à-dire non gauchement copiée d'ailleurs, et soigneusement adaptée au lieu et à l'effet que l'on veut produire, que la grande galerie, ou corridor, qui est couverte avec des voûtes d'arêtes. Le père procureur m'a montré une belle bibliothèque; j'ai vu, à la poussière qui était sur les étagères devant les livres, que jamais on n'y touche. J'ai eu la simplicité de dire:

—Vous devriez, mon père, placer ici des livres de botanique ou d'agriculture; vous pourriez cultiver toutes les plantes utiles qui viennent en Suède: cela vous distrairait, cela vous intéresserait.

— Mais, monsieur, a-t-il répondu, nous ne voulons être ni intéressés ni distraits.

A la messe, au moment de l'élévation, tous les chartreux tombent sur leurs mains comme emportés par un boulet de canon, et, à cause de cette séparation en planches de quatre pieds de haut dont j'ai parlé, à nos yeux tous disparaissent à la fois. De notre place, au bas de la nef, nous ne voyions plus que le père officiant et le frère qui sert la messe. Sous la Restauration, madame la duchesse de Berry vint à la Chartreuse; en sa qualité de princesse, elle put entrer au couvent; on plaça son prie-Dieu et son fauteuil près de la porte: ses dames remarquèrent qu'aucun chartreux ne tourna la tête pour la voir.

Nous passons dans une grande salle assez basse où l'on a réuni les portraits de tous les généraux de l'ordre. Le talent manque souvent aux peintres, mais il y a quelques physionomies curieuses ; on reconnaît les mêmes qualités et habitudes de l'âme chez des hommes de races et de tempéraments fort différents. Une de nos dames, qui a l'intelligence de l'âme, eût goûté cette galerie de vieillards ; il y a ici de la simplicité *simple*. Pour arriver à cette idée par les contraires, voir la simplicité des saintes gravées à Paris, ou les Allemands, à qui Dieu fasse paix ! imitant Raphaël.

On nous a présenté une carte de cinq francs par tête et par jour ; et comme, par bonheur, nous avions appris que les chartreux vendent un élixir, ces messieurs en ont acheté. Il est fort cher, et *ne laisse pas* de produire quelque effet.

Enfin, après avoir erré longtemps dans ces magnifiques bois de sapins, nous nous sommes décidés à regret à monter sur nos mulets, qui, depuis deux heures, broutaient en nous attendant auprès de l'allée de grands fayards. Nous avons pris la route de Fourvoirie et de Saint-Laurent-du-Pont. Bientôt nous avons trouvé une petite rivière nommée le Guiers, ses bords sont couverts des arbres les plus majestueux ; ce sont des chênes, des frênes, des fayards, des ormes de quatre-vingts pieds de hauteur ; et les rochers qui dessinent les bords de la vallée dans le ciel ont des formes admirables, tandis que sur les bords du torrent les arbres croissent serrés comme ceux des Tuileries. Les muletiers nous font remarquer deux arbres dont l'un a traversé son voisin dans une chute, et tous deux vivent fort bien. A un certain endroit, on nous a fait arrêter et regarder en arrière. Vers la grande Chartreuse, il y a là une pyramide fort élevée qui semble fermer la route absolument, et au sommet de cette pyramide s'élève un fort beau pin. Il n'y a peut-être pas une autre vallée au monde aussi belle que celle-ci.

Près de *Fourvoirie*, un rocher s'avance dans le chemin, et il n'y a guère qu'un espace de trois pieds entre ce rocher et le pré-

cipice au fond duquel coule le Guiers. La dame qui, hier soir, avait eu une si belle peur des voleurs, a couru ici un assez grand danger. Pour éviter le précipice, elle a dirigé son mulet contre le rocher; elle avait devant elle son ombrelle attachée sur la selle; l'ombrelle a porté contre le rocher, et heureusement s'est brisée. Si elle eût résisté, le mulet sans doute ne fût pas tombé, il a trop d'esprit pour ça, il eût plié la jambe qui était du côté du précipice, et par ce mouvement, sans aucun doute, la dame eût été lancée dans le Guiers. Nous lui avons prouvé qu'il n'y avait pas eu le moindre péril.

C'est ce passage étroit qui formait autrefois l'entrée du *désert*, et les femmes ne pouvaient pas aller plus loin.

J'oubliais de dire que ce matin nous avons été témoins de la promenade que les chartreux appellent le *spaciment*, et qui leur est accordée tous les dix jours. Ils se dirigent d'abord vers la chapelle de Saint-Bruno, et ensuite plus avant dans la montagne; chacun d'eux porte un grand bâton blanc. Le frère Jean-Marie est accouru pour faire éloigner les dames. Quant à nous, nous sommes restés. Je n'ai jamais vu de gens plus joyeux et babillant avec plus de plaisir : tous les jeunes sautaient et gambadaient; Jean-Marie nous a montré quinze ou vingt chartreux qui ont plus de quatre-vingts ans.

On sait que chaque chartreux vit seul dans une petite maison isolée : chacun a un jardin qu'il peut cultiver; mais ces messieurs ne les cultivent pas à la grande Chartreuse. Ils mangent seuls, excepté les jours de *spaciment* et de fêtes, et il ne leur est permis de parler que ces jours-là. Les chartreux sont vêtus d'une longue tunique de laine blanche, ils portent par-dessus une dalmatique à laquelle tient un capuchon. Leurs antiques constitutions présentent un vestige bien curieux de l'esprit de liberté et de raison qui domina dans la primitive Église jusqu'à l'époque où les évêques de Rome réussirent à s'emparer du pouvoir absolu. Chaque année, tous les chefs de couvent, et le général lui-même, donnaient leur démission; mais souvent ils

étaient réélus. Ils le furent toujours quand le pouvoir absolu fut à la mode.

Avant 1789, les chartreux étaient seigneurs féodaux de Saint-Laurent-du-Pont et de plusieurs autres villages. Ils avaient d'immenses propriétés qu'ils cultivaient et gouvernaient avec beaucoup de sagesse. Leur maxime était d'enrichir ceux des fermiers de leurs terres qui se conduisaient bien, mais de ne jamais laisser passer la moindre offense sans une petite punition. Ils distribuaient des vêtements aux paysans pauvres, et quelquefois du pain, jamais d'argent.

Il résultait de ce système de conduite, qui ne souffrit jamais d'exception, que les chartreux étaient rois absolus dans ces montagnes, et il me semble qu'ils y étaient assez aimés, et avec raison. Ils distribuaient au peuple le plus grand des bienfaits : *un gouvernement juste et impassible.* Un paysan n'osait pas faire un procès déraisonnable à son voisin, de peur de déplaire au père procureur.

La règle obligeant les chartreux à se nourrir de poisson, ils avaient établi dans la plaine de Saint-Laurent-du-Pont des étangs d'une immense étendue, qui ont été desséchés et vendus à l'époque de la Révolution. Ils produisent maintenant du blé, ou du chanvre, qui achète le blé; et les hommes ont succédé aux poissons. J'oubliais qu'avant de quitter le couvent frère Jean-Marie est venu m'apporter le livre des voyageurs : il m'a dit en rougissant qu'on ne le présente plus aux personnes qui ont apporté des pâtés; les chartreux regardent comme une insulte que l'on se permette des aliments gras dans leurs montagnes. Ceci est plaisant, et rappelle la colère des femmes qui se conduisent bien contre celles qui ont eu des faiblesses. On ne présente pas non plus le livre aux jeunes gens qui ont des barbes romantiques ; ils y traçaient des dessins ou des paroles peu convenables. J'ai trouvé dans ce volume de bien grands noms et de bien grandes pauvretés signées de ces noms.

Fourvoirie, situé sur le Guiers, entre deux rochers presque

à pic à l'entrée de cette belle vallée, est une usine fort pittoresque : on y fait du fer admirable et qui ne casse point. L'eau du torrent qui s'échappe des barrages forme des chutes fort bruyantes ; on y change en fer de la fonte qui arrive d'Allevart et de Riou-Pérou ; on y emploie l'air chaud. J'y ai commandé quatre essieux de *fer doux* pour ma calèche.

C'est un peu plus loin, à Saint-Laurent-du-Pont, qu'il a fallu quitter l'aimable société que ma bonne étoile m'avait fait rencontrer à la grande Chartreuse. Ces dames de Grenoble étaient charmantes, et il me faudrait bien des pages pour peindre leur amabilité d'une façon un peu ressemblante. Elle est bien plus piquante et à la fois bien plus naturelle que celle de Paris ; il y a un fonds de bon sens et de malice qui souvent embarrasse.

— Chambéry..... 1837.

En sortant des Échelles, bourg de Savoie, que je suppose enrichi par la contrebande, la route arrive carrément au pied d'un grand banc de roches coupé à pic, qui a donné le nom au village. Ce banc a plusieurs centaines de pieds de hauteur, se prolonge au loin à droite et à gauche ; et primitivement l'on employa des échelles pour le passer.

Je me suis un peu détourné pour aller voir le pont Jaulion sur le Guiers ; c'est notre Guiers de la grande Chartreuse et de Fourvoirie ; il s'est creusé un lit de quinze pieds de largeur et d'une centaine de pieds de profondeur dans le banc de rochers ; c'est ainsi qu'il le traverse. Sans doute autrefois il faisait là une cascade, il a usé son rocher : c'est fort curieux. Nous avons jeté force pierres dans cette eau dormante, jadis cascade, pour jouir du retentissement.

Du temps de la célébrité des Échelles, on ne voyageait qu'à dos de mulet. Les voyageurs quittaient leurs montures au bas du rocher, grimpaient avec des échelles à deux cents pieds de hauteur, jusqu'à une certaine fissure qui existe dans le roc ;

ils faisaient quelques pas à pied et trouvaient d'autres mulets qui les portaient jusqu'à Chambéry.

Charles-Emmanuel II, duc de Savoie, élargit la fissure, et, à l'aide d'une muraille fort élevée appliquée contre la montagne, rendit possible une montée très-rapide. Par ce moyen, les voitures mêmes arrivaient jusqu'au chemin praticable. Une inscription [1] en latin et assez bien écrite est placée au fond de la fissure, dans un lieu fort imposant, d'où l'on aperçoit à peine un peu de ciel, et où l'on est emprisonné de tous les côtés par des rochers coupés à pic. Un silence profond règne en ce lieu ; il n'est légèrement interrompu que par le petit bruit des gouttes d'eau qui distillent du haut de ces rochers.

L'inscription vous dit que le duc Charles-Emmanuel a exécuté un ouvrage que les Romains n'avaient pas osé tenter. Napoléon, trouvant la pente de la route trop rude, a fait percer de part en part la paroi du rocher que le voyageur laissait à gauche, lorsqu'on suivait la route du duc Emmanuel. La plupart des *tunnels* que l'on rencontre aujourd'hui dans les routes de montagnes sont copiés de celui-ci, qui peut avoir quatre à cinq cents pas de long; on s'y battit en 1814.

Ce passage est resté fort singulier et s'appelle la *Grotte*, à cause d'une grotte naturelle et fort grande qui existe dans le rocher, non loin du *tunnel*. J'ai trouvé là un homme avec une échelle de huit ou dix pieds et une lanterne; je suis descendu dans le premier salon de la grotte, qui se compose d'une suite de grandes pièces à peu près semblables, pour la forme et la couleur, à des nefs d'église gothique; l'aspect est fort imposant, mais je n'ai pu donner que quelques minutes à l'examen de cette curiosité.

Un peu plus loin, vers le village de Saint-Thiébault-de-Coux, j'ai admiré la fameuse cascade si bien décrite par J.-J. Rousseau.

[1] Pendant la Révolution l'inscription fut effacée; Napoléon la fit rétablir en 1803. Cette inscription latine porte la date de 1670.

Je voyageais avec un gentilhomme des environs, homme d'esprit et surtout très-fin. Par le commerce et l'agriculture, ce gentilhomme construit une belle fortune; mais il n'en tient pas moins *mordicus* aux idées de sa caste, qu'il défend avec beaucoup de feu et de sagacité.

— Il faut, me dit-il, qu'il y ait une classe de *gens de loisir* qui, seule, sera chargée de gouverner, sous la direction d'un roi, lequel ne sera absolu que pour la forme. Dans le fait, son pouvoir sera sans cesse contenu par cette classe de gens de loisir, qui administreront sous lui et qui commanderont dans l'armée.

— Mais que ferez-vous des hommes de talent des classes inférieures? — Ils jugeront dans les tribunaux et rempliront les places de curé. Comme je me récriais, — Ce n'est qu'à ce prix et par ce seul moyen, continue-t-il d'un grand sang-froid, qu'il est possible de sortir de la crise actuelle. Les rois ne doivent être contenus que par des liens moraux; autrement vous aurez toujours guerre intestine dans la société; un roi faible sera chassé comme Charles X; un roi qui gagnera des batailles confisquera la constitution.

— Mais, lui ai-je dit, quoi que fassent MM. les ministres de l'instruction publique, d'ici à dix ans les simples soldats sauront lire, et ils ne voudront plus obéir aveuglément à ces officiers tirés de la classe des *gens de loisir*.

— On passera par les armes les premiers mutins. D'ailleurs, ne vous y trompez pas, la noblesse comprend son danger; au lieu d'être frivole et paresseuse comme du temps de madame de Pompadour, le moindre sous-lieutenant s'attachera à son devoir avec application. Il songera que, s'il se relâche, le château de son père sera brûlé.

En devisant ainsi avec cet homme d'esprit, nous nous trouvons à la porte de Chambéry. Il dit un mot aux hommes de la police, et, chose étrange, l'on ne me vexe point.

Je trouve ici des lettres de Rives, d'Allevard et de Fourvoirie.

Enfin j'ai fini mes affaires avec les gens de ces pays-là. Le Dauphinois réfléchit longtemps avant d'agir; de là sa supériorité sur les peuples qui l'entourent. *Peuples* est trop emphatique, mais le fait est que les populations du Lyonnais, de la Provence ou de la Savoie ne ressemblent en aucune façon au sagace habitant des montagnes du Dauphiné.

M. Casimir Périer, connu de toute la France, fut une empreinte assez exacte, quoique peu élégante, du type dauphinois; il *savait vouloir*, et le voisinage du danger ne troublait point son jugement. Mais le mot *sacrifice à la patrie* n'offrait peut-être pas une image bien séduisante à ce fin Dauphinois.

Je trouve qu'on dîne fort bien à Chambéry; incomparablement mieux qu'à Grenoble. Mon correspondant m'a régalé *au cabaret*. Pendant le dîner, dans un cabinet à peine séparé de la salle commune par une légère cloison, il m'a parlé avec une franchise qui m'a fait frémir pour lui. Je n'ose répéter ses anecdotes. Après le dîner, M. N... m'a conduit aux *Charmettes*. Ce domaine consiste dans un assez joli petit bois, qui garnit un vallon qui va en montant le long d'un ruisseau. Mais il est impossible de voir ce lieu tel qu'il est réellement; la sensation causée par le récit de J.-J. Rousseau s'interpose, à chaque moment, entre la réalité et nous.

Le soir, société et femmes fort aimables. Un ami de mon compagnon de voyage m'attaque. — Convenez, monsieur, me dit-il, que c'est un signe bien fâcheux quand on voit la majorité du peuple ne pas suivre sa religion. — La religion de l'immense majorité des Français consiste à se faire baptiser, à se faire marier à l'église, et du reste à n'y aller jamais. On ne peut nous accuser de ne pas suivre exactement cette religion. De plus, bonnes gens que nous sommes! nous payons le clergé à l'image de ceux qui ont recours à ses bons offices.

J'ai compris tout de suite que j'étais près de la belle Italie. Chambéry a deux monuments que l'on chercherait en vain dans

nos villes de France : une salle de spectacle charmante et une belle rue avec des arcades des deux côtés.

La première nécessité pour une ville, c'est un portique où l'on puisse se promener en paix quand il fait du vent ou de la pluie. Ce qui peut montrer aux moins attentifs l'ânerie incroyable et héréditaire des maires et échevins de France, c'est que cette *promenade couverte* manque presque partout. C'est le goût *classique* dans toute sa nigauderie. Au lieu de se dire : Mais de quoi avons-nous besoin réellement? On se demande : Qu'a-t-on fait de joli dans les autres villes? On imite un modèle approuvé ; on aurait trop grand'peur d'être sifflé, si l'on faisait quelque chose qui, par malheur, ne serait pas une copie. Les échevins font un théâtre à colonnades, comme à Nantes ou à Bordeaux, au lieu d'une bonne et simple promenade couverte, comme à Dol, en Bretagne.

Mais les colonnes de la rue de Dol sont toutes gothiques, ce qui montre que cette rue a été faite à une époque de bon sens. Varèse, en Lombardie, Brescia, etc., ont d'excellents portiques à droite et à gauche du théâtre, portiques bien bas et où la pluie ne peut pénétrer, quelque vent qu'il fasse. Un lieu si commode devient bientôt le rendez-vous de tout ce qui s'ennuie et veut se distraire un jour de pluie ; il s'y établit des cafés, des boutiques de luxe, des cabinets littéraires, et l'on va passer là une heure ou deux quand il fait une bise noire et qu'on s'ennuie chez soi. Mais, dira-t-on, à Paris, le portique de la rue de Rivoli ne réunit point tous ces avantages. Je le crois bien. D'abord le portique de Paris doit être situé entre la rue de la Ville-l'Evêque et la rue Montmartre, de façon à avoir le soleil de midi à quatre heures ; il faut qu'il soit rempli de boutiques à louer et qu'il ait, s'il se peut, une salle de spectacle.

En second lieu, le portique de la rue de Rivoli est exposé au vent d'ouest, qui, à Paris, règne cinq fois la semaine ; de façon que, quand il pleut, on y est complétement mouillé. Les portiques de la Bourse et de la Madeleine ne sont qu'une imitation

aveugle et classique des temples d'Athènes, heureux pays où l'on ne connut jamais nos six mois d'hiver, de novembre en avril. Les architectes français, depuis la mort du gothique, n'ont jamais eu le génie d'inventer l'église qui convient à la France.

Il pleuvait justement aujourd'hui, et j'ai passé toute ma journée sous les portiques de la belle rue de Chambéry. Je pensais à la douce Italie! Tout ce qui a plus de quarante ans et de l'aisance irait habiter ce beau pays si l'on y jouissait d'un gouvernement tel que celui que nous avons à Paris. Le gouvernement de Chambéry a déjà contrarié un de mes désirs : je voulais lire les journaux de France ; on ne tolère ici que la *Quotidienne*, la *Gazette de France* et le *Moniteur*. A chaque instant, en ce pays, on vous demande votre passe-port ; heureux le voyageur qui a un titre et un ruban ! Je renonce à voir les montagnes de la Tarentaise.

Si je ne m'étais juré, et pour cause, de ne jamais écrire des choses politiques, je placerais ici huit ou dix anecdotes que j'ai apprises sous les portiques ; car on parle ici avec une liberté alarmante. Ces anecdotes ont un caractère d'énergie bien rare en France. On sent aussi en ce genre que l'on approche de l'Italie.

Le paysan savoyard n'est pas cauteleux comme un Normand, mais prudent comme un *honnête homme qui a peur*. Le fond de son cœur est occupé par la religion, mais une religion *non méchante;* car son curé aussi est Savoyard, c'est-à-dire bon homme au fond ; il n'est pas comme Tartufe, il n'enseigne pas « à n'avoir affection pour rien. »

D'un autre côté, le paysan savoyard n'agit jamais *à l'étourdie* comme l'heureux paysan des environs de Paris ; « il n'étend le bras que là où il y voit clair, et ne se mêle d'aucune affaire que lorsqu'il n'aperçoit au travers ni noise avec l'autorité, ni brouille avec ses voisins, ni rapprochement quelconque avec les carabiniers royaux (les gendarmes). »

Au fond, le paysan savoyard est excellent ; si elle eût duré

pour lui, la Révolution française lui eût donné le courage d'oser. La Savoie a fourni à la France plusieurs très-braves généraux et le grand chimiste Berthollet.

Je sors de l'hôpital avec une impression de gaieté. J'ai trouvé des figures de bonheur aux cent vingt vieillards de l'hospice de Boigne[1]. Chambéry ne paye presque pas d'impôts, et le gouvernement y dépense beaucoup.

[1] Comme tout le monde ne connaît pas M. de Boigne, et que sa destinée a été assez singulière, il n'est pas inutile de donner quelques renseignements sur ce personnage.

D'abord il faut dire que le millionnaire connu sous le nom de général comte de Boigne s'appelait réellement Benoît le Borgne, frère du député de Saint-Domingue au conseil des *cinq cents*, en 1797. Né à Chambéry en 1751, M. de Boigne s'enrôla, à l'âge de dix-sept ans, au service de la France; il entra ensuite dans l'armée de Russie, et finit par s'engager au service de la compagnie anglaise des Indes. Il s'attacha à Sindia, chef de Mahrattes, commanda pour son compte, et celui-ci prodigua l'or au général qui lui rendait de si bons offices. Telle est la version la plus accréditée. Des bruits probablement calomnieux * ont aussi couru sur l'origine de l'immense fortune de M. de Boigne; c'est en effet une sorte d'énigme dont le mot ne sera jamais bien connu.

J'habitais Chambéry, lorsqu'en 1806 le fugitif de 1768 y reparut pour la première fois depuis son escapade; car c'en fut une véritable. On affirmait alors à Chambéry que M. Benoît le Borgne avait quitté furtivement la maison paternelle, emportant pour tout pécule quelques couverts d'argent et une épée avec poignée de même métal appartenant à MM. Guy-Peu après son retour à Chambéry, en 1806, M. le comte de Boigne, voulant solder les fredaines de M. le Borgne, fit prier MM. Guy de lui faire connaître le prix de l'épée qu'il leur avait enlevée en 1768. Ces deux frères répondirent très-convenablement à cette sotte démarche; ils dirent que depuis longtemps le sacrifice de cette épée était fait.

Deux sœurs de M. de Boigne habitaient Chambéry; elles recevaient chacune de leur frère une pension annuelle de douze cents francs, et, en cousant des gants du matin au soir, elles parvenaient à vivoter très-modestement.

Mort le 21 juin 1830, à Chambéry, M. de Boigne a laissé un testament

* Ces bruits se rattachaient à la mort de Tippou-Saib, qui périt à Scringapatam le 4 mai 1799, à l'âge de cinquante ans.

J'ai déjà parlé des principes politiques de l'homme aimable qui, par bonheur pour moi, m'accompagne jusqu'à Genève. Nous sommes convenus de parler avec toute franchise et de ne jamais nous fâcher.

Les *louables* principes politiques de mon nouvel ami lui ont valu beaucoup de politesses de la part du premier magistrat, qui a voulu le conduire à la tour du château. Ce château est situé sur une colline, et la tour peut avoir cent quatre-vingts pieds de haut. De ce point élevé, le magistrat a fait voir à mon compagnon de voyage quatorze routes où l'on travaille maintenant aux frais de l'État; et, de plus, le gouvernement a donné un million pour diguer l'Isère.

Mon compagnon, enthousiaste de tout ce qu'il voit en Savoie, et qui lui fournit des arguments contre moi, a voulu assister à une adjudication de travaux des ponts et chaussées; il faut avouer que l'intendant a fait son métier d'une tout autre façon que les préfets de France.

Ceux-ci se contentent de lire haut la première soumission, et ensuite lisent seulement le chiffre des rabais proposés par les autres entrepreneurs. Au contraire, M. l'intendant de Chambéry a pris la peine de lire à voix haute *toutes les soumissions*. Ces messieurs de Chambéry ont, pour déjouer les coalitions des entrepreneurs, des mesures excellentes, que nous n'adopterions pas parce qu'elles donneraient trop de travail aux préfets.

Et pourquoi tout cela? disait M. de C...: c'est que l'intendant de Chambéry n'a point d'élections à préparer et d'électeurs à acheter; il peut toujours donner les petites places *aux plus dignes*, et ne se les voit pas enlever par le député de l'arrondissement, qui veut être réélu.

qui honore sa mémoire et efface les taches que l'opinion, peut-être un peu sévère, menaçait de lui imprimer. En fondant un hospice destiné à cent vingt vieillards, il a été pour Chambéry un magnifique bienfaiteur.

(R. C.)

Maintenant je vais faire l'éloge du despotisme et du jésuitisme. L'hôpital de Chambéry est cent fois mieux administré que celui d'une ville de France ; les affaires de la ville de Chambéry sont cent fois mieux menées que celles d'une commune française.

A la vérité, Chambéry est inondé de prêtres ; mais qu'importe aux bourgeois, si toutes les choses utiles sont faites *vite et bien ?* Les Savoyards, qui n'aiment pas les prêtres, sont pourtant obligés de convenir que tout chez eux va mieux qu'en France. Une chose blesse la vanité du syndic et des administrés d'un bourg : c'est que, pour être bien dans le pays, il faut être ami des prêtres. A la vérité, tous ces prêtres *font les doux et les bonnes gens*, comme me disait un riche bourgeois de campagne. Les petites communes sont aussi parfaitement bien administrées. A la vérité, elles n'élisent pas leurs magistrats, mais la petite aristocratie qui commande a grande envie de bien faire; car c'est là le seul moyen de se distinguer; et, de plus, il faut empêcher les paysans de regretter la liberté qui règne à six lieues de là.

Mais, on a beau faire, le régime impérial, en dépit de la conscription et des droits-réunis, a laissé des souvenirs qui ne s'effacent point.

— Ah ! monsieur, me disaient des paysans des Échelles, nous ne vendons pas nos denrées; si vous étiez ici, vous autres Français, vous feriez aller le commerce.

Partout on critique le gouvernement; la conversation des Savoyards emploie des formes prudentes, mais se donne assez de liberté. La prédilection pour nous est évidente; c'est ce qui fait gémir M. de C...; mais aussi il y a des détails qui sont admirables et qui semblent faits à souhait pour faire valoir le gouvernement absolu.

La douane française de Chapareillan est un taudis infâme, où le voyageur doit attendre à la pluie que le douanier ait fini sa vexation. A un quart de lieue de là, la douane sarde occupe un grand bâtiment fort commode; le voyageur est à couvert, et même en hiver on le prie d'entrer dans un bureau chauffé.

Nous avons visité, M. de C... et moi, le collége des jésuites à Chambéry; c'est un très-grand bâtiment, beau jardin, belles cours. Il y a beaucoup d'enfants de Lyon, de Grenoble, etc., etc., ce qui a fait triompher mon compagnon de voyage. Nous avons remarqué des enfants de *libéraux* très-prononcés. C'est qu'aucun collége ne peut entrer en concurrence avec ceux des jésuites pour donner aux enfants l'*habitude du travail* et des connaissances solides. Le *libéral* du département de l'Isère qui envoie son fils à Chambéry espère que, de retour à la maison paternelle, il oubliera bientôt les principes despotiques et ascétiques, et gardera l'habitude d'un travail sérieux. Le général des jésuites et son premier lieutenant sont des gens tout à fait supérieurs.

Mais pourquoi le jésuite et le frère ignorantin sont-ils supérieurs au laïque employé par la commune de Grenoble, par exemple? C'est que ce laïque n'a pour agir que *les motifs communs à tous les hommes* : il a une femme et des enfants, il cherche à gagner ses appointements en faisant bien son devoir; tandis que le jésuite et le frère ignorantin ont probablement la haine fanatique de la liberté qui a ruiné leur ordre, et l'espoir de la faire tomber en France. Le jésuite et l'ignorantin n'ont d'autre passion que celle de faire triompher leur établissement; ils n'ont aucune idée de faire fortune, pas de soins de ménage. En un mot, on trouve en leur faveur tous les avantages du célibat, et depuis l'âge de quinze ans ils font ce métier.

Dans ce siècle d'ambition forcenée, et où le plus pauvre diable veut gagner cent mille francs, et cela fort vite, comment ferez-vous pour qu'un directeur de collége, en France, ne cherche pas, avant tout, à faire fortune? La fortune du directeur de collége jésuite consiste à mériter un mot de louange de son général, qui est à Rome, et ce mot de louange n'est jamais jeté au hasard ou obtenu par une recommandation. Vous savez qu'on accuse chaque jésuite d'être l'espion de son voisin.

Beaucoup de Savoyards font fortune à la cour de Turin. Il me

semble que M. Galline est de Savoie; c'est le ministre des finances actuel du roi de Sardaigne, un homme qui se donne la peine de penser. Toute l'Europe connaît un auteur aimable, dont le naturel charmant a fait oublier les fautes de français. M. de Maistre, auteur du *Voyage autour de ma chambre*, du *Lépreux de la cité d'Aoste*, etc., etc., est né au château de la Bauche, près des Échelles. Sa famille passait les hivers à Chambéry, et son *Voyage*, tout en imitant Sterne, peint l'état de civilisation de Chambéry. Dans sa jeunesse on l'appelait *Bance*, du nom d'un personnage ridicule dont il imitait à ravir les cris et les façons de parler. M. de Maistre est aujourd'hui lieutenant général et habite Naples. Son charmant ouvrage plaît surtout à la bonne compagnie, parce que rien n'y sent le progrès.

L'état actuel de la Savoie et les quatorze chemins que le gouvernement fait faire autour de Chambéry s'expliquent d'un mot. On entend de Chambéry les coups de canon que l'on tire à Chapareillan pour célébrer l'anniversaire des *trois journées*[1]. Or vingt personnes nous ont parlé des élections qui vont avoir lieu dans le département de l'Isère, si la Chambre des députés est dissoute. On fait tout au monde pour faire oublier au Savoyard l'amour de la liberté; mais, à défaut de la raison, la vanité des peuples est intéressée. Le Savoyard se croira inférieur au Français, tant qu'il n'aura pas l'espèce de gouvernement dont jouissent ses voisins du département de l'Isère. Le moment des élections surtout l'émeut profondément.

Les hommes m'ont plu couci-couci; de l'esprit, sans doute; mais un peu hâbleurs, un peu sujets à parler de leurs habits, qu'ils font venir de Paris; ils nomment les tailleurs, et même montrent les noms de ces arbitres du goût sur les boutons de leurs pantalons.

— Aix,..... 1837.

Autant qu'on peut en juger, après un séjour de moins de qua-

[1] Les 27, 28, 29 juillet 1830, à Paris.

rante-huit heures, il me semble que les aimables habitants de Chambéry méritent encore tout le bien qu'en dit J.-J. Rousseau.

Nous sommes arrivés à Aix en moins de deux heures. J'étais étonné de la quantité de voitures que nous rencontrions sur la route, et, ce qui redoublait mon admiration, toutes ces voitures étaient remplies de femmes excessivement parées. J'apprends, en arrivant à Aix, que c'est aujourd'hui dimanche, ce qui fait que toutes les belles dames de Chambéry accourent au bal que se donnent les baigneurs. Une foule de jolis officiers de la garnison de Chambéry arrivent à Aix en même temps que ces dames. L'un d'eux avait un volume de l'Arioste in-32 ; il l'a perdu dans l'auberge, et on est venu me demander si ce volume m'appartenait.

L'on me dit que ces officiers sont les fils cadets des familles nobles du Piémont. Leurs soldats ont fort bonne mine, et si le roi de Sardaigne daignait jouer un peu la comédie, et lire la fameuse lettre de Paul-Louis Courier à Louis XVIII, il finirait probablement par être roi de toute l'Italie. A une époque de l'avenir plus ou moins rapprochée, ce pays appartiendra au prince qui aura la meil'eure armée et affichera les idées les plus libérales. J'ai su que les officiers qui sont en Savoie étudient leur métier et lisent beaucoup les Mémoires du maréchal Saint-Cyr; ce choix fait leur éloge.

Les eaux d'Aix sont moins *légitimistes* cette année que les précédentes. J'espérais y entrevoir M. Berryer, dont l'admirable talent rend quelquefois supportables les insipides séances de notre Chambre des députés. Cette année, le coup d'État du roi de Hanovre et la suppression de la constitution de son pays ont conduit les gens qui *pensent bien* aux eaux du Nord. J'ai remarqué de très-beaux chevaliers d'industrie, arrivant de Paris, et gagnant admirablement au jeu; l'un deux doit se battre demain, et a conduit sa petite altercation avec une grâce noble et chevaleresque qui m'a enchanté. Il serait difficile, au surplus, d'être de meilleure compagnie que ces messieurs.

Le bal de ce soir a été charmant ; les femmes du pays, d'une fraîcheur ravissante, ont un naturel qui enchante dès l'abord, et dont, à force d'art, on approche parfois à Paris dans la très-bonne société. Quelques femmes, en fort petit nombre il est vrai, ont du *naturel* en province; mais alors elles passent pour sottes parmi leurs connaissances. — J'entrevois au bal deux ou trois grandes dames de France.

Ce matin j'ai pris une barque, et j'ai traversé le lac du Bourget, non sans peine ; il faisait un vent ridicule pour une aussi petite mer. Je suis arrivé à l'abbaye de Haute-Combe, située dans une plaine de deux cents pas de large, au pied des rochers. Il y a là douze moines cloîtrés, qui ont pour abbé un petit bossu plein d'esprit et fort aimable.

C'est dans cette antique abbaye que les ducs de Savoie se faisaient enterrer, et le dernier roi de Sardaigne, Charles-Félix, a voulu être placé à côté de ses ancêtres. Par ses ordres, on avait réparé l'abbaye de Haute-Combe; il y avait un appartement fort mal meublé où il venait passer six semaines chaque année. Un moine, à qui M. de C... m'avait recommandé, m'a fait avoir d'excellent thé, dont j'avais grand besoin après la tempête, et m'a montré un exemplaire de Guichenon (c'est l'historien de la maison de Savoie) enrichi de notes curieuses. Je ne sais quel homme oisif s'est donné la peine de réfuter les innombrables mensonges de cet auteur. Quelle confiance peut mériter un homme qui vit dans une monarchie et en écrit l'histoire? Les rois de Sardaigne firent, dit-on, arrêter Giannone, l'historien de Naples, qui traversait le Piémont, et le tinrent bravement en prison jusqu'à sa mort, arrivée en 1748, à l'âge de soixante-douze ans [1].

J'ai encore eu un temps fort désagréable pour revenir à Aix ; le vent s'engouffre dans les gorges des montagnes qui dominent

[1] Giannone fut enfermé successivement au château de Miolan, au fort de Ceva, et enfin à la citadelle de Turin, où il mourut. (R. C.)

ce petit lac. Un *grain*, au fond d'une gorge, fait naître un courant d'air contraire au premier ; de là, combat de vagues et tempête fort incommode pour ces petites barques qui ont le fond plat ; il serait bien simple de leur adapter une quille d'un pied ou dix-huit pouces, attachée au fond du bateau par des gonds, repliée contre ce fond, et à laquelle on donnerait une position verticale, au moyen de quatre petites chaines, dès qu'on serait en pleine mer.

On m'a beaucoup parlé à l'auberge d'Aix de la fameuse tempête essuyée par l'impératrice Joséphine[1], qui avait voulu visiter l'église gothique et les tombeaux de Haute-Combe. L'impératrice eut assez d'esprit pour montrer beaucoup de courage ; mais plusieurs de ses dames, qui n'avaient pas les mêmes motifs de grandeur d'âme, étaient encore évanouies de peur lorsque le bateau toucha au port, et on fut obligé de les transporter à leurs chambres d'auberge dans cet état de pamoison.

On m'a dit hier au bal que, dans un an peut-être, on aura un petit bateau à vapeur sur ce lac. Une compagnie s'est formée à Lyon pour mettre sur le Rhône un bateau à vapeur qui remontera ce fleuve jusqu'au point où il ressort de terre. Dans la saison des eaux, ce bateau s'élancera dans un canal déjà existant, et entrera triomphant dans le lac du Bourget. Le défaut de ce lac, c'est que les montagnes qui lui servent de perspective sont tout à fait déboisées ; il y a seulement quelques arbres autour de l'abbaye de Haute-Combe.

Je ne sais si je dois répéter une anecdote qui court dans tous les recueils, mais qui vient de se renouveler à Aix.

Mon ami d'hier a amené ici un aide de camp qui est assez malade ; il lui a cherché une chambre solitaire et loin du bruit ; on lui a trouvé une maison à un seul étage, et qui encore est inhabitée, du moins en apparence. La maladie du jeune homme ayant augmenté, on a voulu avoir deux ou trois chambres au

[1] Dans le mois de juillet 1810.

lieu d'une seule; mais le maître de la maison a répondu qu'il était bien fâché de ne pouvoir accéder à l'arrangement proposé, tout son appartement était loué. Le jeune homme, qui s'ennuyait, s'est mis à observer, et a vu que, trois fois la semaine, un monsieur entre par la porte de la rue, et une dame arrive un peu plus tard par le jardin. Le général est venu passer quelques heures dans la chambre de l'aide de camp, et a reconnu un monsieur et une dame qu'il rencontre dans les salons et qui ont l'air de se connaître à peine. La dame est toujours à la veille de quitter les eaux ; mais une santé très-chancelante la force à retarder son départ et à rester à Aix jusqu'à la fin de la saison. Le général, qui est homme d'esprit, s'est lié avec cette dame, quoiqu'il ne soit plus d'âge à avoir des idées pour lui-même, il trouve amusant d'entendre parler de *sévère vertu* par une femme aimable dont il sait le secret.

Autrefois, le général était chef d'état-major du fameux général Ri..., si connu par son esprit et ses bizarreries ; il commandait dans une fort grande ville, où il avait épousé une jeune et jolie femme, qu'il laissait parfaitement libre de ses actions, et il était réellement fort aimable pour elle.

— Je ne serai jamais mari trompé, disait le général; c'est moi qui trompe les amants de ma femme, si, par hasard, elle en a.

Madame Ri... donnait des bals charmants, qui finissaient d'ordinaire à trois heures du matin. Quant au général, il allait se coucher à neuf heures, et était toujours à cheval à six heures du matin, disant, pour sa raison, qu'il ne voulait pas être un vieillard inutile lors de la prochaine guerre. Mais une nuit où apparemment il ne pouvait pas dormir, toute sa philosophie l'abandonna ; il redevint envieux comme un vieux militaire, et lorsque minuit sonna, il entra dans le bal, son bonnet de coton sur la tête, n'ayant pour tout vêtement que sa chemise, et, sans dire mot à personne, se mit à monter sur les chaises, à éteindre les quinquets et à souffler les bougies.

— Je n'ai jamais tant ri, dit le général N...; ce fut la fin des bals pour cette année [1].

Vous savez combien on est grave et religieux dans cette même ville de N...; vous croyez que tout le monde se gêne et s'ennuie en province? eh bien! vous allez voir qu'il est encore de vrais Français. M. de Clairval est un homme d'infiniment d'esprit, d'un savoir profond, et que vous verrez un jour à la tête de l'administration financière dont il fait partie. Il arrive dans cette ville de N..., si morale et si grave, pour y remplir une place importante; mais, en même temps que lui, arrivent deux demoiselles de mœurs on ne peut pas moins équivoques.

M. de Clairval les aime également toutes les deux, et prend pour elles un charmant appartement dans la rue la mieux habitée de la ville. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ces deux demoiselles fort jolies ne se piquaient pas de fidélité; elles donnaient des rivaux à leur ami commun, et lui ne s'en fâchait aucunement. Ces rivaux arrivèrent au point de se battre entre eux au logis des demoiselles; il y eut scandale. Le maire, homme pieux, voulut engager les demoiselles à quitter la ville; mais M. de Clairval les soutint bravement; et enfin ce n'est que six mois après les premiers scandales qu'elles ont bien voulu partir. Les détails de cette dernière moitié de l'histoire sont charmants, et font même son principal mérite; mais, en vérité, je ne puis les donner: ce serait nommer la ville grave où M. de Clairval a trouvé le secret de ne se point trop ennuyer.

— Genève,..... 1837.

M. de C... et moi, nous avons quitté avec peine mon nouvel ami et sommes venus à Genève. On parcourt les vallons des montagnes qui forment le contre-fort du vénérable mont Blanc,

[1] Je ne me suis pas engagé, comme on voit, à donner des anecdotes nobles et intéressantes; il suffit, pour mon objet, qu'elles soient vraies et assez récentes. Les convenances m'obligent à les dépayser.

la plus haute montagne de l'ancien monde, et que j'ai déjà aperçue deux fois dans ce voyage : la première de Beaune, la seconde de Lyon. Le voisinage du mont Blanc fait que la route me semble jolie.

Les convenances faisant des progrès terribles en Europe, et les habitudes sociales devenant de plus en plus insociables, il faut que, sous prétexte de prendre des eaux, il s'établisse dans tous les coins de l'Europe des *lieux de franchise*, où, pendant deux mois, l'on puisse rire de tout sans se déshonorer. Ces lieux agréables seraient d'autant plus fréquentés, qu'on parviendrait à les garantir du fléau des chevaliers d'industrie.

S'il se trouve jamais un ministre ami de la gaieté, je lui demanderai de proposer une loi en vertu de laquelle on délivrerait des passe-ports imprimés sur papier rouge à tout Français propriétaire et payant cent francs d'impositions. Il faudrait, de plus, envoyer dans tous les lieux d'eaux situés sur le territoire français des commissaires de police, qui n'y passeraient que la saison des eaux. Il serait facile de se procurer des hommes d'esprit qui connaissent tous les chevaliers d'industrie ou les devinent en une soirée; il faudrait, de plus, que ces commissaires fussent autorisés à renvoyer des eaux ces élégants chevaliers d'industrie.

Les membres de cet honorable corps qui se croiraient injustement expulsés des eaux pourraient en appeler à Paris, à une Chambre composée de ceux de MM. les juges qui ont eu une jeunesse orageuse et qui connaissent les tours de ces messieurs. Les gens qui se seraient battus pour querelles survenues au jeu, dans le département où sont les eaux, ne pourraient de dix ans se présenter dans les lieux d'*eaux* situés en France. Toutes ces mesures exceptionnelles seraient portées par une loi sur la *police des eaux*. Cette loi scandaliserait les gens graves, mais sauverait peut-être un petit coin de la gaieté française.

La route de Chambéry à Genève, par Annecy, est *sublime de beauté* si on la compare à la route de Paris à Montargis, de Paris

à Orléans, de Paris à Troyes, de Paris à Châlons-sur-Marne, de Paris à Chartres, ou de Paris à Amiens.

Enfin, je revois ce beau lac, si vaste, si magnifiquement entouré! Il donne des idées moins sérieuses, moins sublimes, si l'on veut, mais plus tendres que la mer véritable. C'est Rousseau qui a fait la réputation de *son lac*, et ce grand homme est encore méprisé ou méconnu dans la plupart de ces villes si jolies, que je vois de loin sur ses bords. Il est vrai que, du côté de la Savoie, on ignore jusqu'à son nom. Dans les villes de Suisse, on l'injurie tous les jours, et je m'en réjouis pour lui. A ne considérer que l'intérêt du grand homme qui est mort, il vaut mieux qu'il soit abhorré. Plus les sentiments du peuple sont injustes à son égard, plus longtemps sa gloire durera. Le nom de Machiavel survivra peut-ère à celui de Montesquieu, le mérite est égal; mais Machiavel a pour lui la haine furibonde des fripons, que Montesquieu a ménagés. Aussi est-il mort riche, et l'autre dans l'extrême pauvreté.

Je commence comme toujours à Genève par courir à la *promenade* Saint-Antoine, voir le lac. De là, je traverse la ville, et même, avant de commencer mes affaires et d'aller chercher mes lettres, je vais voir la maison où Jean-Jacques Rousseau naquit en 1712. On vient de la rebâtir; c'est maintenant une belle maison à six étages, comme celles à l'aide desquelles on enlaidit journellement Paris. Ce qui me console, c'est que j'ai vu bien souvent la petite chambre, à solives saillantes, où Jean-Jacques Rousseau était né, et une fois je l'ai trouvée occupée par un pauvre ouvrier horloger, qui avait une mauvaise édition des œuvres de Rousseau et les comprenait. Nous parlâmes une heure du *Contrat social*, dont le principal mérite, suivant moi, consiste dans le titre. En général, les ouvriers de Genève comprennent des raisonnements qui sembleraient, en France, bien au-dessus de leur état; mais, en revanche, ils ne seraient pas ravis du *Gamin de Paris* et de l'admirable Bouffé, comme les jeunes ouvriers qui remplissent le parterre du *Gymnase*. Les

ouvriers de Genève choquent les étrangers, surtout les étrangers nobles : ils ne sont jamais obséquieux.

Je vais voir la statue de Rousseau dans la petite île au milieu du nouveau pont ; c'est une nouveauté pour moi ; honneur à M. Pradier, artiste génevois ! Il voit l'antique, mais il voit aussi la nature; c'est l'homme, parmi les contemporains, qui, quelquefois, fait le mieux un bras et une jambe. Si ses statues de marbre étaient brisées et enterrées et qu'un jour on en retrouvât seulement des fragments, on ne saurait à quel siècle les attribuer, et ils seraient placés avec vénération dans quelque musée.

La statue de *Jean-Jacques*, comme le peuple dit à Genève, peut avoir huit pieds de proportion. La tête est fort belle, et, vue de face, la figure tout entière fait un très-bon effet. Jean-Jacques est assis vis-à-vis de ce lac qui lui fut si cher. Qu'il eût été heureux de savoir qu'on lui élèverait une statue dans sa patrie, qu'il crut ingrate, et qu'elle serait ainsi placée !

Rousseau, assis, a saisi un crayon ; on le voit absorbé dans la pensée qu'il est sur le point d'écrire ; de la main gauche il tient une tablette qui repose sur le genou. Son attitude, indiquée dans les *Confessions*, est celle d'un homme qui se jette hors de son lit pour noter une idée qui le tourmente. Le haut du corps est à peine caché par la chemise ; la figure est assise.

On vient de finir le piédestal. On a pris dans les Alpes voisines un de ces énormes blocs de granit, amenés par les eaux et venus on ne sait d'où; ce granit poli est d'un ton gris assez agréable.

Tandis que je considérais cette statue, un passant s'est arrêté ; j'ai engagé la conversation avec lui.

« Monsieur, m'a-t-il, le 28 juin on a fêté Jean-Jacques ; c'était l'anniversaire de sa naissance. C'est une fête pour les enfants ; environ deux mille, des deux sexes, sont venus passer en procession devant la maison où il est né. Ensuite, descendant la rue jusqu'au lac, ils sont venus déposer au pied de cette statue les fleurs qu'ils portaient à la main. Comme vous pouvez le

penser, monsieur, cette fête n'est point ordonnée par le gouvernement, mais il n'y met aucun obstacle ; cette année il a même autorisé trois compagnies de la milice nationale à escorter l'immense file d'enfants, deux mille ! Vous pensez bien qu'on ne voit point parmi eux les enfants de ces messieurs du haut (on appelle ainsi les gens riches qui habitent le *haut* de la ville, vers la promenade de la *Treille;* c'est l'aristocratie du pays). C'est le peuple qui fête le jour de naissance de l'homme dont notre patrie s'honore.

« Toute la classe *méthodiste,* qui est celle du *haut,* ne peut aimer ce grand homme ; mais il est vrai de dire qu'ils ne lui sont point hostiles ouvertement. Le peuple, qui connaît les sentiments de ces gens-là, fête Rousseau pour bien faire connaître qu'il ne les partage pas. »

En quittant ce brave homme, ouvrier enrichi apparemment, j'ai pris un bateau et j'ai écrit au crayon sa réponse, que je viens de transcrire exactement. J'aime bien mieux ce récit que tous ceux que je pourrais recueillir dans les dîners.

Il fallait revenir en ville après un quart d'heure de promenade, mais je n'ai pu résister à l'entraînement. Malgré ma résolution de m'occuper de mes affaires *dès* onze heures du matin, comme on dit ici, j'ai laissé le batelier suivre la rive vers Thonon. Je me disais tous les quarts d'heure, en forme d'excuse à mes propres yeux : Pour peu que j'eusse été douillet, j'aurais fort bien pu demeurer un jour de plus en chemin. C'est pour la dernière fois de ma vie, sans doute, que je vois ces beaux lieux. Qui pourrait peindre la vue que l'on a le long de cette admirable côte, qui s'étend depuis Cologny jusqu'à Thonon ? Vers Lausanne, la largeur de cette immense nappe d'eau est au moins de quatre lieues, je crois, et de quelles montagnes environnée !

On voit de loin, au travers d'une brume légère vers l'horizon, à gauche, les contours sévères de ces montagnes chargées de sapins qui ferment le lac du côté de Vevey, le pays qu'habita

Julie. Cette bonne *Suissesse* avait des défauts de style ; elle écrivait de trop longues lettres; elle était un peu pédante, sans doute, mais où trouver un cœur comme le sien ? Faut-il le chercher parmi les héroïnes de madame de Staël, de madame Cottin ou de George Sand?

Mes pensées, comme on voit, étaient bien loin des intérêts d'argent et des idées politiques, presque aussi laides ! Enfin, je ne suis rentré dans les affaires et je n'ai été prendre mes lettres chez mon correspondant qu'à cinq heures du soir. Il est minuit, et je viens seulement de terminer mes lettres de commerce. Les Génevois ont une netteté admirable dans l'esprit ; je croirais assez que leurs discussions politiques augmentent leur talent commercial. Je ne rencontre jamais ici cet esprit de *routine* étroite qui me désole dans les villes de l'intérieur de la France, Bourges, Rennes, etc.

C'est avec beaucoup de plaisir que j'ai vérifié qu'au fond le gouvernement existant à Genève se conduit fort bien. Véritablement il serait difficile de trouver un pouvoir qui se rapprochât davantage de celui qu'exerce un père de famille. Ces gens-ci auraient peut-être des moyens d'abuser de leur autorité, mais ils n'ont ni la force de caractère qu'il faut pour cela, ni, je l'espère, la volonté.

Le peuple connaît ses droits et y tient fortement. Quelquefois les individus manquent de grâce, ils réclament ce qui leur est dû avec une hauteur dure que, du reste, ne justifient que trop les criantes injustices qu'ils voient passer dans les despotismes voisins.

On peut trouver de la rudesse dans les détails sociaux, mais la politesse *politique* est-elle autre chose qu'une affaire de convention? Et à mes yeux rien n'est pis que la mollesse. Il est important que quelqu'un se charge du rôle de *Caton l'Ancien*; dans les républiques, un esprit hargneux et inquiet y est souvent à sa place. Un droit non réclamé pendant quatre ans n'existe plus, ou il faut faire la dépense d'un grand effort.

Les *radicaux* outrés de Genève penchaient un peu vers la France, mais le *blocus hermétique* (vous en souvient-il encore?) a mis en colère la majorité, et les radicaux n'ont pas osé se montrer trop différents du reste de la population. L'amour-propre était vivement blessé, et les Génevois ont accusé Berne de faiblesse.

Là-dessus un silence profond a été toute ma réponse...

Ainsi les partis, dans Genève, gardent des projets pour l'avenir[1] (ressource des découragés); mais, pour le moment, ils me semblent tout à fait calmés. La *Société patriotique*, composée de radicaux outrés, qui n'avaient, dit-on, ni assez d'esprit ni assez de science pour se faire écouter, n'a pas trouvé de sympathie dans le peuple et s'est dissoute.

Il y a plusieurs détails sur lesquels on peut blâmer le gouvernement; mais qui ne sait qu'il n'existe qu'un seul moyen de ne jamais tomber? c'est de ne point marcher. Et d'ailleurs quelle faute de calcul, troubler l'État pour de petites choses! Il faut laisser ces folies aux gens à imagination.

— Mais je sais de science certaine qu'il nous exècre et qu'il a des projets affreux!

— Combien comptez-vous vivre l'un et l'autre? vingt ans apparemment; que vous font ses projets, s'il ne peut les mettre à exécution d'ici à vingt ans? Lui ou vous, vous oublierez votre haine. Quelle source de malheur sot, vingt ans de haine *impuissante!*

Voici ce que je blâme beaucoup à Genève. Les élections viennent de finir le 16 août (1837). L'on a baissé le *cens*, sur la demande des gens raisonnables. Eh bien, on voit beaucoup moins d'électeurs aller donner leur vote. L'aristocratie avait

[1] Ils ont réalisé ces projets en 1846. Une révolution éclata à Genève le 5 octobre. Après un combat très-vif, pendant trois jours consécutifs, entre le peuple et la milice, les radicaux remportèrent la victoire la plus complète et s'emparèrent du gouvernement. Cette révolution, à Genève, précéda d'une année la défaite du *sonderbund* (novembre 1847). (R. C.)

donc grand tort de prendre peur. Les radicaux exagérés qui se sont mis sur les rangs ont été repoussés; les élus sont de bons bourgeois; rien de marquant, mais on ne savait où trouver mieux. Il s'agissait de nommer deux cent cinquante députés: voyez ceux de la France.

— Ici, comme à Paris, disais-je à mon correspondant, on n'agit que par pique d'amour-propre. On courait voter quand c'était un privilége; maintenant que le dernier artisan en a le droit, les gens comme il faut le négligent.

— Je conçois vos gémissements, répondait mon ami; vous avez raison; mais permettez-moi de gémir sur vous, à mon tour. En France le peuple n'a de force que lorsque tout entier il est en colère; dès qu'il a fait un effort, il ne demande qu'un prétexte pour se rendormir, et sa léthargie dure quinze ans. Comment compter sur une tranquillité durable avec un peuple qui a les passions et la raison d'un enfant? Et vous ne voulez pas qu'on enseigne aux jeunes Français le métier de citoyen! En grandissant, ils puiseront leurs opinions politiques dans les journaux; les journaux qui ne vivent que de passions! ô folie!

Je pense bien que beaucoup de lecteurs ont ouï parler des particularités des mœurs génevoises : il s'agit des mœurs patriarcales des jeunes filles. Mais ce détail me touche et me plaît tellement, que je demande la permission de le raconter encore.

Huit ou dix petites filles de sept à huit ans se réunissent pour travailler et jouer ensemble; cette société durera jusqu'aux dernières survivantes. Ainsi, dix ans plus tard, huit ou dix demoiselles de dix-sept à dix-huit ans se réunissent encore un jour de la semaine chez l'une d'elles; mais ce jour-là le père, la mère, les frères, les autres sœurs, vont eux-mêmes chacun dans sa société, et ces demoiselles ne les rencontrent point à la maison de leur amie.

La société des huit ou dix jeunes filles marche ainsi jusqu'au moment où l'une d'elles se marie. Tout change alors; la nouvelle épouse présente son mari à ses compagnes, et chacune

d'elles présente en même temps un candidat. L'on va aux voix pour chaque candidat, et la majorité des suffrages décide s'il sera accepté ou refusé.

Un jeune homme reçoit un huit de trèfle ou un valet de carreau (une carte à jouer), sur lequel il voit écrit que mademoiselle une telle (qu'il ne connaît peut-être pas) le recevra avec plaisir à la soirée de tel jour. Il va aux renseignements, et finit par découvrir qu'il a été présenté par telle demoiselle de sa connaissance.

Ainsi, après le mariage de l'une des jeunes amies, la *société* continue, mais reçoit les jeunes gens admis par le scrutin. Tout est innocence et politesse, peut-être un peu compassée, dans ces réunions où une femme étrangère à la société ne saurait trouver place.

Il y a plus, on donne des bals; en ce cas, la demoiselle dans l'appartement de laquelle le bal a lieu invite les jeunes gens. Ce jour-là, comme à l'ordinaire, la mère s'absente, ainsi que le père et les grands parents.

Quelquefois, tout à fait à la fin du bal, on voit arriver des pères, ou plus rarement des frères, qui viennent chercher leurs filles ou leurs sœurs. Les demoiselles que personne n'est venu chercher partent accompagnées jusqu'à la porte de leur allée par les jeunes gens de leur connaissance.

On comprendra sans peine que l'amour naît facilement au milieu de ces douces et innocentes relations; alors il me semble que c'est celui des deux pères qui est le plus riche qui va trouver l'autre.

Chose bien singulière dans une ville d'argent, ce n'est pas l'argent qui fait ici les mariages. J'ai vu un jeune noble sans esprit, qui avait bien dix-huit mille livres de rente, épouser une demoiselle qui n'avait pour toute dot qu'un revenu viager de cinq cents francs.

Dès qu'un mariage est convenu entre les grands parents, on l'annonce à la famille et aux relations intimes. Dès ce moment,

la jeune personne va se promener seule et où elle veut avec son promis. Au bal elle ne danse qu'avec lui.

Je pense bien que s'il y avait des inconvénients, la prudence génevoise prendrait toutes les précautions imaginables pour qu'ils n'arrivassent pas à l'oreille d'un étranger ; mais je suis convaincu que les malheurs réels sont on ne peut pas plus rares à Genève.

Rien n'est plus rare aussi que de voir rompre un mariage *communiqué*. Une fois, il y a une vingtaine d'années, une *promise* ayant dansé avec un cavalier autre que son promis, celui-ci en prit occasion de rompre le mariage. Peut-être la demoiselle, qui avait beaucoup de fortune et infiniment d'esprit, ne fut-elle que médiocrement affectée de ce résultat.

Est-ce à Calvin que les Génevois doivent cette admirable institution des *sociétés* de jeunes filles ? Je ne suis assez lié avec aucun Génevois pour oser lui faire des questions sur un sujet si délicat.

Une telle question choquerait surtout de la part d'un Français. *A Paris, ce sont les notaires qui font les mariages*. Ce seul fait, qui, à la vérité, est cruel, nous expose aux plaisanteries de toute l'Europe et même à quelque chose de plus. Quel contrepoids trouveront les attaques de l'amour, lorsqu'elles viennent s'adresser à une jeune femme après deux ou trois ans de mariage, quand toutes les illusions commencent à s'envoler ?

Les Génevois ont toute la tristesse des mœurs anglaises, d'accord ; mais du moins ils retrouvent, le soir, dans leur maison, un peu monotone il est vrai, la femme qu'ils ont choisie et aimée dans leur jeunesse.

En vérité, je suis trop fatigué pour raconter les détails de la nuit mémorable (du 11 au 12 décembre 1602), pendant laquelle le duc de Savoie tenta de surprendre Genève. Il est onze heures trois quarts ; depuis neuf heures et demie environ, trois jeunes négociants, qui ont été ouvriers, me racontent les détails de l'action, avec une verve qui m'électrise. Ils n'ont pas besoin de

me dire, et dans le fait ils ne me disent pas : Dans l'occasion nous en ferions autant. Jamais aucun roman ne m'a fait autant de plaisir. Anecdote de la marmite; le matin, supplice des traîtres, etc., etc. Mais j'ai fait dix lieues à cheval aujourd'hui, cinq ou six à pied, et je ne puis qu'écrire à la hâte; un ou deux superlatifs pour mémoire.

Hélas! c'est bien toujours cette ville que Voltaire a peinte d'un mot :

On y calcule et jamais on n'y rit.

J'aurais cru que les gens qui ont reçu de leur père une grande fortune auraient pu se dispenser de calculer; ils sont tombés dans *un autre inconvénient bien pire :* le *méthodisme anglais* et toutes ses *momeries*.

Aussi le peuple les appelle-t-il *momiers*. Une femme jeune, fraîche, jolie, arrive dans un salon : vous croyez, vous étranger frivole, vous Français, que c'est pour être aimable et s'entendre dire qu'elle est belle. Hélas! qu'elle est éloignée de ces pensers profanes!

Il règne dans ce salon, assez mal éclairé, un silence morne. Tout à coup une de ces dames se lève : elle se sent inspirée; et ce pauvre petit esprit féminin, gracieux, délicat, charmant, se met à débiter des phrases à la Chateaubriand, moins le vernis chevaleresque et la noblesse du tour.

« Mais, même quand l'oiseau marche, on voit qu'il a des ailes. »

Quand une femme prêche, elle parle d'amour. On reconnaît le sexe de l'auteur à la haine furibonde que lui inspire tout ce qui peut rappeler, à cent lieues de loin, l'idée de la volupté la plus innocente. J'ai un fragment d'un de ces discours de femme *momière*, que je ne transcris pas ici, parce qu'au fond c'est une chose triste.

A Sienne, jolie ville de Toscane, deux enfants nus, hauts de

deux pieds, soutenaient l'écusson des armes de M. Bianchi, je crois, au-dessus de la porte cochère de sa maison, qui est bien à deux cents pas d'un couvent; les religieuses n'ont eu ni paix ni trêve que les enfants n'aient été démolis. En 1815, une auguste personne a fait enlever du musée du Louvre la Léda du Corrége : ce tableau a-t-il été détruit ou vendu par quelque fidèle du temps?

Ces deux traits d'histoire me font un plaisir infini.

Vous connaissez ces jolies îles d'Othaïti dont Cook et Bougainville vous ont donné l'amusante description. Des prêtres méthodistes y ont pénétré. Non-seulement on n'y fait plus l'amour,

Plus d'amour, partant plus de joie,

mais on y meurt de faim; les nouveaux chrétiens ne cultivent plus les champs, la population diminue. Ma foi, ils ont raison, une si triste vie ne vaut pas la peine de planter des pommes de terre pour la continuer.

Voilà Genève dans les hautes classes, et les hautes classes ont établi la mode. Je crois qu'un Génevois qui aurait la mine gaie et sans souci serait chassé de son cercle. Tout cela est parfaitement estimable, mais c'est bien triste.

Ici tous les hommes font partie d'un cercle, et il me semble que l'intérieur de la famille est si agréable, que dans cette ville de vingt-six mille âmes il y a au moins soixante cercles ou clubs.

A force d'imiter la Bible, ou ce que les commentateurs disent qu'est la Bible, les rapports des sexes sont devenus fort maussades. Le mari se lève à sept heures, travaille jusqu'à midi et demi, vient dîner rapidement, et de façon à se retrouver à deux heures et demie à son cercle, où il prend une demi-tasse de café. Il revient à son comptoir ou à sa fabrique, et le soir à sept heures court à son cercle, où il passe la soirée : il ne rentre chez lui qu'à dix ou onze heures.

Il faut convenir que ces cercles sont parfaitement organisés et avec tout le bon sens possible. On y a d'abord toute liberté, et ensuite tous les journaux, tous les rafraîchissements désirables, des vins excellents. On y trouve des compagnons de vie que l'on voit tous les jours depuis vingt ans, et avec lesquels on finit par prendre le langage et presque les sentiments de l'amitié.

Je vais me permettre une chose énorme ; si vous êtes une dame, daignez passer six pages, et, qui que vous soyez, croyez que j'amoindris ma pensée autant que possible, loin de chercher à la rendre scandaleuse et offensante pour qui pense autrement que moi. A Genève, on dit des injures à George Sand ; moi, je ne dis d'injures à personne.

Le législateur de Genève, c'est évidemment Calvin ; je viens de voir la petite fenêtre au-dessus d'une voûte servant de passage, et de laquelle il prêchait son peuple une fois ou deux par semaine[1].

J'ajouterai que j'estime fort Calvin ; sans doute il valait mieux que les prêtres romains de son temps. D'abord, sans avoir fait vœu de pauvreté, il est mort pauvre et a toujours vécu pauvrement. Il a formé un peuple sage et moral qui, après trois siècles, conserve encore l'empreinte d'un caractère individuel.

Il me semble que ce qui distingue Genève, c'est que les deux sexes s'y voient aussi peu que possible, ce qui me fait regretter ces bons jésuites qui vous disent : « Livrez-vous à vos passions, soyez jeunes, faites tout ce qu'on fait dans la jeunesse, et ensuite venez me raconter vos petits péchés. Si vous exercez quelque pouvoir dans l'État, laissez-vous diriger par moi, et comptez que vous aurez certainement le salut éternel et les plaisirs dans ce monde. Croyez en outre que je vous rendrai bien des petits services.

[1] Calvin, né à Noyon en 1509, vint à Genève en 1536 et y mourut en 1564. Le secrétaire de Calvin dénonça Servet, qui fut brûlé vif à Genève le 27 octobre 1553. Calvin prêchait que la liberté doit être interdite aux méchants.

En Italie, le pays le plus religieux du monde apparemment, tous les amours finissent régulièrement chaque année, huit jours avant Pâques.

Convenez que cette admirable religion jésuitique n'a qu'un défaut, c'est d'être un peu trop ennemie de la liberté de la presse et du gouvernement des deux Chambres. Ce n'est pas que, par goût, je n'aimasse mieux vivre sous la monarchie, telle qu'elle existait sous la régence du duc d'Orléans, vers 1720; mais comment faire reculer le temps?

Nous arrivons au grand problème qui va décider de la *civilisation du vingtième siècle*. La religion romaine ne peut pas absolument permettre l'*examen personnel*.

D'un autre côté, le gouvernement dont les peuples sont amoureux aujourd'hui ne peut pas exister sans l'*examen personnel le plus étendu* et sans la liberté de la presse (dont les écarts seront seulement réprimés par un jury toujours fort indulgent). Il est évident que si on osait écrire la vérité, il faudrait placer sur la porte de tous les palais des communes le mot MÉFIANCE. Or ce mot ne peut pas s'accommoder avec la religion de saint Augustin, qui dit : *Je crois précisément parce que c'est absurde*.

Comment ces deux grandes forces, la religion et la passion des peuples pour des Chambres discutantes, vont-elles s'arranger ensemble? Laquelle des deux l'emportera dans le cœur des hommes? Là est toute la destinée du vingtième siècle.

Calvin fit une paix entre ces deux ennemies, la religion et l'amour de la liberté. Il fit brûler Servet, qui voulait déranger cette paix; elle a duré près de trois siècles, jusqu'à l'avénement des *momiers;* et enfin cette paix, après elle, nous a laissé la curieuse république de Genève.

J'aurais pu faire un gros livre avec cette page, il suffisait d'entourer les assertions de preuves rapportées avec bonne foi; je n'avais que l'embarras de choisir; j'aurais été fort estimé peut-être, mais par qui? Au reste, c'est un beau sujet à étudier

que l'histoire de cette petite république de Genève. Sa grande affaire a été de résister au machiavélisme jésuitique du duc de Savoie, aidé quelquefois par la légèreté de la France.

Certainement Genève a plus fait cent fois pour la *morale* et pour la liberté que Chambéry, qui est restée sujette fidèle des jésuites et de ses ducs de Savoie. Mais une question m'étonne et m'intéresse profondément : aujourd'hui où est-on plus heureux, à Genève ou à Chambéry? Où voudriez-vous être né?

Voyez les mines réjouies de ces bons Savoyards. Quant à moi, après y avoir pensé longtemps, tout étonné de la conclusion qui se présentait constamment, je le déclare, je voudrais être né à Chambéry. Voici mes raisons : on y a moins d'esprit, sans doute; mais on y a un meilleur cœur, on y hait moins.

Les Génevois sont les premiers *hommes à argent* du Continent ; ils ont dans ce métier la première des vertus, celle de manger chaque jour moins qu'ils ne gagnent. Leur plus doux plaisir, quand ils sont jeunes, consiste à songer qu'un jour ils se verront riches. Même quand ils font des imprudences et se livrent au plaisir, ils choisissent des plaisirs champêtres et peu coûteux : une promenade à pied, au sommet de quelque montagne où l'on boit du lait. Hier mes amis sont allés au rivage du lac de Gers, à quelques lieues au-dessus de Saint-Gingolf.

Ce n'est point uniquement l'économie qui dirige le choix de ces plaisirs; le fond d'un cœur génevois est allemand et champêtre. Quand il est riche de bonne heure, le Génevois achète une maison de campagne, et il préfère, non pas celle qui est la mieux batie et où l'on peut donner des dîners, comme ferait un Parisien, mais celle qui a de beaux arbres *qui font songer*. L'idéal d'un Génevois, c'est de conduire un char à bancs, attelé d'un cheval passable, dans un beau pays, et lui-même coiffé d'un chapeau gris, avec une veste de toile.

J'ai rencontré ce matin, dans le bateau à vapeur, un réfugié politique, né à Berlin ou à Kœnigsberg, qui m'a bien étonné. Cet homme a l'esprit le plus net et le plus clair ; jamais son

expression n'exagère sa pensée, et sa pensée elle-même n'est point vague.

Dans cette foule de petits États allemands, qui ont une population de cent à deux cent mille âmes, le prince a soin de prendre à son service les trois ou quatre hommes nés vers 1800, et qui ont quelque esprit. Il les choie jusqu'à ce qu'ils se soient salis dans l'opinion par des mesures contre les Polonais ou autre démarche vilaine. Arrivés à ce point, le prince épie le moindre sujet de mécontentement, et les renvoie avec une pension; ce qui donne le moyen d'acheter quelque autre jeune homme qui annonce un talent dangereux.

Le réfugié m'a cité une vingtaine de noms, et il ajoute :

« Pour les gens qui avaient des priviléges dans leur famille et qui aiment la monarchie telle qu'elle était sous Louis XVI, en 1788, chaque lendemain sera pis que la veille, et cet état pénible peut bien durer encore quarante ans, jusqu'à ce que le sacrifice soit fait de bonne foi. Quelle longue source de mauvaise humeur ! »

Si je n'avais peur d'être pris pour un jacobin, j'ajouterais : On a tâtonné, il y a trente ans, pour imposer au peuple les nouveaux poids et mesures; il ne fallait pas, disait-on, choquer les habitudes.

Qu'est-il arrivé ? Des hommes de vingt-neuf ans aujourd'hui, nés depuis les nouvelles mesures, ont été habitués aux anciennes; et l'état de malaise à cet égard peut durer encore trente ans, jusqu'à la vieillesse de ces hommes qui ont vingt-neuf ans aujourd'hui.

Mon Allemand me dit : « La première chose à réformer parmi nous a l'air d'une misère, *c'est la façon d'adresser la parole à un comte.* »

J'ai vu ce soir que le Génevois a une antipathie, que je dirai instinctive et furibonde, pour l'esprit français, et je ne l'en blâme en aucune façon. Le plaisant, c'est qu'il veut à toute force parler de l'esprit français. Les chansons de Collé, de Fa-

nard, de Désaugiers, le mettent en fureur ; il ne conçoit pas l'ironie légère et la prend pour de la méchanceté. Le Génevois range *Gil Blas* parmi les livres les plus immoraux ; les *Mémoires de Bachaumont*, en trente-six volumes, le feraient grincer des dents.

Sous beaucoup de rapports, le caractère génevois se rapproche du caractère anglais ; mais la ressemblance n'est nulle part plus frappante que dans la fausse appréciation de l'ironie. Pas plus que l'esprit anglais, l'esprit génevois ne peut suivre le dialogue léger et spirituel de Regnard, le comique le plus gai des Français.

« Que feriez-vous, monsieur, du nez d'un marguillier ? » est inintelligible pour ces messieurs. Le génie profond et satirique de Molière leur convient beaucoup mieux ; toutefois la véritable comédie, pour les Anglais et les Génevois, c'est la comédie remplie de grâce de Shakspeare, qui peint les hommes tels qu'il serait, tant à désirer qu'ils fussent. Le mélancolique Jacques est plus agréable à leurs yeux que le misanthrope Alceste.

Un homme *parfaitement calculé* pour faire horreur aux Génevois, c'est Voltaire, qui fut si longtemps leur voisin. Voltaire avait fait border son jardin, à droite, par une double rangée de peupliers d'Italie, qu'il appelait ses *cache-Pictet*. Ce M. Pictet était à ses yeux le représentant du génie génevois, et comme il arrive toujours entre gens d'esprit, l'antipathie était réciproque. M. Pictet était fort savant et fort estimable.

On voit qu'une grande moitié de la littérature française agit à contre-sens sur l'esprit génevois. On peut dire que le fond du caractère français, gai, satirique, moqueur, libertin, chevaleresque, étourdi, échappe entièrement à une tête génevoise ; au contraire, ce qui est emphatique, raisonnable et triste : Nicolle, de Bonald, Bossuet, Bourdaloue, Abadie, va droit à leur cœur. Ils aimeraient *Clarisse* s'ils n'avaient appris qu'elle n'est plus à la mode à Paris. Montaigne, Marot, Montesquieu, doivent les contrarier beaucoup. En revanche, ils aiment la raison de Mar-

montel, de Barthélemy, de Laharpe, et tous ces plats écrivains *académiques*. Par un hasard singulier, le caractère génevois se trouve sympathiser à peu près complétement avec celui que la peur du retour de 1793 donne, depuis quelque temps, à la partie la plus riche de la nation française. Nos grandes dames seraient bien heureuses de devenir *momières;* elles s'ennuieraient beaucoup moins.

N'est-il pas glorieux pour une petite ville de vingt-six mille habitants de forcer le voyageur à consacrer trois pages à la description de son caractère? Ce voyageur serait bien embarrassé s'il lui fallait faire trois pages sur le caractère de l'habitant de Lyon, de Rouen ou de Nantes. Le curieux qui a vu Berne, Zurich, Bâle, et ce je ne sais quoi de *cotonneux* des autres villes de la Suisse, aperçoit bientôt nettement tout ce que Genève doit à Calvin.

J'aime beaucoup le Génevois jusqu'à l'âge de quarante ans. Très-souvent, vers cette époque, il a déjà mis de côté une petite ou une grande fortune ; mais alors paraît le défaut capital de son éducation : il ne sait pas jouir; on ne lui a pas appris à vivre dans des circonstances prospères; il devient sévère et *puritain;* il prend de l'humeur contre tous ceux qui s'amusent ou *qui en font semblant;* il les appelle des *gens immoraux*.

Un Génevois de cinquante ans est plus atrabilaire et incommode pour tout ce qui l'entoure qu'un Français de soixante-dix ans. A mesure qu'il vieillit, le Génevois perd de son amour naturel pour la liberté, sa haine pour le petit peuple augmente, mais il lui reste une tête éminemment logique, éminemment inséductible par les plaisirs de la bonne compagnie, et qui ne s'attendrit que pour les cordons. Je ne conçois pas comment tous les despotes de l'Europe ne choisissent pas pour ministres des Génevois riches, de cinquante ans. Ces ministres des finances seraient capables de leur refuser de l'argent à eux-mêmes.

Plusieurs Génevois sont très-instruits en droit public, citent Burlamaqui, et pourraient tenir tête aux plus intrépides raison-

neurs dans quelque chambre de députés que ce fût; ce seraient de petits Villèle.

Un Anglais me racontait que les Génevois riches se montrent très-friands de titres, de croix et d'autres babioles monarchiques. Il ajouta qu'à New-York les marchands qui vont se promener le dimanche choisissent de préférence les voitures de place qui ont de belles armoiries. A Paris, un fiacre qui aurait des armes sur sa portière ne serait pris par aucun marchand allant se promener le dimanche; cela aurait l'*air antique*; le bourgeois aspire bien plus haut que la noblesse, il veut être *à la mode*. Les curieux qui ont eu l'honneur d'aller au bal d'*Almack* me comprendront. Tel pair d'Angleterre, énormément riche, est primé toute sa vie par un petit lord, qui n'a que des dettes, et qui se croirait déshonoré d'adresser la parole à l'autre.

Les Génevois ont une manière de traiter les affaires nette, précise, inexorable, qui me convient fort. Vous avez fait une affaire de trente mille francs avec une maison; tout s'est terminé promptement et loyalement. Vous avez de nouveaux rapports après dix ans; cette maison vous fait observer que, lors de la première affaire, vous avez oublié de lui rembourser un port de lettre de sept sous.

Ces procédés-là me pétrifient, mais je les approuve infiniment. Un Génevois, deux ou trois fois millionnaire, était à Paris. Le jour de son départ pour Genève, il trouve sur le pavé de Paris un pauvre horloger de son pays qui vient d'être ruiné par une banqueroute; mais on lui a écrit de Genève que s'il arrive tout de suite il pourra obtenir une place vacante dans une grande fabrique de montres. L'horloger se détermine *à mettre ses derniers écus* pour courir la poste à frais communs avec le millionnaire qui, non-seulement ne lui fait pas grâce d'un centime, mais encore lui fait payer la moitié du prix des réparations qu'il a fallu faire à la voiture, en courant la poste.

Un homme pauvre et qui aurait le caractère triste trouverait de grandes ressources à Genève, dans les pensions; on m'en a

montré à la porte de la ville, à deux ou trois cents pas, dans lesquelles, pour quarante-cinq à soixante francs par mois, on est logé et nourri, savoir : déjeuner, café au lait excellent ; dîner à midi, passable et bourgeois ; à quatre heures, goûter avec café au lait ; et à souper, enfin, un plat de viande et salade avec légumes.

On paye par mois, et l'on peut par conséquent changer tous les mois. Les emplacements sont agréables, la vue générale l'une des plus belles du mode, comme on sait.

Dans la ville on trouverait également des pensions comme celles détaillées ci-dessus, à quarante-cinq, cinquante, soixante francs ; mais les chambres sont souvent tristes. En s'éloignant de Genève, les prix diminuent sensiblement ; à deux lieues on trouve de bonnes pensions à trente francs.

L'été, les pensions de la ville vont souvent passer trois mois à la campagne dans quelque jolie maison sur le bord du lac ; on m'en a montré une fort agréable sur la route de Thonon. On peut se faire recevoir à l'un des deux cercles littéraires, moyennant cent francs d'entrée et le don d'un ouvrage de deux ou trois volumes. La dépense annuelle est de cinquante francs. Vous pouvez lire par ce moyen tous les journaux possibles, les brochures, et vous avez à votre disposition une bibliothèque de cinq à six mille volumes. Beaucoup de gens, qui ont un intérieur peu aimable, passent leur vie au cercle, qui est toujours bien chauffé en hiver, de huit heures du matin à onze heures du soir. Il y a billard, échecs, etc. Le garçon de cercle vous vend du café excellent, de la limonade, etc. On peut emporter un volume chaque soir. — Ainsi, pension annuelle, à soixante francs par mois, sept cent vingt francs ; cercle, cinquante francs ; étrennes, cinquante francs ; total, huit cent vingt francs.

Reste l'habillement d'un homme triste, qui n'est pas une affaire bien chère ; un homme de cinquante ans est donc riche à Genève avec douze cents francs par an.

Mais si quelquefois cet homme triste prend la figure d'un être

sans souci, ou si on le surprend à lire *Jacques*, roman de George Sand, il passera pour *immoral* et personne ne lui adressera la parole dans son cercle.

Genève a produit plus d'hommes remarquables que Lyon sa voisine, ville de deux cent quatre mille habitants; c'est qu'à Genève, outre l'utilité insigne de l'éducation donnée par Calvin, l'amour de l'argent poussé à l'extrême :

1° Donne une *bonne logique*, chose capitale et qui manque presque tout à fait en France et surtout à Paris. Comptez le nombre des banquiers génevois qui sont venus à Paris avec trente louis dans leur poche et qui sont millionnaires avant cinquante ans.

2° A Genève, quelque peu de talent que l'on ait, dans un genre quelconque, on sait le mettre à profit.

Un horloger qui a le moindre petit talent pour écrire, par exemple, le cultive avec soin, et le soir, lorsque sa boutique est fermée, court écrire des articles qu'il vend aux journaux, ou des contes pour les jeunes filles, ou une explication de l'*économie politique*, la science génevoise par excellence, ou une traduction de Ricardo, ou un commentaire sur saint Matthieu pour tous les jours de l'année. Il n'y a point d'esprit, si l'on veut, dans ces livres; mais ils sont raisonnables, mais ils remplissent parfaitement leur objet. Or, comme on sait : l'*esprit qui sert à tout ne supplée à rien.*

Un médecin célèbre, et qui guérit ses malades, remarqua jadis que l'après-midi, de trois à six, il n'était pas fort occupé. Il fit savoir qu'il ne serait pas visible à ces heures-là, et se mit à travailler à des spéculations sur ce qu'on appelait vers 1810 les *papiers d'État* (la rente) des divers pays. Dans ses trois heures par jour, il a gagné cinq ou six cent mille francs.

Un médecin, d'une autre ville que Genève, aurait-il jamais eu cette idée-là? Et s'il l'avait eue, aurait-il conservé des malades? *La logique* est partout ici, chez le médecin comme chez les malades.

Puisque je parle des médecins, je dois dire que ceux de Genève sont admirables.

1° Ils daignent interroger leurs malades; 2° ils étudient leurs maladies; 3° ils ne font pas d'esprit en leur parlant; 4° ils ne mettent pas leur amour-propre à la promptitude des décisions. En cela, bien supérieurs à feu M. Dupuytren et à plusieurs docteurs vivants, gens d'esprit, qui font de l'esprit même avec leurs pauvres malades.

Je ne crois pas qu'aucun pays en Europe ait des noms supérieurs à ceux de MM. Prévost, Buttini, Maunoir, etc.; on sait de quelle renommée M. Jurine jouissait en Europe.

Je connais à Genève un médecin jeune encore, fils d'un homme aisé, qui aime son état, interroge son malade pendant trois heures avant de prendre une opinion, le vient voir quatre fois dans un jour, s'il le faut, avant d'écrire sa consultation; et, enfin, distribue à ses malades pauvres ce qu'il reçoit de ses malades qui sont à leur aise. Par malheur, sa faible santé le force à se retirer à la campagne.

Vers 1804, quelques Génevois faisaient un journal, la *Bibliothèque britannique*, que l'on pouvait toujours ouvrir avec plaisir, quand on était excédé du verbiage brillant et sans idée des journalistes français. Ce journal n'était décidément ennuyeux que quand il parlait *morale*; il voulait que tout le monde fût heureux *à la génevoise*. Comme il n'y a pas fabrique de livres et littérature nationale à Genève, ce journal n'était point obligé à mentir constamment, sous peine de se faire six ennemis mortels tous les mois. Jamais il ne tombait dans la *camaraderie*, cette plaie mortelle de la littérature et des journaux de Paris.

Comment voulez-vous qu'un pauvre diable d'homme lettré, qui habite Castelnaudary, choisisse les livres nouveaux qu'il faut pourtant acheter? Le rédacteur qui vient de porter aux nues, dans un journal estimé, la nouvelle traduction de... s'applaudit devant ses amis d'avoir tiré un article passable d'une des plus plates productions qui, depuis six mois, aient encom-

bré son bureau. Mais l'auteur est ami de son propriétaire, et, au moyen du journal, il veut entrer à l'Académie française; il calcule qu'il lui faut pour cela quatre cents articles louangeurs dépensés en trois ans.

Je crois qu'un Génevois, en pareil cas, se ferait scrupule, *comme d'un péché*, de tromper ses abonnés dans une affaire d'argent : l'achat d'un livre.

Qui le croirait: il y a à Genève un rival de Béranger; mais comme la chanson, toujours un peu satirique et libertine par essence, ne peut pas rapporter de profit dans un pays éminemment moral et triste, cet homme d'esprit est inconnu. Comme Buratti de Venise, il ne peut imprimer, et personne ne le connaît hors du *cercle* dont ses chansons égayent les promenades à la campagne. Je me garderais bien de nommer le poëte de Genève, et j'ai osé nommer Buratti de son vivant, quoique cet homme charmant vécût à Venise, pauvre ville qui expire sous le sceptre de plomb de l'Autriche. Je crois que, pour beaucoup de choses fort innocentes et très-nécessaires à mon bonheur, on est beaucoup plus libre en Autriche qu'à Philadelphie. Ma foi! vivent les jésuites!

M. Coindet, petit-fils de l'ami de Rousseau, a encore beaucoup de lettres de ce grand écrivain; plusieurs ressemblent à des pages de l'*Émile*. Je ne sais pourquoi on n'imprime pas ces lettres, dont j'ai pu parcourir des copies fort exactes. Il est une autre lettre du même auteur qui, tôt ou tard, verra le jour. Dans le genre tendre, passionné, sérieux, sans vaine hypocrisie, ce sera la plus belle page de la langue française.

J'étais à Bordeaux il y a quelques années; M. D..., député, un des hommes d'esprit de ce pays-là, et, chose singulière, nullement Gascon, m'assura qu'il existait encore plusieurs manuscrits non publiés de Montesquieu; apparemment les possesseurs sont dévots.

Grâce à l'incurie du gouvernement napolitain, les cinq sixièmes de Pompeï ne sont pas encore découverts; j'en suis ravi.

L'attention du public est réveillée, tous les deux ou trois ans, par une *belle bataille en mosaïque*, par *un joli faune en bronze*, etc.

Ce qui me frappe chez Montesquieu, c'est la façon de présenter la pensée; on reconnaît l'homme qui a dit : Dans le commun des livres on voit un homme qui se tue à allonger ce que le lecteur se tue à abréger. La loi agraire, l'usure à deux pour cent par an et non par mois et bien d'autres erreurs ne me découragent point. » Montesquieu était gentilhomme, mais il était aussi homme de robe; il comprenait que son importance dans l'État ne pouvait venir que du petit bout de rôle de *tribun du peuple* que les parlements s'adjugeaient de temps à autre. Quand je veux la vérité sur des points de législation, j'ouvre le hardi Bentham; mais lire cet Anglais ou son traducteur génevois, M. Dumont, est une rude corvée et qui m'attriste; tandis que lire Montesquieu, même lorsqu'il parle de fiefs, est une fête pour l'esprit.

Les gens riches de Genève méprisant, à ce qu'ils disent, c'est-à-dire haïssant Rousseau, son style n'a point trouvé d'imitateurs en ce pays, et il faut s'en réjouir. Michel-Ange disait : « Mon style est destiné à faire de grands sots; » et Jean-Jacques eût pu lui voler cette idée. Ce style comédien favorise l'hypocrisie, maintenant nécessaire à tous les Français, et donne de grandes facilités aux sots; voyez notre beau style actuel! tandis que leur stérilité naturelle est mise à une rude épreuve sitôt qu'ils veulent imiter l'admirable clarté de Voltaire, ou le *condensé* de Montesquieu. Quant au style plein de choses de Bayle, il est absolument impossible pour eux.

Le style génevois est *pénible* avant tout; on croit voir un attelage de bœufs qui labourent lourdement. Le Français de Genève est exact, mais toujours gêné. Ces messieurs veulent-ils prendre un style léger dans un conte sans conséquence, ils avertissent le lecteur de la légèreté grande. Le mot propre dans ce genre leur manque à tout moment; *mais* peuvent-ils dire avec Boileau :

Mais mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

Un livre génevois n'est jamais absolument vide.

Que dire du lac de Genève, qui ne semble exagéré à qui ne l'a jamais vu?

Les agréments du lac me semblent doublés depuis les bateaux à vapeur. J'avais affaire à Lausanne (à douze grandes lieues de Genève). L'*Aigle* m'y a conduit ce matin, faisant, je crois, quatre lieues à l'heure, et je suis revenu ce soir avec la même rapidité. L'*Aigle* a une forme extrêmement allongée, un tiers de plus que les autres bâtiments.

J'avais apporté un gros sac de livres; j'ai lu, ce qui était un peu ridicule et pédant sous les yeux des dames; j'ai étudié Calvin.

En 1509, ce grand homme naquit en France; en 1535, la réforme s'établit à Genève.

Calvin y arrive en 1536; son esprit austère l'en fait chasser; il se réfugie à Strasbourg; mais en 1541 il est rappelé et règne à Genève jusqu'à sa mort, arrivée en 1564. Ainsi Calvin a eu vingt-trois ans pour donner des lois à son peuple. Ce peuple aimait le plaisir, et d'abord fut rebelle; mais Calvin établit à Genève l'*inquisition* la plus terrible sous le nom de *consistoire*.

Tout ce qui a été dit de l'inquisition s'applique au consistoire, qui avait la *censure sur les actions*. Gruec a la tête tranchée pour avoir écrit; Servet est brûlé vif en 1553. Cette action couronna la vie du législateur de Genève. Il fut désintéressé comme un homme[1] exécré qui a régné sur la France. Calvin, tout-puissant à Genève, reçut toute sa vie, *pour chacun an*, cent cinquante francs en argent, quinze quintaux de blé et deux tonneaux de vin; son héritage fut estimé *trois cent quatre-vingt-cinq francs*.

Le frère de Calvin, qui s'était aussi réfugié à Genève, y vécut petitement et pauvrement de son métier de relieur; son frère ne lui fit pas avoir une belle place de finance.

[1] Robespierre.

On m'a montré il y a trois jours à Champey, à une portée de fusil de la porte méridionale de Genève, le lieu où l'Espagnol Servet, né en 1509 comme Calvin, fut brûlé.

Il fallait peut-être l'âme généreuse, bonne, irascible de Luther, pour porter les peuples *à douter de Rome*. (C'est la plus grande action des temps modernes.) L'esprit exact, l'éloquence inattaquable de Calvin étaient faits pour compléter la victoire.

Je dois à l'extrême obligeance de M. C. d'avoir parcouru pendant plusieurs heures des manuscrits autographes de Calvin, homme comparable à Lycurgue, et, comme le législateur ancien, exécré de tout ce qui est plat.

Quand on glisse sur le lac, le second plan du paysage est admirable, surtout du côté de Thonon. A la vérité, on ne voit pas le mont Blanc, on est trop près, la vue est arrêtée par les montagnes du second ordre, sur lesquelles repose sa base. Mais ces montagnes elles-mêmes sont d'un aspect admirable. Là se trouvait, presque vis-à-vis Lausanne, le fameux rocher de *Meillerie*. La description qu'en donne l'amant de Julie est toujours fort exacte. Seulement M. Séard, ingénieur de l'empereur Napoléon, a fait sauter la base des rochers de Meillerie, pour établir la magnifique route qui conduit au Simplon.

Mais lorsque l'on parcourt le lac de Genève, le premier plan du paysage, formé, en général, par des champs cultivés, est assez plat. On songe malgré soi au *produit* des terres, à la *fabrique*, etc.

Il en est bien autrement des lacs de la Lombardie; il est vrai que ce sont les plus beaux du monde. Le premier plan est aussi joli que le second est grand et magnifique. Rappelez-vous la vue de Belgirate (lac Majeur), la Cadenabia (lac de Côme), Salo (lac de Garde), etc., etc.

Dans tous les pays du monde le métier de marin rend les gens gais, ou du moins donne de la rondeur à leurs manières. Dans mon bateau à vapeur de ce matin, le caractère génevois

l'emportait sur le métier : le batelier était triste et refrogné. Comme il chauffait sa machine avec des bûches de bois blanc, qu'il prend, je crois, près d'Ouchy (le port de Lausanne), il s'est allé rappeler qu'un rival l'avait menacé d'introduire une livre de poudre dans quelqu'une de ces bûches. De là, menaces, exclamations, malheur, figure abominable à regarder.

Je rencontre une famille milanaise qui porte un nom allemand; naturel charmant et gai de la jolie madame Krm. Grand Dieu! quelle différence avec Genève et même avec Paris! Que d'esprit, mais que de naturel! Sans qu'ils s'en doutent le moins du monde, les bons habitants de Milan sont probablement à la tête de la civilisation.

En général, l'*homme bon*, c'est l'homme heureux, et le bonheur n'est pas de posséder, mais de réussir. Les Milanais ont été si heureux, d'abord de 1796 à 1799, et ensuite de 1800 à 1814, que, quoi que puisse faire l'Autriche, ils sont encore le peuple le meilleur et le plus aimable de l'Europe.

Remarquez que l'Autriche est juste et raisonnable dans tout ce qui n'a pas rapport à la politique. Ne lisez jamais le journal, ne parlez jamais d'aller à Paris, contentez-vous de faire l'amour ou de gagner de l'argent, et vous ne serez vexé que très-légèrement.

On prétend qu'à Vienne le décret pour le rétablissement des jésuites est signé; mais il est de fait que les prêtres du Milanais, assez bonnes gens, malgré leur habit, n'oseraient se permettre les refus d'inhumation et autres plaisanteries tristes qui paraissent chaque mois dans les *Débats*[1]. L'esprit de Joseph II semble encore l'emporter souvent sur les craintes qu'inspirent les libéraux et l'espoir de les dompter par les prêtres.

Sur le bateau à vapeur, nous nous enivrons de limonade gazeuse ; elle est excellente. Le bateau était rempli de petits traités religieux, distribués *gratis* par les *momiers;* il y en avait en

[1] Voir la croix de mission plantée à Angoulême en septembre 1837.

vers français d'une bouffonnerie incroyable. Il y a pourtant parmi ces *momiers* des gens bien élevés et qui n'ont pas d'autre langue maternelle que cette maudite langue française, si *moqueuse* et si *logique*. Il y avait aussi sur le bateau les fables de la Fontaine, avec commentaires par Charles Nodier; nous avons été édifiés des réflexions religieuses et monarchiques qui accompagnent la fable de messire Jean Chouart, ce curé qui allait enterrer son mort au plus vite.

Ce soir, à Genève, je suis allé au spectacle; il n'y avait là que des bourgeois peu riches, mais dans la ville de Calvin il n'y a pas de canaille. Si quelque spectateur parle trop haut et se conduit mal, il est Français ou Savoyard. La comédie choque la haute moralité des *gens du haut*. Les gens nés d'un père riche, et qui voudraient bien être salués avec respect par leurs concitoyens quand ils passent dans la rue, se sont donné le mot, dit-on, pour se loger sur le haut du coteau qui, vers le midi, sert de digue au Rhône, au moment où il sort du lac. Ces messieurs habitent généralement la rue qui commence vers l'hôtel de ville et dont les maisons donnent, par le côté opposé, sur la belle promenade de *la Treille*. Ces maisons sont tout simplement les mieux situées de l'Europe. Je ne vois à leur comparer que l'hôtel Rainville à Altona. D'un côté, elles sont dans une belle ville, et, de l'autre, elles ont immédiatement sous leurs fenêtres la promenade la plus brillante de cette ville; promenade qui est élevée de trente pieds sur la plaine, et dont les arbres en ont bien soixante.

Je trouve à l'orchestre un réfugié italien; nous faisons bien vite connaissance; il me conte des anecdotes incroyables dans le genre biblique et tartufe; mais cette partie de mon journal imprimé est déjà assez noire, je ne les insérerai point ici. Le parti libéral de Genève se défend vivement contre les *gens du haut*, et les libéraux sont trop occupés de leurs affaires pour donner dans toutes les exagérations du méthodisme anglais.

Mon réfugié meurt d'ennui ici; je l'engage beaucoup à faire

un effort et à quitter l'Europe pour quelques années; quoi de pire que la haine impuissante? Il hait la France qui n'a pas envoyé quarante mille hommes en Italie en 1830. Je conseille à cet homme aimable d'aller à New-York; comme ville réellement maritime, on y est peut-être moins triste qu'à Genève; les riches y ont sans doute les mêmes prétentions; mais leurs espérances sont encore au berceau. Il y a beaucoup d'activité en Amérique, lui disais-je; un homme qui sait quatre langues, et qui veut travailler trois heures par jour, gagnerait certainement cinq louis par semaine, etc., etc. Mais mon pauvre Milanais soupire; il m'a l'air d'être amoureux en son pays.

J'ai commencé ma journée par aller voir les tableaux et les vases antiques, belle collection de M. Lamy-Bernard, qui, ayant eu l'esprit de gagner une belle fortune avant cinquante ans, a l'esprit bien plus rare de savoir en jouir. J'ai vu chez M. Bernard plusieurs magnifiques tableaux sur porcelaine de M. Constantin. Dans deux cents ans, on ne connaîtra les fresques de Raphaël que par M. Constantin. Il faut juger ce grand artiste à Turin, dans le cabinet du roi, qui, n'étant encore que prince de Carignan, acheta treize ouvrages de M. Constantin, au prix de deux cent mille francs, je crois. A Paris, la manufacture de Sèvres refuse à M. Constantin de lui vendre des plaques de porcelaine au *prix marchand*: ces plaques, fort grandes (trois pieds de long sur deux de hauteur), valent de mille à deux mille francs.

Il y a quelques beaux tableaux, dit-on, chez *les messieurs du haut*, mais il aurait fallu subir l'arrogance de leurs portiers, et quand j'ai envie de rire, il me vient des épigrammes : alors je vois la vie du côté français, et je ne vaux plus rien pour les beaux-arts.

Je me promène longtemps sur *la Treille*. Il y a un rocher pelé exactement vis-à-vis et à une lieue de distance que je voudrais faire sauter; ce vilain rocher s'appelle la montagne de Salève.

L'hôtel de ville, où jadis j'ai acheté du bon Monti les pre-

mières estampes que j'aie eues en ma possession, est un édifice du moyen âge, exact et étroit, dans le style des maisons de Florence. Par hasard cet édifice est *précisément romantique ;* il rappelle Calvin.

Un Français qui a de l'esprit, mais qui est un peu sujet à répéter l'esprit des autres, m'a entrepris sur Calvin, dont il m'a dit beaucoup de mal. Sans doute il répétait les phrases de l'*honnête* biographie Michaud, dont il porte partout avec lui les cinquante-quatre volumes.

— Vous aurez beau dire, monsieur, Calvin aimait la vertu, telle qu'on la comprenait de son temps; il y marchait par le chemin le plus direct, et même en faisant brûler Servet. Mais ce ne fut pas un homme estimable comme nous l'entendons aujourd'hui, demandant pour soi la croix d'officier de la Légion d'honneur et une *recette de ville* pour son fils.

On m'est venu chercher pour aller à Saint-Pierre; c'est à peu près la cathédrale du pays. M.... prêchait. Je comptais que son sermon me ferait l'effet d'un de ces articles de *haute politique* payés aux bons faiseurs par les journaux vendus au ministère. J'ai été frappé, dès mon entrée dans le temple, par des phrases simples et de bon sens. Ce style me rappelle l'excellent français des *Mémoires de d'Aubigné*, ce serviteur de Henri IV, qui ne le flatte pas, et fut réduit à venir mourir à Genève en 1630. Au lieu de me moquer, je suis attentif; je ne vois l'hypocrisie nulle part; bientôt j'ai les larmes aux yeux. M.... prêchait sur la charité, et je finis par donner au collecteur *tout l'argent blanc que j'avais sur moi* (locution du pays).

A Genève on dit : Un tel fut mis en prison, *dès lors* il jouit de la liberté. *Dès lors* est là pour *ensuite.* Vous trouverez dans les annonces de la *Gazette de Lausanne* des avertissements menaçants adressés aux jeunes gens qui ont eu l'audace de séduire des demoiselles appartenant à la république et canton de Vaud. Ces avertissements plaisants sont à la seconde personne du pluriel : « A vous, François Monod, natif de Montru, qui, après une

longue et imprudente fréquentation, avez eu l'imprudence de séduire Jeanne Serang, etc., etc. »

Ces avertissements sont tout ce que je trouve de plaisant dans les gazettes suisses ; c'est là qu'on peut faire provision de locutions singulières, appartenant au français-suisse. Souvent on reconnaît des façons de parler nettes et significatives de notre excellent français du dix-septième siècle, si supérieur aux phrases *nombreuses* si fort prisées par l'Académie actuelle. Un être empesé et qui prétend aux honneurs de la littérature aurait vergogne de dire quelque chose nettement et vivement.

Je pense aux ridicules des Académies, parce que j'ai dîné aujourd'hui avec un être bien plaisant : c'est un savant de Genève. Réellement cet homme a une excellente mémoire, et c'est beaucoup dans son métier. Il peut répéter exactement tous les raisonnements de Montesquieu et d'Adam Smith, que jadis il apprit par cœur ; il sait aussi par cœur une grande partie de Tacite, les meilleurs vers de Voltaire, trois ou quatre mille dates, et enfin les noms successifs de tous les souverains qui ont occupé les trônes de l'Europe, depuis Constantin et Charlemagne jusqu'à Napoléon.

Le *pédantisme* des savants de Paris est tout en réticences et en sourires de satisfaction. Ces messieurs vous font comprendre, avec une politesse exquise, qu'une découverte dont vous leur parlez ne peut pas exister, car ils ne l'ont pas expliquée. Ou bien c'est une chose extrêmement ancienne, oubliée et passée de mode, qui a été cent fois expliquée [1]. Souvent, quand ils trouvent la société trop gaie et *se permettant de tout dire*, ils gardent un silence digne. Placés par la maîtresse de la maison autour d'une table à thé, s'ils sont comme forcés de rompre le silence, ils ne s'adressent à personne en particulier, ils *professent*, mais c'est avec toutes les grâces du collége et toute la réserve de la

[1] Historique ; l'anecdote dont ceci est le résumé ne peut se raconter encore.

politesse la plus prudente. Le pédantisme du savant de Genève, au contraire, est tout positif et en dehors; il irrite les indifférents et amuse les connaisseurs. Assurés de briller par la mémoire, qui n'est pas ridicule ici, ils prennent la parole sur toutes choses et avec empire. Comme on ne rit pas à Genève, ils ne courent aucun danger; leur mine seule, à Paris, passerait pour une caricature méchante.

Mais passons sur ce ridicule outré de mine et d'expression, que fait naître l'absence du *rire* à Genève; il faut reconnaître qu'il y a beaucoup de savoir en ce pays. On y lit attentivement les cinq ou six bons ouvrages qui paraissent chaque année en Europe; et comme les Génevois savent les langues, ils lisent le bon livre qui paraît à Londres, avec autant de facilité que celui qui paraît à Berlin ou à Pavie; seulement, s'il y a le moindre trait d'imagination dans ces livres, le caractère national s'en irrite et le livre est déclaré *léger*. Je voudrais bien voir les premiers jugements qu'ils portèrent sur Montesquieu en 1755.

Cette *logique*, qui manque si souvent à leurs voisins de France, les Génevois en font excès; ou plutôt, ces âmes, emmaillottées dès l'enfance dans la prétendue morale que des gens payés tirent de la Bible, ne comprennent pas que la logique est un instrument universel, qui sert *à ne pas se tromper*. Elle s'applique aux intérêts de l'amour, ou de la jalousie, ou des plus folles passions, exactement comme à l'art de gagner six pour cent par an en vendant et achetant à propos du trois pour cent français. La logique n'a garde de se charger de la responsabilité de choisir les vérités; elle vous fait voir tout simplement la vérité sur l'objet auquel vous pensez.

Je viens de rencontrer des femmes charmantes au petit pont suspendu, devant le bastion Saint-Antoine; ce sont de belles Allemandes, ayant de l'esprit sérieux dans les yeux. Comme ce pont a quatre pieds de large, j'ai pu les voir fort bien, sans tomber dans ce regard insolent que les Allemands reprochent tant

aux Français. Le genre de beauté génevois consiste, quand il n'est pas strictement allemand, dans de grands traits à la florentine, embellis par une extrême fraîcheur. Le défaut de cette beauté, c'est quelquefois la lourdeur du menton et des ailes du nez, et pour l'expression l'air insignifiant, l'air d'un beau mouton qui rêve. Rien n'est au-dessus d'une belle Génevoise de dix-huit ans ; mais sur une figure si pure, et où toute gaieté est difficile, le *momiérisme* fait des ravages affreux. Au contraire, la dévotion jésuitique embellit une belle Milanaise (madame Marini, contrada della Baguta).

— Lac de Genève, le dimanche ..... 1837.

J'ai profité ce matin du magnifique bateau à vapeur l'*Aigle*, qui fait le tour du lac en neuf heures. Nous nous sommes arrêtés deux heures à Vevey. J'ai vu un lit brodé (à peu près comme celui de Louis XIV, je ne parle pas des dorures) ayant appartenu à une femme aimable, qui est en exécration à Genève. Nous avons passé devant Ouchy, le port de Lausanne, Villeneuve, Saint-Gingolph et Thonon. A la hauteur de Vevey, les hautes montagnes, chargées de bois noir, se précipitent vers le lac par des pentes de soixante degrés, qui donnent sur-le-champ au paysage un caractère tragique. Je n'ai point fait d'aimable rencontre aujourd'hui ; les madame K... sont rares, et comme il faut varier sa vie quand on est en mer, je prends le parti d'écrire.

Les villes de province haïssent Paris et l'imitent; il est plaisant de voir ces deux dispositions se succéder tous les quarts d'heure dans l'âme d'un provincial. A Genève on hait Paris, et heureusement on ne l'imite pas, mais on en parle sans cesse : un savant génevois s'estime parce qu'il a dîné chez madame de Rumfort, et parle trop souvent des petites circonstances de ces dîners honorables pour lui. Mais, tout en se targuant des marques de considération reçues dans cette moderne Babylone, sa moralité cherche toujours à rabaisser cette ville de l'*ironie*, et

dénonce sourdement les petits péchés de Paris. Ces savants ne voient pas le triomphe que je veux leur annoncer : dans quinze ans, si Henri V et les bons jésuites ne reviennent pas nous égayer, Paris sera aussi triste que Genève l'est aujourd'hui ; mais alors que sera Genève ? Peut-être la morale aura mis tout le monde en fuite, et Genève ne sera plus qu'un village, où tout le monde sera habillé de noir. En France, nous nous *anglisons*, et nos fils s'ennuieront encore plus que nous.

Un de ces pédants me parlait de M. le duc de Laval, ambassadeur à Rome en 1824, et qui osait engager à dîner les *libéraux ;* mais ce n'était rien de louer cet homme aimable ; il voulait prendre son ton léger et imiter ses mots si gais ; que n'ai-je le talent de Collé ! Figurez-vous quelque chose comme un heiduque qui a emprunté les habits de son maître, et qui veut singer les manières d'un grand seigneur au balcon des Bouffes.

Si ces savants voulaient bien ne jouer aucun rôle et être tout simplement eux-mêmes, ils seraient peut-être des hommes du premier ordre. Mais du jour où les provinciaux *oseront être eux-mêmes*, il n'y aura plus de provinciaux.

Je prends ce respect pour la science des savants génevois dans l'exemple de leur soirée : on m'assure qu'ils la passent à travailler ; ils donnent tout au plus une heure au monde et reviennent à leurs livres. Le savant français, même quand il est dans son cabinet, est tourmenté par l'idée que la veille au soir il a manqué un récit qu'il a voulu faire chez madame de..., ou bien il a été gauche dans une discussion qu'il a osé soutenir contre un véritable savant, M. Arago ou M. Letronne.

Une dissertation qui fait époque dans la science, ou un beau poëme, doivent conduire leur auteur parisien à la chambre des députés, ou, s'il ne peut être élu, du moins à la chambre des pairs ; on ne trouve plus de gens qui aiment aveuglément le genre dans lequel ils s'escriment. (Je soupçonnerais, au contraire, qu'il est possible qu'un savant génevois ne songe qu'à conquérir l'estime d'un autre savant qui habite Upsal ou Édim-

bourg, et qui est juge compétent.) Ainsi, le ridicule génevois consiste en ceci : se moquer, se scandaliser de la ville immorale, et pourtant en parler sans cesse et essayer d'en prendre les grâces. Eh ! messieurs, oubliez Paris et ne dites plus d'injures à George Sand ; surtout, ne jugez pas son talent, contentez-vous de le haïr ; car il a peut-être d'autres opinions que vous, touchant certains problèmes sur lesquels la vérité ne sera jamais démontrée.

J'ai retrouvé mon réfugié italien dans un joli jardin attenant à Vevey ; nous dînons ensemble, et fort bien, aux *Trois-Couronnes*. Je lui raconte mes remarques.

— Est-ce que je n'exagère point en noir? lui dis-je.

—Non, répond-il, vingt voyageurs m'ont dit les mêmes choses, avec plus ou moins d'accent, suivant qu'ils sont plus ou moins frappés des détails de physionomie. Au reste, tenez-vous aux faits que voici :

Les gens du *haut* ont la maladie de la *haine*, comme chez vous. Ils exècrent deux choses : la liberté de la presse et J.-J. Rousseau ; ils ont été outrés de la belle statue de Pradier, et cependant sans Rousseau Genève ne serait pas plus célèbre que Hambourg ou Amsterdam ; ce serait une ville à argent, et voilà tout. Si demain l'on déclarait, ajouta le réfugié, que, moyennant une souscription de quatre cent mille francs, la statue de Rousseau sera jetée dans le lac, la somme serait souscrite en une heure, le temps matériel d'aller d'une maison à l'autre.

Un homme d'un cœur ferme a établi un journal libéral, que les *gens du haut* essayent d'étouffer par leurs mépris ; la passion les aveugle ; ils ne voient pas que c'est à leurs *mépris prétendus* que ce journal doit la vogue. Il est, d'ailleurs, assez bien fait, et tout ce qui n'habite pas encore les rues du haut le lit avec empressement. Au moment où il paraît, il interrompt les affaires.

Ainsi, me disais-je, en voguant sur le lac, les gens riches de Genève tombent dans la même duperie que les nôtres ; ils se donnent le malheur de *haïr* et d'*avoir peur* ; ils se soumettent à

un supplice effroyable, et qui surpasse de bien loin tous les maux que les jacobins vainqueurs pourraient leur infliger. Il y a plus, leur haine trop visible excite leurs ennemis à ne pas faire de fautes de logique, et augmente leurs périls.

Pour tout ce qui est très-noble et très-riche, le lendemain est toujours pire que la veille, et Henri V serait à Paris, entouré de cours prévôtales, agissant comme à Grenoble en 1816, que la haine et la peur ne seraient pas moindres. Des gens tellement faits pour être aimables, que, malgré leur tristesse, ils le sont encore cent fois plus que leurs rivaux, salissent leur grâce par de l'*hypocrisie*.

On parlait hier soir chez madame N... des environs de Damas et de la fameuse tourte à la crème et au poivre qui, dans les *Mille et une Nuits*, amène la reconnaissance d'une mère avec son fils. Tout à coup, le voyageur, qui contait à ravir, se souvient qu'il a passé dans le lieu où saint Paul fut *ébloui*, et voilà une *tartine religieuse*, passez-moi ce mauvais mot. Elle dure cinq minutes; j'ai envie d'y répondre, car, enfin, je passe pour *libéral*, et cela a l'air d'une pierre jetée dans mon jardin. Je prends sur moi de garder le silence; je me dis que l'aimable voyageur pense sur saint Paul comme moi.

Mais quand je faisais ce raisonnement *in petto*, tout le monde a pensé aux mêmes choses, et la gaieté est à cent lieues.

J'estime beaucoup la prudence, la logique, la science des Génevois; et, quoique je leur dise des injures, je vais leur demander un service. Genève peut arrêter la décadence de la littérature française : nous en sommes à Tacite; elle peut nous empêcher de tomber jusqu'à Claudien, et ensuite à Ausonne.

Tôt ou tard les provinciaux et les étrangers s'apercevront que tous les articles des journaux français sont dictés par la *camaraderie;* on ne lira plus les jugements littéraires des journaux de Paris, on ne leur demandera que ce qu'ils peuvent seuls fournir au monde, de l'*esprit actuel* et qu'il est impossible de révoquer en doute : par evemple, l'article du *Charivari*, que je viens de

lire ce matin (24 juin 1837), sur les poëtes versifiant pour la cour.

En ce genre personne, de longtemps, ne pourra lutter avec les écrivains français.

Mais rendre compte d'une relation de voyage ou d'un bon livre d'histoire, qui vient de paraître à Paris ou à Londres, c'est ce qui leur est absolument impossible par la grande raison qu'avant tout il faudrait le lire, et ensuite se donner le temps de le comprendre. Par exemple, aucun d'eux, l'an passé, n'a parlé d'une façon raisonnable de l'*Histoire de Naples*, par le général Coletta, qui n'a d'autre défaut que d'être écrite en florentin.

Si un général, conseiller d'État, comme l'était M. Coletta avant son exil à Florence, publiait un livre à Paris, les gens qui s'aviseraient de le critiquer y gagneraient le nom d'*écrivains cyniques*, comme M. de Broë disait à Courier, et le général aurait, par ses amis, comme chose *de convenance*, un article louangeur dans chaque journal.

Mais, grand Dieu ! combien je me suis écarté de mon idée ! Je voulais dire que *le journal littéraire*, indiquant les livres qu'il faut acheter et donnant une idée des autres, ne peut être fait qu'à Genève.

Le rédacteur en chef, en sa qualité de Génevois, sera :

1° Inexorable; 2° attentif à gagner de l'argent; et 3° savant.

Il payera fort cher les articles qu'il fera venir de Paris, il les jugera et n'admettra que ceux qui ne mentent pas et ne font pas bâiller le lecteur outrageusement.

Comme l'ancien *Edimburgh Rewiew* de M. Jeffrey, le journal génevois ne nommera point les auteurs des articles; jamais le rédacteur en chef n'écrira d'articles.

Si le *journal littéraire* a le courage de dire la vérité sur tout, excepté, bien entendu, sur les gouvernements de la France et de Genève, en trois ans il aura une réputation européenne; c'est-à-

dire, pour parler génevois, qu'il gagnera beaucoup d'argent. Le seul inconvénient pour le rédacteur, c'est qu'il ne pourrait pas voir la société *du haut;* jamais les dames *momières* ne lui pardonneraient de rendre compte avec louange (comme il le devrait) de *Lélia* ou du *Lys dans la vallée*. Or qu'est-ce que la littérature française pour la généralité des hommes qui lisent en Europe, sans George Sand ou M. de Balzac?

Voici les obstacles à ce beau projet: je crains qu'il n'y ait pas dix personnes à Genève qui comprennent les *Lettres persanes*, et cependant il y a cent ans que cet esprit-là *perd son imprévu*.

On comprend bien plus facilement en ce beau pays les vérités qui tiennent à l'économie politique que celles qui touchent à l'analyse fine du cœur humain et à la littérature. Cette analyse, toujours raisonnable, tombe infailliblement dans la lourdeur. Ne serait-ce point qu'on veut, avant tout, être religieux et moral? Or le rédacteur en chef du *journal littéraire* devrait avoir assez de bon sens pour sentir que dès que la littérature se propose *une fin morale*, elle devient à la fois bien respectable et un peu ennuyeuse.

Si je me souvenais encore des injures adressées à George Sand, je dirais que cette inaptitude complète à l'analyse fine du cœur humain pourrait peut-être se guérir en prenant une tasse d'excellent café, le matin, quand le temps est beau, et essayant ensuite de lire dix pages du *Paysan parvenu*, de Marivaux.

Supposons que ce régime ou tout autre produisît une guérison complète dont les symptômes seraient:

1° Ne jamais dire d'injures, car il est plus facile de trouver des moines que des raisons, dit Pascal;

2° Pouvoir écrire dix pages de suite sans faire intervenir Bossuet et le gros canon de la morale.

Je crois que le bon sens génevois, dégagé des nuages du *momiérisme*, verrait bientôt que toute la question littéraire de notre époque est dominée par deux faits:

1° Un quart des appartements occupés jadis à Paris par la

bonne compagnie ont été envahis par des paysans enrichis (comme à Rome, sous Genséric, en 570);

2° La bonne compagnie, dont l'office, il y a cent ans, était d'être juge suprême de l'excellence littéraire, est devenue juge *et partie*, et applaudit à un sot livre, uniquement parce qu'elle diminue la peur qu'elle se fait, mal à propos, du retour de 93.

Nous marchons vers un régime tel, que le roi qui régnera en 1880 aura exactement la dose de pouvoir dont jouissait ce roi Guillaume d'Angleterre, qui vient de céder la couronne à une jeune fille[1].

Il n'y aura plus de cruautés, parce qu'il n'y a plus d'abus atroces à réformer. Où sont les abus atroces?

PARIS S'ENLAIDIT.

Un Anglais de mes amis me disait hier : Votre Paris s'enlaidit tous les jours sans que MM. les échevins de la ville daignent s'en apercevoir. Vous savez que j'ai pris plaisir à arranger un joli appartement, rue des Petits-Augustins, près la rue Jacob; eh bien! je viens de donner congé. Cet appartement est rendu inhabitable par la machine à vapeur d'un imprimeur voisin. Si j'ouvre ma fenêtre le matin, pour prendre l'air, je trouve une odeur abominable et mon linge est couvert de petites paillettes noires, qui deviennent des taches affreuses pour peu qu'on y touche. Je me suis plaint; on m'a répondu qu'il y a toujours une enquête *de commodo et incommodo* avant l'établissement de la cheminée d'une machine à vapeur. Quelques épiciers et cordonniers du voisinage sont appelés, et l'on donne cent vingt francs au plus récalcitrant. Quant aux propriétaires voisins, ils ne veulent pas contrarier le riche manufacturier qui dispose de plusieurs voix. L'affaire dépend aussi de certains chefs de divi-

[1] Victoria Ire, née le 24 mai 1819, reine le 20 juin 1837, à la mort de Guillaume IV.

sion ; mais ils demandent deux cents francs par an, tant que la machine existera, et l'on se hâte d'accéder à cette exigence.

Mon Anglais continua : Il faut abandonner, dit-il, le Paris actuel ; il y a là, comme vous dites en France, trop de droits acquis, et *acquis* est bien le mot. Je voudrais une loi portant qu'il faudra obtenir l'autorisation par une loi pour établir des machines à vapeur au nord du boulevard et au couchant de la rue du faubourg Montmartre. Le Paris de 1900 sera probablement vers Mousseaux, et que d'injures les journaux de ce temps-là n'adresseront-ils pas à l'imbécillité des administrateurs de 1837, qui n'eurent pas l'esprit d'acheter d'avance quelque terrain vers Mousseaux ou Tivoli, pour servir de places et de jardins publics au nouveau Paris !

Vous savez que fort souvent, à Londres, nous avons un brouillard épais et fétide, tandis qu'à deux lieues de la ville on jouit d'un soleil passable ; voilà le sort qui attend votre joli Paris, si vous ne modifiez au plus tôt la loi qui permet d'empuantir le boulevard par une machine à vapeur, en graissant la patte à qui de droit. Vous me direz que j'ai trop mauvaise opinion des chefs de bureaux ; voyez la largeur donnée à la rue Godot-de-Mauroy, et là il n'y avait pas de prétexte, on taillait en plein drap. Faites-donc une loi d'après laquelle on ne pourra établir aucune rue de moins de trente-six pieds de large au nord du boulevard et de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, et à l'ouest de la rue qui va à la barrière Blanche. Exhortez les vénérables têtes à perruque qui dépensent le budget de Paris à acheter le jardin de madame la comtesse de Rumfort et quelques autres, et déclarez qu'il faudra une loi pour bâtir sur ces terrains achetés.

— Genève, le ..... 1837.

J'ai fait mes adieux à Genève. Combien j'aimerais à passer huit jours à Vevey ! Je louerais une chambre sur la montagne, à une grande lieue de la ville. Je suis touché, à ce voyage-ci, de

ce point admirable, où les montagnes sévères et couvertes de sapins se rapprochent du lac, remplacent l'ignoble champ cultivé et donnent au paysage un si grand caractère.

Les industriels me le pardonneront-ils ? Pour les gens un peu au-dessus du vulgaire, la perspective du *gain annuel* qui récompense les travaux du gentilhomme campagnard s'oppose net aux sensations sublimes que les sonnets de Pétrarque ou la musique de Mozart donnent à certaines âmes ; à la vérité, ces âmes-là ne sont pas destinées à avoir dans le monde un avancement rapide et déplaisent souverainement aux députés épais ou aux commis avides qui disposent de ce même avancement.

Quoi qu'en disent les *gens du haut* à Genève, et quoique certainement Rousseau tombe souvent dans l'emphase, cent fois moins cependant que M. de Chateaubriand ou M. de Marchangy, c'est à lui uniquement que le lac de Genève est redevable de cette *disposition à l'aimer*, qui se trouve dans tous les cœurs et qui rend impossible toute plaisanterie contre ce beau lac. Que serait-ce, si Genève, au lieu d'être *barême* et *momière*, avait les mœurs douces de Milan !

Vous voyez un Génevois se jeter par la fenêtre, disait M. le duc de Choiseul, jetez-vous après sans balancer : il y a dix pour cent à gagner.

J'ai fait une dernière promenade sur la route de Thonon ; j'ai trouvé l'inscription suivante sur la porte d'un petit cimetière gothique, dont les murs tombent de toutes parts sous la main du temps :

> La mémoire des morts demeure
> Dans les monuments ruinés ;
> Là, douce et clémente à toute heure
> Elle parle aux fronts inclinés.

Comme je descendais de la tour de Saint-Pierre, songeant déjà au brouhaha de la vie de Paris, mon correspondant me remet une lettre qui change tous mes projets. A Paris, on n'est pas

toujours heureux, tant s'en faut; mais on a toutes sortes de facilités pour satisfaire les penchants de l'âme que Paris vous a laissés. Enfin, quand on l'a bien connu, on ne peut guère être heureux ailleurs que pendant des instants, et comme par contraste.

Les affaires qui me rappelaient à Paris ont pris une tournure avantageuse sans doute, mais précipitée. Ces affaires sont actuellement à Port-Vendres; il faudra de Paris écrire dix lettres, en attendre les réponses avec impatience, et peut-être finir par courir à Port-Vendres. Toutes réflexions faites, j'aime mieux y aller d'ici. Ce qui me séduit, je l'avoue, ce sont les soixante lieues de Lyon à Avignon, que je ferai en neuf heures; au lieu d'une fatigue, c'est un plaisir.

Je viens de dire ma résolution à un capitaliste génevois qui justement, lui aussi, a une petite affaire à Alger; je m'en charge. J'aurai, à mon choix, une commission de tant pour cent, ou part au bénéfice.

— Genève, le ..... 1837.

Une maison *du haut* a fait venir précieusement d'Angleterre une *cuisinière sérieuse*. Ne croyez pas qu'il s'agisse d'une cuisinière qui ne fait pas la cuisine à la légère : qu'importent les sensations gastronomiques à une famille qui entreprend de restaurer en Europe les grands intérêts monarchiques et religieux? Il s'agit d'une cuisinière *qui ne rit jamais*. Croirez-vous ce fait, ô lecteur bénévole !

— Lyon, le ..... 1837.

La route de Genève ici, par le *Fort-l'Écluse* et le long du Rhône *qui se perd*, pourrait passer pour sublime si l'on comparait ses aspects à ceux des grandes lignes plates, grises, nues, des campagnes qui environnent Paris. Mais l'intérêt du paysage ne suffit pas; à la longue, il faut un intérêt moral ou historique.

Alors il y a *harmonie* fort agréable. *Le Mozart de cette harmonie*, c'est lire Tite-Live dans la campagne de Rome, à Pozzolo sur le lac d'Albano, par exemple.

J'ai revu Ferney, à deux lieues de Genève. On s'étonne aujourd'hui de l'exiguïté de cette habitation d'un homme qui avait cent mille livres de rente de 1760, ce qui veut dire deux cent cinquante mille de 1837, vu l'augmentation du luxe nécessaire et les exigences d'une vanité croissante. Car il ne faut pas estimer les sommes d'argent notées dans l'histoire uniquement par la différence de la valeur du marc d'argent à deux époques, mais bien par les *dépenses de luxe*, indifférentes en 1760, et dont l'absence déshonore un homme en 1837.

La position de Ferney était habilement choisie, *militairement parlant*. Voltaire, d'un décret de *mandé pour être ouï*, lancé par le parlement de Paris ou par celui de Dijon, pouvait en cinquante minutes se trouver en pays de liberté. Sans doute, les petites républiques suisses, toujours timides et déjà dévotes, comme le montre la haine de M. Haller de 1760, l'auraient bientôt rendu, mais le ministre des affaires étrangères pouvait être ennemi des parlements et ne pas le demander d'une certaine façon ; mais en quelques heures Voltaire pouvait aller en Prusse, c'est-à-dire à Neuchâtel.

Nous jugeons bien ridiculement de la position de Voltaire, au milieu du régime presque légal que ses plaisanteries nous ont valu. Pendant les vingt premières années de son séjour à Ferney, il put regarder avec inquiétude tout courrier arrivant au galop par la grande route de France. Voltaire avait la certitude d'être exécré par deux des grands corps de l'État, le clergé et les parlements, dont il avait montré la cruelle ignorance à propos de dix affaires, et enfin lors du meurtre du chevalier de la Barre et des Calas. La cour eût été bien aise de voir houspiller et avilir cet insolent poëtereau *dont on parlait trop*. Il y avait déjà longtemps que le garde des sceaux lui avait dit : — Sachez, monsieur, que si jamais la *Pucelle* paraît imprimée, je vous ferai

pourrir dans un cul de basse-fosse. Or cette *Pucelle* fut bientôt imprimée.

Pour résister à tant d'inimitiés, si bien motivées, Voltaire aurait dû renoncer à écrire, et se faire oublier. Mais une telle contrainte était au-dessus de ses forces ; il avait horreur de l'idée d'être oublié bien plus que d'une Bastille éternelle, et tous les six mois lançait un pamphlet.

Personne en France n'a montré autant de bravoure que Voltaire. En vain saisissait-il toutes les occasions de faire une cour servile au maréchal de Richelieu et au duc de Choiseul, sa sécurité était perdue si elle était attaquée. Le lendemain de sa mise en prison, MM. de Richelieu et de Choiseul auraient dit : Mais pourquoi donc ne l'y avoir pas mis dix ans plus tôt? Le duc de Richelieu se fût moqué de lui six mois durant, avec une extrême gaieté, s'il l'eût vu en prison ; puis l'eût oublié. Le clergé eût donné pour cent mille livres de *bénéfices* aux fils et aux neveux du magistrat qui le tenait en prison ; on eût offert à la favorite la nomination à deux ou trois abbayes de quarante mille livres de rente.

On eût donné deux ou trois évêchés aux protégés de madame la duchesse de Grammont, et le duc de Choiseul se fût enfin aperçu qu'un jour Voltaire, revenant à Paris, pouvait éclipser la majesté royale.

Tous ces dangers étaient réels, même aux yeux de l'homme le plus froid, et Voltaire avait une imagination puérile qui les centuplait! Sa sécurité ne reposait que sur la déraison et le manque d'accord des gens tout-puissants, qu'il battait en brèche. Bien plus, il offensait essentiellement le roi.

Une fois jeté dans le château fort des îles Sainte-Marguerite, il y était pour vingt ans. Tous les gens de lettres applaudissaient à cette prison. (Voyez les Mémoires de Collé, de l'avocat Marais, et beaucoup d'autres.)

Voltaire, on ne saurait trop le répéter, fut l'homme le plus brave de son siècle.

A Ferney, on m'a débité de nouveau le conte que l'on me fit il y a dix ans. Voltaire, en homme d'esprit, qui n'est jamais compris par les gens épais, voulait tout faire par lui-même; il avait tracé avec sa plume le plan du château qu'il faisait bâtir. Il avait indiqué les murs par un trait; mais quand on fut au premier étage, toutes les pièces parurent petites, et on s'aperçut que, dans le plan, Voltaire avait oublié l'épaisseur des murs. Mon grand-père, qui est allé cinq fois voir Voltaire à Ferney, m'a raconté les peupliers *cache-Pictet*, l'aventure de l'aiglon maigre, et croyait à l'épaisseur des murs oubliée. Bien plus, Voltaire, avec ses cent mille livres de rente bien réelles, deux ou trois fois se crut ruiné, et fut au désespoir comme un enfant. Ses livres étaient remplis d'une infinité de petites marques en papier de trois lignes de large et six pouces de long : elles portaient un mot. Quand Voltaire voulait un fait, il grimpait au haut de l'échelle de sa bibliothèque, et lisait rapidement les *mots* de toutes les marques d'un volume.

Avant d'arriver au château, on voit dans l'avenue, à gauche, une église, et sur le fronton la fameuse inscription : *Deo erexit Voltaire*. La chambre de ce grand homme est encore dans l'état où il la laissa en partant pour Paris : tenture de taffetas bleu passé, portraits du roi de Prusse, de madame du Châtelet, de Lekain. On vend toujours aux Anglais la plume dont se servait Voltaire.

Malgré la légèreté de notre nation et la mode de haïr Voltaire, venue parmi les gens riches, le bel appartement où il est mort, à l'angle du quai et de la rue de Beaune, est resté cinquante ans inhabité.

A Genève, si par mégarde l'on nomme Voltaire, on vous dit avec un petit air de triomphe :

« *Cet écrivain* a été foudroyé par le moderne Bossuet. »

Afin d'offrir du moins une page agréable à certaines gens, je devrais peut-être transcrire ici ce fameux portrait de Voltaire par M. de Maistre. Bien des missionnaires de 1827 prêchaient aussi bien que cela. Pour être admiré d'un parti, il suffit de

fournir des phrases toutes faites à sa haine ou à son amour.

Le fort de l'Écluse est imposant comme un roman d'Anne Radcliffe. (Il m'a rappelé sur-le-champ la sensation du passage de la Vilaine, par un jour sombre, à la Roche-Bernard.) Situé à cinquante toises au-dessus du Rhône, dans une gorge resserrée, où il n'y a de place absolument que pour le fleuve et la route, il intercepte complétement celle-ci : elle passe dans le fort même. Je me suis arrêté à l'entrée et à la sortie; les canonniers me regardaient de travers; j'ai vu le moment où ils me signifieraient qu'il est défendu de regarder les *fortifications du roi.*

Ces pauvres gens doivent s'ennuyer si mortellement dans cette triste garnison, qu'il faut bien leur pardonner de montrer leur pouvoir.

Je suis allé voir la perte du Rhône; rien de plus simple : ce fleuve impétueux courait entre deux rochers très-rapprochés. Une tranche de rocher fort inclinée vers le lit du fleuve, comme on en voit souvent dans ces montagnes, et séparée de la tranche voisine par un lit de terre, aura glissé dans le fleuve à la suite de quelque grand dégel. Mais ces énormes morceaux de roc n'ont pas intercepté assez hermétiquement le lit du Rhône pour l'obliger à former un lac; il coule au fond de son lit recouvert de gros blocs de rochers, et va reparaître à cent pas plus loin.

J'ai dit, je crois, qu'un bateau à vapeur allait remonter de Lyon jusqu'à la renaissance du Rhône. On va faire un chemin le long de la partie de son lit qui est recouverte de rochers (*la perte du Rhône*), et un second bateau à vapeur conduira, du lieu où il se perd, à Genève. Il y aura des vues curieuses, mais un peu uniformes du fond de cette sorte de gouffre.

Après avoir été vexé ferme à la douane de Bellegarde et avoir eu la faiblesse de me mettre en colère, j'ai eu recours aux consolations physiques : j'ai bu une bouteille de vin de Champagne à la santé du premier aide de camp de maréchal qui se donnera le plaisir de bâtonner les douaniers.

Rien de triste comme le lac et la ville de Nantua; cela doit avoir cependant un genre de beauté quand le pays est couvert de deux pieds de neige et parcouru par les loups : on se glorifie alors d'avoir de l'aisance et une bonne fourrure. Si l'on veut aller à Isernore, on verra, dit-on, trois colonnes antiques debout et quelques vestiges d'un ancien temple. — Pont-d'Ain est assez joli.

Je me suis réveillé à Miribel, bourg bien situé, dans la montagne. On aperçoit à gauche, beaucoup au-dessous de soi, les plaines du Dauphiné et le Rhône; j'ai suivi ce roi des fleuves jusqu'à Lyon.

Au moyen âge, après la barbarie du dixième siècle, la société se reforma lentement par l'amalgame des Romains et des barbares, comme la société se reforme sous nos yeux à Paris par l'amalgame de l'ancienne bonne compagnie et des nouveaux enrichis. Lorsque cet amalgame sera complet, la littérature renaîtra, il y aura une opinion publique, la *camaraderie* verra pâlir ses lauriers.

Au onzième siècle, lorsque la société fut de nouveau formée, elle produisit bien des choses en France, et entre autres l'architecture[1] *romane*, laquelle peu à peu se chargea d'ornements. Ces ornements, qui augmentaient ses grâces, finirent par déplaire. Et à la fin du douzième siècle, on lui préféra l'architecture gothique élancée et hardie, mais, quant aux ornements, d'abord simple et sévère. Peu à peu elle aussi se chargea d'ornements, et quand ses formes caractéristiques eurent disparu sous les accessoires, la mode l'abandonna à son tour. C'est alors qu'on revint aux formes antiques : c'est la renaissance de l'an 1500.

Ainsi, l'on peut dire que l'excès des ornements a tué ces deux architectures, comme l'excès des ornements et de la fausse

[1] Sur le même sujet, voir les *Mémoires d'un Touriste*, t. I, p. 198, et 228 à 235.

délicatesse étaient sur le point de tuer la littérature française à la fin du règne de Louis XVI. Voyez Delille et son horreur pour la moitié des mots de la langue. Sans la révolution de 1789, la littérature arrivait aux plus étonnantes niaiseries du Bas-Empire. La révolution la conduisit aux proclamations énergiques de la république, et les discours de Mirabeau et de Danton occupèrent l'attention publique, et remplacèrent la prétendue éloquence des Gerbier et des Dupaty.

Quelque chose d'analogue se passa pour l'architecture, à la mort de l'architecture *romane*, et, en 1500, à la mort de l'architecture gothique.

Dans les villes où il y avait des monuments romains, l'architecture *romane* copie de plus près l'architecture romaine. Ainsi l'on comprend que la cathédrale de Saint-Lazare, à Autun, est voisine des admirables portes d'Arroux et de Saint-André.

Il y eut aussi l'influence des matériaux. Là où se trouvait une pierre calcaire facile à tailler, la sculpture fit des progrès rapides, tandis que la Bretagne, par exemple, qui n'a que son granit noirâtre, difficile à manier, n'eut pas de sculpture. Comparez les églises du Poitou à celles de Bretagne.

L'Auvergne et le Velay, riches de produits volcaniques de couleurs différentes, eurent l'idée de mêler les couleurs dans leurs édifices; et, dans les pays où l'on employa la brique, il y eut beaucoup de moulures.

Les riches monastères, les évêques qui se mirent à bâtir au onzième siècle et suivirent la mode de l'architecture *romane*, étaient dominés par une idée nouvelle ; ils *songeaient à l'avenir*. Ils construisaient avec soin; des voûtes remplacèrent les toits en charpente.

Plus tard, les lourds piliers rectangulaires sont remplacés par des colonnes engagées, comme on le voit à Saint-Germain-des-Prés. Les bas-côtés circulent derrière le chœur ; on décore avec des colonnes. La sculpture, longtemps abandonnée, reparaît; on peint les statues, les bas-reliefs, les chapiteaux. La sculpture

charge les saints et les rois de vêtements magnifiques qui, pour des paysans grossiers, sont les marques les plus sûres de la puissance et de la sainteté. Il n'est pas encore question de l'*expression des têtes ou des gestes*. Si l'on veut bien lire les pages suivantes, on trouvera plus de plaisir à voir les églises de Rouen : on les appelle gothiques. Sous ce nom l'on comprend aujourd'hui les églises *romanes* et les églises appartenant réellement au style gothique.

Je voudrais que le lecteur bénévole se donnât la peine d'aller lire ces pages dans l'église gothique du lieu où il se trouve : à Paris, Notre-Dame, ou encore mieux Saint-Denis ; l'essentiel est d'appliquer les noms aux choses que l'on voit : *meneaux, transsepts, abside*, etc.

Dans les Gaules, comme à Rome, les églises suivent l'une des quatre formes principales : La basilique. — La croix latine. — La croix grecque. — La forme ronde ou polygonale.

La *basilique*, c'est la forme d'une carte à jouer. A l'orient la basilique se termine par un demi-cercle ou *abside*, près duquel on place l'autel. La *croix latine*, c'est la forme du crucifix. Dans la *croix grecque*, les quatre branches de la croix sont égales, comme à Saint-Genest de Nevers.

Les façades sont flanquées de tours ; elles annoncent de loin la métropole, et d'ailleurs, au onzième siècle, elles pouvaient servir de défense. Voyons toujours dans ces édifices, vieux de sept siècles, les circonstances qui les entourèrent à leur berceau, et les croyances, si différentes des nôtres, des hommes qui les construisirent.

Les tours *romanes*, carrées d'abord, puis octogones, ne s'élèvent pas à une hauteur considérable. Le gothique, qui, avant tout, *veut paraître hardi*, les élève au contraire le plus possible. Le toit des tours *romanes* fut d'abord aplati ; vers le douzième siècle on les termina par une pyramide.

Les yeux et les génuflexions des fidèles devant être tournés vers l'Orient, où s'était accompli le mystère de la rédemption,

et d'où revenaient tous les personnages riches ou saints du onzième siècle, la façade des églises fut placée au couchant, comme à Saint-Germain-des-Prés, à Notre-Dame, etc.

Il y a autant de portes que de nefs.

Les artistes *romans* considéraient la porte du milieu comme leur chef-d'œuvre. Au-dessus est une fenêtre ronde, d'abord très-petite; mais vers la fin du douzième siècle, son diamètre est égal ou même supérieur à celui de la grande porte. La façade est terminée par un fronton, mais on le fait plus aigu que les frontons antiques.

Vous savez que, dans la ferveur des premiers chrétiens, les catéchumènes n'entraient pas dans l'église; de là la distribution des églises *romanes* en quatre divisions.

1° Le vestibule intérieur;

2° Les nefs;

3° Le transsept, ou le croisillon dans la croix latine;

4° Le chœur.

On trouve un toit pour la nef principale et deux toits moins élevés pour les nefs latérales. S'il n'y a qu'un seul toit, les bas-côtés ont un étage supérieur. Au lieu de cet étage supérieur, on trouve souvent une étroite galerie pratiquée dans l'épaisseur du mur de la nef et se prolongeant autour du chœur.

Les fenêtres sont rares dans l'architecture *romane*. Au milieu du transsept s'élève quelquefois une coupole : c'est le point intérieur le plus élevé d'une église. Mais dans ce cas il faut renforcer les piliers qui soutiennent ce grand poids.

Les architectes *romans* observèrent qu'en donnant à un pilier massif la forme d'un faisceau de colonnes ou d'une botte d'asperges, si l'on me permet cette comparaison sensible, le pilier semblait moins gros et plus léger. Dans la suite les architectes gothiques mirent des échasses à cette idée, qui devint la base de leur système de hardiesse.

Le pavé du chœur[1] fut plus élevé que le reste de l'église; or-

[1] *Paveant illi, at ego non paveam,* disait un curé.

dinairement sous le chœur il se trouvait un caveau ou crypte, où reposait le corps de quelque saint quand on en avait.

Avec le temps le chœur s'agrandit; alors l'extrémité de l'église la plus éloignée de la porte, le fond du demi-cercle fut occupé par la chapelle de la Vierge, et le grand autel se rapprocha de la porte. Je passe sur plusieurs détails qui, placés ici, compliqueraient les idées simples et générales que je transcris *en faveur* du lecteur.

La sculpture prête son langage à toutes les parties des églises. Au-dessus de la porte principale, on voit le Christ entouré des apôtres; au-dessus des portes latérales, le Jugement dernier, les Vierges sages et les Vierges folles, la Nativité, etc.

Souvent, parmi les ornements sculptés qui surchargent toutes les parties d'une église, on en remarque de ridicules, même d'obscènes; on ne les trouvait pas tels au onzième siècle. Les *convenances* ont fait des progrès; de là notre ennui.

En général, les sculpteurs sont fidèles au grand but de la religion : faire peur aux barbares avec l'idée de l'enfer. Ce sont donc les supplices réservés aux damnés qui font le sujet principal de leurs travaux. On trouve les images de beaucoup d'animaux que les croisés avaient vus dans l'Orient. A Saint-Sauveur de Nevers, on voit des éléphants et des dromadaires.

Il est curieux d'observer les chapiteaux des colonnes; on les appelle *historiés* quand ils sont ornés de bas-reliefs représentant des êtres animés.

Dans le centre et le midi de la France, tous les chapiteaux sont *historiés*. En Alsace et vers l'est, les chapiteaux historiés font exception. On observe d'autres chapiteaux ornés de feuilles fantastiques; c'est une imitation du chapiteau corinthien.

On ne connaît qu'un seul genre de chapiteau qui soit tout à fait propre au moyen âge : c'est le chapiteau cubique de *Sainte-Marie-du-Capitole* à Cologne; il fut à la mode sur les bords du Rhin.

Vers la fin du douzième siècle (remarquez cette date qui peut être utile à la vanité), la mode du chapiteau à feuillage fantas-

tique remplaça celle du chapiteau à bas-reliefs, représentant des hommes ou des animaux.

Dans tout ce qui a été bâti sous l'empire de l'architecture *romane*, la nef offre l'apparence de la solidité; on exagère même cette apparence, on lui sacrifie beaucoup.

Si, au contraire, en entrant dans une église, le voyageur est frappé de l'apparence de légèreté de la nef, il peut en conclure hardiment que cette nef a été bâtie dans le treizième ou le quatorzième siècle; c'est-à-dire, lorsque le gothique eut détrôné le *roman*, qui avait régné pendant les onzième et douzième siècles.

Ces deux architectures ont plusieurs parties semblables. A la première vue d'une église *romane*, on est frappé de sa largeur, qui est grande, comparée à sa hauteur. Ni les voûtes ni les arcades ne sont fort élevées. Les murs, très-épais, sont encore appuyés par des contre-forts. Si l'on examine l'ensemble, on reconnaît la prédominance des parties pleines sur les vides. Les colonnes sont fortes, souvent trapues, les piliers massifs. Les colonnes engagées qui, dans le style *roman*, montent le long des murs de la nef, jusqu'à la *retombée* des voutes, sont de véritables contre-forts intérieurs. Enfin, la passion de la solidité n'accorde aux fenêtres que le moins de place possible. Oserai-je dire que, par l'idée de la *solidité*, cette architecture pouvait conduire les imaginations à la *certitude* des peines de l'enfer?

Au contraire, par un contraste complet, quant aux moyens, tout cherche à se montrer léger et aérien dans une église gothique. A l'extérieur, on remarque de loin la hauteur de sa façade et l'élancement de toute la construction. Les contre-forts eux-mêmes affectent un air léger. Si l'on entre dans cet édifice svelte, on est étonné de voir des voûtes suspendues, pour ainsi dire, sur des colonnes d'une légèreté effrayante. Il n'est plus question de ces piliers lourds et robustes de l'architecture *romane*; ils sont remplacés par des faisceaux de grêles *colonnettes*.

Les fenêtres, si étroites quand le style *roman* régnait, occupent maintenant tout le haut de la travée. Les *meneaux* qui les divisent sont si longs et si minces que, loin de paraître ajouter à la solidité de l'arc qui les surmonte, on serait tenté de croire qu'ils s'appuient sur les vitraux. C'est une galerie ouverte à jour des deux côtés qui règne au-dessus des arcades ; elle remplace cette petite galerie sombre et solide des églises *romanes*. On ne conçoit pas comment les voûtes de tout l'édifice peuvent être portées par des colonnes si minces et si allongées. Les architectes eux-mêmes ne le concevaient pas. L'architecte de la charmante église de Mantes, lorsqu'il fut question de décintrer l'édifice qu'il venait d'élever, prit la fuite et vint se cacher à Paris. Il ne laissa à Mantes que son neveu, qui devait lui envoyer un cheval pour revenir si son église n'était pas tombée.

Le lecteur sait, depuis longtemps, que l'ogive existe à l'*Émissaire* du lac d'Albano (près de Rome). On trouve l'ogive en Nubie et en Amérique. Tous les peuples jeunes ont dû passer par là ; cet arc est de tous le plus facile à construire.

Dans l'époque brillante des Orientaux, contemporaine de notre triste moyen âge, ils faisaient un assez fréquent usage de l'ogive. Au château de la Ziza, en Sicile, l'ogive figure dans les fenêtres et dans les portes[1]. En France, au contraire, l'ogive ne paraît d'abord qu'à l'intérieur des édifices, et remarquez bien ceci : on l'emploie pour *la solidité et non pour l'ornement.*

Son usage est restreint aux arcades et aux voûtes. Longtemps elle fut affectée à certaines parties intérieures de la construction ; ce n'est que fort tard qu'on s'en servit pour terminer la partie supérieure des portes, et surtout des fenêtres.

Lors du voyage à Vaison[2], nous avons remarqué que la chapelle de Saint-Quinin est du huitième siècle ; l'ancienne cathé-

[1] Hittorff, *Voyage en Sicile.*

[2] Département de Vaucluse. Voir *Mémoires d'un Touriste*, t. I, p. 203 et suivantes.

drale de Vaison est du commencement du onzième ; ainsi l'ogive avait pénétré dans le style *roman*. L'église de Saint-Gilles, que l'on peut citer comme le type le plus achevé du style *roman*, présente des ogives dans ses parties les plus anciennes. A Paris, l'on peut étudier le style *roman* dans les parties inférieures de Saint-Germain-des-Prés.

On ne peut donc faire de l'ogive le signe caractéristique du style gothique; car on la trouve dans des églises *romanes*; mais on la retrouve beaucoup plus souvent dans les églises gothiques.

Nulle mesure exacte, nulle symétrie dans les édifices du moyen âge; tout se faisait de sentiment. Dans des arcades en ligne droite, les largeurs sont rarement égales.

Une chose singulière, c'est que lorsque l'ogive parut dans le monde, elle ne réussit d'abord à se faire employer que dans des églises du second ordre. Dans celles qui étaient bâties sur de vastes plans et à l'aide de grandes richesses, c'était le plein cintre qu'on employait comme étant la forme noble. Le plein cintre était d'une exécution beaucoup plus difficile, et, pendant longtemps, l'ogive, qui parut depuis un despote si superbe, ne fut qu'un *pis-aller*.

Dans le Midi, au milieu de ces admirables monuments de l'architecture romaine, le plein cintre était encore à la mode, comme forme noble, jusqu'au milieu du treizième siècle. L'ogive ne l'emporta qu'après que l'astucieux Louis XI, se moquant de l'imbécillité du bon roi René, se fut emparé de ses États, et y eut fait triompher ses hommes du Nord, qui apportèrent leurs modes en Provence.

L'ogive dut son triomphe au *peu de poussée* qu'elle exerce sur ses côtés; on peut donc la placer à l'extrémité de colonnes excessivement sveltes, comme à l'église de Coutances, par exemple. L'ogive favorisait, autant que possible, la mode de l'élévation et de la légèreté.

Le bonheur de l'art gothique, c'est qu'il arriva au moment de

la plus grande puissance du clergé. Avec des indulgences, un archevêque disposait de milliers de travailleurs. Pendant les onzième et douzième siècles, l'on songeait à pourvoir aux besoins; l'on n'était ni assez riche ni assez puissant pour songer à la magnificence. On construisit une quantité de petites églises, mais rarement l'on songea à élever ces monuments magnifiques, triomphe de l'orgueil.

Au treizième siècle, au contraire, la mode ne fut point de bâtir une quantité de petites églises. On vit des princes, des villes, des nations même, se cotiser pour élever des cathédrales. L'art gothique, disposant d'immenses richesses, choisit hardiment dans l'architecture *romane* des formes déjà en usage et les perfectionna toutes, en ce sens qu'il les fit servir à ce grand but qu'il ne perdait jamais de vue, la *légèreté*.

Ainsi l'architecture *romane* avait des colonnes, mais timides et trapues; l'architecture gothique les allonge démesurément; elle en fait un de ses principaux moyens de décoration. Souvent, comme dans la charmante cathédrale de Dol[1], en Bretagne, ces colonnes allongées ne servent en rien à la solidité; elles ne sont qu'un admirable moyen d'augmenter l'apparence de la légèreté.

Nous voyons de hautes nefs, divisées par des colonnettes, sur lesquelles semble reposer la masse d'une voûte élevée. Voir le réfectoire du prieuré Saint-Martin, à Paris, et la chapelle basse de la *Sainte-Chapelle*. Par un artifice de construction, cette masse, en réalité, ne porte point sur ces colonnettes, mais sur des murs latéraux, d'une solidité à toute épreuve. On porta si loin la passion pour l'apparence de la légèreté, que l'on s'étudia à dissimuler tous les moyens qui peuvent garantir la solidité. Ce principe de l'architecture romaine et de l'architecture *romane* était devenu comme le *laid idéal* des architectes gothiques, auxquels nous devons les chefs-d'œuvre du genre; par exemple, *Saint-Ouen* de Rouen.

[1] *Mémoires d'un Touriste*, t. II, p. 48.

Pour soutenir en l'air, à une prodigieuse hauteur, ces voûtes de la cathédrale de Strasbourg, qui, même au point où en sont arrivées la mécanique et les sciences mathématiques, font encore aujourd'hui le sujet de notre étonnement, on augmenta successivement les contre-forts ; de tous côtés on lança des arcs-boutants ; on n'hésita pas à sacrifier l'extérieur des faces latérales de l'église de Bourges, par exemple, à l'effet que l'on espérait de l'intérieur.

L'architecture *romane* aimait les corniches saillantes ; elle marquait fortement les *lignes horizontales*. L'architecture gothique a ces lignes en horreur ; nous avons vu à la cathédrale de Coutances [1] qu'elle emploie tous les moyens pour fixer l'attention sur les *lignes verticales*.

Les architectes du quatorzième siècle ont eu recours à tous les moyens pour faire pyramider l'ensemble du frontispice. Par la multitude de leurs pinacles, ils font oublier entièrement les lignes horizontales.

Quant aux ornements, les cathédrales du treizième siècle commencent avec les ornements du douzième, à peine modifiés; on avait déjà renoncé, sur la fin du douzième siècle, à placer des hommes ou des animaux en bas-reliefs aux chapiteaux des colonnes ; on employait des feuillages fantastiques.

L'architecture du quatorzième siècle, pouvant disposer de grandes richesses, employa des feuillages fidèlement copiés de ceux qu'offre la nature ; on trouve des feuilles de chêne, de châtaignier, etc., rendues avec une finesse et une vérité qu'il est impossible de surpasser. Les statues roides et longues du douzième siècle prennent du mouvement et de la grâce au treizième ; on commence à travailler d'après nature ; mais la plus grande variété dans les détails continua à être à la mode.

Ce fut donc au quatorzième siècle que l'architecture gothique arriva à son plus haut point de splendeur. Elle brille alors par

[1] *Mémoires d'un Touriste*, t. II, p. 69.

la hardiesse du plan, par l'habileté de l'exécution et par la finesse du travail.

— Lyon,..... 1837.

On dirait que l'étude des antiquités détruit nécessairement dans la tête d'un homme la faculté de raisonner, tant ces savants deviennent gobe-mouches et bientôt pédants et académiciens (c'est-à-dire, n'osant plus dire la *vérité sur rien*, de peur d'offenser un collègue).

Un savant *en ogive*, que je rencontre en Suisse, et d'après lequel j'ai esquissé ce caractère, me dit : « Vous n'aurez jamais rien vu de beau si vous n'allez à Notre-Dame de Brou (en Bresse). » Je n'en ai pas le temps (ou plutôt je n'ai pas assez de respect pour le mérite de la difficulté vaincue en sculpture).

Notre-Dame de Brou est la dernière église inspirée par le génie gothique ; elle fut commencée en 1511 (Raphaël, né en 1483, avait alors vingt-huit ans ; la lumière régnait en Italie ; les Gaules étaient encore dans les ténèbres)[1]. Les curieux peuvent demander dans une bibliothèque la bonne Histoire que le père Rousselet a donnée de l'*église royale de Brou*. Qu'on juge de la patience des ouvriers et du goût des princes qui payaient : tout ce qui semblerait difficile à exécuter en métal, à Brou on le trouve exécuté en marbre. Il y a des feuilles de vigne éloignées de trois pouces du bloc de marbre duquel on les a tirées, et tout le chœur, long de quatre-vingt-dix-sept pieds, est de ce travail. Cette patience, cette abnégation, plus que monastique, peuvent-elles s'allier avec le moindre génie ? Dans un autre genre, cette patience sublime donne le talent de ces littérateurs d'Académie, que la monarchie absolue aime tant à récompenser.

[1] La restauration de la façade principale de l'église de Brou a été achevée vers la fin du mois de septembre 1851. Toutes les parties ornementées sont rendues à leur élégance primitive. Le 12 octobre 1851, la statue de saint André, qui orne et domine cette façade, a repris sa place à la suite d'une cérémonie religieuse.

Les trois mausolées des fondateurs de l'église de Brou : Marguerite de Bourbon, Philibert le Beau, son fils, et Marguerite d'Autriche, femme de ce dernier, offrent la réunion de toutes les impossibilités vaincues.

Cette église a coûté vingt-cinq ans de travail et deux millions deux cent mille francs d'alors, somme énorme. Quelle différence pour la gloire de Brou, si un bon génie eût inspiré l'idée de demander un plan d'église à Michel-Ange, ou deux tableaux à Raphaël !

Au lieu de cela, on a fait faire des gardes d'épée en marbre, sculptées à jour. (Les statues sont assez bonnes; le sculpteur, qui entendait son métier, savait que la statuaire ne peut vivre que par le nu.)

Depuis trois cents ans, les nudités de Brou ne choquaient personne ; mais, en 1832, les séminaristes de Brou se sont scandalisés, et le marteau a fait justice de tout ce qui offensait leurs chastes regards.

A deux ou trois lieues de Lyon, on trouve une allée d'arbres qui suit les bords du Rhône, et vous introduit dans la seconde ville de France.

Le bateau pour Avignon ne partant que demain matin, j'ai employé la soirée à revoir Fourvières.

A la nuit, je suis entré au spectacle. Comme, grâce au ciel, je ne vais jamais à l'Opéra-Comique, j'avais presque oublié ce que c'est qu'une haute-contre française, et surtout une voix haute et aigre de femme, criant un air de bravoure et applaudie à tout rompre.

J'ai quitté la salle après dix minutes. Quelle absence d'idées chez les compositeurs les plus célèbres ! Il faut que la camaraderie musicale soit encore mieux organisée que la camaraderie littéraire. Je ne connais aucune œuvre imprimée qui ait obtenu un aussi grand succès, avec une telle absence d'idées.

Ces opéras français me rappellent toujours un vers d'Horace, que, sans doute, j'applique mal :

Non satis est pulchra esse poemata dulcia sunto.

Qu'est-ce que la musique qui, avant tout, n'est pas un bonheur pour l'oreille ?

C'est cette douceur que n'avait jamais la musique de ce soir, imitée de Weber. Grand Dieu ! rendez-nous Dalayrac. Les Français ne sont décidément ridicules que lorsqu'ils parlent musique. Tout ce que Rousseau a dit il y a quatre-vingts ans était encore exactement vrai ce soir.

Le gouvernement anglais est le seul, en Europe, qui me paraisse valoir la peine d'être étudié. Partout ailleurs, c'est un despote, bonhomme au fond ; mais timide et trompé à plaisir, par des nobles ou des généraux, remplis de haine, mais plus ou moins imbéciles.

Pour justifier cette épithète, qui peut sembler dure au premier moment, je dirai que je ne l'applique ici qu'à l'art de gouverner. Voyez le duc de Saint-Simon, l'auteur des *Mémoires sur la cour de Louis XIV* ; sans doute, il valait cent fois mieux que tous ses successeurs ; c'était un homme d'un grand esprit ; il est pourtant d'avis qu'il faut *sans cesse augmenter le pouvoir royal.* Or il écrivait vers 1733, juste soixante ans avant 1793. Aujourd'hui il est de toute évidence, même pour l'esprit le moins exercé, qu'en 1733 le pouvoir royal aurait dû créer une Chambre de pairs héréditaires, et la composer des cinq cents nobles les plus riches. Cette Chambre aurait eu pour unique mission celle d'examiner et de voter le budget. A l'instant la révolution de 1789 devenait impossible.

Dans l'état bien plus favorable de liberté où l'ineptie des ministres nous a jetés, ce n'est que dans ce qui arrive en Angleterre que nous pouvons puiser des conjectures sur le sort que l'avenir nous réserve. Je suis donc, je l'avoue, d'une curiosité d'enfant pour tout ce qui arrive dans ce pays si mal connu.

Chose singulière, en 1648, lors des barricades et de la révolte de Paris, dirigée par le célèbre cardinal de Retz, alors coadju-

teur, contre le Mazarin, nous avons été à deux doigts du gouvernement où il n'y a pas de budget exécutoire sans l'approbation d'une assemblée raisonnablement nombreuse, quatre cents membres, par exemple.

— Avignon,..... 1837.

Ce voyage admirable, de soixante lieues, en neuf heures, m'a peut-être fait plus de plaisir la seconde fois que la première. J'ai remarqué quantité de choses nouvelles pour moi. Par exemple, la *Tour de Crussol*[1], vers Valence, dont les ruines se voient sur la rive droite du Rhône, au milieu d'un rocher qui lui-même tombe en ruine.

Un peu avant Valence, j'ai vu l'embouchure de l'Isère, et beaucoup plus bas, du côté opposé, l'embouchure de l'Ardèche. Près de Lyon, nous avions aperçu de loin les waggons de houille marcher sans chevaux et sans vapeur sur le chemin de fer de Saint-Étienne.

J'avais du temps à moi, je suis allé coucher à l'Isle et revoir Vaucluse. J'ai examiné l'arc de triomphe de Carpentras et ses admirables captifs en bas-reliefs; mais il faut une âme *singulière* pour aimer ces choses-là et les sonnets de Pétrarque.

— Aix,..... 1837.

Après avoir revu Notre-Dame-des-Domns et les fresques de Giotto dans le palais des papes, à la nuit tombante, je pars pour Aix. J'admire le pont sur la Durance, laquelle est peut-être le plus vilain torrent et le plus impatientant de France; avant le pont, il arrêtait quelquefois les voyageurs pendant trois jours. Ce pont, en bois, n'en finit pas; on passe au-dessus de nombreux délaissés couverts d'arbrisseaux et d'aunes. Quand il pleut du côté d'Embrun et du mont Genèvre, où la Durance

[1] Voir les *Lettres écrites d'Italie*, en 1739 et 1740, par le président de Brosses, édition de 1836, t. I, p. 8..

prend sa source, en un instant tout ce vaste lit se remplit d'eau. Si l'avenir garde à la France un second Napoléon, il jettera la Durance au milieu des coteaux arides de la Provence, et nous gagnerons à cela une belle province.

On passe à *Noves*, lieu si cher à Pétrarque et où Laure était née.

Au milieu de la nuit, je me réveille sur une belle route, bordée de platanes, et qui passe en dehors d'un village.

— Quel est le nom de ce lieu?

— Orgon.

— Quoi! Orgon où l'on dit qu'on a tenté d'assassiner l'Empereur en 1814! Quelle ignominie pour la France si elle eût assassiné Napoléon!

Il y a là de certains grands rochers de forme ronde, que j'apercevais au milieu de la nuit, se détachant sur un ciel clair, et que je ne me rappellerai jamais qu'avec horreur: c'est apparemment dans ce passage que ces gens voulaient tuer Napoléon, lorsqu'il s'acheminait vers l'île d'Elbe.

Enfin, comme le jour se faisait, j'arrive au boulevard d'Aix, décoré de la statue du roi René. Ce cours est planté de vieux ormeaux, dont la verdure, ce matin, est toute blanchie par la poussière.

Les plus beaux hôtels d'Aix sont sur ce boulevard; mais anciennement ils n'y donnaient que par pointe, pour ainsi dire; les façades et les portes principales étaient sur les petites rues qui arrivent au boulevard, usage bien entendu et qui déroute la médisance. Aix est une ville de bonne compagnie, où les dames ont conservé leur empire. Tout le monde sait que le cours est décoré de trois fontaines; celle du milieu donne de l'eau chaude.

Au commencement des temps historiques, les *Salyes*, nation ligurienne, occupaient les environs d'Aix; ils offensèrent Marseille, et les Romains, alliés des Marseillais, les attaquèrent. Sextius Calvinus, près du lieu où il les avait vaincus, établit une ville nommée *Aquæ Sextiæ*, à cause de ses eaux thermales.

Presque à partir du moment de sa fondation, Aix a été emportée dans le tourbillon de Marseille.

Alphonse, comte de Provence et roi d'Aragon, y établit son séjour. Ce prince aimait la poésie et était poëte lui-même ; il introduisit en Provence le goût de la galanterie aimable. De là les *troubadours* dont tant de plats écrivains ont rendu le nom si ennuyeux.

Les *cours d'amour* datent de 1150[1], et la vie fut fort gaie en Provence jusqu'au sombre Louis XI, qui la réunit à la France. Bientôt ce pays cessa d'être supérieur à ses voisins par l'esprit et le *gai savoir*.

J'ai appris tous ces détails en allant au Tholouet, charmant vallon où il y a de grands arbres ; mais le cruel *mistral* m'a empêché de les admirer comme j'aurais dû.

Je suis revenu au musée, qui n'est pas ouvert avant onze heures du matin. Le gardien m'a fait remarquer un bas-relief qui représente l'accouchement de Léda (huit grandes figures et trois petites au-dessous de Léda assise). J'ai remarqué trois mosaïques curieuses découvertes en 1790 : Thésée tuant le Minotaure, une scène de comédie, et les préparatifs d'un combat au pugilat.

Je vois quelques inscriptions, parmi lesquelles une assez singulière ; elle est en grec, et en voici la traduction plus exacte qu'élégante :

« Sur ces rivages, que les flots font retentir, moi adolescent je te parle. O voyageur ! je suis cher aux dieux et ne suis plus sujet à la mort. Je n'ai point connu l'amour ; par mon âge tendre je fus semblable aux jeunes dieux Amycléens, sauveurs des nautoniers ; nautonier moi-même, je passais ma vie errante sur les flots. Mais, ayant obtenu ce tombeau de la piété de mes maîtres, j'ai dit adieu aux maladies, au travail ainsi qu'aux angoisses ; car tandis que nous vivons, ces misères sont nuisibles à nos

[1] Voir les détails dans l'*Amour*, p. 298.

corps. Parmi les morts il y a deux classes ; l'une retourne errer sur la terre, l'autre va former des danses au ciel avec les dieux ; c'est de cette dernière milice que je fais partie maintenant, ayant un dieu pour chef. »

Dans ces temps heureux il n'y avait point d'enfer.

Les églises d'Aix m'ont paru assez médiocres ; toutefois il faut voir Saint-Sauveur, la cathédrale, bâtie au treizième siècle (le siècle bâtisseur par excellence), et surtout ses curieuses portes de bois de noyer, sculptées en 1504. Elles représentent des personnages et des costumes du temps, et le travail en est fort délicat.

Il faut regarder, pour l'acquit de sa concience, le tableau peint par le roi René qui, sans contredit, fut un homme aimable ; les tombeaux de Peyresc et de Saint-Mitre, le baptistère et ses colonnes ; enfin, l'église de Saint-Jean, édifice gothique, qui a un joli clocher et des tombeaux restaurés.

On sait que le bon roi René, mort en 1480, institua à Aix la fameuse procession de la Fête-Dieu, dont je vous épargne la description, ô lecteur bénévole ! moi qui en ai subi trois descriptions en un seul jour. Ce roi René était un bon homme sans caractère ni talent. Pour avoir le plaisir de faire en repos des motets et de médiocres tableaux, il se laissa souffler tous ses États par le rusé Louis XI ; la Provence lui a l'obligation d'avoir perdu sa nationalité.

J'ai vu de loin la montagne *de la Victoire*, plus curieuse pour moi que toutes les processions du monde ; c'est en ce lieu que Marius détruisit les Teutons. Ces barbares laissèrent, dit-on, deux cent mille des leurs sur le champ de bataille.

Au nord d'une ligne qui partirait de Besançon et arriverait à Nantes, le provincial qui a de l'esprit cherche à parler *comme on parle*. L'homme de Paris et des environs, qui a quelque prétention à l'esprit, cherche au contraire à parler comme personne ne parle.

Par exemple, en novembre 1837, au moment où don Carlos, le roi prétendu de l'Espagne, revient des environs de Madrid et rentre dans les montagnes de la Navarre, le Parisien aime à dire

que don Carlos n'a pas été battu. A le voir nier une chose aussi évidente, vous le croiriez *légitimiste;* pas du tout, il n'est que *Parisien*. S'il arrive du Sénégal, il soutiendra qu'il n'y fait pas si chaud qu'on le croit généralement; si de la Sibérie, qu'il n'y fait pas si froid.

A Aix, pas de trace de cette disposition; ces jeunes gens si vifs et si passionnés y font des efforts inouïs pour prendre les façons de penser et le langage des pauvres jeunes hommes pâles, étiolés et bien cravatés, qui vivent dans les brouillards de Paris et dans sa vanité.

Un homme, dont les manières élégantes font un aimable contraste avec la brusquerie provençale, a la bonté de me conduire au musée. Chemin faisant, il me disait :

« Grâce au ciel, la révolution n'a point pénétré en notre ville, et nous avons encore les plaisirs de la bonne compagnie. » Ici comme partout avant la révolution, un homme sait à peu près à vingt ans ce qu'il sera à soixante. Il n'y a point de fortune rapide à faire, on peut donc songer aux plaisirs réels, et l'on y songe fort, je vous le jure. Je demande des faits au vieillard obligeant qui me faisait l'honneur de me parler avec sincérité, il me conte des anecdotes charmantes; heureux le pays où de telles choses peuvent se passer! Que ne puis-je les raconter à mon tour!

La position d'Aix est heureuse; adossée à une colline, elle fait face au midi, et on y est moins incommodé du *mistral* que dans toutes les petites villes des environs; on y a encore presque tous les bonheurs de l'ancien régime et une société remplie d'esprit, de gaieté et d'aventures.

A Aix, on est conseiller à la cour royale à vingt-huit ans, et l'on ne songe plus qu'à s'amuser. A Paris, le conseiller à la cour royale rêve de devenir préfet de police, et ne songe guère au plaisir de l'esprit. S'il avait de l'esprit, il aurait peur de plaisanter quelque chose ou quelqu'un qui peut arriver au pouvoir.

On m'assure qu'à Aix le suprême bonheur pour un homme,

c'est d'avoir à sa porte deux immenses éteignoirs. Dès qu'il a ces éteignoirs, il est respecté par le peuple et traité avec la plus haute considération dans la société. Il faut savoir qu'à Aix il y a noblesse d'épée et noblesse de robe; on peut voir dans Saint-Simon quel pauvre rôle cette seconde noblesse jouait du temps de Louis XIV.

Avant la révolution, la seule noblesse d'épée avait à Aix le droit de faire précéder sa chaise à porteurs, ou son carrosse, de deux laquais portant des torches; de là les éteignoirs.

Parmi la noblesse de robe, le seul premier président et le procureur général avaient le *droit d'éteignoir*. Le jour où ils faisaient placer ce meuble à leur porte était, dans toute l'étendue du mot, le plus beau jour de leur vie.

Heureux le gouvernement qui, pour récompenser le mérite, a de tels honneurs à sa disposition. Mais, de nos jours, de telles choses seraient bientôt gaspillées et par conséquent anéanties; de là l'impuissance des gouvernements. Au lieu de ces tristes considérations politiques, que ne puis-je donner une idée des jolies petites passions qui animent la vie sociale en ce pays! Figurez-vous quelque chose de cette amabilité et de cette joie qui précédèrent les élans de passion de 1789. J'avais beaucoup d'estime pour Dijon, mais il me semble qu'Aix va l'emporter dans mon esprit. Il y règne encore une grande différence de considération entre la noblesse de robe et celle d'épée.

Un des plus extrêmes contrastes que je connaisse, entre deux villes aussi rapprochées, ce sont les habitudes sociales d'Aix en Provence et celles de Genève.

Les gens du Midi ne font fortune à Paris qu'à la suite d'un travail excessif. C'est parmi eux que l'on trouve ces hommes victimes du travail qui, à cinquante ans, parviennent à l'aisance après avoir travaillé quinze heures par jour durant vingt-cinq années. Ce qui nuit au Méridional, c'est la passion qui éclate dans ses discours. A Paris, le travail n'est qu'un des éléments du succès, et certainement c'est le moins nécessaire. Le jeun

homme qui courtise la fortune doit savoir jouer sur la vanité des salons qu'il fréquente ; il faut être infatigable sans doute, mais c'est pour arriver toujours à l'heure convenable dans les salons que l'on a choisis, et, par quelque temps qu'il fasse, ne jamais manquer les *mardis* de la femme âgée dont on sollicite la protection. C'est précisément dans les salons de cette dame que le pauvre méridional est trahi par la passion qui respire dans ses paroles.

Là, on voit le jeune homme du Nord froid et réfléchi, et qui ne sent rien que le désir de s'avancer, l'emporter sur le bouillant méridional, que le plus petit incident agite, que la moindre méchanceté met hors de lui. Sans cesse il commet des imprudences dont triomphe son rival, le jeune homme de Lorraine ou de Picardie. A celui-ci le sang-froid ne manque jamais ; la nature lui a refusé la faculté d'être ému ; il profite de cette stérilité d'âme comme d'une puissance, et il a raison ; auprès des femmes de Paris, c'est la plus grande.

Ce qui leur est le plus antipathique, au fond, c'est cette joie du Midi, ce *brio* qui me fit tant de plaisir à Valence. L'homme heureux qui en est animé, s'il n'excite pas la sympathie la plus vive, réveille l'envie chez les gens d'esprit et semble de mauvais ton à tout le reste.

Si le Méridional parvient à savoir se taire, il ôte tous leurs avantages à ses ennemis, et bientôt parvient à la fortune ; il n'a aucune des faiblesses nerveuses de son rival, le jeune homme de Lorraine ou de Picardie.

— Marseille,..... 1837.

La route d'Aix à Marseille finit par être abominable de laideur ; mais à une lieue ou deux d'Aix on voit encore quelques arbres, l'un desquels s'appelle l'*arbre de Villars*. M. de Villars, fils de ce Gascon homme d'esprit qui gagna si à propos la bataille de Denain, n'était qu'homme de plaisir, dans le sens le plus étendu et le moins honnête du mot.

Son père l'avait fait gouverneur de Provence. Un jour, comme il se rendait d'Aix à Marseille, il rencontra l'intendant de la province qui allait de Marseille à Aix. Au lieu de se faire la moue, comme n'y manqueraient pas le préfet et le général d'un département, ils firent rapprocher leurs voitures et se mirent à jouer tranquillement, par les portières, à l'ombre de cet arbre : M. de Villars perdit trois mille louis.

A moitié chemin, à peu près, presque étouffé par la poussière, j'ai entrevu vers les deux heures du matin, dans une vallée que traverse la route, un joli petit bois bien frais ; chose miraculeuse au milieu de ces coteaux arides de la Provence. En été, ce pays ne se compose que de coteaux calcinés et d'une poussière infâme qui pénètre partout ; je puis toujours écrire avec le doigt sur les manches de ma redingote. Derrière le bois entrevu cette nuit est un château appartenant, dit-on, à M. d'Albertas.

Vers les trois heures, je suis réveillé par une odeur atroce ; je vois une fumée blanche qui rampe et descend sur des coteaux affreux et complétement dépourvus de végétation ; c'est une fabrique de soude factice, me dit le postillon.

Je manque la belle vue de l'arrivée à Marseille ; je ne me réveille que sous les fenêtres de l'*Hôtel des Bouches-du-Rhône*, rue de *Paradis*, ce me semble. C'est une maison de second ordre, j'en conviens ; mais j'ai en horreur les grands hôtels, patrie du tapage et de l'importance. Avant d'aller chercher les correspondants *de la maison*, puisque j'ai résolu de tenir un journal à ce voyage-ci, je viens d'écrire les détails qui précèdent, si peu intéressants en eux-mêmes, que demain je ne m'en serais plus souvenu.

— Marseille,..... 1837.

Un jeune homme d'une tournure élégante et fort peu affectée, ma foi, nouveau correspondant de notre maison pour les affaires d'Alger, m'a offert son cheval, et avec une bonne grâce si naturelle, que je l'ai accepté. Donc, ce matin vers les six heures, je

me suis avancé au grand trot sur la route d'Aix, m'efforçant de ne regarder ni à droite ni à gauche. Quand je me suis vu à une bonne demi-lieue au delà du *Château vert*, où l'on mangeait autrefois de si bonnes *bouille-à-baisses*, je tourne mon cheval, je le mets au pas, et je vais faire mon entrée dans Marseille.

Les gens du pays appellent ce point-ci la *Vista*, la vue par excellence. Ce lieu mérite son nom ; la vue, en effet, est immense et ravissante. A droite, on vient d'apercevoir tout à coup la Méditerranée. Elle forme ici un golfe animé par une multitude de barques ; les rayons du soleil levant sèment d'étincelles les petites vagues de cette mer tranquille et mollement agitée par la brise du matin. Les rochers peu élevés qui s'avancent dans la mer forment ici un angle droit avec la côte le long de laquelle on marche, et donnent à l'ensemble du paysage une aménité singulière.

J'ai souvent rencontré ces vues gracieuses sur les côtes de la Méditerranée. Comme cette mer n'a pas de flux et de reflux, elle offre rarement ces aspects désolés, si communs sur les tristes rivages de l'Océan. Ses côtes ne sont jamais gâtées par cette demi-lieue de sable et de boue qui, dans les ports de Normandie, deux fois par jour régulièrement, viennent attrister le voyageur et lui montrer les navires tristement penchés sur le côté. Rien n'est propre et pur comme les côtes du golfe de Bandol, que j'apercevais à ma droite, en revenant ce matin à Marseille. Un paysage qui reproduirait exactement cette vue passerait pour *sec* et hors de nature à Paris.

En face de moi, je voyais cette magnifique Marseille, cette ville du Midi par excellence ; elle est placée au fond d'un amphithéâtre formé par des rochers arides comme tous ceux de la Provence. Mais au bas des rochers on aperçoit des arbres d'un vert foncé, qui marquent le cours de l'Huveaune. A droite, c'est la mer, et toute la contrée qui environne Marseille, sur la gauche, au bas des rocs, est couverte de petites maisons de campagne d'une éclatante blancheur, qu'on appelle *bastides*. Je crois

qu'on pourrait bien en compter quatre ou cinq mille ; chacune a son petit jardin, mais les arbres de ces jardins ne s'élèvent guère à plus de huit ou dix pieds. La blancheur éblouissante de ces bastides et des murs de clôture qui, tous les ans, sont blanchis à la chaux, se détache sur la pâle verdure des oliviers et des amandiers qui les entourent. Ce qui empêche ce petit bout de paysage aride et sec de paraître plat, c'est que l'œil y découvre à chaque instant des plantes que nous ne voyons point à Paris. J'ai demandé ce que c'étaient que des roseaux, hauts de douze ou quinze pieds, qui croissent par bouquets, le long de la grande route; on m'a dit que ce sont des *cannes*, qui servent à soutenir les ceps de vignes basses. Il y a beaucoup d'arbres dont les feuilles très-vertes semblent *vernissées* comme celles du laurier.

Quand on descend la *Vista* vers Marseille, la route se trouve tout à coup enfermée entre deux murs qui n'en finissent pas. Il y avait là une telle quantité de mulets, d'ânes, de charrettes et de charretiers jurant, que le nuage de poussière élevé par tout cela empêchait de voir et de respirer. Impossible de mettre un cheval au trot, au milieu de cette bagarre désagréable, et surtout peu champêtre.

Enfin, j'arrive à l'arc de triomphe, situé sur une hauteur, à l'entrée de la ville, à peu près comme l'arc de l'Étoile à Paris. On laisse sur la droite, avant d'y parvenir, le fameux Lazaret qui fait la sûreté de la Provence. De l'arc de triomphe, l'œil plonge dans le *Cours :* c'est un magnifique boulevard planté de deux rangs de vieux ormeaux. Le *Cours* est beaucoup plus bas que l'arc de triomphe, comme les Champs-Élysées à Paris.

Avant d'y arriver, on descend une rue rapide. Le *Cours* s'avance ensuite jusqu'un peu au delà de la Canebière, la principale rue de Marseille. A ce point, commence la belle rue de Rome, qui se termine par un obélisque placé vis-à-vis l'arc de triomphe. La ligne droite formée par les rues et le *Cours* a bien une demi-lieue. La population fourmille dans le *Cours*

bordé de belles maisons, et l'on a tout de suite l'idée d'une grande ville.

Les gens qui vous entourent ont un air sérieux et une vivacité incroyable ; ils semblent ne parler que par exclamations ; leurs yeux petillent. Ce qui frappe surtout, c'est l'étonnante transparence de l'air ; en voyant l'obélisque qui est à la porte de Rome, de l'arc de triomphe j'ai cru pouvoir y arriver en dix minutes. La plupart des femmes du peuple sont occupées à tricoter des bas couleur café au lait foncé ; elles ont le bas de la jambe fort bien. Les robes sont courtes et leurs plis annoncent une étoffe fort pesante. Les jeunes femmes du peuple ont à la ceinture de larges crochets d'argent destinés à porter des ciseaux, qui pendent à l'extrémité d'une chaîne aussi d'argent. Plus la chaîne est longue, plus la jeune fille qui la porte est considérée parmi ses voisines. C'est là le seul et unique luxe des jeunes filles du peuple. Ces ciseaux, d'ailleurs, serviraient au besoin d'armes contre les insolents.

Sur le *cours*, les chevaux et les voitures doivent passer le long des maisons ; les piétons sont au milieu, entre les deux magnifiques rangées d'arbres.

Mon cheval et moi, passant dans la rue à gauche du *cours*, sommes sur le point d'être accrochés par la diligence qui arrive de Toulon, et qui se garde bien de crier gare. Je trouve ces gens du bas peuple marseillais fort grossiers : c'est là l'inconvénient du *naturel*. On voit bien que nous sommes à deux cents lieues de Paris.

Je remets le cheval de mon nouvel ami à son *groom*, et, pour ne pas m'exposer à prendre de l'humeur, je continue la promenade à pied. Mais, à peine ai-je fait dix pas, que je suis suffoqué par la poussière qui s'échappe en gros tourbillons de certains grands tapis antiques que l'on bat au milieu du *Cours*, dans la partie réservée aux piétons. Certainement, à Paris, la police ne souffrirait pas ces choses-là. Une femme, qui vend des gâteaux pour les enfants, prend dispute avec les hommes qui battent les

tapis ; il est sûr que la poussière étonnante qu'ils font sortir de leurs tapis inonde absolument la petite table sur laquelle cette femme expose ses gâteaux ; la dispute s'échauffe ; plusieurs boutiquières, perchées sur leur échafaudage, prennent parti pour la femme aux gâteaux ; les hommes, pour les braver, battent leurs tapis avec plus de force ; il est impossible de respirer, je m'éloigne.

Je remarque que les femmes sont généralement jolies à Marseille ; elles ont le pied charmant, et trop d'embonpoint ne vient jamais nuire à la grâce de leur personne.

A gauche, sur une colline qui s'élève doucement en face de la Canebière, j'entrevois de magnifiques allées de platanes, les allées de Meillan, le long desquelles on a bâti beaucoup de maisons plus élégantes que celles du *Cours*. Plusieurs de ces maisons ont des jardins ; l'aspect du tout est fort gai.

L'arc de triomphe est heureusement placé ; les proportions n'en sont pas mal ; mais les grandes figures des bas-reliefs manquent tout à fait d'idéal. Les sujets sont fort bien choisis, ce sont des batailles de la campagne d'Égypte. Avant la révolution, on eût placé là Thétis et Neptune, qui, pour les Grecs et les Romains, voulaient dire quelque chose.

J'ai oublié de faire remarquer que la descente de l'arc de triomphe au *Cours* s'opère par une rue fort rapide, théâtre habituel des jurements les plus énergiques ; ce sont les charretiers provençaux, les plus grossiers et les plus impitoyables des hommes, qui abîment de coups de fouet leurs pauvres chevaux. C'est sous ce régime terrible qu'ils vont traîner jusqu'à Lyon d'énormes charrettes chargées de savon, d'huile, etc., etc. Je suis assez nigaud pour m'attendrir sur ces malheureux chevaux.

Après avoir été chassé du *Cours* par la poussière des tapis, j'ai tourné à droite, dans la magnifique rue nommée Canebière, parce qu'autrefois il y avait là des champs plantés de chanvre qui, en grec, s'appelle *canabis*. Cette rue de la Canebière, plus large que la rue de la Paix (à Paris), mène au bout du port, qui

a la forme allongée d'une carte à jouer. La Canebière arrive au milieu du petit côté. On se trouve là au quartier général de plusieurs centaines de porte-faix, gens qui se font compter à Marseille ; on les voit fort occupés à embarquer ou a placer sur des charrettes des marchandises de tous les pays ; c'est un spectacle réjouissant.

On a devant soi une foule de petites barques élégamment pavoisées en toile de coton, avec des ornements rouges, et tous les patrons crient à la fois pour vous offrir une promenade sur mer; mais cette mer, on ne la voit point, et le port a l'air d'un petit lac encombré de navires.

Pour dire exactement ce que j'ai fait, et qui n'est pas trop digne d'un voyageur qui a l'honneur d'écrire son journal, séduit par les cris et par la mine pleine de rondeur, *and weather beaten*, d'un des vieux matelots, je lui ai dit de préparer sa barque. Je suis entré chez un petit libraire qui étalait sur le port, lequel m'a vendu un volume in-8°, et qui sentait horriblement le moisi, du *Méchant* de Gresset; c'est une des pièces que je méprise le plus.

Le vieux matelot m'a conduit hors du port, et moi je lisais le *Méchant*.

La bouche du port tourne à droite ; c'est ce qui fait que de la Canebière on ne voit pas la pleine mer. L'embouchure du port, à gauche vers Toulon, est défendue par des rochers arides et abrupts, formant des caps et des îles, sur lesquels il n'y a pas le plus petit arbre ; on a le projet de creuser une entrée de ce côté-là.

A droite, c'est d'abord le fort Saint-Jean ; puis un rivage élevé nommé la Tourette, duquel on a une belle vue. Là derrière, sur le coteau, s'élevait l'ancienne Marseille assiégée par César. Elle s'avançait aussi sur une partie de la plage que la mer couvre maintenant. J'aurais bien dû, au lieu du *Méchant* de Gresset, avoir la *Pharsale ;* mais je suis l'homme le moins prévoyant du monde.

Au delà du fort Saint-Jean, c'est le *lazaret* que nous avons côtoyé au nord, il y a une heure, en passant à l'arc de triomphe.

Nous rentrons dans le port; il est parfaitement sûr et assez profond; mais souvent il sent horriblement mauvais, c'est l'égout de Marseille. J'étais tombé un mauvais jour apparemment; j'en ai fait l'observation à mon batelier, avec lequel je m'étais mis sur un assez bon pied pendant le voyage; il m'a nié brusquement et assez impoliment que son port sentît mauvais. Il est possible que les Marseillais ne soient pas sensibles à une certaine mauvaise odeur : c'est fort heureux pour eux.

Mon batelier *patriote*, ce qui, dans un certain sens, veut dire imbécile et quelquefois méchant, me ramène en grommelant à la Canebière. En touchant terre, j'oublie bien vite toutes ces idées; il était onze heures, et je cours à mes affaires.

— Marseille,..... 1837.

Je me promène sur le magnifique quai, à droite de la Canebière, qui conduit à la Bourse, au fort Saint-Jean et au bureau de la Santé. Ce quai, assez large, est pavé de briques posées de champ, comme des V majuscules emboîtés les uns dans les autres [1]. Là on ne voit pas une figure triste. Ce quai est peuplé de matelots et de perroquets, et les beauprés des bâtiments arrivant d'Amérique viennent casser les vitres du premier étage des maisons.

J'ai visité avec respect une boutique de nouveautés tenue autrefois par la mère et maintenant par la sœur de Della Maria; c'est le seul compositeur français qui ait jamais eu le secret de cette musique qui fait rêver à la chose qui, dans le moment, occupe votre âme. Après avoir donné le *Prisonnier* et l'*Opéra comique*, Della Maria mourut fort jeune, à Paris, empoisonné par ses rivaux, dit sa famille. Il fut remplacé d'abord par la niaiserie des Gaveaux et des Dalayrac; puis, par le tapage et les

[1] C'est l'*opus spicatum* des anciens : ouvrage en épi.

instruments de cuivre, qui font tant de plaisir aux spectateurs qui ont dîné copieusement.

Un peu après la boutique de madame Della Maria, se trouve l'hôtel de ville, dont la façade, assez bonne, donne sur le port; c'est là qu'est la *Loge* des marchands, ou Bourse.

On m'a montré sur un escalier la statue de Pierre *Libertat*, auquel, pendant deux cents ans, on a voulu faire une réputation de grand homme : c'est tout simplement un général Monck au petit pied. La Ligue avait régné à Marseille, et les bourgeois, voyant la décadence des armes espagnoles, songeaient à se mettre en république [1].

Deux hommes hardis, Charles Casaux et Louis Daix, gouvernaient et probablement marchaient à la république; ils prirent de l'estime pour le courage et les talents de Pierre Libertat, l'admirent dans les secrets de leur gouvernement et finirent par lui confier la garde de la porte royale.

Libertat comprit que les républiques n'ont ni grands cordons ni trésors à prodiguer. D'ailleurs, quel service signalé pouvait-il rendre à la république? Au contraire, il y avait de l'argent à gagner avec Henri IV. Libertat fit un accommodement avec le général commandant pour ce prince, qui lui assurait des honneurs, des dignités, des terres et de l'argent [2].

La façon dont le héros exécuta son traité est digne du traité même. Il livra Louis Daix aux assiégeants en faisant fermer la porte derrière lui au moment d'une sortie. Il avait conçu le dessein de faire tomber la herse de sa porte royale devant Casaux, et de l'assassiner ensuite entre les deux guichets; mais il craignit la générosité de quelque soldat subalterne, et trouva plus prudent de l'attirer par un faux avis. Casaux accourt; Libertat se tenait à son poste, l'épée à la main; Casaux s'avance pour lui

[1] Comme les villes commerciales de la *Hanse*.

[2] Papon, *Histoire de Provence*, t. IV, p. 393, et t. VI, p. 338. — Ruffi, *Histoire de Marseille*, t. I, p. 420.

parler ; Libertat le perce de son épée ; Casaux tomba, et le héros se fit aider par son frère Barthélemy pour l'achever.

Henri IV combla d'éloges le *sage* Libertat ; il lui accorda des lettres de noblesse pour lui et ses frères, le nomma viguier (prévôt royal) de Marseille ; lui fit payer une gratification de cent mille écus, et lui donna le commandement de la porte royale du fort de Notre-Dame de la Garde, et de deux galères.

Voilà l'homme qui, pendant deux cents ans, a été célébré comme un héros ! On ferait un volume des misérables vers composés en son honneur par les écrivains *vendus* de ce temps-là. Ces vers sont remplis de jeux de mots sur *Libertat*, qui a rendu la liberté à sa patrie.

La statue de ce Libertat est digne du héros, c'est-à-dire fort plate ; sa main est armée d'une véritable épée ; c'est peut-être celle qu'il teignit *généreusement* dans le sang du rebelle Casaux.

J'aime le caractère public des Anglais. De nos jours, en Angleterre, on pardonne tout à un homme, excepté d'avoir trahi son parti. (Voyez la gloire éclipsée de lord N...)

— Marseille, le.. .. 1837.

Mes affaires m'ont conduit aux eaux de Gréoulx, à trois heures d'Aix ; il y a là de fort beaux platanes, dont la vue me fait un vrai plaisir.

Je n'aime pas les jardins arrangés ; ils disent : Je veux vous plaire, et malgré soi on se sent disposé à les juger. Quelle différence pour un beau site donné par le hasard ! on s'étonne de sa beauté, l'imagination se plaît à l'exagérer. Mais je fais une exception pour les jardins plantés dans le désert, comme celui de Gréoulx ; si on ne l'eût pas planté et arrosé avec soin, le voyageur ne trouverait qu'un monticule aride et sans ombre, comme tous les autres, à dix lieues à la ronde.

M. P..., une sorte d'associé de la maison, a de l'amitié pour moi ; mais il est fort riche, et par conséquent il faut faire un peu la cour. Il a loué un fort beau château dans ces environs ; j'y ai

passé quarante-huit heures. M. P... m'a mené voir le château de Mirabeau, dont les ruines occupent le sommet d'un monticule aride : nous avons interrogé un vieux paysan.

— Ce château, nous a-t-il répondu, appartient à un monsieur de Paris, M. de Montigny.

— Savez-vous quelque chose des anciens propriétaires?

— L'un d'eux fut un *grand guerrier*, bien fameux de son temps.

— Et vous n'avez pas ouï parler d'un autre Mirabeau?

— Oh! non, monsieur.

— On ne parle pas d'un autre Mirabeau, qui fut député à Paris il peut y avoir une cinquantaine d'années?

— Quant à moi, messieurs, jamais je n'en ai ouï parler.

Mon associé de Gréoulx est riche depuis longtemps et même de père en fils, ce qui fait encore une différence. Mon domestique unique m'impatiente et me gêne souvent. M. P..., outre son domestique, a un courrier, au moyen duquel il n'adresse jamais la parole aux gens des hôtels où il prend son logement. Pour trois mois de voyage, ce courrier n'augmente sa dépense que de neuf cents francs, et encore dans cette somme nous comprenons deux cents francs de gains non avoués. M. P... ne fait jamais plus de vingt lieues par jour; il vient de parcourir cette année, avec sa femme, sept cent vingt lieues qui ont coûté six mille deux cents francs. Il se loue extrêmement de la bonne chère qu'on lui a faite dans les petites villes du Midi, particulièrement dans les environs de Pau.

Ce midi de la France est le paradis des soldats et des domestiques; pour cinq centimes on a un litre de vin; c'est pourquoi je voudrais y placer les invalides; on leur donnerait un litre de vin par jour, et ce bien-être prendrait place tout aussitôt dans les chansons des casernes.

J'ai rencontré hier soir chez M. P... un homme que j'ai beaucoup connu en 1826; il m'étonnait alors par son jacobinisme; il ne voulait pas convenir, par exemple, que Louis XVIII fût un

homme d'esprit. Comme il appartient à une profession savante, le thème habituel de son éloquence était, en 1826 : la diffusion des lumières et la nécessité d'établir partout des écoles d'enseignement mutuel. Si Louis XVIII l'eût voulu, s'écriait-il sans cesse, la France saurait lire.

Par un travail de dix heures par jour, un mérite réel et de belles phrases, il est parvenu depuis 1830 à charger son habit des broderies les plus flatteuses pour l'amour-propre. Hier au soir, il m'a pris à part pour me dire, en grande confidence et du ton d'un conspirateur, *qu'il faut que le fils du cordonnier soit cordonnier*, le fils de l'avoué avoué, et ainsi de suite.

J'ai trouvé plaisant de lui répondre *grossièrement* : Mon père, ai-je dit, était membre de la Chambre des députés, moi je suis marchand de fer; et quant à vous, mon cher monsieur, quel était l'état de M. votre père? N'était-il pas apothicaire dans un village de Berry? La France n'eût-elle pas perdu infiniment à vous laisser dans ces humbles fonctions?

Ce nouveau grand seigneur a l'habitude des discussions; il s'est bien gardé de répondre un seul mot à mon argument peu poli; il a continué comme si de rien n'était; seulement, comme nous nous promenions dans le salon, il s'est tourné vers moi et m'a serré dans ses bras. — Quand un de mes voisins vient me dire : Monsieur le baron, je voudrais envoyer mon fils au collége, j'ai ramassé quelque chose et je voudrais le pousser, je lui réponds : Les quatre règles, mon ami, et lire et écrire; autrement il te méprisera et tu n'en feras qu'un mauvais sujet, qui ira battre le pavé de Paris.

Mes enfants, mon cher L., ajoute-t-il, en me serrant de nouveau dans ses bras et chargeant de plus en plus l'emphase pathétique et tendre qui fait le caractère de son talent, mes enfants, mon cher L., je les ai confiés à un jeune prêtre, fort instruit, sans doute, et excellent latiniste; il leur donne de l'instruction, à la bonne heure; mais, cher ami, il leur donne surtout l'*é-du-câ-tion*, les principes moraux, sans lesquels la France est perdue.

On s'est fort égayé aux dépens de cette tendre éloquence. Comme M. le baron a une finesse plus que normande, il voyait fort bien qu'on se moquait de lui; il a eu besoin de tout son esprit, et pendant trois quarts d'heure il nous a rappelé les beaux jours de M. de Serre[1], soutenant une mauvaise cause à la tribune. Il est parti de bonne heure, car son magnifique château est à plusieurs lieues d'ici.

Après son départ, la conversation, qui n'avait été qu'épigrammatique, est devenue raisonnable.

— Convenons, a dit le maître de la maison, que, quoi que puissent faire l'influence du gouvernement et l'éloquence des gens vendus, comme M. le comte N., le régime actuel, ou plutôt les habitudes actuelles de la société, nous donnent chaque année plus de médecins qu'il n'y a de malades à guérir, plus d'avocats qu'il n'y a de procès à plaider. Tous ces jeunes gens, arrivés à vingt-cinq ans, voient qu'il n'y a pas de places pour eux et s'écrient que la société est injuste. Que de fils de paysans, dont l'éducation s'arrête à moitié chemin, faute d'argent, et pourtant tous ces gens-là ne veulent pas reprendre la charrue que conduisaient leurs pères! Tous ces jeunes gens attendent l'émeute, même sans s'en douter.

— La guerre, morbleu! la guerre ou tapage au dedans, s'est écrié le beau-père du maître de la maison, ancien colonel. De combien de lieues carrées la Russie, la Prusse et l'Autriche ne se sont-elles pas agrandies depuis 1789? La France a perdu Landau.

— Les diplomates étrangers vous répondront que, grâce aux admirables réformes introduites par Sieyès, Carnot et de Tracy, la France compte maintenant trente-trois millions et demi d'habitants au lieu de vingt-huit millions qu'elle avait en 1793. Il y a plus de puissance là-dedans que dans cinq cents lieues carrées de terrain.

[1] Ministre de la justice sous Louis XVIII, en 1818 · mort à Naples, ambassadeur de France, en 1824.

— Comment voulez-vous faire la guerre? tous vos généraux ont plus de cinquante ans; tous vos villages sont divisés en deux partis.

— J'en conviens, mais nous ferons des proclamations aux peuples étrangers parmi lesquels Napoléon a répandu l'amour de la France et de notre liberté. Si nous pouvons nous abstenir de piller, si nous savons bien traiter les prisonniers, au bout d'un an de guerre tous ces étrangers seront pour nous.

— Mais la Prusse est organisée plus militairement que vous, a repris le vieux colonel d'un air chagrin.

— Ces Prussiens sont gens d'esprit; ils comprendront que la Russie est là, qui brûle de les conquérir.

— Mais supposez six années d'une guerre malheureuse, nous serons plus tranquilles après cette épreuve; tous nos jeunes avocats, qui ne trouvent pas de causes à plaider, seront alors officiers dans nos régiments, et les jeunes gens qui naissent aujourd'hui n'auront plus sous les yeux, dans trente ans, l'exemple étourdissant de toutes les fortunes étonnantes faites par Napoléon; leurs têtes n'étant plus troublées par ces exemples dangereux, ils comprendront que ce n'est pas la faute du gouvernement s'il y a plus de médecins que de malades.

— En attendant cette triste épreuve de six années de guerre, qui paralyseront notre industrie et empêcheront l'Angleterre d'achever la conquête de sa liberté, un gouvernement adroit aurait prôné Alger, comme il y a justement un siècle on prôna le Mississipi, du temps de Law; il fallait sacrifier un million ou deux pour faire entrevoir à toutes les mauvaises têtes une fortune assurée dans les plaines de la Mitidja.

Pendant les moments solitaires de ce voyage, j'ai lu l'histoire de Marseille; j'avoue qu'elle m'a intéressé, et si le lecteur a la patience de me suivre pendant quatre ou cinq pages[1], il parcourra ce singulier pays avec plus d'intérêt.

[1] Il n'y a pas grand mérite à transcrire quelques pages d'une histoire

Aristote, dont la bonne tête avait eu l'avantage de pouvoir observer cent trente-huit gouvernements différents, avait composé un traité de la république des Marseillais ; il n'en reste qu'un fragment conservé par Athénée. Trogue-Pompée donnait d'assez grands détails sur ce peuple, ainsi qu'on peut en juger par ce qu'en dit Justin, son abréviateur. Voici la fable convenue sur l'origine de Marseille.

Vers la quatorzième année du règne de Tarquin-l'Ancien, environ six cents ans avant Jésus-Christ, quelques Phocéens d'Asie, marchands ou pirates, entrèrent dans la mer des Gaules et s'établirent sur la côte. Cinq ans plus tard il y eut une nouvelle expédition, dont Simos et Protis étaient les chefs. Ils abordèrent, puis s'avancèrent dans les terres auprès de Namnus, roi des Segobrigiens, et lui demandèrent la permission de bâtir une ville sur les confins de ses États[1]. Ce prince préparait ce jour-là les noces de sa fille, qu'il devait donner, selon l'usage de sa nation, à celui qu'elle choisirait pendant le festin. Namnus ayant engagé sa fille à présenter de l'eau à celui de ses hôtes auquel elle désirait lier son sort, elle choisit Protis, qui fonda Marseille.

Les Marseillais eurent besoin de bravoure pour n'être pas exterminés ; sans cesse il leur fallut repousser les attaques des nations voisines, qui, pour la plupart, venaient de Ligurie ; ils furent donc amis des Romains, ennemis des Liguriens. La fable ajoute qu'ils donnèrent des marques publiques de deuil lorsque Rome fut prise par les Gaulois, et qu'ils contribuèrent à compléter le poids de l'or et de l'argent que ceux-ci exigeaient des vaincus.

Il n'a manqué à Marseille, pour jouir d'une prospérité durable,

qui se trouve partout. C'est pour cette raison que je les place ici, afin d'épargner au lecteur la peine d'aller dans une bibliothèque demander un vieux livre. (Le pauvre Romagnesi me disait qu'en fait d'histoire il ne fallait jamais lire que les originaux.)

[1] Aristote, Plutarque, Larcher (traduction d'Hérodote, t. VII, p. 347).

comme Venise, que d'être une île; les belles habitudes de la civilisation grecque n'eussent point été polluées par le contact du triste gouvernement féodal.

Les anciens auteurs sont tous d'accord pour louer la sagesse du gouvernement des Marseillais ; la forme en était aristocratique. Six cents sénateurs appelés *timuques* ou *honorés* formaient le conseil de la nation. Un comité particulier, composé de quinze sénateurs, expédiait les affaires, et trois sénateurs, choisis parmi ces quinze, exerçaient à peu près l'autorité que les consuls avaient à Rome. Strabon nous apprend que, pour être *timuque*, il fallait avoir eu des enfants et être issu d'une famille inscrite sur le rôle des citoyens depuis trois générations.

Ce gouvernement vécut jusqu'à la prise de Marseille par César. Réduit alors à remplir des fonctions purement municipales, il défendit encore pendant un assez long temps le bonheur de Marseille contre le mauvais gouvernement du bas-empire.

Tacite dit que Marseille avait fait un heureux mélange de la politesse grecque avec la tempérance gauloise. Plaute, pour désigner des mœurs irréprochables, les appelle des *mœurs marseillaises*.

Mais le gouvernement républicain, laissant une foule de droits aux citoyens, est obligé de leur imposer une foule d'obligations qui, pour ma part, me gêneraient fort. Pour ne pas avoir de mécompte, il faut bien comprendre que les *droits* de la république ne peuvent pas exister sans de nombreuses restrictions à la liberté individuelle. Aux États-Unis d'Amérique, je nomme le roi, je nomme le commissaire de police, je nomme le balayeur de ma rue : mais si je marche *trop vite le dimanche*, je suis déshonoré; on suppose que je marche pour me donner le plaisir de la promenade, et non pour aller au temple. En un mot, il faut, avant tout, que je ne déplaise à aucun des ouvriers qui occupent des boutiques dans ma rue.

Dans cette Marseille primitive, les femmes ne pouvaient boire de vin; la comédie était défendue; chacun devait se livrer à

un métier, qu'il fût riche ou pauvre, et aucun motif de religion ne pouvait dispenser de cette obligation : on ne voulait pas d'un corps de prêtres.

Une fille ne pouvait pas recevoir en dot plus de cent pièces d'or; les habits et les bijoux portés par un citoyen ne pouvaient excéder la valeur de dix pièces d'or. Il n'était permis à personne d'entrer armé dans Marseille : les étrangers reprenaient leurs armes à la sortie.

Il y avait devant la porte de la ville deux caisses sépulcrales en bois; une pour les hommes libres, l'autre pour les esclaves; un chariot portait ces caisses au lieu de la sépulture; les parents terminaient la cérémonie funèbre par un repas, et le deuil ne devait durer qu'un jour. Le glaive que l'on conservait depuis la fondation de la ville pour punir de mort les grands crimes était rongé par la rouille et ne servait jamais.

Un homme qui était ennuyé de la vie exposait aux magistrats les motifs qui le portaient à y renoncer. « On ne voulait pas permettre, dit Valère Maxime, qu'un citoyen se donnât la mort dans un moment de dégoût ou pour une cause légère ; mais on ne voulait pas non plus imposer le fardeau de la vie à qui elle était devenue justement insupportable. » Le conseil des six cents faisait remettre au citoyen qu'il jugeait avoir des causes légitimes pour quitter la vie une certaine quantité de ciguë. Il y a loin de cette sage institution à la colère que le suicide inspire aux gouvernements modernes. Ces magistrats nommés par l'intrigue ne conçoivent pas que l'on puisse être malheureux dans l'heureux pays où ils règnent.

Lucien raconte que Ménécrate, citoyen de Marseille, fut privé de ses biens pour avoir proposé un décret contraire aux lois. Il avait une fille épileptique et d'ailleurs fort laide, et, se voyant condamné, s'écria qu'il ne pourrait jamais la marier. Zénothèmes, ami de Ménécrate, et dont tout le monde vantait les richesses et admirait la beauté, déclara aussitôt qu'il épousait cette fille. Il eut de sa femme un aimable enfant dont les grâces

naïves touchèrent le conseil des six cents, et obtinrent la réhabilitation de son grand-père.

L'heureuse république de Marseille, en faisant un appel au bon sens et aux penchants de chaque habitant, porta la civilisation dans les pays que nous appelons aujourd'hui la Provence et le Languedoc. Cet état de choses dura jusqu'à César.

Le judicieux Polybe avait voyagé dans le pays; il dit que les Marseillais fournirent des galères à Scipion, lorsque ce général essaya d'arrêter Annibal, qui marchait vers l'Italie; par la suite ils aidèrent Marius à triompher des Ambrons.

Pompée et César avaient étendu le territoire de Marseille; les Marseillais essayèrent en vain de conserver la neutralité lorsque la guerre éclata entre les deux bienfaiteurs. César, à qui il importait d'occuper cette ville, la fit attaquer par terre et par mer; après l'avoir prise, il enleva aux habitants leurs armes, leurs vaisseaux et leur argent. De ce moment, Marseille fit partie de l'empire romain, et peu après la perte de sa liberté, toutes ses vertus disparurent.

Athénée, qui vivait sous Marc-Aurèle, parle des Marseillais comme d'hommes sans énergie et sans mœurs. Pour désigner un efféminé, on disait alors : *Il vient de Marseille.* Suidas, qui rapporte ce proverbe, ajoute que les Marseillais portaient de longs vêtements brodés, et qu'ils étaient chargés de parfums.

Constantin poursuivit son beau-père Maximien dans les murs de Marseille, et l'y fit poignarder. Pendant la décadence si cruelle du grand empire, cette ville devint successivement la proie de tous les barbares.

Au moyen âge, le passage des croisés et les communications avec le Levant lui donnèrent de nouvelles richesses. On goûtait à Marseille des plaisirs délicats, tandis que, dans les environs de Paris, un brigand, réfugié dans son château féodal, pillait les marchands qu'il voyait passer sur la route; il venait ensuite s'enivrer grossièrement avec ses soldats les plus braves. Et nous avons appelé cela *une cour!* De ce rendez-vous de pillards, de

buveurs et de chasseurs, nous avons fait le centre et le type de l'élégance. De là la différence des mœurs de l'Italie au quatorzième siècle et des mœurs de la France ; tout dérive de ce point.

Les mœurs aimables que la riche Marseille avait répandues dans les pays environnants firent naître des souverains tels que le comte Alphonse et le roi René, dont le bon goût la sauvèrent des vilenies féodales.

Ce roi René, qui n'eut aucune des qualités nécessaires à un roi du quatorzième siècle, eût été un roi charmant au dix-huitième ; il eut de la gaieté et les mœurs aimables d'un gentilhomme ruiné. Un jour il ne put pas partir de Tarascon parce qu'il devait de l'argent à son auberge.

Après lui vint le sombre Louis XI, ce roi procureur normand.

Plus tard les troupes de Charles-Quint assiégèrent inutilement Marseille ; elle suivit le parti de la *Ligue*, puis eut la prétention de former une république particulière ; mais, comme nous l'avons vu, le loyal *Libertat* la remit au pouvoir de son souverain légitime.

— Marseille,..... 1837.

Ma journée d'aujourd'hui a commencé à cinq heures du matin par aller à la chasse, bien malgré moi.

Je vais inscrire ici ce que j'ai entendu dire, sans le traduire aucunement en français de livre.

Louis XIV vint à Marseille, qui s'était révoltée ; le maire de la ville parla de lui en présenter les clefs. — Non pas, dit le roi, je n'entrerai dans une ville rebelle que par la brèche. On fit donc une brèche au rempart, et le roi entra comme il le désirait.

Un colonel suisse, venu avec le roi, ne suivit pas ce prince et alla passer par la porte de la ville. Interrogé à ce sujet, il répondit librement : — Je n'entre par les brèches que lorsque c'est le canon qui les a faites. Ce fut à cette occasion que Louis XIV dit aux Marseillais : — Je veux aussi avoir ma *bas-*

tide, et il fit bâtir le gros fort Saint-Nicolas, aux trois quarts détruit lors de la révolution de 1789.

Ce matin, jour de dimanche, on m'a fait remarquer un portefaix qui allait à *sa campagne* en cabriolet. Les campagnes de ces messieurs sont situées au village d'Endoumes, sur la côte, à l'orient du port, vers le château Borelli.

Les portefaix de Marseille ont des hommes agissant sous eux et fort méprisés du peuple, qu'on appelle les *Génois*. Ces portefaix s'arrogent de singuliers priviléges. Un négociant reçut, il y a quelques années, un bâtiment chargé de grain ; les prix ayant changé, il voulut réexporter le grain, et faire sortir le bâtiment du port; mais les portefaix s'y opposèrent; ils demandèrent que le blé fût déchargé par eux et ensuite rechargé : il fallut obéir.

A Marseille, on déjeune à midi, et on dîne à sept heures.

Hier, au sortir de la Bourse, nous prîmes une barque, et allâmes nous baigner à l'anse du Faro. Après le bain, nous vînmes dîner chez Polycard, à la *Réserve*, vers l'entrée du port.

Autrefois on ne jetait pas de filets en ce lieu, qui était réservé pour la pêche des *clovis* et autres fruits de mer. Avant la révolution, on avait pratiqué là, contre le mur du fort Saint-Nicolas, une toute petite guinguette dont chaque chambre portait le nom d'une ville : Hambourg, Naples, Rome, etc. Ce lieu devint célèbre par les rendez-vous ; on y arrivait en barque, loin des yeux du public ; on se donnait rendez-vous à Rome, à Naples, etc. Cette phrase est restée dans la langue du pays ; et comme je ne la comprenais pas, on a bien voulu m'expliquer son origine.

Les *bastides* sont la passion dominante des Marseillais. C'est pour cela qu'il n'y a pas de spectacle le samedi. Ce jour-là, dès que la Bourse est finie, chacun s'enfuit à sa bastide ; ceux qui n'en ont pas vont chez un ami. On m'a encore répété aujourd'hui qu'il y a bien cinq mille bastides dans les environs de Marseille. Ce qui manque à ces maisons de campagne, ce sont les arbres. Beaucoup de bastides se vantent d'avoir de l'ombre, et l'on voit

affiché parmi les objets à vendre : *Bastide avec ombre*. Cette ombre est celle que l'on trouve autour de la maison, en tournant avec le soleil et se plaçant du côté opposé. Huit ou dix oliviers chétifs, cinq ou six acacias parasols, gros comme le bras, forment la verdure de la bastide ; mais il y a là un arbre mort de trente pieds de haut, qui fait toute la joie du propriétaire. Là est sa chasse.

Il se construit une cabane en fagots d'épines, à vingt pas de son arbre mort ; il s'y tapit dès quatre heures du matin, et il attend patiemment qu'une grive vienne se poser sur l'arbre mort. Quelquefois, de quatre heures du matin à midi, il a le bonheur de tuer jusqu'à trois grives ; il les marque aussitôt sur une ardoise placée dans la cabane. A la fin de la saison, il fait l'addition, et la proclame à la Bourse.

Ce plaisir a beaucoup de rapports avec la pêche à la ligne. Les fusils sont placés artistement à certains petits trous pratiqués dans les fagots qui forment les murs de cette rustique construction. En attendant sa grive, le Marseillais lit son journal, quelquefois un roman. Il jure quand il entend tirer dans les *postes* voisins. On appelle *poste* la réunion de l'arbre mort et de la cabane. *Voilà M. un tel*, s'écrie-t-il, *qui m'enlève le gibier !*

J'ai eu l'honneur de tuer ce matin deux ou trois *roussettes*. C'est un petit oiseau vert et jaune, pour lequel on m'a fait lever à une heure indue.

A chaque fois on me disait : — Ah ! ce n'est pas un *tourd*, nom de l'oiseau par excellence qu'il faut tuer. Au pied de l'arbre mort sont cinq ou six cages remplies d'oiseaux captifs qui appellent les autres.

Il faut convenir qu'on jouit délicieusement du beau climat dans ces cabanes de bois mort, que la brise de mer pénètre dans tous les sens. Il règne là un délicieux silence ; de ces silences qui font qu'on *entend son âme ;* on y goûte une liberté complète ; les soucis ne pénètrent point dans ce paisible réduit. Quand on donnerait des millions à un Marseillais pour habiter Paris, je

suis convaincu qu'il regretterait son *poste*, et je me trouve presque de son avis.

J'ai vu quantité de bastides ces jours-ci. Je ne sais ce qui se passe en moi, mais jamais je n'eus une telle soif de beaux paysages ; ils attirent et enlèvent mon imagination, comme de la musique qu'on admire, entendue dans un moment favorable.

Jamais, il faut l'avouer, à la suite d'une route aussi courte que celle de Genève à Marseille, on ne trouva une aussi grande différence dans l'aspect de la nature ; on était aux pieds des glaciers du Nord, on se trouve en Afrique. Au-dessous des neiges éternelles, les montagnes étaient couvertes de hautes forêts de sapins, qui ensevelissaient profondément les arêtes des rochers ; tous les rochers de Provence sont, au contraire, secs et pelés, ou garnis, pour toute végétation, de buis au feuillage luisant.

Je passe mes heures de loisir à *Belle-Ombre*, sur les bords de l'Huveaune, ou aux Aigalades. Aucune fête ne serait égale, pour moi, au plaisir de cet ombrage goûté sous des arbres de Provence.

La cause de ma joie ne serait-elle point qu'en ce pays l'*ombre est un besoin?* La plupart du temps, dans les bois de Verrières, je cherchais le soleil.

Au village d'Endoumes, sur l'extrême bord de la mer, M. Estieu[1] a voulu bâtir une bastide ; il a fallu apporter dans des seaux l'eau nécessaire pour faire le mortier, car il paraît que l'eau de la mer ne convient pas. Les briques, l'eau, le bois, tout arriva à dos de mulets, car, lorsqu'on bâtit la maison, le lieu était inaccessible pour les voitures ; c'est un de ceux qui m'attirent le plus ; de là, on jouit en paix de la mer de Provence, si différente de celle de Dieppe.

Les Aigalades, à une lieue et demie de Marseille, près de la

[1] M. Estieu, un des hommes les plus honorables de Marseille, a passé quinze ans en Orient, et a vécu longtemps à Paris.

route d'Aix, sont une magnifique *villa*, qui a appartenu au directeur Barras, et dont le propriétaire actuel est M. de Castellane. Au-dessus des Aigalades, est la charmante maison de *Fontainieu*, appartenant aussi à M. de Castellane.

Ainsi que l'indiquent ces noms, il y a beaucoup d'eau en cet endroit, ce qui est un véritable miracle en Provence; il y a même des prairies; je n'ai pu résister au plaisir d'aller marcher sur l'herbe.

Là, on m'a raconté qu'un jour que M. de Castellane avait donné la comédie, suivie d'un grand bal, à sa belle maison des Aigalades, on vint lui dire que les paysans du *quartier* quittaient le bal, qui, pour eux, avait lieu dans la cour, et se répandaient dans les prairies. On lâcha les écluses d'arrosage et l'on noya les amours, ce qui divertit beaucoup les personnes qui dansaient dans les salons.

J'ai vu la *campagne du roi d'Espagne*, ainsi nommée parce qu'elle a été habitée par Charles IV; elle est au-dessus de l'Huveaune, à un quart de lieue de la mer, et plus éloignée de Marseille que le château Borelli. Dans l'escalier de ce château, sur le dernier palier, j'ai trouvé un tableau de la peste de 1720, curieux comme contemporain.

Pour moi, rien n'égale la promenade le long de l'Huveaune; j'y vais presque tous les matins; car, par bonheur, dans ce pays-ci, le courrier ne part qu'à onze heures du soir. Ce charmant ruisseau a deux digues élevées de douze ou quinze pieds au-dessus de son cours, et toutes couvertes de grands arbres, comme les fossés relevés autour des *masures*, en Normandie.

C'est surtout *Belle-Ombre* [1] qui me plaît; cette *villa*, si bien nommée belle ombre, a appartenu à madame de Simiane. Le jardinier m'a dit, en me montrant un fort grand pin : « C'est là que venait lire M. Massillon, l'ami de madame. »

[1] Dans les *Lettres de madame de Simiane*, le nom de ce charmant séjour est ainsi écrit : *Belombre*. (R. C.)

Le malheur, c'est qu'on prend chaud en revenant de l'Huveaune à Marseille, et les personnes qui ont été dans le Midi me comprendront : une fois qu'on a chaud, d'une certaine manière, la journée est perdue.

Comme nous l'avons vu, l'ancienne Marseille, celle qui fut assiégée par César, était bâtie sur la colline qui s'étend du fort Saint-Jean à l'arc de triomphe. Des maisons de cette Marseille-là, on voyait la mer, avantage dont la ville moderne est privée. Les rues de cette ancienne ville qui subsistent encore sont noires, anguleuses, sales et fort en pente. Le grand nombre de puits ne permet pas d'y établir des égouts, et donne lieu à de certains usages qu'en vérité il est impossible de raconter.

A l'extrémité de ce quartier, près du rivage, j'ai trouvé l'antique cathédrale, en provençal la *Major*. Cette église est la plus ancienne des Gaules. Il est également vrai que saint Lazare, celui-là même qui fut ressuscité par Jésus-Christ, en fut le fondateur. Il avait été chassé de Jérusalem avec sainte Marthe et sainte Marie-Madeleine, ses sœurs, Marcelle leur servante, saint Maximin et d'autres disciples de Jésus-Christ, parce qu'ils prêchaient hautement que le Sauveur du monde était ressuscité. Ils furent tous ensemble exposés à la furie des mers, dans un frêle navire, sans voiles et sans gouvernail ; mais une main puissante s'était chargée de les conduire, et ils abordèrent heureusement dans le port de Marseille. Saint Lazare prêcha le culte du vrai Dieu, qui remplaça celui de Diane, dont le temple devint l'église de la *Major*. On accuse Henri IV d'avoir fait enlever à cette église de fort belles colonnes ; pour moi, je n'y trouve rien de remarquable. L'autel de la chapelle des fonts baptismaux est un sarcophage antique, comme on en voit à toutes les fontaines en Italie. Le maître-autel a un bas-relief barbare, représentant la Madone et deux saints.

La nouvelle ville de Marseille commence à la Canebière, au fond du port. Les riches négociants qui avaient commencé à bâtir ce quartier, vers la fin du dix-huitième siècle, achetèrent du

roi, moyennant six millions, l'arsenal des galères ; ce fut alors qu'on envoya les galériens à Toulon. Les rues bâties sur le terrain de l'Arsenal sont bien alignées, bien pavées, bordées de trottoirs, mais sans physionomie aucune; elles ressemblent aux rues modernes de Bordeaux, de Berlin, de Pétersbourg, de Vienne, de Munich, etc.

C'est une fatalité : le *manque de physionomie* semble s'attacher à tout ce qui est moderne; tout nous précipite, comme à l'envi, dans le genre ennuyeux.

Trois rues principales partent de la Canebière, et s'étendent parallèlement à la rue de Rome, qui continue le *cours* jusqu'à l'obélisque. On sort par la porte de Rome pour aller à Toulon et aux jolies *villa* situées sur l'Huveaune. Ces trois belles rues sont coupées à angles droits par un grand nombre d'autres rues transversales, ce qui forme de grands massifs de maisons qu'on nomme îles. Ces différentes îles sont numérotées, et les maisons qui les composent portent aussi un numéro particulier. Cet usage que j'ai retrouvé en plusieurs villes de Provence est peut-être un reste de la civilisation romaine, que les papes avaient apportée à Avignon. Rome antique était divisée en quartiers, comme Rome moderne en *rioni*.

Celle des rues qui est la plus voisine du fond du port a pris le nom de M. de Beauvau, qui était gouverneur de Marseille lorsqu'on la construisit.

A l'extrémité de la rue Beauvau, on trouve la salle de spectacle, et à gauche de la rue Beauvau la place Royale, où se voit une fontaine construite depuis peu et à grands frais. C'est peut-être le plus laid monument de France.

A gauche du terrain sur lequel on a bâti la salle de spectacle, était l'antique abbaye de Saint-Victor, habitée par cinq mille religieux. La sainteté de ce cloître avait fait donner au lieu qu'il occupait le nom de *Paradisus*, et ce nom se retrouve dans la rue qui lui a succédé, rue de Paradis.

Mais je m'aperçois que je me laisse entraîner par le plaisir

d'indiquer au voyageur les diverses parties de cette belle ville. Dès que l'on voit des arbres à Marseille, chose si rare et si agréable en Provence, il faut en remercier un préfet philosophe, M. Thibaudeau, qui, vers 1804, planta tant qu'il put des arbres, maintenant fort grands. Il eut à combattre les bonnes têtes du temps, qui prétendaient que les arbres donnent la fièvre. En général, le peuple en France hait les arbres.

Derrière le théâtre, un peu sur la droite, s'élève une montagne aride : c'est Notre-Dame-de-la-Garde. M. Thibaudeau y traça un chemin en zigzag, et même un jardin, dont les arbres verts viennent tant bien que mal. Là était une colonne et un buste de Napoléon, objet d'outrages.

Je dois aborder maintenant une tâche ennuyeuse. Il faut parler de la peste qui désola Marseille en 1720. On n'en parle que trop à Marseille ; et c'est ici, pour la première fois, que j'ai compris le proverbe : *Ennuyeux comme la peste.*

Le 25 mai 1720, un navire, qui venait de Séide, apporta la peste ; elle ne cessa qu'en juin 1721, après avoir emporté soixante-dix-huit mille cent trente-quatre victimes, dont quarante mille à Marseille.

Un peintre, nommé Serre, élève du Puget, qui, comme on sait, fut à la fois architecte, peintre et sculpteur, a fait deux grands tableaux, qui n'ont d'autre mérite que celui de la vérité ; mais que l'on regarde malgré soi et d'un œil curieux, parce qu'ils représentent une chose horrible.

Le meilleur livre sur cette triste époque est intitulé : *Relation historique de la peste de Marseille*, par Bertrand, Cologne, 1721.

Les deux tableaux de Serre représentent le déplorable aspect qu'offraient alors les quais et le *Cours*. On voit des moribonds étendus sur la terre ; ils ont près d'eux une cruche et un vase que quelques personnes compatissantes remplissent avec terreur d'eau et de bouillon. Le *Cours* est jonché de cadavres ; car beaucoup de malades avaient cherché l'ombrage de ses arbres ou

celui des toiles que les officiers municipaux avaient fait tendre entre les arbres.

Partout, ce sont des scènes déchirantes ; la peste vient rompre violemment tous les liens qui attachent l'homme à la vie : une femme voit mourir son amant, un père sa fille, etc., etc.

Au milieu de ces tableaux horribles, l'œil du spectateur suit avec complaisance des hommes qu'il voit s'occuper du soin de secourir les malades ou s'acquitter du ministère le plus dangereux, celui de faire enterrer les morts. Les forçats, les malfaiteurs, employés à ce terrible office, n'y peuvent plus suffire, ils précipitent les cadavres par les fenêtres, les entassent dans des tombereaux ou les traînent avec des crocs.

Ces tableaux de Serre sont célèbres ; ils ont été gravés, et toutefois les figures n'ont que des expressions exagérées, et par conséquent peu touchantes. Lors de l'exposition de 1837, un jury composé d'académiciens a refusé un tableau de M. Bard, représentant la révolte de Masaniello à Naples, à peu près du même genre que les tableaux de Marseille et infiniment supérieur. Chacune des têtes de M. Bard a une expression convenable. Messieurs du jury ont trouvé apparemment que M. Bard n'avait pas assez imité les compositions nobles de M. Vincent ou de M. Vanloo, qui étaient à la mode quand ces messieurs étaient jeunes et avaient du succès.

La peste de Marseille offre un trait de justice à peu près aussi respectable : tout le monde fit son devoir à Marseille en 1720. M. Roze fut l'homme actif de l'époque ; il commandait à la force agissante, faisait porter les malades dans les hôpitaux, enterrer les morts, etc. M. de Belzunce, évêque de Marseille, distribuait d'abondantes aumônes, confessait et administrait les mourants ; on en a fait un héros, un grand homme, et M. Roze, quoique anobli pour ses immenses services, est resté presque inconnu. Rien de plus simple, Belzunce était prêtre et noble[1] : les deux

[1] Voir les *Mémoires de Saint-Simon*, et même le timide Lémontey.

classes les plus puissantes en France, vers 1720, avaient intérêt à le porter aux nues.

On a trop exalté tous ces héros de la peste; en 1832, lors du choléra de Paris, à la prévoyance près, tout le monde a fait son devoir; mais personne n'est resté célèbre. Ce qui était de l'histoire en 1720 s'est trouvé tout simple en 1832, en présence de la presse qui menaçait de révéler toutes les faiblesses. Ceci montre que la moralité de la France s'est élevée de 1720 à 1832.

De cette affreuse peste de 1720, les Marseillais ont eu l'adresse de faire sortir un titre de noblesse, et, qui plus est, d'autorité. Seize *conservateurs de la santé*, choisis parmi tout ce que la ville a de plus respectable, exercent gratuitement les fonctions de membres du bureau de santé. Ce terrible bureau impose des quarantaines, excessives le plus souvent, à tout ce qui arrive par mer. Ces messieurs ont obtenu de Napoléon de réunir par une digue les îles de Pomègue. Le port ainsi fermé sert de prison aux malheureux voyageurs qui ont la gaucherie d'arriver par mer à Marseille.

La *Santé* de Marseille rend à peu près impossible le voyage à Constantinople et en Égypte, qui serait une partie de plaisir, en prenant les beaux bâtiments à vapeur que le gouvernement vient d'établir. Mais quel contentement aurait-on dans un beau voyage de six semaines, qui doit infailliblement se terminer par une ennuyeuse prison de trente ou quarante jours, et peut-être de trois mois? Je conseille donc aux voyageurs d'aller prendre à Trieste les bateaux à vapeur autrichiens. Les quarantaines du retour sont raisonnables en ce pays-là; elles le sont également à Malte et à Livourne. En général on fait compter dans le temps de la quarantaine les jours qu'on a passés en voyage, depuis que l'on a quitté le lieu suspect. La quarantaine ne devient longue que lorsqu'on a eu le malheur de perdre un homme pendant la traversée. Le lazaret de Trieste est fort raisonnable comme tous ceux des établissements de l'Autriche dans lesquels la politique

n'entre pour rien. La moins désagréable quarantaine de toute la Méditerranée est celle de la Valette; deux fois par jour on vient vous faire de la musique. A Malte, à Livourne, à Trieste, l'autorité regarde les quarantaines comme un inconvénient; à Marseille, on s'en fait un privilége dont on est fier. Donc, en revenant de l'Orient, n'abordez jamais en Provence.

Depuis qu'en 1832 la navigation à la vapeur s'est introduite dans la Méditerranée, on n'a pas songé à modifier les règlements de quarantaine, bien antérieurs à cette époque. Le but de la navigation par la vapeur est de faire voyager vite; on arrivera en dix jours de Constantinople à Marseille; mais, en arrivant, le bureau de santé vous met en prison pour un mois sur un rocher désolé; ne valait-il pas mieux que le voyage fût de quarante jours? On se serait moins ennuyé.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les ports étrangers cherchent à imiter la sévérité de Marseille; chaque petit commissaire de la santé aspire à se faire tyran. Or, selon moi, les tyrans ont toujours raison; ce sont ceux qui leur obéissent qui sont ridicules. En 1836, le choléra se déclare à Naples; depuis un an Marseille était guérie du sien; mais les braves Napolitains, redoutant la contagion de la guérison, mettent une quarantaine de quatorze jours sur les provenances de Marseille. Et voilà frappés d'interdiction les huit bateaux à vapeur qui vont chaque mois de Marseille à Gênes, Livourne, Civita-Vecchia et Naples[1].

Mais pendant que cette antique absurdité de la quarantaine, quand il n'y a pas eu de mort en route, devient plus absurde par le hasard de l'invention de la vapeur, voici par bonheur qu'une

[1] En 1837, les bateaux à vapeur mettent vingt et une heures de Marseille à Gênes, neuf heures de Gênes à Livourne, treize heures de Gênes à Civita-Vecchia, d'où l'on va à Rome en six heures, et enfin treize heures de Civita-Vecchia à Naples. Si l'on veut passer quarante-huit heures ou quatre jours dans chacune de ces villes intermédiaires, on attend l'un des bateaux suivants; mais il faut faire viser son passe-port par le consul de la puissance chez laquelle on va.

autre absurdité prend naissance à Paris. Les quatre mille élèves en médecine qui étudient une science raisonnable dans cette ville de l'esprit, voulant avoir quelque chose de neuf à dire, ont inventé que la peste et plusieurs autres maladies fort connues ne sont pas contagieuses. En France il n'y a point de *vérités;* il n'y a que des modes; il est donc parfaitement inutile de démontrer qu'*il est utile* de faire telle ou telle chose. Mais n'est-il pas bien plaisant de voir une absurdité se charger d'en combattre une autre? En 1847, le terrible bureau de la *Santé* à Marseille n'imposera-t-il plus que des quarantaines raisonnables (après le cas de mort pendant la traversée), ou bien la peste aura-t-elle perdu le plus beau fleuron de sa couronne : la contagion ?

L'histoire du moyen âge est remplie d'effets de ce genre; une absurdité n'est point corrigée par la raison (qui se passionnerait pour la pauvre raison?). Mais elle est emportée en vingt-quatre heures par une absurdité contraire.

Voulez-vous voir le moyen âge? Regardez l'Espagne; les libéraux ont l'absurdité d'ôter aux provinces basques des priviléges nuisibles à ces provinces, et ces provinces se battent, parce que leur ôter des priviléges commerciaux absurdes, et dont leurs capitales se sont dégoûtées, c'est évidemment attaquer leur religion.

Voilà à quoi mène la cessation du pouvoir du clergé et de la noblesse dans les pays qui n'ont pas été préparés par la mode de lire Voltaire et Rousseau. Voyez ce que la liberté produit à Mexico et à Lima : une envie forcenée contre les Européens qui travaillent et par leur travail font fortune.

—Marseille, le...

Je suis allé au lazaret en passant sous la porte de Jules César; j'ai suivi le boulevard des dames; en ce lieu, les dames de Marseille donnèrent des preuves d'une bravoure vraiment singu-

lière lorsque le marquis de Pescaire conduisit devant Marseille les troupes de Charles-Quint ; il arriva à ce noble marquis quelques malheurs réels ou imaginaires comme les malheurs de Marlborough, attestés par la chanson. Toujours est-il que, dans la langue du Midi, *Pecaïre* est un des mots les plus souvent répétés, et il veut dire *pauvre diable*.

Arrivé au lazaret, je me suis bien gardé de pénétrer dans ce lieu terrible ; je me suis rappelé l'aventure de M. R..., l'un des citoyens les plus recommandables de Marseille, et autrefois l'ami de Napoléon. Un jour il accompagne, par hasard, au lazaret, M. E..., son ami, membre du bureau de santé. Pendant que M. E... donne des ordres, M. R..., sans y faire attention, outrepasse les limites invisibles prescrites aux curieux.

— Vous avez touché à des objets qui ont peut-être la peste, lui dit M. E... en riant. J'en suis fâché, mais il faut que vous fassiez une quarantaine de vingt-quatre heures. M. R... fut très-étonné ; mais quand enfin il vit que cette quarantaine burlesque était inévitable :

—Parbleu, dit-il à M. E.., vous ferez la quarantaine aussi bien que moi ; en disant ces paroles il se jeta sur lui et lui toucha la main. Les deux amis furent obligés de passer vingt-quatre heures au lazaret. Qu'on juge de ce qui aurait pu m'arriver à moi, pauvre marchand étranger, et qui ai refusé des lettres de recommandation pour le préfet !

Je suis arrivé tout tremblant jusqu'à la première porte du lazaret ; de là j'ai regardé et j'ai fait des questions. Le lazaret est un vaste édifice qui se prolonge depuis la pointe de la Joliette jusqu'à la pointe d'Arenc. C'est un espace d'environ six cents toises ; il a été bâti en 1666, et successivement agrandi. Le lazaret est divisé en sept enclos, séparés les uns des autres par des murailles ; quatre de ces enclos sont destinés aux voyageurs suspects, et les trois autres aux marchandises.

L'ensemble des bâtiments du lazaret est ceint de deux murs hauts de vingt-cinq pieds et éloignés l'un de l'autre de trente-

six. Entre ces deux murs les gardes de la santé font de fréquentes patrouilles.

Tous les vaisseaux arrivant du Levant doivent d'abord s'arrêter à l'île Pomègue, qui est à cinq milles de Marseille ; en approchant de terre ils déploient leur pavillon ; aussitôt le fort de l'île en hisse un autre qui indique de quelle nation est le navire. Ce signal est répété par la vigie placée sur le rocher de Notre-Dame-de-la-Garde. Le capitaine se présente au bureau de la santé ; l'officier de service *fait raisonner le navire*, c'est-à-dire qu'il demande au capitaine avec un porte-voix, d'abord de prêter serment, et ensuite de dire d'où il vient, comment il s'appelle, quel est son chargement, et enfin de quelle *patente* il est porteur.

Les patentes sont délivrées par les consuls.

La *patente nette* indique un état de santé parfait ; la *patente touchée* fait connaître que l'équipage est sain, mais qu'il vient d'un lieu suspect ; la *patente soupçonnée*, que le vaisseau arrive d'un pays où régnait une épidémie ou d'un lieu qui a eu communication avec des caravanes provenant d'un pays où il y avait épidémie. La *patente brute* est la plus mauvaise ; elle annonce que la peste était dans le pays d'où arrive le bâtiment ou qu'elle règne à son bord.

La moindre supercherie dans la patente est sévèrement punie.

On distingue : 1° la quarantaine du *Casco*, ou bâtiment ; 2° celle de l'équipage et des passagers ; 3° celle des marchandises. Il y a marchandises susceptibles et non susceptibles (de communiquer la peste).

Les susceptibles sont la laine et tous les tissus de laine, les soies, les étoupes, les pelleteries, les maroquins, les livres, le papier, les chapelets, etc.

Les non susceptibles sont le café, le tabac, les coraux bruts, les peaux qui ont encore leur suint, le salpêtre, l'ivoire, les minéraux, etc.

Les animaux à longs poils sont soumis à la quarantaine du navire ; ceux à poils courts sont obligés de gagner la terre à la

nage ; les perroquets et les autres oiseaux en sont quittes pour être lavés avec du vinaigre.

Je pourrais continuer à transcrire les règlements fort compliqués du lazaret ; mais je n'ai voulu qu'en donner une idée aux voyageurs assez mal avisés pour arriver du Levant à Marseille. Mais enfin, quand on a eu ce malheur, il faut acheter le règlement et le bien étudier ; il faut se montrer fort gai, faire venir de bon vin et en offrir aux gardiens ; les gardiens marseillais croient facilement que le voyageur triste a la peste.

Il n'y a de réellement dangereux que la contrebande ; ce fut par la contrebande que la peste s'introduisit jadis à Toulon et à Arles. Il m'est arrivé d'entrer à huit heures du soir dans un port que je ne nommerai pas ; les matelots jetèrent l'ancre et allèrent tous coucher dans leurs maisons à terre ; le lendemain ils revinrent avant le jour, subirent longtemps toutes les interrogations du bureau de santé du pays ; et enfin nous fûmes admis en *libre pratique* à huit heures.

Ce qu'il y a de plus simple, lorsqu'on a le malheur d'être en quarantaine, c'est d'entreprendre l'étude d'une langue. Il faut choisir un auteur dont le style soit simple, par exemple Hume pour l'anglais, ou l'*Histoire de Toscane* de Pignoti, pour l'italien. On apprend par cœur une page le matin et une page le soir, et si l'on a la précaution de ne lire aucune grammaire, après vingt jours de quarantaine on sait la langue de façon à lire un roman avec plaisir. J'ai connu de pauvres dupes qui ont fait cinquante jours de quarantaine à Marseille.

Si un homme de l'équipage vient à mourir pendant la quarantaine, le bureau de santé a le plaisir vif de la faire recommencer.

Je dînais hier chez M. de L.... ; on a beaucoup parlé d'un Français de Paris qui a voulu faire un voyage de plaisir à Constantinople. Il en est revenu en seize jours ; mais il est actuellement retenu au port *Dieu-Donné*, de l'île de Pomègue, et l'on calcule qu'il peut fort bien y rester jusqu'en janvier prochain,

c'est-à-dire cinq ou six mois. Il est en *sereine;* ce qui veut dire que, la peste régnant dans l'équipage qui l'a conduit à Marseille, sa quarantaine ne pourra commencer qu'après la complète guérison de cet équipage. Et cette quarantaine de quarante jours devra recommencer pour chaque homme de l'équipage qui tombera malade d'une maladie quelconque.

On a parlé d'ouvrages nouveaux à ce dîner, et fort bien. Les Marseillais sont moins dupes des *camaraderies* de Paris que je ne l'aurais cru; ils osent blâmer des livres prônés effrontément par les journaux les plus graves. Marseille a fourni un brillant contingent à la littérature actuelle; dans quelle ville de France ne connaît-on pas M. Méry, le brillant poëte, MM. Guinot et Gozlan, prosateurs élégants?

— Marseille, le.....

La ville des plaisirs, de l'esprit et de la bonne compagnie, c'est Aix.

Croirait-on qu'on y a tenu, vers 1820, des propos tellement gais, de si bonne compagnie, et par conséquent tellement choquants pour la pruderie actuelle, que je ne sais si j'aurai l'esprit nécessaire pour pouvoir les raconter? Jamais je ne pourrai expliquer ce que c'était, dans une grande ville du Midi, que le thé de madame de***. Marseille, si admirable par sa position, n'est qu'une ville barbare si on compare ses mœurs à celles d'Aix. On y est heureux, mais avec les plaisirs primitifs : la chasse, le tabac, le mouvement physique, l'absence de toute gêne.

A Marseille, la société n'est d'aucune utilité à un jeune homme, et il n'en sentirait que les entraves. Pour peu qu'un jeune homme ait de tête, il se fait courtier de marchandises, courtier d'assurances, etc., et gagne bien vite cinq ou six mille francs par an.

Le dimanche et dans la semaine, dès qu'il a un moment, il court dans une bastide chasser au *poste*. En été, il va se baigner les soirs au Faro; quand le *mistral* souffle, il va au cercle fumer d'excellent tabac de Latakié, tout en parlant fort haut avec

ses amis. C'est tout le bout du monde s'il va se montrer une heure au théâtre, où pourtant il est abonné, et encore cette heure il la passe dans les coulisses; car, à Marseille, tout ce qui va aux premières loges passe sur le théâtre par une certaine petite porte ouverte au bout du couloir, et le directeur sait bien que s'il fermait cette porte, il pourrait fermer aussi celle du théâtre. C'est ce que répondent les directeurs aux commissaires de police et préfets arrivant de Paris et qui se scandalisent. Pourquoi imposer les *gênes* parisiennes à qui ne peut pas goûter les plaisirs de cette civilisation du Nord?

Après le spectacle on va jouir encore du climat superbe et se promener sur la Canebière, en fumant à la clarté des étoiles. Rien ne semblerait plus gênant aux jeunes Marseillais, dont nous avons esquissé la vie, que la proposition d'aller habituellement dans la société.

Je ne sais si l'on me permettra de dire que les grisettes de Marseille ont un caractère charmant; elles ne sont nullement intéressées, et regarderaient comme une injure toute offre d'un cadeau en argent. Une jeune fille ne demande à son amant que l'amour. Par surcroît de bonheur, un courtier de commerce, qui serait vu donnant le bras à une jeune fille de la classe de celles qui portent des chaînes en argent, perdrait toutes ses pratiques. On voit que tout se réunit pour dessiner une vie parfaitement heureuse au jeune homme de Marseille; mais cette vie est aussi toute en dehors de la société. Il résulte de là que le *naturel* doit briller dans les manières beaucoup plus que la politesse; il me semble que, même dans la société, on invoque souvent les droits et le nom de la *franchise*.

Rien n'est donc plus opposé, dans les actions comme dans les sentiments, que le jeune homme de Paris et celui de Marseille. A Paris, un jeune homme ne peut s'avancer que par la société. S'il ne manque aucun des mardis de madame D....; s'il est attentif à ne jamais parler qu'à des femmes de plus de trente ans, tôt ou tard un des hommes de ce salon arrivera à une grande place,

et madame D.... le forcera à en donner une petite au jeune homme qui n'a jamais manqué à un de ses *jours* ni dit une chose imprudente.

La seule vision de ce genre de vie ferait pâlir un Marseillais; sa vie, à lui, est toute de mouvement et de liberté. Il gagne ses cinq ou six mille francs en courant les comptoirs et allant aux deux Bourses; car, à Marseille comme à Paris, il y en a deux. c'est le café *Casati*, qui remplace Tortoni; mais les Marseillais ne *font pas de consommation* hors de leurs repas, et comme on disait à Casati :

— Prend-on quelque chose chez vous?

— Hélas! oui, monsieur; quelquefois on y prend des petites cuillers d'argent.

Sous Napoléon, les courtiers faisaient fort peu d'affaires; les occupations de ces messieurs ont redoublé depuis la conquête de l'Algérie : voilà l'opinion politique à Marseille. Ajoutez à cela une crédulité napolitaine habilement exploitée et au milieu d'un public qui n'a pas le temps de lire. Comme je demandais des détails plus intimes sur les habitudes sociales du pays à un fort joli garçon, M. B., il me répond:

— Il n'y a pas de maris trompés à Marseille, à cause des rues tirées au cordeau; lorsque vous êtes au haut de la rue de Paradis, on vous aperçoit de la Canebière. Jamais de foule, d'encombrement dans ces rues si droites; tout le monde voit tout. Une maison est habitée par une seule famille. On frappe, la cuisinière monte de sa cave, et vous crie d'une voix de Stentor femelle :

— Monsieur, que demandez-vous? Monsieur est sorti, madame est dans sa chambre.

Les trois maisons voisines entendent votre conversation avec la cuisinière, et, pour peu que vous ayez l'air jeune, toutes les dames de ces maisons se mettent à la fenêtre. Vous *faites scandale,* et la dame sera obligée de raconter votre visite à son mari.

A Marseille tout est calculé pour les maris; ce sont eux qui

ont fait les lois, les femmes sont leurs très-humbles servantes. Si jamais vous voulez subir le lien conjugal, venez vous marier à Marseille. Votre femme ne vous tourmentera pas pour acheter de beaux meubles, je vous en réponds, et vous serez aussi libre que vous êtes esclave à Paris.

A Aix, au contraire, les portes des hôtels sont immenses, et il n'y eut jamais de portiers.

— Marseille, le 13 juillet 1837.

Instruit des petits faits que j'ai écrits hier, je me laisse entraîner au plaisir de flâner dans les rues ; c'est sans contredit la meilleure manière d'employer son temps quand on est loin de Paris. On est frappé de cent petits détails singuliers, que l'on n'oublie plus.

A Londres, une journée employée à visiter les curiosités de la Tour et les tombeaux de Westminster ennuie à périr et n'apprend rien. Ces curiosités, ces tombeaux, ressemblent à peu près à ce qu'on voit partout. Une journée employée à se promener sur les trottoirs des rues qui conduisent de la Bourse à Saint-James montre mille détails curieux sur les habitudes sociales, ou plutôt antisociales, des Anglais.

Ce n'est donc qu'à mon corps défendant que je vais voir les musées de province, le vulgaire des églises gothiques et tout ce que les sots appellent des *curiosités*. Ce qui est curieux pour moi, c'est ce qui se passe dans la rue et qui ne semble curieux à aucun homme du pays. Mais ce que j'observe là est difficile à dire : la langue française est fière, disait Voltaire (je n'ose répéter son mot) ; mais ce grand écrivain n'a pas pu prévoir le misérable état de *collet-monté* où est tombée la bonne compagnie qui a succédé à celle qu'il parvint à séduire. Demandez son catalogue au libraire qui loue des livres dans le faubourg Saint-Germain.

J'ai erré ce matin sur la colline, derrière le fort Saint-Jean, dans un lieu appelé, ce me semble, la *Tourrette*. Il y a là un

grand boulevard, ou du moins un grand espace où l'on a eu le bon esprit d'abattre les maisons. On m'assure que le mistral ne permet pas d'y planter des arbres; moi, je pense que c'est par haine des arbres. On voit fort bien la mer, qui est à cent pieds plus bas. Là se promènent de vieux matelots, auxquels je demande fort gravement combien il me faudra de temps pour aller en Corse et si le vent est favorable. Pour peu qu'on ait une physionomie bienveillante, il n'en faut pas davantage pour amener une longue conversation.

Je crains de céder à un préjugé; mais enfin, encore aujourd'hui, j'ai rencontré parmi les gens du peuple nombre de figures qui ont la finesse du profil grec.

Il y a aussi de fort jolies femmes à Genève, par exemple; mais rien n'est plus différent que la beauté de ces deux pays: la beauté génevoise a des contours un peu lourds, surtout vers le menton, elle annonce une âme bonne et simple; la beauté de Marseille dénote un âme fine et décidée. Vingt fois, dans ma promenade d'aujourd'hui, j'ai trouvé des têtes qui me rappelaient celles que l'on voit dans les bas-reliefs grecs des tombeaux.

Il y avait, sur cette belle esplanade, des joueurs de boule et des blanchisseuses étalant leur linge sur des cordes et fort contrariées par le vent.

Après avoir quitté le spectacle que me donnait ce peuple vif et passionné pour les moindres choses, je me suis attaché à bien reconnaître la première Marseille, assiégée par César. Mon imagination a été pendant une heure la contemporaine des gens qui ont écrit les lettres *familières* de Cicéron.

La seconde Marseille, à laquelle la peste de 1720 enleva quarante mille habitants, est formée par de vilaines petites rues étroites, voisines du palais de Justice et de la cathédrale, et dont l'une s'appelle rue *Pavé-d'amour*. (Il y a une histoire sur cette rue.)

Du haut d'un clocher, j'ai vu la troisième Marseille, bâtie peu avant la révolution, à l'orient de la Canebière, et qui remonte

jusqu'aux allées de platanes plantés sur la belle colline, au nord de cette rue.

Comme vous le savez déjà, la Marseille nouvelle, à l'orient de la Canebière, se compose de deux grandes rues : *Paradis* et *Saint-Féréol*, parallèles au *Cours* et à la rue de *Rome*, sa continuation. Elles sont coupées à angle droit par de belles rues transversales. Au bout de la rue Paradis se trouve la préfecture, bien située, dans un quartier de bon ton, et à côté d'une jolie place tranquille, plantée d'arbres.

Plus près de la Canebière et à l'extrémité de la rue Beauvau, est une jolie petite place, où l'on a bâti, vers 1780, une salle de spectacle, dans le mauvais goût d'architecture du temps. Cette salle de Marseille ressemble à celle de Bordeaux, à celle de Nantes, et surtout au triste théâtre de l'Odéon à Paris ; on aperçoit de même un vilain toit par-dessus la façade.

Comme je regardais cette façade du théâtre de Marseille, mes yeux s'arrêtent sur l'affiche, que je ne puis pas bien lire. Ces marauds de provinciaux, me disais-je, ne savent pas même l'orthographe, sur l'affiche il y a *Sémiramide*.

Une idée me luit, je m'approche avec transport, c'est en effet la *Sémiramide* de Rossini, annoncée pour ce soir à sept heures. Aussitôt toutes mes idées changent.

D'abord, il faut me déprier à dîner chez l'homme obligeant qui m'a prêté son cheval avant-hier ; un moment je suis tenté de lui dire tout bonnement la vérité. Mais, par bonheur, je me souviens du mot de M. de Talleyrand aux jeunes secrétaires d'ambassade : *Méfiez-vous du premier mouvement ; il est toujours généreux.*

J'ai parbleu bien fait ; il ne faut jamais s'aviser d'être sincère avec les provinciaux, en choses qui peuvent intéresser leur susceptibilité. Ils s'imaginent qu'un homme arrivant de Paris : 1° pense à eux ; 2° cherche à se moquer de leur personne.

J'ai ramené mes cheveux sur le front, j'ai démesurément élargi ma cravate, et je suis allé déclarer d'un air dolent, à mon

nouvel ami, que j'avais la migraine; mais quelle migraine! C'est bien le diable si ce soir il m'aperçoit au spectacle.

— Marseille, le... 1837.

Il m'a aperçu à l'orchestre, où je me cachais, le monstre! et il est *piqué : Sémiramis* va nuire à mes affaires d'Alger. Ma foi, peu importe; la pièce était charmante et j'ai été parfaitement content, de sept heures à onze heures et demie.

On m'objectera que les chanteurs ne sont pas des Lablache; non, mais ils sont passables, mais la saison dernière le ténor chantait Assur, à Rome et à Florence.

La salle était comble; aussi ces pauvres chanteurs dépaysés n'avaient pas épargné les moyens d'attirer le public. Outre la *Sémiramis* tout entière, ces pauvres gens ont chanté, entre le second et le troisième acte, un duo et un trio de Persiani, plus deux ou trois airs de ces petits compositeurs sans couleur, Pacini, Donizetti, etc. J'ai eu le temps d'aller faire une promenade de vingt minutes à la Canebière, sous ce ciel étincelant du Midi, qui a de la clarté même sans lune. Il me semblait cent fois plus étonnant.

A mon retour, vers dix heures et demie, la salle était à moitié vide.

— Les Marseillais aiment à se coucher de bonne heure, me disait mon voisin; la bonne compagnie n'attend jamais la fin du spectacle.

Comme je faisais observer à ce voisin que pourtant les premières loges n'étaient pas dépeuplées, il m'a appris que les premières loges ici sont occupées par les *demoiselles*. Je n'ai point voulu paraître battu.

— Mais, monsieur, pour entreprendre ce genre d'affaires, ces dames ne sont guère jolies.

— Monsieur, un négociant, millionnaire aujourd'hui, a commencé par douze cents francs d'appointements et douze heures de travail par jour; il n'avait pas le loisir alors de faire la cour

aux grandes dames; les liens de l'habitude se sont formés; à cinquante ans il a la même maîtresse qu'à vingt, et s'il arrive à soixante et dix et à la peur du diable, il l'épousera.

En y réfléchissant, je n'ai point trop de honte des transports de plaisir de ma soirée d'hier. D'abord, il y a trois mois que je n'ai entendu de bonne musique, et ensuite mon pauvre cœur est bien malade. La province m'a abreuvé de sensations mesquines, montrant le vilain côté de l'homme social, et certes, du moins chez moi, ne réveillant pas l'imagination et la rêverie agréable.

Notre Sémiramis était une femme trop grande, mais elle chante bien. Arsace, le contralto, a une voix superbe, mais ne sait pas la conduire; elle a quatre pieds de haut, des yeux étincelants, et l'air d'un petit énergumène outragé.

Hommes et femmes chantaient en conscience, et comme gens qui luttent avec passion contre une troupe rivale; il y a, en effet, une troupe de comédie et d'opéra-comique, qui alterne avec les Italiens. Il fallait voir l'attendrissement et l'enthousiasme avec lequel ils saluaient le public au moindre applaudissement. Ce n'est point une affaire d'argent pour ces gens-ci. Ils étaient à Bologne et se trouvaient sans engagements pendant trois mois; comme, grâce aux bateaux à vapeur, quatre jours suffisent pour venir de Bologne à Marseille, et que, d'ailleurs, tout Italien meurt d'envie de voir la France de Napoléon, ces chanteurs ont consenti à tenter une expérience, et on les a payés d'avance. Le ténor, qui a toute l'insouciance d'un artiste, s'est vendu à un *impresario* pour trois ans, à raison de trois cents francs par mois; il chantera partout où son impresario le transportera.

Mon correspondant m'a donc aperçu à l'orchestre, et il est piqué. Il a dit devant moi, à un de nos amis communs, qui m'engageait à dîner : « Ne priez pas monsieur un jour d'opéra italien. »

— Dites plutôt, monsieur, un jour de migraine, mal affreux et qui nous fait manquer forcément aux rendez-vous les plus aimables, etc., etc. Mais mon provincial est resté implacable et

sérieux. Ceci brise mon unique rapport avec les Marseillais de la bonne compagnie. Je n'ai plus aucune facilité pour arriver à eux. En général, j'ai peu vu la bonne compagnie dans ce voyage; je ne vis pas dans le monde, mais dans les environs du monde. Mon grief contre lui, c'est qu'il a deux maladies mortellement ennuyeuses : la peur et l'hypocrisie. Naturellement, pour peu que je me méfie de l'esprit des gens, la crainte de mal parler me rend fort taciturne. Ou je me trompe fort, ou, pour avoir de l'esprit à Marseille, il faut beaucoup d'emphase et de bruit, il faut être *commis voyageur* dans toute l'étendue du mot, et je ne suis plus que commis voyageur émérite. Jamais on n'écouterait ici une chose dite simplement; il faut être un peu marquis de Mascarille.

Mon plaisir étant d'étudier les diverses peuplades de France, les hommes de Marseille qui dépensent plus de quatre mille francs par an ne sont guère intéressants à mes yeux; ils copient Paris plus ou moins bien, voilà tout. Pour moi, le salon dans lequel je passe ma vie, c'est tout simplement le quai qui conduit de la Canebière à la *Consigne;* là est pour moi la Marseille véritable, et je n'ai que faire du Marseillais à gants jaunes. Je me sens réjoui par ce caractère franc, grossier, sincère, aux passions emportées, et surtout absolument étranger à l'idée de se *dessiner dans l'esprit du spectateur* le caractère d'un homme considéré et d'esprit. C'est ce désir qui talonne toujours le bourgeois, le demi-bourgeois et l'ouvrier de Paris et des environs, qui m'assomme en ce pays-là.

Le *canut* de Lyon prend des moyens ridicules pour se donner ce beau caractère dans votre esprit, mais enfin il y tend. A l'exception de la noblesse et des gens fort riches, il n'y a pas au monde de contraste plus marqué que celui d'un habitant de Marseille et d'un Lyonnais, de même âge et de même classe.

Je suppose toujours que ce qui est noble et a plus de vingt mille livres de rente dans les deux villes a un autre genre de ridicule, quand il en a, et se ressemble assez. Je n'ai point ob-

servé cette classe, moi simple marchand. J'en juge par les *honorables* que nous avons vus à la dernière Chambre des députés. Encore, plusieurs avaient-ils gardé l'importance timide, souffrante, et se faisant grande violence pour se mettre en avant; mais se mettant en avant pourtant, et de la façon la plus effrontée. Ce caractère est comique; il agit toujours pour se conformer à une certaine règle qu'il s'est faite. L'homme riche de Marseille, que j'ai entrevu, n'a pas conscience de la règle qu'il viole; il est bien loin de rougir quand il prend la parole hors de son tour dans un salon; il a souvent l'air et la franchise d'un portefaix enrichi, mais il ne peut me déplaire. Rien ne me déplaît au fond que le ton mielleux de l'hypocrisie heureuse de ses succès. Souvent ce qui surnage chez le Marseillais, c'est la bonhomie et le désir de vous obliger.

Quant à la franchise dont se vantent souvent les gens du Midi, j'ai une *distinction* à proposer: ce n'est pas de la franchise, c'est un emportement de vanité.

Ils se vantent après dîner, et dans un moment de bavardage, d'une certaine démarche qu'ils ont faite, et dont le récit produit un bon effet et leur donne *une vive jouissance de vanité* au moment où ils parlent; mais ils ne s'aperçoivent pas que cette démarche fera un mauvais effet le lendemain matin à la Bourse, quand elle sera racontée de sang-froid. La véritable franchise existe parmi les jeunes sous-officiers de cavalerie, braves comme leur épée et se moquant de tout ce qui peut arriver. Ce caractère est charmant, mais il ne faut pas qu'il soit outré, il faudrait qu'il ne se connût pas lui-même.

La franchise dont se vantent les habitants du Midi consiste uniquement à braver les convenances, et à dire en face quelque chose qui peut être désagréable. Damas, du Théâtre-Français, était en tournée à Marseille; il donne un billet d'orchestre à un jeune homme qu'il rencontre à dîner chez son banquier. Ce même soir Damas joue le rôle d'Amphitryon; après la pièce, le jeune homme le rencontre au foyer et lui crie de si loin qu'il

l'aperçoit : — N'êtes-vous pas le grand nigaud qui vient de jouer le rôle de ce c... d'Amphitryon ?

Je déjeunais ce matin avec une jeune Marseillaise de vingt-deux ans à peine, fort jolie, assez coquette, et qui parle fort bien ; elle a un frère pour lequel elle montre beaucoup d'affection ; ce frère est venu au déjeuner avec de jolis boutons à sa chemise ; il les a achetés ce matin, et en est tout fier. Une Parisienne lui en eût fait compliment et en eût pris occasion pour lui dire deux ou trois mots de tendresse. Sans doute, elle eût exagéré un peu son amitié pour ce frère, jeune nigaud fort inoffensif. La Marseillaise de ce matin a trouvé les boutons laids et l'a dit tout franchement : *Cela ne signifie rien, cela ne ressemble à rien*, répétait-elle à tous moments. Le frère était tout triste et ne répondait pas. Voilà le *naturel*, il conduit à dire sans nécessité des vérités peu aimables. Et, d'ailleurs, cette affectation eût fait naître des sentiments vrais et agréables dans le cœur du frère.

Cette franchise, dont se vantent les gens du Midi, je croirais plutôt qu'elle existe parmi les bons Champenois, qui, fort souvent et en toute espèce d'affaires, disent tout simplement ce qu'ils pensent.

Je connais fort bien les paysans des environs de Chaumont; je suis obligé d'aller quatre fois par an dans leur pays. Assurément rien n'est plus monotone et plus triste que la vie qu'ils mènent; rien n'est plus gai, au contraire, que la vie des paysans provençaux; dans leurs villages, ils ont un bal, une fête publique, une occasion de s'amuser tous les quinze jours ; mais, enfin, il faut rendre justice aux bons Champenois, ils ont pour eux la franchise et la sincérité du cœur.

Ce soir, une femme jeune, fort piquante et qui ne manque point d'esprit, me racontait au château *Borelli* (c'est un joli petit parc sur le bord de la mer, que le propriétaire veut bien ouvrir au public, et où l'on trouve une fraîcheur délicieuse), cette dame me racontait, dis-je, que l'annonce de la révolution

de Juillet lui avait fait une peur mortelle pendant un mois ; elle se réveillait en sursaut avec la vision d'une vilaine machine rouge au milieu d'une place. Comment voulez-vous que madame de Mens goûte un joli roman, quand son confesseur lui aura certifié qu'il tend à ramener la république et la machine rouge ? Voilà un excellent juge qu'avait le *Zadig*, et que perd la littérature actuelle.

Je trouve que l'enthousiasme pour la liberté et les droits de tous ne vieillit pas une femme. Oserai-je avouer que la peur et l'enthousiasme pour le *privilége* et l'avantage personnel lui donnent quarante ans à mes yeux ?

— Marseille, le 15 juillet 1837.

Je crois que l'action la plus ridicule aux yeux d'un Marseillais riche est celle d'ouvrir un livre. Aussi faut-il voir comment il suit les processions dès qu'il a peur. Par exemple, lors du choléra de 1835 ; c'est alors un Napolitain : il allume des cierges pour plaire à la Vierge ; il achète, au prix de *quarante-cinq sous*, une bague de fer, qui, corroborée par cinq *Pater* et deux *Ave*, empêche la fièvre de s'établir.

Ceci est *historique* ; j'ai acheté une telle bague avec toute une famille fort riche, assez distinguée, et qui discutait avec moi pour savoir si ces bagues pouvaient produire réellement l'effet annoncé. Je me reproche amèrement de ne pas avoir demandé un petit livre revêtu des signatures officielles, qui explique les vertus de la bague ; car, je le vois bien, on va me nier ma bague. Quelle singulière idée ces gens-là doivent avoir de Dieu !

La plus jolie, mais aussi la plus timide et la plus silencieuse des jolies femmes que j'ai vues dans le Midi, croyait presque à la bague ; elle ressemblait, dans sa naïveté charmante, au *Lys dans la vallée*, admirable caractère de M. de Balzac. Ce n'était pas imitation, car son confesseur lui défend absolument de lire des romans, et jamais elle n'en a ouvert un seul.

Au reste, j'envie presque un homme qui suit les processions

avec passion, et je suis comme saint Augustin ; plus la chose est absurde, plus je lui porte envie. Parmi les amoureux, n'est-ce pas à celui qui adore une femme fort laide qu'il faut souhaiter le plus de ressembler ? il a plus d'illusion, plus de passion, moins d'ennui, etc.

Autre signe certain de la diminution de la vanité et de la présence de l'imagination : le Marseillais, qui a peur de verser dans une diligence, loin de comprimer sa peur, comme nous ferions vous et moi, et de chantonner gaiement avec des lèvres contractées dans les angles, exprime tout haut cette peur et la redouble en s'en occupant.

Toutefois n'oublions pas, pour être juste envers le bourgeois de Versailles ou de Soissons, que dans les pays où règne le *naturel*, si un homme d'esprit est plus aimable, un sot est cent fois plus insupportable qu'ailleurs.

A Marseille, on est *susceptible*, parce qu'on croit ainsi imiter Paris et *se faire de bon ton*. Il faut avoir le courage d'approfondir cette idée ; rien n'est de plus mauvaise compagnie que de s'y arrêter, n'importe. Vous avez vu hier, dans la *Gazette des Tribunaux*, que deux commères, qui boivent au cinquième étage, négligent l'eau-de-vie et demandent de l'*absinthe*, parce que c'est de bon ton. Pour les Français du dix-neuvième siècle, la passion des jouissances de vanité remplace toutes les autres. En était-il ainsi du temps de cet homme singulier, qui écrivait : « J'aime les Parisiens, *parce qu'ils ont, comme moi, le caractère pensif et mélancolique.* » (L'empereur Julien, en 360.)

Je suppose qu'on est à Marseille, pour le fond de la pensée, comme on était à Paris en 1595, dans les commencements de Henri IV : eh bien ! je n'ai jamais surpris cette attention microscopique aux petits détails de la vie, qui fait qu'on se choque d'un rien et qu'on plaît par des riens.

Votre ami Marseillais vous écrit pour vous donner une commission et affranchit sa lettre ; mais aussi, après quatre ans de vie commune, s'il a un bel avancement, il vous connaît encore.

Pour peu qu'on sache lire l'histoire dans les mœurs, on voit bien que le gouvernement féodal n'a jamais passé à Marseille ; le plaisir, et le plaisir avec le moins de gêne possible, est encore, en 1837, l'unique but de toutes les actions dans ce pays-ci. A Aix, au contraire, l'idée de rang, de noblesse, est toujours présente aux esprits; tant mieux pour l'*esprit*.

Peut-être il n'existe pas dans le monde entier de contraste plus marqué que celui de Marseille et de Besançon. Besançon, espagnole et religieuse, est encore toute féodale, et, si l'on veut prendre le contre-pied absolu de tout ce que je vais dire de Marseille, on connaîtra la capitale de la Franche-Comté.

Les Marseillais sont faciles dans les affaires ; ils connaissent peu l'avarice ; l'avidité qu'ils montrent pour s'enrichir naît seulement du désir de dépenser. Le négociant ne se livre à des opérations commerciales, l'ouvrier ne travaille une partie de la semaine, que dans l'espoir de s'amuser le reste du temps. Tous les amusements ici sont tumultueux et bruyants ; il semble que le bruit soit nécessaire pour donner au Marseillais la certitude qu'il est heureux. De là l'ennui profond que lui inspirent les plaisirs de Paris, toujours silencieux et modérés.

Il y a peu de maisons à Marseille où la société se rassemble habituellement ; je crois bien que les femmes riches *ont un jour*, mais il me semble que les jeunes gens y vont bien rarement ; ils préfèrent le club, où ils peuvent jaser entre eux en fumant leur cigare, et sans être soumis aux égards que commande la présence des femmes.

Tous les peuples du Midi aiment le jeu avec passion ; les Marseillais se livrent à ce goût sans contrainte, les négociants les plus riches comme tout le monde.

Lorsque les affaires sont finies, chacun court à la dissipation qui lui plaît. Les concerts et les bals particuliers se renouvellent presque tous les jours pendant l'hiver. Il n'entrerait dans la tête de personne ici de faire un reproche à quelqu'un de ce qu'il se livre passionnément au plaisir ; l'essentiel est qu'il mon-

tre beaucoup d'assiduité à son bureau, et de l'activité pendant les heures qu'il consacre à gagner de l'argent et à faire sa fortune.

Ces mœurs sont à peu près celles de l'Italie il y a cinquante ans, et avant que Voltaire eût donné des craintes aux prêtres sur la continuation de leur empire, et les eût portés à se rapprocher des mœurs protestantes et de la vie triste.

Il ne faut donc pas s'étonner de trouver à Marseille et en Provence une partie de ce luxe qui, en Italie, embellit la religion et fait un plaisir des devoirs du chrétien. François Marchetti publia, en 1683, un volume in-8°, qui contient la description des usages sacrés des Marseillais. Les plaisanteries de Voltaire et la Révolution ont détruit beaucoup de ces coutumes; mais le Français du Nord est encore étonné de bien des choses. Beaucoup de maisons ont leurs portes marquées d'une croix, qu'on fait le jour de la Chandeleur, avec de la cire ou de la fumée : cette pratique a pour objet d'éloigner l'esprit malin. En entrant dans les églises, on est frappé de la singularité des crucifix : le Christ sur la croix est presque toujours vêtu d'un ample caleçon. Il est des églises où le Christ, outre le caleçon, a une tunique blanche et une chasuble amarante : ce sont les marques du sacerdoce et de la royauté.

Dans les grandes solennités, l'intérieur des églises est tendu en damas cramoisi avec des bordures en galon d'or.

Pendant le mois qui précède Noël, on entend dans les rues des aubades un peu sauvages, que l'on appelle ici aubades de Calène : c'est le symbole un peu dégénéré des concerts angéliques qui annoncèrent la naissance du Sauveur.

— Marseille, le..... 1837.

Je suis arrivé au Musée par les belles allées de Meillan. J'ai cherché aussitôt le saint Jean écrivant l'Apocalypse, par Raphaël. C'est un des moins bons tableaux de ce grand homme. Le bras de saint Jean est repeint; c'est une réplique du saint Jean de la galerie Giustiniani, que j'ai vu à Berlin.

Rien ne me plaît, même dans le tableau de Berlin, qui me semble bien plus original que celui de Marseille. Autant qu'on peut le deviner à travers les mensonges pieux des premiers temps de l'Église, saint Jean l'évangéliste était un homme usé par la force des émotions, une nature comme celle de don Quichotte. Le tableau attribué à Raphaël me montre un gros jeune homme joufflu, qui, seulement, a de beaux yeux.

Dans les figures de saint Jean, le Dominiquin l'emporte extrêmement sur Raphaël : voir le tableau de saint Jean, peint à fresque, à Saint-André *della Valle*, à Rome ; et cependant, par amour pour le beau, le Dominiquin a supposé ce saint Jean fort jeune. Pour les yeux tendres et pieux, le Dominiquin est le premier peintre du monde. Je vais scandaliser : il est d'ailleurs exempt de la *petitesse* du style, que Raphaël avait contractée à l'école du Pérugin, et dont il n'a pu jamais se défaire entièrement.

Les Marseillais ont mis à leur saint Jean de Raphaël un cadre chargé de fleurs de lis, apparemment pour témoigner que ce tableau vient de la galerie d'Orléans ou de celle du roi à Paris.

D'après l'exécrable laideur de la fontaine qu'on achève en ce moment sur la place royale, à la Canebière, et qui n'est blâmée par personne, Marseille aurait grand besoin de trouver sur cette même place, au point où elle touche à la Canebière, une copie *exacte* des deux célèbres tombeaux de Michel-Ange dans l'église de Saint-Laurent à Florence. Ces mâles contours, si différents du joli, pourraient former le coup d'œil des gens de ce pays.

Un Marseillais, M..., a fait don à une église de la rue de Grignan, près d'une jolie place garnie d'arbres, d'une *Adoration des Rois*, qui n'a rien de mesquin. On voit que le peintre croit aux choses qu'il représente. Les têtes d'enfants, surtout, sont fort bien. Le portique sous lequel paraît la madone n'est pas assez vénérable ; il le fallait en ruine. J'y aurais voulu des colonnes toutes à moitié détruites par le temps....... C'est ainsi

qu'une pauvre famille pouvait habiter un portique abandonné.

J'oubliais un magnifique Rubens, une *Chasse au sanglier*, qui honore le Musée de Marseille. Je voudrais le placer dans une niche, à huit pieds de hauteur, sur le quai qui conduit à la Bourse. Là, il serait vu chaque jour par des milliers de promeneurs. Qui le croirait? Marseille, cette ville grecque, a besoin de se refaire le goût.

La rudesse un peu grossière, qu'on appelle franchise et *naturel* en Provence, prédispose cependant les jeunes gens à ne pas tomber dans le misérable genre du *vaudeville* qui gâtait les tableaux admirés à l'exposition de 1836.

— Marseille, le..... 1837.

Toutes les villes de province ont maintenant des musées; celui de Marseille est établi dans l'ancien couvent des Bernardines. L'art grec l'emporte infiniment, comme vous savez, sur l'art romain. Les Romains ne songeaient qu'à vaincre et à gouverner; les statuaires n'étaient parmi eux que des gens inférieurs destinés à fournir à l'ornement de leurs maisons.

Les gens qui ont un cœur pour les arts peuvent regarder le *Thésée* (des marbres d'Elgin) et l'*Apollon* du Belvédère. L'Apollon est probablement une copie romaine d'une statue grecque exécutée en bronze.

Les personnes qui ne verraient pas une différence totale entre le Thésée et l'Apollon trouveraient probablement bien absurde tout ce que je pourrais ajouter sur l'art grec et l'art romain.

Ce dernier a toujours quelque chose de roide et d'officiel; s'il se permet d'être naturel, il craint de n'être pas assez noble. Si les provinciaux voyaient dans une statue autre chose que l'argent qu'elle coûte, ils devraient préférer hautement les statues romaines aux statues grecques.

Corvisart, le médecin de l'empereur, disait un jour à Talma, qui était venu à la Malmaison prendre congé avant de partir pour une tournée dans le Midi : — Ne pourriez-vous pas trouver

quelque acteur de mélodrame qui aurait comme vous une chevelure noire et la vue basse? il lui faudrait, de plus, quelque ressemblance avec les mauvais portraits de vous que l'on vend sur le boulevard?

— Et qu'en ferais-je? dit Talma, étonné d'une aussi longue question.

— Vous l'enverriez en province à votre place, et il aurait plus de succès que vous.

L'empereur se fâcha presque de cette appréciation *artistique* de la *grande nation*. Cette grande nation savait alors vaincre et gouverner les peuples; depuis qu'elle s'est défaite de cette mauvaise habitude, elle a voulu étudier les beaux-arts. Tel jeune homme, qui eût été sous-préfet à Hambourg ou à Rome, fait des articles pour les *Revues*. Mais les gens d'esprit qui ont de belles armoiries, et qui veulent que les prêtres assouplissent un peu les paysans et les rendent faciles à gouverner, ont persuadé à la grande nation qu'elle aime l'art gothique, et c'est pourquoi nous la voyons à genoux devant l'ogive et les *belles vitres* coloriées.

Mais pour revenir aux statues grecques, comment les provinciaux pourraient-ils les goûter, eux qui préféreraient au besoin le Louis XIV de la place de Bellecour à Lyon au Marc-Aurèle du Capitole? Et il y a bien plus loin de l'art français à l'art romain, que des statues romaines aux statues grecques.

La Rome moderne elle-même, qui possède de si belles choses en fait d'art, n'a tout au plus que trois ou quatre statues grecques, et encore elle laisse la plus belle de toutes, peut-être, exposée aux injures de l'air, au coin du palais Braschi; c'est le Pasquino ou Ménélas, soutenant le corps d'Ajax.

D'après l'antiquité, la richesse et les relations étendues de Marseille, cette riche colonie des Phocéens, contemporaine de Rome, on pourrait s'imaginer que son musée contient beaucoup d'échantillons de l'art grec, découverts dans son territoire. Il n'en est rien; la plupart des marbres grecs qui décorent ce musée n'ont rien de commun avec les anciens colons phocéens et

ont été apportés de Grèce par de riches négociants. Du temps de M. Guys, un négociant riche de Marseille, au lieu de faire redorer son hôtel tous les dix ans, achetait des marbres à Athènes.

J'ai remarqué au musée un grand bas-relief auquel les têtes manquent : une femme assise donne la main droite à un homme qui est debout ; dans le fond, une troisième figure tient dans ses bras un enfant. Cette scène d'adieux se répète souvent sur les tombeaux des anciens.

Un second bas-relief grec représente les bustes de Télesphore et de son épouse ; le premier est vêtu d'une tunique et d'un *pallium;* la femme a un voile sur la tête. Au-dessous est une courte inscription :

« Tombeau de Télesphore, élevé par son épouse chérie, pour honorer sa mémoire. »

Et plus bas que l'inscription on voit un petit bas-relief; c'est un homme couché sur un lit ; à côté de lui est une table servie, et, devant la table, une femme voilée et assise. Le repas indique sans doute l'admission de Télesphore aux banquets célestes.

Vient ensuite le tombeau de Glaucias sur lequel sont écrits sept vers grecs.

Les autres sarcophages furent destinés à quelques riches Romains. Le plus remarquable est celui de Flavius Memorius. La face principale représente le combat de deux Centaures contre un lion. On voit dans l'inscription que Flavius a fait la guerre vingt-huit ans parmi les *Joviens*. Ce tombeau est donc postérieur au règne de Dioclétien. Le style des bas-reliefs, sans être des plus beaux temps, est bien supérieur à ce que pouvaient faire les tristes sculpteurs qui vivaient sous cet empereur philosophe (le seul souverain peut-être dont l'abdication n'ait pas été suivie de regrets[1]). On a conclu de tout cela que Memorius s'était emparé d'un sarcophage fait longtemps avant lui.

[1] Le sage Muratori lui-même a calomnié Dioclétien ; qu'on juge de ce qu'ont fait tous les historiens d'*académie !*

Un autre beau sarcophage de marbre représente sur la face antérieure dix génies qui forgent une armure ; deux d'entre eux soutiennent un bouclier sur lequel on a figuré la louve allaitant les deux jumeaux Rémus et Romulus. Ce monument est rapporté au temps d'Antonin Pie.

Le musée renferme encore plusieurs tombes horriblement laides des premiers chrétiens.

Le musée de Marseille compte environ deux cents tableaux. J'ai distingué deux Pérugins ; le saint Jean de Raphaël, quelques tableaux plus ou moins originaux attribués à Paul Véronèse, au Guerchin, au Caravage, à Rubens, etc. Il y a une Présentation au temple par Lesueur et beaucoup de tableaux de trois peintres marseillais, les deux Puget et Serre, qui a peint les deux tableaux de la peste que nous avons vus à l'hôtel de ville.

Marseille n'a réellement de remarquable, et pour ainsi dire d'original, qu'un bas-relief du Puget, que la mort l'empêcha de terminer. Il représente la *Peste de Milan* ; on le voit à la *Consigne;* c'est le lieu où le terrible bureau de *santé* tient ses séances.

Puget est admirable parce qu'il est naturel ; il dut avoir un génie semblable à celui de Michel-Ange de Caravage. Mortellement ennuyé des plates imitations de Raphaël et de l'antique, qui faisaient tout le pauvre talent des peintres ses contemporains, Caravage arrêtait un mendiant au milieu de la rue, le faisait monter à son atelier et s'en servait pour peindre l'apôtre saint Matthieu. Son horreur pour le genre niais et élégant l'empêchait de corriger aucun des défauts que pouvait présenter la nature appauvrie du mendiant. Aussi son saint Matthieu fut-il refusé comme trop laid par l'église qui le lui avait commandé (il est aujourd'hui à Berlin).

Nous avons vu il y a vingt ans une révolution semblable ; le public, ennuyé de la *Mort d'Hector*, tragédie de Luce de Lancival, et des autres fades imitations de Racine, que je ne nomme point par égard, a demandé des pièces énergiques, et il a eu

Trente ans de la vie d'un joueur. Mais où est le Caravage de la tragédie?

Le bas-relief du Puget représente comme il le doit des hommes forts et vigoureux; les formes n'ont rien de mesquin; elles ne portent jamais à l'esprit pour première impression *l'idée de l'imitation de l'antique*. C'est une louange que j'ai déjà eu occasion de donner à M. Court.

Marseille, le..... 1837.

J'arrive de la Sainte-Beaume; c'est une course fort pénible; ce sanctuaire est à huit ou dix lieues de Marseille. Cette aimable Madeleine, à qui il fut beaucoup pardonné parce qu'elle avait beaucoup aimé, vint, comme on sait, finir ses jours dans cette grotte. Je me suis souvenu involontairement des yeux de la Madeleine, avec une robe d'épines, tableau de Pordenone, qui se voyait autrefois chez M. de Sommariva.

En revenant, nous nous sommes arrêtés dans un hameau, et justement, sous nos fenêtres on faisait les funérailles d'un enfant de quelques mois. La mère, fort jolie paysanne, portait le petit corps en pleurant. Il y avait là beaucoup de femmes; au lieu de penser aux races galles et kimries si bien décrites par le docteur Edvards, et de chercher à examiner la forme des têtes, j'ai été profondément touché.

Ces rochers, qui ne ressemblent nullement à ceux des Alpes, rappellent les rochers, singuliers plutôt que grandioses, que Léonard de Vinci introduit dans ses tableaux. Les moindres fissures des rochers qui environnent la Sainte-Beaume sont garnies d'arbustes dont le feuillage vivace et vert foncé semble vernissé comme celui du laurier. Arrivés près du sommet de la montagne, tout à coup les sommets voisins nous ont permis d'apercevoir la mer; cette vue nous a charmés, comme si la mer eût été chose inconnue pour nous; cette plaine bleue à l'horizon était d'un effet charmant.

Mes compagnons de voyage n'avaient guère plus de vingt-deux

ans ; j'étais de bien loin leur aîné ; c'est un précepte que m'a donné M. Corral de Mexico de ne jamais m'associer en voyage avec des gens aussi vieux que moi. Le hasard avait tout fait, et je m'en suis fort bien trouvé ; jamais je ne vis de partie aussi gaie, et cette gaieté, qui allait jusqu'à la folie, ne cherchait nullement à plaire au voisin et à lui montrer de la considération.

Au retour, nous avons été témoins d'un usage bien gai. Quand un village doit donner un bal, qui s'appelle ici un *train*, il propose pour prix aux danseurs les plus intrépides des papiers rayés de bleu et de rouge, contenant cinq cents épingles, piquées comme on en voit chez les petits marchands, et il envoie, pour proclamer la fête et montrer les papiers d'épingles dans les villages voisins, deux de ses plus beaux jeunes gens, l'un jouant du tambourin et l'autre du fameux galoubet, à trois trous, et en outre deux de ses plus jolies filles.

Ceci me semble bien poétique pour être vrai ; il y a *du plus* ou *du moins*, comme on dit dans le Midi. Cependant nous avons vu cette ambassade de quatre personnes fonctionner au milieu de la rue. C'était dans un village à deux lieues de Marseille ; le joueur de galoubet et le tambourin faisaient un tapage perçant, et deux assez jolies filles, se promenant avec eux dans le milieu de la rue, montraient les papiers d'épingles.

— Marseille,.... 1837.

J'ai accompli aujourd'hui ce que l'on peut appeler les corvées du métier de *touriste ;* j'ai vu une fabrique de savon et un *chaix* ou fabrique de vins, *en rive neuve*. Avec du vin, du sucre, de la limaille de fer et quelques essences de fleurs, on fait ici des vins de tous les pays. Un personnage constitué en dignité m'a assuré que dans le *chaix* l'on n'emploie ni litharge ni autres substances malfaisantes : je crois peu à ces assurances.

Je suis monté à Notre-Dame de la Garde, rocher aride et assez élevé, où jadis les dévots du pays outragèrent un buste de Napoléon et massacrèrent quelques pauvres vieux mameluks

revenus d'Égypte à la suite de l'expédition française. Je suis monté sur le clocher d'une église, et enfin, pour finir une journée si ennuyeuse pour moi, j'ai pris une barque et suis allé dîner à la *Réserve*. C'est une jolie maison, bâtie sur le monticule qui ferme à gauche le port de Marseille; de là on aperçoit fort bien la mer, que l'on ne voit d'aucun point de la ville ; c'est un grand désavantage. Le restaurateur m'a assuré qu'on va couper la partie la moins élevée des rochers arides sur lesquels sa maison est bâtie, et former ainsi une seconde entrée au sud-est, pour le port de Marseille.

Ainsi s'est terminée la dernière journée de mon séjour en cette ville, où j'ai fait toutes mes affaires; mais aussi je suis horriblement fatigué. C'est trop que le double métier de négociant et de curieux : il n'y a plus d'huile dans la lampe, il n'y a plus de possibilité d'attention pour rien.

Sans la quarantaine de sept jours et peut-être plus, au retour je serais allé faire mes affaires à Alger, mais il faut, avant tout, que je sois à la foire de Beaucaire.

— Gênes,.... 1837.

Voici la première course d'agrément que je me permets depuis sept ans que je suis dans les fers (sans calembour).

A Marseille, j'étais mort de fatigue; j'avais besoin de dormir au moins vingt-quatre heures. Le *Sully*, bateau à vapeur français, m'a porté ici en vingt et une heures et demie; je vais passer une journée à voir Gênes, et ce soir à minuit, en sortant du spectacle, je m'endormirai jusqu'à Marseille. Ce n'est point par égotisme que j'entre dans ces détails, mais pour donner des renseignements positifs aux hommes pressés par le temps, qui, comme moi, voudront mêler les affaires et la curiosité.

A bord du *Sully*, je n'ai fait exactement que dormir et dîner. Ce matin, à cinq heures, par le plus beau temps du monde, je me suis réveillé dans le port de Gênes, d'où l'on aperçoit cinq ou

six sommets pelés et quelques petits arbres, dans les points les plus bas entre ces sommets.

Je me suis logé au grand hôtel à la mode, *la Croix de Malte*, où, comme de raison, j'ai manqué de tout. On m'a changé trois fois de chambre pendant les dix-neuf heures que j'ai habité Gênes, et à la fin le *cameriere* ne savait plus où j'étais.

Cette ville est admirablement située en amphithéâtre sur la mer. Entre la montagne, haute comme quatre fois Montmartre, et la mer, on n'a eu d'espace que pour bâtir trois rues horizontales : l'une a huit pieds de large, c'est celle du grand commerce, où se trouve le bon café ; l'autre, derrière le mur du port, est abandonnée aux matelots de la dernière classe ; la troisième enfin, celle qui est le plus rapprochée de la montagne et qui porte successivement les noms *Balbi*, *Nuova et Nuovissima*, est une des plus belles rues du monde.

Elle a une architecture hardie, toute pleine de *vides* et de colonnes, qui rappelle celle de Paul Véronèse ou les décorations de la *Scala* de Milan.

Cette architecture magnifique et gaie semble manquer de gravité quand on arrive de l'intérieur de l'Italie. En venant de France, au contraire, l'œil, gâté par la place Bellecour, le garde-meuble, et autres belles choses du siècle de Louis XV, est étonné de la sévérité du palais Brignole et de ses voisins. Mais ceci est une affaire de sensation ; je ne puis tout au plus que dire au lecteur : Sentez-vous ainsi? Mettez-vous en expérience, il y a là une sensation vive à recueillir. Après avoir erré de palais en palais, une grande heure, dans cette belle rue, j'ai cherché un café; ils sont tous fort laids et mesquins à Gênes, cette ville d'argent.

D'après ce caractère, tout le monde y est prêt à vous rendre service, *pour gagner quelque argent*. Quelle différence, grand Dieu ! avec les gens de Naples, si indifférents à toute idée de lucre et si philosophes ! Aussi Naples a-t-elle créé une certaine musique, celle des Cimarosa et des Pergolèse. Comme je deman-

dais le plus beau café, un artisan a quitté son ouvrage, et m'a offert de me conduire ; j'ai accepté, désespérant de me tirer tout seul de ce labyrinthe composé de rues de quatre pieds de large. L'artisan m'a arrêté devant la petite porte d'un café horriblement obscur, composé de deux petites pièces sales et d'une cour pavée en marbre. C'est réellement là le café à la mode. On m'y a offert du lait encore plus aquatique, s'il se peut, que celui de Paris, et, pour que la chose parût plus clairement, mon café au lait était servi dans un verre qui est devenu brûlant et qu'il était impossible de toucher. Quelle différence avec le luxe aimable de Milan et de Venise! Je l'avoue, je me suis rappelé les vers de Montesquieu sur le plaisir de quitter Gênes et le fameux proverbe italien:

« *Mer sans poisson, femme sans beauté,* » etc.

J'ai quitté au plus vite ce malencontreux café, où pourtant plusieurs fois dans la journée je suis revenu prendre des *aque* excellentes, surtout l'*aqua rossa,* avec cinq ou six cerises au fond du verre et le parfum délicieux, quand il fait chaud, de noyau de cerise écrasé. Cette chose excellente et non jamais assez louée coûte trois sous, ce qui m'a fort réconcilié avec la laideur du café. Comme j'en sortais à la nuit, un homme s'est approché de moi avec mystère, et m'a fait une proposition ; ce n'était point du tout ce que le lecteur s'imagine : il m'offrait de me faire lire, moyennant dix sous, le dernier numéro du *Courrier français*. J'ai accepté, pour encourager une si noble industrie; j'ai été récompensé de mon patriotisme : j'ai trouvé dans le *Courrier français* un charmant article de M. Guinot. L'esprit aimable et doux de notre joli Paris forme le contraste le plus agréable avec les idées sombres et haineuses qui vous côtoient sans cesse en Italie.

Le matin, en suivant à l'infini vers l'Orient la rue du café, j'ai trouvé d'abord la petite place et le grand salon couvert où se tient la Bourse; je suis parvenu ensuite à la jolie église de Carignan. Pour y arriver, il a fallu jeter un pont sur une rue, ce

qui était une chose sublime avant l'invention des ponts en fil de fer.

Le pont Carignan passe donc sur une bordée de maisons ; on est à trente ou quarante pieds au-dessus des cheminées ; je puis me tromper de quelques pieds ; je n'ai pas eu le temps de chercher les livres qui donnent les mesures exactes. Je vais voir les monuments *sans livre* ; le soir j'en lis la description dans la *Guida* de la ville, le lendemain je vais revoir le monument s'il en vaut la peine.

Cette église de Carignan, qui serait un chef-d'œuvre de gravité et de noblesse à côté de Notre-Dame de Lorette (de la rue Laffitte à Paris), est, ce me semble, une croix grecque avec un dôme fort élevé au milieu. Elle est assez médiocre pour l'Italie, mais sa position est admirable ; on a choisi pour la bâtir un petit monticule qui interrompt la pente générale de l'amphithéâtre de Gênes vers la mer. Aussi la voit-on de partout, ce qui est fort essentiel pour le succès d'une église en ce pays. Il faut que les marins qui ont peur pendant la tempête l'aperçoivent de loin ; alors ils font des vœux à cette madone qu'ils voient[1].

Ce qui est étonnant, sous le rapport politique, c'est que c'est une seule famille, celle des *Sauli*, je crois, qui a bâti l'église et le pont. J'ai monté sur le dôme ; c'est le devoir du voyageur. Dans l'église j'ai admiré le saint Sébastien du Puget ; c'est toujours ce style simple, vigoureux, nullement énervé par l'imitation de l'antique, qui, à Marseille, me faisait regarder avec tant de plaisir son bas-relief de la peste.

Le saint Sébastien n'est nullement un brillant jeune homme, un ange de beauté comme les saint Sébastien du Guide, qui étaient enlevés des églises à Rome parce qu'ils rendaient les dévotes amoureuses. Le saint Sébastien du Puget est un vigoureux sous-officier de trente ans, ce qui est plus fidèle à l'histoire. Il

[1] M. le marquis Gian Paolo di Negri me dit qu'une de ces madones de la côte a une inscription qui est à la fois italienne et latine.

me semble que saint Sébastien était un aide de camp, colonel de l'empereur Dioclétien, et avant l'invention de la poudre il fallait qu'un colonel fût *fort*. Cette figure est admirable et d'une vérité qui, depuis longtemps, ce me semble, a disparu de la sculpture. Aussi cet art est-il bien sujet à faire bâiller, comme tout ce qui est trop noble. Le Puget a osé donner du ventre à son saint Sébastien, c'est un tort ; il a outré une bonne idée, par excès de mépris pour les *noblifieurs*. Nous parlons trop souvent de la *camaraderie*.

En quittant l'église de Carignan, il m'a fallu m'occuper de mon passe-port, ce qui n'est pas une petite affaire en Italie. Je suis allé à l'hôtel de ville où j'ai été vexé pendant trois quarts d'heure. En vain me disais-je, pour me consoler : Ces pauvres gens ont peur de perdre leurs places, et je suis sûr qu'ils la perdront un jour ; ils sont plus malheureux que moi ! D'ailleurs je suis convaincu que la plus chère jouissance que l'on puisse donner aux agents subalternes chargés des passe-ports en Italie, c'est de se fâcher ; un petit air ironique vaut bien mieux, et il faut faire semblant de ne pas entendre un mot de leur langue. Ces renégats savent bien qu'ils sont souverainement méprisés par les étrangers et haïs par leurs compatriotes ; votre colère les arrache un moment à l'agréable occupation de mâcher le mépris.

Cet hôtel de ville, dont j'ai été obligé de parcourir tous les étages, est une vaste carrière de marbre blanc mal employé ; cela est aussi laid que le Garde-Meuble (à Paris), et n'a de bon que la masse. Cet hôtel de ville, la façade du moins, doit être de 1760. Alors la pauvre architecture était aux abois en Italie comme en France.

Après le passe-port, je suis venu prendre une *aqua rossa* au café sombre, et de là je suis allé essayer de voir trois galeries de tableaux dans la belle rue. Comme les propriétaires ont le bon esprit d'habiter les appartements où sont les tableaux, il faut repasser souvent ; l'impatience ridicule que me donnent les re-

fus importants des valets m'ôte la faculté d'avoir du plaisir par les tableaux. Remarquez que les gens riches de Gênes occupent les troisièmes étages de leurs palais pour voir la mer, et ces trois étages en valent bien six des nôtres. Les marches des escaliers sont magnifiquement incrustées de marbre ; mais quand, après avoir monté cent de ces marches, un valet, après vous avoir fait attendre un quart d'heure à la porte peinte en blanc et vernissée, vient vous dire : « Son Excellence est encore dans ses appartements, repassez demain, » il est permis d'avoir un peu d'humeur, surtout quand on part le soir à minuit.

J'ai vu des Van Dyck superbes. Combien ce peintre devait plaire aux contemporains ! Quel air doucement impérieux il donne à ses portraits ! Quel progrès sur l'*air naturel* des portraits de Raphaël. Comme on voit que dès l'enfance ces gens-là ont l'habitude d'être obéis. Hélas ! que n'avons-nous des Van Dyck pour peindre nos officiers de garde nationale en grande tenue !

J'ai vu un admirable buste de Vitellius; c'est l'idéal du grand seigneur avide de plaisirs physiques. Je connais trois ou quatre bustes, tout ou plus, comparables à celui-ci. Le père de Trajan, au Vatican ; le Scipion âgé, *en bronze*, à Naples ; le Tibère jeune en marbre[1]. Je regarde comme bien inférieur à ceux-ci le jeune Auguste qu'on admire tant à Rome ; c'est un travail du siècle d'Adrien. (J'en ai trouvé la répétition aux *Studj* à Naples, et ce n'est pas un Auguste.)

Un buste doit rendre les *habitudes de l'âme*, non la passion du moment ; mais il y aurait trop à dire, et l'on se moquerait des pensées que m'a données la vue de ce buste sublime. Nous n'avons guère en France que le buste de l'homme *qui sent qu'on le regarde*, ou pire encore : le buste d'un prince qui fait de la dignité, ou qui cherche l'air simple.

« Mon ami, prends donc tes yeux de génie, » disait à un homme

[1] C'est le buste dont l'auteur a fait hommage à M. le comte Molé.

célèbre qui se faisait peindre sa femme, qui assistait à la séance. Et le public a beau se moquer des *yeux de génie*, il en est dupe. Desaix, dans un de nos salons, passerait pour un nigaud; le Français ne voit la bravoure que sous l'air tambour-major.

Je suis allé voir la statue colossale dans le jardin du fameux Doria. De là je suis monté à *la Villette*, délicieux jardin du marquis di Negro; c'est un homme d'esprit qui, malgré sa noblesse, fait accueil à tous les hommes de talent. Le marquis Gian Paolo, comme on l'appelle, a une verve étonnante, et, malgré ses soixante-dix ans, fait fort agréablement les vers; je ne connais personne en France qui puisse lui être comparé. Il m'a fort bien reçu et m'a fait manger du raisin de sa *Villette*. A cent cinquante pieds au-dessous de nous, au bas du rempart sur lequel la villette est établie, nous dominions l'enceinte de toile dans laquelle des acteurs jouaient la comédie en plein jour et pas mal. Nous entendions très-bien leurs voix et suivions les scènes.

La partie de la montagne de Gênes occupée par les maisons et les jardins est, en effet, haute comme trois ou quatre fois Montmartre; mais la montagne nue, sans arbres, broussailles ni maisons, est bien plus haute. Au point le plus élevé est un fort dont Masséna, dans son immortel siége de 1800, sut tirer un bon parti.

Les fortifications de la ville forment un immense triangle dont j'ai vu le plan chez M. B... A côté était le portrait de la jolie madame Téal**, qui fit faire tant de folies à Masséna pendant qu'il se battait si bien. Il était mortellement jaloux d'un jeune Polonais, son aide de camp, et le conduisait toujours avec lui dans les reconnaissances les plus périlleuses pour tâcher de le faire tuer; le jeune Polonais fut blessé cinq fois, mais n'en était pas moins aimé de la dame.

Sur le soir, je suis entré dans la cathédrale en pierres blanches et noires se succédant par bandes; cela est plus bizarre qu'agréable. J'ai vu le tableau de Jules Romain dont les Génois admirent surtout une tête refaite à Paris par Girodet.

J'ai pris un fiacre et je suis allé à Albaro, joli bourg séparé de Gênes par la vallée de la *Polcevera*, je crois. C'est un torrent dont le lit a trois cents pieds de large, et dans le moment pas une goutte d'eau; mais, quand il a plu, il devient terrible. Un peu à gauche, en remontant le torrent, la vue découvre la jolie maison habitée jadis par cet aimable lord Byron; ses murailles peintes se détachent sur la pâle verdure des oliviers.

Sur la recommandation de M. di Negro, M. le marquis N... a eu la bonté de m'admettre dans son jardin près d'Albaro; les citronniers penchent leurs rameaux sur la mer, et, quand le vent fait tomber un citron de l'arbre, il tombe dans la mer.

Voilà ce qui est impossible sur l'Océan, dont les rivages sont entourés deux fois par jour d'une demi-lieue de boue dégoûtante à voir.

Ainsi l'aspect charmant de la Méditerranée est d'accord avec le rôle qu'elle a joué dans le monde. Jusqu'à l'invention de l'imprimerie, qui, enfin, nous a civilisés, nous, les barbares du Nord, la Méditerranée a été le centre de la civilisation et de la volupté.

Voilà, par exemple, ce qu'on peut dire de Gênes; on m'assure qu'il y a peu de société; une jeune fille n'y lit pas de romans, elle songe à épouser un homme riche.

Un bonheur bien aimable et bien vivement senti par moi m'attendait à mon hôtel de la *Croix de Malte:* M. F... venait d'y arriver de Rome avec sa charmante femme et m'a invité à dîner (j'allais dîner seul, et, comme je vivais avec mes seules idées depuis douze heures, je commençais à en être fatigué). C'est l'homme d'Italie qui a peut-être le plus d'esprit et certainement le plus de lecture. Comme il est étranger à Gênes, nous avons pu médire à cœur joie de la lésinerie des Génois, dont on fait cent contes plaisants : le Florentin qui éteint la lumière, parce que l'on n'a pas besoin d'y voir clair pour causer, le Génois lui répond en ôtant sa culotte de soie. M. F... sait une quantité d'anecdotes, non pas plaisantes à la française, mais caractéris-

tiques et qu'on n'oublie plus, comme celles de Plutarque, et les raconte fort bien. L'angélique douceur de madame F... en est quelquefois effrayée. M. F... a un luxe que je lui envie bien ; il voyage toujours avec une caisse de livres de trois cents volumes. Il prétend qu'on ne lit bien qu'en prenant le livre pour lequel on se sent un caprice *dans le moment même*. Il me dit que depuis les bateaux à vapeur les voyages ne coûtent presque plus rien. L'Italie n'ayant que quarante lieues de large, on embarque les caisses lourdes sur les bateaux à vapeur ; le trajet par terre est toujours fort peu de chose. — Mais comment faites-vous pour passer des livres ?

Je croyais que les Génois n'aimaient que l'argent ; on me dit qu'ils aiment aussi leur indépendance, que les Anglais et lord Bentinck jurèrent de leur faire obtenir lorsqu'ils les prirent en 1814; ils comptent bien redevenir indépendants à la première convulsion de l'Europe.

Ce qui m'a jeté dans cette réflexion politique, c'est qu'ils ont été obligés de donner le nom de *Carlo Felice* au superbe théâtre qu'ils se sont bâti. Ils ont acheté et démoli beaucoup de maisons pour faire une place devant le théâtre, et une rue qui continue la belle rue, portant déjà trois noms : *Balbi, Nuova, Nuovissima*.

A ce théâtre, on ne peut pas descendre de voiture à couvert ; à cette objection, on m'a répondu qu'il y a bien peu de rues à Gênes où l'on puisse aller en voiture. N'importe, c'est un défaut capital. Sans doute, dans la saison des grandes pluies (novembre et décembre), les dames vont au spectacle en chaises à porteurs. La plupart des rues de Gênes sont fort étroites, comme on sait, et le milieu est pavé en briques posées de champ, pour faciliter la marche des mulets qui exécutent tous les transports.

Au théâtre, nous avons eu *il Furioso a l'isola di San Domingo ;* c'est une sorte de *Misanthropie et Repentir*, seulement le *Meinau* est jeune, et le pauvre diable est devenu fou. Il rosse à coups de bâton tous les nègres qu'il rencontre dans les bois de Saint-Do-

mingue, et quelquefois les prend pour sa femme et tombe à leurs pieds. Il y a là un duo assez joli, quant aux paroles. *Il Furioso* baise la main d'un nègre qui meurt de peur. Ce qui m'a frappé, c'est que la dame raconte que le séducteur, qui lui a fait quitter le meilleur des maris, a été pendu. La musique, qui a le plus grand succès, est plate, sans idées, pleine de réminiscences.

En revanche, le ténor, qui est furieux et donne des coups de bâton à tout le monde, a une fort jolie voix. Il était apprenti abbé, et vivait ou ne vivait pas avec six écus par mois (trente-deux francs); il a jeté le froc aux orties, et s'est vendu pour trois ans à un *impresario* moyennant cent écus par mois. Conçoit-on le bonheur de ce jeune Italien, qui adore la musique, et qui n'a besoin pour vivre de faire des courbettes auprès de personne? Dans son métier d'abbé mourant de faim, il devait faire la cour à tout le monde. Maintenant on lui paye ses frais de route; il s'embarque dans un *vetturino* et va chanter à Venise, à Turin ou à Naples, peu lui importe. L'*impresario* gagne sur lui : à Gênes, il l'a vendu douze cents francs par mois; le ténor le sait, mais il a tant d'aversion pour ce que nous appelons en France la *camaraderie*, qu'il a dit devant moi qu'après ces trois premières années il signera un second traité avec son *impresario*, si celui-ci l'en requiert.

J'ai appris au théâtre qu'il y a à Gênes un cabinet littéraire où on lit les journaux, ce qui m'étonne fort; les gens qui vont là doivent être joliment notés.

— En mer, le... 1837.

Nous ne sommes partis qu'à une heure du matin; le temps est magnifique, la brise de terre nous apporte l'odeur des citronniers en fleurs, la mer est unie *come un oglio* (comme une huile), disent les matelots. Nous prolongeons la côte à un quart de lieue de distance. La foule des maisons de campagne, de Gê-

nes à Savone, est réellement incompréhensible, et la plupart sont des palais dont on distingue les colonnes de la mer.

Quel trésor que la liberté ! Gênes a fait tout cela avec un sol qui ne produit pas de quoi nourrir ses habitants pendant quatre mois de l'année. Ce spectacle me jette dans les pensées sérieuses ; cette suite de collines couvertes de palais me rappelle l'Angleterre, petite île brumeuse et infertile, qui, par la même cause, est devenue l'égale de la France. A liberté égale, de l'an 1400 à 1790, la France l'aurait vingt fois conquise.

Je suis ravi que Napoléon n'ait pas compris l'invention du bateau à vapeur que Fulton lui offrait, dit-on ; il eût ôté à la liberté et aux exilés de tous les pays le seul asile qui leur reste.

Passant devant Savone, nous avons entendu le tapage d'une foire de bétail. Tous les quarts d'heure, nous nous trouvons vis-à-vis de quelque gros bourg ; tout cela a l'air extrêmement opulent. Les églises brillent par une architecture hardie, toujours dans le genre palladio, jamais rien de gothique. Le pays est trop riant pour ce genre sombre ; ce serait un contre-sens.

Enfin, nous avons vu Nice ; puis l'embouchure du Var, et tout à coup les villages, les maisons de campagne, l'air de richesse, tout a disparu. La côte de France est nue et stérile.

Rappelez-vous toutes les entraves que M. Turgot a ôtées au commerce. Sur cette triste idée, j'ai dormi quelques heures.

On a vu Antibes, Grasse, je crois ; dans ce moment, nous voyons les mâts des vaisseaux de Toulon, par-dessus l'isthme, assez peu élevé du côté de Marseille.

Rien n'a été plus amusant que le trajet de Gênes ici ; mais tout cet agrément tient au beau temps, qui nous a permis de dîner sur le pont.

Une partie de la société est extrêmement grossière ; nous nous sommes éloignés d'une façon marquée.

Parmi nous, quatre fats, dont un Anglais, deux Russes et un Français, également affectés, étalent leurs petites redingotes de la dernière fraîcheur, et racontent les particularités minutieuses

de leur vie. Eh ! que diable me fait votre vie ! Les commis marchands, grossiers et bruyants, font fuir tout le monde ; enfin, des Italiens, bonnes gens, ont été ma ressource ; j'ai constamment fait la conversation avec eux.

La bonhomie n'existe pour moi qu'en Allemagne et en Italie ; peut-être se trouve-t-elle aussi en Espagne ; mais peut-être aussi la *hâblerie*, qui leur fait compter quarante-trois batailles rangées [1] dans la pauvre guerre civile qui nous scandalise depuis trois ans, les empêche-t-elle de parler avec vérité et sincérité de quoi que ce soit.

— Toulon, le... 1837.

Je n'ai passé que quelques heures à Marseille ; les lettres que j'ai trouvées m'ont fait venir à Toulon ; la route a pris neuf heures. A Aubagne, j'ai vu le monument de l'abbé Barthélemy, auteur de ce livre niais, tant admiré en France, le *Voyage d'Anacharsis*. Il y a loin de cette science-là à celle des Letrone et des Arago.

Les paysans d'Aubagne prennent pour un saint l'abbé Coquet, qui se jetait aux genoux de la duchesse de Choiseul pour lui demander un bureau de tabac, et s'agenouillent devant son tombeau.

A Cuges, j'ai examiné la culture du câprier, petite plante basse, assez curieuse ; enfin je suis arrivé aux fameuses gorges d'Ollioules. La route, fort belle, erre parmi des rochers nus et arides, comme tous ceux de Provence ; la pente de ces rochers sur la route est abrupte et souvent de plus de quarante-cinq degrés. Pendant trois quarts de lieue, la route fait sans cesse des détours : elle a constamment la forme d'un S majuscule.

Enfin j'arrive à Toulon, jolie petite ville qui s'est glissée entre une haute montagne et la mer. J'admire une jolie rue pavée en

[1] *La Verdad*, journal de Madrid. Mai 1837.

briques et plantée de jeunes platanes; ils produisent un effet charmant et qui me surprend fort. Mes affaires ont été terminées en deux heures; mon correspondant est un bon garçon qui a toute la franchise provençale; il me fait voir la *Corderie,* la fabrique de vaisseaux, les forçats, etc. Ces vues-là sont des corvées horribles, la dernière surtout. Je suis persuadé que les gens qui nous démontrent tout cela mentent sans cesse.

Deux ou trois fois aujourd'hui, nos *ciceroni* n'ont pu répondre aux objections d'un ignorant tel que moi, privé de la mémoire des noms et des dates d'une manière fabuleuse, ce qui devrait faire triompher les sots. Ceux qui me montraient les choses maritimes voulaient me persuader, par des gestes bien comiques, qu'il était ridicule de regarder *trop en détail* les choses qu'ils nous montraient. Je me suis permis de faire quelques objections sur la partie du fer; ils sont restés muets; je croirais assez qu'ils n'y comprennent pas un mot.

Cela fait, il a fallu monter sur un vaisseau de soixante canons; j'ai fait semblant de n'avoir jamais navigué, afin de m'entendre dire quelque chose d'amusant, ce qui ne s'est pas fait attendre. On m'a parlé de vagues hautes de cent pieds. J'ai entrevu des lithographies passablement voluptueuses dans la cabine des aspirants, ce que j'approuve fort; mais j'aurais voulu y voir aussi un volume de Montesquieu. Quel beau métier pour s'instruire *réellement!* Sans nuire aucunement à son service, et en ayant seulement le courage de braver le ridicule, un jeune officier de marine pourrait lire, comme il faut lire, vingt-cinq volumes par an. De retour à Paris, après six ans de navigation, il pourrait battre tous les jeunes gens ses contemporains. Serait-il vrai que même la science de leur métier soit un ridicule parmi ces messieurs[1]?

Un capitaine de vaisseau est bien autre chose qu'un colonel; presque toujours isolé à la mer, il est *général en chef.*

[1] M. Arago, session de 1837, à propos de M. de Blosseville.

Mais, quoi qu'en disent ces messieurs, leur métier n'est pas si difficile ; ils connaissent toujours le terrain sur lequel ils combattront leur ennemi, et leurs soldats ont toujours avec eux leur dîner, leur lit et leur hôpital.

Ces messieurs n'ont pas l'ennui des garnisons. En temps de paix, leurs ennemis principaux, les vents et les tempêtes, les attaquent sans cesse.

Il serait difficile d'être plus poli que les officiers que nous avons rencontrés ; il n'y a plus de ces marins de théâtre qui disent *corbleu !*

A vrai dire, il n'y a plus de tournure d'états en France. Ce grand jeune homme, à l'air riant, qui se balance sur sa chaise, devant *Tortoni*, c'est un procureur. Le seul état qui gâte encore un peu son homme, c'est celui de savant. Ce petit vieillard qui, dans la diligence de Versailles, regarde avec satisfaction sa rosette d'officier de la Légion d'honneur et qui a l'air pédant et si content de soi, c'est nécessairement un membre de l'Institut.

A cette exception près, chacun est *affecté* en France en raison directe de son peu d'esprit et de la masse d'argent et d'importance sociale qu'il possède.

Un homme aisé, dont la mise tient un juste-milieu entre celle du perruquier et celle d'un acteur retiré, nous disait un jour : « Un homme est bien mis si au moment où il vient de sortir d'un salon personne ne peut dire comment il était mis. » Il en est de même des manières, et j'oserai dire du style. Le meilleur est celui qui se fait oublier et laisse voir le plus clairement les pensées qu'il énonce ; mais il faut des pensées, vraies ou fausses.

Les *pensées* contrarient les sots, qui essayent vainement de les comprendre, et dont l'habitude littéraire consiste à admirer les formes de style. Tel provincial, devenu puissant, déclare fort mal écrit tout livre qui a des pensées claires, énoncées en style simple ; mais les tournures emphatiques le ravissent : MM. Marchangy, Salvandy, Chateaubriand, sont ses héros. Le néologisme

le réveille après dîner. Par exemple, il admire des phrases de ce genre :

« L'hiver est dans mon cœur ; — Il *neige* dans mon âme. »

Je suis allé visiter avec respect le fort au fond de la rade, d'où le chef de bataillon Bonaparte prit Toulon, malgré le général Cartaux.

— Marseille, le.... 1837.

Après un dîner admirable à Toulon, comme il n'est pas rare d'en rencontrer dans le Midi, et auquel je me livrais dans l'espoir de profiter du retour pour le sommeil, je me suis réveillé à deux lieues de Marseille, par une pluie douce, qui faisait le bonheur de ces pauvres plantes de Provence, qui me font une vraie pitié.

Du Rhône au Var on ne voit que des monticules arides, couverts de serpolet : c'est là la Provence; dans les points bas qui séparent ces monticules et où se rencontre un peu d'humidité, quand il pleut, on trouve quelque culture. Tout le reste est brûlé par le soleil. Demandez-vous un peu d'eau à une maison, on vous offre du vin ; l'eau va se chercher à une lieue de là et à l'heure des repas seulement : pour le moment il n'y en a point.

Réellement la Provence devrait faire tout au monde pour détourner la moitié de la Durance ou une branche du Rhône, et jeter cette eau dans le port de Marseille ; si l'on exécute ce projet, qui sans doute est praticable, il donnera la vie à un million d'hommes nourris par les plantes qui naîtraient de l'alliance de l'eau et de la chaleur. Marseille, en particulier, devrait tout faire pour amener une rivière dans son port, qui, tôt ou tard, lui donnera la fièvre jaune, et peut-être après le choléra.

Alger, qui a pour premier mérite de faire voir des têtes coupées à nos soldats, a l'avantage secondaire d'enrichir Marseille. Pour cette cause, on y est moins jaloux de Paris qu'à Bordeaux. Aussi la grande passion des Bordelais est-elle de faire abandonner l'Afrique. Si la France pouvait trouver un homme comparable au maréchal Davoust, elle devrait l'envoyer à Alger

pour six ans, avec carte blanche. Mais, si on ne trouve ni un Davoust, ni un Saint-Cyr, ni un Daru, jamais le Français colon ne fera rien qui vaille. Imprudent, audacieux, dominé par un instant de folie et par le désir de se donner un rôle d'un moment, le Français usera toutes ses forces dans un jour; le lendemain nous en serons au découragement. Il est tout l'opposé de l'Américain : raisonnablement et froidement celui-ci aurait déjà, depuis sept ans, obtenu des résultats à Alger. Ce serait une curieuse histoire, si elle était impartiale, que celle que pourrait écrire un Anglais, homme d'esprit, M. Campbell, par exemple. Son but unique serait de faire faire un pas dans la connaissance du cœur humain; nous y verrions le détail de tous les traits de courage, de toutes les folies, de toutes les puérilités, dont les Français ont donné le spectacle du monde depuis que la cour de Charles X a eu le caprice de prendre Alger.

L'homme dont on parle le plus à Marseille, c'est Abd-el-Kader; j'en ai honte pour la France. Un beau jour nous nous réveillerons et gagnerons dix batailles en trois mois. Mais ce beau jour, tous les généraux auront moins de quarante ans, les colonels moins de trente, et les lieutenants seront des fous de vingt-deux ans. On était comme cela en 1796, à l'armée d'Italie; on n'y eût peut-être pas trouvé mille hommes ayant plus de trente ans; tous les officiers étaient jeunes. J'ajouterai une parole imprudente : ils n'étaient pas gens du monde; ils avaient encore les passions simples et fortes du peuple; ils n'eussent pas su se gouverner à la cour.

Nîmes, le..... 1837.

J'ai passé de nuit à Arles et ne puis en rien dire. M. N...., honneur de la Provence, homme rare qui aime à apprendre, et non à montrer ce qu'il sait, m'avait bien donné la note des choses qu'il faut voir; mais je ne suis point un amateur voyageant pour ses plaisirs; il faut que j'aille vendre et acheter du fer à Beaucaire. Je ne nomme point cet homme aux pensées profondes,

qui m'a appris tout ce que je sais de la Provence et même des choses qui ne pourront être imprimées que quand la mode aura changé; en attendant il ne faut pas que son nom se rencontre dans un livre non dévot.

La Camargue ressemble fort à la Zélande; c'est une terre qui n'est élevée que de sept pieds au-dessus des eaux; elle forme une île placée entre les deux branches du Rhône et la mer; c'est un triangle équilatéral, dont chaque côté a sept lieues de longueur. Les bords de cette île sont fort bien cultivés, mais par malheur le milieu est plus bas que les bords; là se trouvent des étangs, des marais salés et la fièvre. L'étang de Valcarès, le plus considérable de tous, a cinq lieues de circonférence. Les immenses terrains non cultivés sont couverts de bœufs et de moutons qui paissent en liberté. Les petits chevaux blancs de la Camargue sont pleins de feu, rapides, hardis, mais ils ont la croupe du mulet.

Une heure du matin sonnait comme je suis entré dans Arles. Le ciel était habillé ce soir en Scaramouche; la nuit était fort noire, et je n'ai pu qu'entrevoir la portion de théâtre nommée *tour de Roland* et l'obélisque. Comme on sait, Arles a été la capitale d'un royaume; elle est déserte aujourd'hui, mais conserve encore beaucoup de monuments.

César est le premier auteur ancien qui ait nommé cette ville; il y fit construire des galères pour soumettre Marseille. Après avoir joui un instant de la liberté, Arles fut forcée, en 1251, de reconnaître la souveraineté du comte de Provence, et en 1481 elle fut réunie au royaume de France.

J'ai entrevu l'obelisque de granit égyptien qui est sur la place du marché; il a de hauteur quarante-sept pieds, et le piédestal quatorze. L'obélisque a été brisé dans une chute, il est en deux morceaux.

En 1651, on découvrit la célèbre *Vénus d'Arles*, aujourd'hui au Musée; les habitants furent obligés d'en faire hommage à Louis XIV. Mais depuis l'acquisition de la collection Borghèse, le

Musée royal me semble assez riche pour renvoyer la Vénus à Arles ; il faudrait que cette ville prouvât qu'elle peut veiller à sa conservation.

Cette statue célèbre est nue jusqu'à mi-corps et drapée de la ceinture en bas ; ses cheveux sont ceints d'une bandelette ; la tête est belle ; les bras sont de Girardon. Il y a ici une Médée qui va sacrifier ses enfants : beau sujet, mal traité.

Au sortir d'Arles, j'ai examiné, le mieux que j'ai pu, la *tour de Roland* ; c'est le fragment d'un portique qui était placé derrière la scène de l'ancien théâtre ; ce petit édifice a beaucoup de style ; il est formé de trois arcs placés l'un sur l'autre, la corniche m'a semblé fort belle. Comme la plupart des édifices anciens, il a servi de forteresse au moyen âge.

Dans un jardin voisin, on voit une portion de portique soutenue par deux colonnes antiques de vingt-sept pieds de haut ; c'est encore un débris du théâtre. C'est au pied de ces colonnes qu'a été trouvée la Vénus.

Près de la *tour de Roland* sont les restes d'un cimetière antique. Le cardinal Barberin y prit des marbres qu'il emporta en Italie. Charles IX, Catherine de Médicis et bien d'autres ont dépouillé ce lieu comme à l'envi.

Saint-Honorat, ancien couvent de minimes, contient beaucoup de sculptures chrétiennes, chefs-d'œuvre de laideur, comme à l'ordinaire.

L'amphithéâtre d'Arles a l'aspect d'une forteresse ; on a bâti des tours sur l'enceinte, et il est rempli de sales maisons. Cet anphithéâtre est plus grand que celui de Nîmes, et pouvait contenir vingt mille spectateurs.

Quand j'étais à Marseille, je rencontrai au château Borelli, où j'allais presque tous les soirs, une société de dames arlésiennes qui étaient venues voir ce joli parc. La renommée n'est qu'équitable quand elle parle de leur beauté. Ce sont des cheveux d'un noir d'ébène, tranchant sur un front d'une blancheur éblouissante. Je n'exagère point ; la forme générale de leurs

traits rappelle la Vénus d'Arles; leur regard a une vivacité piquante et douce en même temps, que je n'ai retrouvée qu'à Bordeaux.

On m'assure que nulle part on ne parle la langue provençale avec plus de grâces que dans cette ville, où je n'ai pu adresser la parole qu'à deux postillons endormis. Toutes les nuances disparaissent incessamment en France ; dans cinquante ans peut-être il n'y aura plus de Provençaux ni de langue provençale. J'ai vu la même révolution s'opérer en Angleterre ; on me dit qu'il en est de même en Espagne ; il ne restera plus que les différences des races, modifiées par le climat. Rien ne ressemble moins à la race d'Arles que celle de Gap, par exemple, qui n'en est qu'à trente lieues. Le provençal, parlé par une jeune femme, admet les jolis diminutifs de l'italien et de l'espagnol, chassés de partout maintenant par la *clarté*, ce despote des langues modernes ; il veut épargner le temps, et ordonne d'être clair avant tout.

Autrefois Arles avait un costume assez semblable à celui des environs de Rome ; la Révolution a tué toute originalité de ce genre, en rendant facile le voyage à Paris.

Je donnerai peut-être ailleurs le résumé des idées sur la langue provençale, que je dois à M. N...

— Montpellier, le 9 septembre 1837.

Montpellier est une fort jolie ville bâtie sur un tertre, ce qui fait que plusieurs rues sont en pente ; c'est, selon moi, un des plus grands avantages. On voit la mer à l'horizon, à quatre ou cinq lieues.

Je suis allé, en arrivant, au jardin public, nommé le *Peyrou*, situé dans une position admirable, sur une petite élévation, à peu près comme la *Montagnola*, à Bologne. Mon correspondant tenait à me faire croire que du *Peyrou*, on peut voir les Alpes et les Pyrénées, le Canigou et le mont Ventoux. Peut-être ai-je

un peu aperçu le Canigou. Le soir j'ai trouvé le beau monde se promenant sur l'*Esplanade*, qui tient à la citadelle.

Un savant fort gai, et sinon point pédant, du moins pédant avec une vivacité petillante, amusante et gasconne, avec qui j'ai eu l'honneur de dîner, voulait absolument me conduire demain à Saint-Guilhem. Il faut voir, m'a-t-il dit, la montagne de Maguelone, où sont les tombeaux de Pierre de Provence, de la belle Maguelone et de leurs enfants, personnages à moi connus, si je ne me trompe, uniquement par don Quichotte.

Je me suis promené trois heures dans les rues de Montpellier; j'y ai trouvé beaucoup de gaieté et de vivacité; il y a des maisons élégantes. Cette ville ne doit point attrister les malades qui viennent y chercher la réunion si rare de médecins célèbres et d'un beau climat. Au fond, le grand mérite de Montpellier est de n'avoir pas l'air stupide, comme les autres grandes villes de l'intérieur de la France : Bourges, Rennes, etc. Montpellier est la patrie de deux grands ministres, que Napoléon eût le bonheur de rencontrer et d'apprécier : les comtes Daru et Chaptal, gens comparables à Colbert.

On ne peut pas être une heure à Montpellier sans qu'on vous parle du *musée Fabre*, situé sur l'Esplanade. Ce musée a de bons tableaux italiens, et l'édifice qu'on a bâti pour les recevoir n'est pas mal.

M. Fabre, de son vivant, savait faire *valoir la marchandise*; je supplie qu'on me passse ce terme de mon métier, qui exprime si bien ma pensée.

Le sombre Alfieri, le poëte aristocrate par excellence, qui se croyait libéral parce qu'il abhorrait tout ce qui était plus haut placé que lui dans l'échelle sociale, enleva sa femme au dernier des Stuarts; il vivait avec elle à Florence, et devait terriblement l'ennuyer. M. Fabre, petit peintre admis dans la maison, finit, dit-on, par faire mourir Alfieri de jalousie.

Alfieri, en imitant le Dante, moins la grâce, a souvent bien exprimé la haine, sentiment qui dominait dans son cœur. Ses

personnages sont aussi faux au fond que ceux de cet aimable Métastase, dont il disait tant de mal. Mais voici la différence : toutes les fois qu'on rencontre un volume de Métastase, on l'ouvre avec plaisir.

Métastase fit les plus grandes folies, non par haine, mais par amour, et peint cette passion avec une vérité et une grâce charmantes. Chez Métastase, comme dans la musique, un tyran cruel n'est qu'un homme qui ne peut pas aimer ; au contraire, les tyrans d'Alfieri sont excellents. Voyez Philippe II ; mais ses princesses sont des pédantes insupportables. Au total, sa poésie manque de relief et de vie, ses pièces sont un peu des tragédies de collége ; on sent que l'auteur n'a jamais commandé une compagnie, ni administré une sous-préfecture.

Alfieri a évité quelques-uns des ridicules de Racine, qui, ayant à peindre, comme il le dit lui-même, cette amitié si célèbre dans l'antiquité, d'Oreste et de Pylade, nous montre Oreste tutoyant Pylade, tandis que Pylade lui répond *vous* et *seigneur*. Le drame barbare de la Porte-Saint-Martin n'a rien de plus baroque lorsqu'il nous montre les courtisans du duc d'Orléans régent s'appelant entre eux *Votre Seigneurie*, comme des pairs de Louis XVIII. Racine était au niveau de son siècle en faisant parler ainsi Pylade.

M. Fabre savait acheter des tableaux, mais non pas en faire. J'ai vu de lui, à Florence, le portrait d'Alfieri ; cela est bien dessiné, et, du reste, n'a ni relief, ni vérité, ni couleur. On voit en pendant le portrait de madame la comtesse d'Albany. C'est en vain que je cherche un mot, un mot un peu digne ; je suis obligé d'avouer que je ne vois là qu'une cuisinière qui a de jolies mains.

M. Fabre était élève de David, qui a régné dans les arts comme Delille sur la poésie française. Mais, par bonheur, le règne de tels grands hommes ne dure en France que tout juste pendant leur vie. Ni Lesueur, ni le Poussin, ni Claude Lorrain, ne régnèrent. Au reste, David a rendu le service de tuer Vanloo

et Boucher. J'ai parcouru Montpellier en tout sens, et suis fort content de cette ville. Il y avait une statue de Louis XVI, incroyable de ridicule ; je ne l'ai pas revue à ce voyage.

— Montpellier, le 11 septembre 1837.

Je suis allé dans les Cévennes jusqu'à Ganges et Villerangues, avec un négociant du pays. Ces montagnes m'ont semblé fort plates : il est vrai que j'arrive de Vevay. En revenant, nous avons été vivement contre-passés par deux calèches à quatre chevaux, que les postillons menaient au galop. Comme rien n'est plus rare dans ces pays de simplicité qu'une voiture à quatre chevaux, nous avancions la tête pour regarder et saluer; mais nous avons été mal payés de notre politesse ; on nous a lancé à la figure une quantité de petits livres qui ont été sur le point de nous aveugler.

« *Ah ! les maudits momiers !* » s'est écrié mon compagnon de voyage, protestant de la vieille roche, et qui, jusqu'à ce moment, avait évité de me parler de religion. Les hommes sont les mêmes dans tous les cultes, pour peu que ce culte soit ancien et ait perdu l'attrait de la nouveauté. Je crois bien que, du temps de Calvin et de Luther, le protestantisme faisait taire la vanité; mais aujourd'hui toutes les religions, comme toutes les passions, obéissent à cette passion unique. La vanité de mon ami protestant est profondément blessée de ce que son culte, déjà un peu vieilli, va probablement être anéanti par la réforme, plus sévère et toute nouvelle, de ces jansénistes du protestantisme. Pour compléter la ressemblance, les *momiers* discutent sans cesse sur la *grâce*, le *Saint-Esprit* et le *mérite des œuvres*. Les *œuvres ne sont rien*, et nous ne pouvons être sauvés que par les mérites de Jésus-Christ. (La première partie de cette maxime conduit au crime, et son enseignement devrait être défendu par une loi.)

Cette nouvelle religion séduit par une apparence d'égalité entre les fidèles. Ce fut là le grand attrait du christianisme

naissant. Ce que nous pouvons voir de plus clair dans la doctrine de Jésus-Christ prêchée par saint Paul, c'est que tous les fidèles sont parfaitement égaux; l'âme d'un esclave est aussi précieuse aux yeux de Dieu que l'âme d'un consul ou de César lui-même. Ce fut à l'aide de cette maxime, fort adroite et fort vraie, que saint Paul convertit à sa religion toute la canaille de l'empire romain. Les ministres *momiers* en tirent aujourd'hui un parti admirable.

— Croiriez-vous, monsieur, ajoutait mon compagnon de voyage, que j'ai bien vite mis à son aise, que les *dames les mieux élevées* de ces malheureux villages *momiers* affectent d'écouter avec respect un malheureux paysan, si celui-ci se dit inspiré? M. Clavel, avant d'être ministre, n'était qu'un simple paysan, et montait sur un tonneau pour se faire mieux entendre. Ainsi, monsieur, il suffira d'un peu d'impudence pour devenir ministre.

— Dites, monsieur, qu'il suffira d'avoir du talent. Ce n'est pas vous qui devriez vous plaindre, c'est le gouvernement. Sous l'empereur nous avions à Paris un fameux ministre protestant qui faisait agréablement des vers latins en l'honneur de Louis XIV, l'auteur des dragonnades et de la révocation de l'édit de Nantes. Si jamais c'est le talent qui désigne les prêtres, le ministère des cultes ne sera plus une sinécure. Voyez M. de Lamennais. Comment empêcherez-vous M. de Lamennais de devenir archevêque de Paris? Et, une fois archevêque, il faudra compter avec lui. (Ici grande discussion que je supprime.)

— Il est de fait, continue M. R..., que depuis l'apparition des *momiers*, vers l'an 1821, nos ministres sont beaucoup plus exemplaires et se donnent la peine de lire nos anciens auteurs. Ces Anglais, qui viennent de nous jeter au nez leurs petits traités religieux, ont réuni en assemblée tous les ministres *momiers* de nos montagnes et probablement laissé de l'argent. Cette malheureuse secte prêche que hors de la religion *momière* il n'y a point de salut.

Croiriez-vous, monsieur, ajoute mon compagnon, que pour plaire à la haute société de Genève, le sage Benjamin Constant a été obligé de prêcher cette doctrine ridicule? (*Revue protestante*, 1824 ou 1826[1].)

— Mais, monsieur, lui ai-je dit, à quel signe reconnaissez-vous un *momier?*

— Ils finissent toutes leurs réponses par : *grâce à Dieu*; ils disent *chère dame* au lieu de madame; cher monsieur au lieu de monsieur. D'ailleurs on trouve chez eux une insensibilité choquante: le fils unique d'une de mes cousines a le croup et était mourant hier soir; je lui disais que les sangsues produiraient un bon effet, qu'il fallait avoir de l'espérance, etc.; elle me répond froidement: *Que la volonté de Dieu soit faite!*

Il y a cinq ou six ans que cette cousine était jeune, jolie, fort aimable; je lui envoyais de Montpellier les volumes de l'*Histoire de France* de Vély, Villaret et Garnier, et autres bons livres. Eh bien, monsieur, elle a commencé, elle, qui avait les plus beaux cheveux du monde, par porter une certaine coiffure plate abominable. Il y a quatre ans, quand elle en avait seize, elle allait le soir se promener *dans le pré* avec les autres jeunes filles; il y avait souvent des contredanses *sans hommes;* car nous n'osions jamais approcher du pré après le coucher du soleil. Nous entendions de loin rire ces jeunes filles: c'était la gaieté folle du village. Comme j'en parlais dernièrement à ma cousine, elle m'a répondu d'un ton sec: « Ne parlons plus d'un temps qu'il faudrait oublier. »

Savez-vous bien, monsieur, que, vers 1824, nous avons espéré un moment que la police de Louis XVIII se chargerait de détruire les *momiers?* les pauvres ministres de ce prince s'étaient imaginés que les protestants voulaient appeler au trône de France le roi Guillaume de Hollande.

[1] Je n'ai pu vérifier cette cruelle assertion; je n'ai pas la *Revue protestante.*

Un instant après, mon compagnon de voyage ajoute avec un soupir :

— J'ai ma tante, monsieur, la mère de cette cousine dont je vous parlais il n'y a qu'un instant, et qui a de si jolis cheveux ; eh bien, elle me disait hier soir : « Faut-il que j'aie passé soixante et quinze ans de ma vie sans connaître la vraie religion ! »

Mon compagnon de voyage me raconte que dans un département voisin les *juste-milieu* ont acheté cinq mille francs un journal qui tombait ; ils ont fait entre eux une souscription de cent francs par tête et ont appelé de cent lieues de là un écrivain spirituel auquel ils donnent trois ou quatre mille francs par an. Ils ont ainsi le plaisir de lire tous les matins un article qui les confirme dans leur façon de penser.

— Voilà qui est très-constitutionnel, monsieur, et je voudrais que chaque Français pût faire ainsi représenter son opinion.

Ma réponse était une imprudence ; aussi a-t-elle amené un long silence ; la province n'est pas encore arrivée à ces sortes de vérités.

— Savez-vous, monsieur, me suis-je écrié avec l'air admiratif, que tout le monde parle français maintenant dans vos pays ? Il y a six ans, à mon précédent voyage, je ne pouvais pas soutenir la conversation au café ; maintenant tout le monde parle français.

— Et un très-bon français, s'est empressé d'ajouter le compagnon de voyage.

Rien n'est plus faux ; ils parlent un français qui fait peine à entendre ; je les aimais bien mieux quand ils parlaient leur patois, qui, du moins, était rempli de grâces. Ce qui est très-vrai, c'est que ces bourgeois de petites villes introduisaient dans leur conversation une foule de remarques basses et ignobles, mais fort caractéristiques et dont maintenant il n'est plus question. Le français tue ces sortes de pensées naïves. On n'ose pas dire en français que le *fruitier* qui étale sur l'escalier de la maison commune paye deux sous par jour de *loyer* à la mairie.

Les domestiques ne disent plus, ajoute mon interlocuteur :

nos maîtres, mais *nos messieurs ;* ils ne disent plus : je suis au service ; mais *je suis en condition.* Mon nouvel ami voit dans ces locutions nouvelles l'approche de la république. Si jamais l'on établit le seul chemin de fer raisonnable, celui de Paris à Marseille, en dix ans le patois provençal et le patois languedocien cessent d'exister. Pour ma part, je regretterais beaucoup le patois languedocien. Toutefois je ne me fais pas illusion, c'est par suite d'une erreur d'optique que les patois semblent plus naïfs et plus aimables que les langues employées pour les choses tristes et raisonnables de la vie. Si l'on ne pouvait parler aux femmes qu'une certaine langue, fût-ce l'allemand de Vienne, cette langue nous semblerait bientôt l'emporter en grâce sur toutes les autres.

— Béziers, le 12 septembre 1837.

Du dernier relais à Béziers, le pays est joli. Cette petite ville a une belle position sur une hauteur, de laquelle on domine le canal de Languedoc et une quantité d'écluses par lesquelles il descend à la Méditerranée.

J'ai remarqué à la grand' messe, dans les villes où je me suis trouvé le dimanche, que l'on ne chante pas le *Domine, salvum fac regem Philippum.* J'ai demandé des explications ; on me dit que messieurs les curés se déterminent à chanter ces mots dans les grandes occasions, ou lorsqu'il y a des indiscrets qui peuvent porter plainte ; mais rien ne serait de plus mauvais ton en toute autre circonstance.

Tous les prêtres que je rencontre me semblent des fils de paysans ; les gens *comme il faut* les protégent fort ; mais il serait difficile de faire une partie de whist avec le curé du village.

Le métier de ces messieurs est pénible, sans doute, à cause des visites qu'il faut faire aux mourants, à pied et souvent par un très-mauvais temps ; mais il faut en convenir, tout cela est moins dur que le métier de moissonneur ou de laboureur qu'ils ont vu faire à leurs pères. M. C..., riche propriétaire très-fort

juste-milieu, et auquel la révolution de Juillet a fait peur, me dit : « Pour peu qu'un curé ait le degré d'intelligence nécessaire pour comprendre un journal, il est sûr d'avoir quatre mille francs de rente à cinquante ans, ce qui est magnifique pour un paysan. »

Si nous avions encore la maladresse de nous livrer à des dissensions religieuses, il me semble que les curés de campagne seraient du parti du gouvernement qui les paye. Peu d'entre eux se soucieraient d'aller mendier en pays étranger ; nos prêtres émigrés parlaient latin, et l'élégance de leurs manières les faisait recevoir avec plaisir dans les villes étrangères.

« On sait qu'il n'y a qu'un curé par canton ; il a onze cents francs de fixe, et l'on peut évaluer le casuel à douze cents francs par millier d'âmes de population du chef-lieu. Sur ces douze cents francs, le curé consacre bien cent ou cent cinquante francs à l'aumône ; réduisons donc ces douze cents francs à mille ; le curé d'un bourg de quatre mille âmes a cinq mille francs d'appointements ; à la vérité, il doit nourrir ses vicaires ; mais les cadeaux qu'il reçoit en poulets, œufs, fruits, etc., équivalent et au delà à cette dépense.

« C'est, comme on voit, par politesse qu'on appelle curés les desservants des villages.

« Chaque département a un grand séminaire où l'on forme de jeunes prêtres ; rien de plus simple.

« Mais chaque département a aussi *trois ou quatre* petits séminaires dans lesquels on donne l'éducation à des jeunes gens *qui ne seront pas prêtres*[1]. »

— Ceci, ai-je dit, peut conduire à une nouvelle Vendée. Peu importent assurément les idées que l'on donne à ces jeunes gens

[1] Des états, probablement menteurs, disent que le 1er janvier 1837 il y avait dix mille cent six élèves dans les petits séminaires et huit mille trois cent quarante-huit dans les grands. Il y a eu mille six cent trente-trois ordinations en 1836.

sur la création du monde, sur l'histoire du serpent et de la pomme, etc., etc. Libre à tous les Français de croire ce qu'ils veulent sur les choses invisibles.

Ce qui est capital, c'est qu'on les enseigne à mépriser le gouvernement des deux Chambres, qui régit la France, et à détester la *liberté de la presse*, qui en est l'âme. Je ne vois, reprend M. C..., qu'une seule chose qui fasse contre-poids à tout ce que les petits séminaires enseignent à ces enfants, c'est : 1° le souvenir des victoires de l'empereur, et 2° le désir d'obtenir la croix de la Légion d'honneur.

Et, toutefois, me dit M. C..., dont je partage fort l'opinion, que deviendraient ces malheureux paysans du Midi, si quelqu'un ne leur parlait pas morale? Ils seraient des bêtes brutes, et avec leurs passions ardentes ils appliqueraient sans remords la loi de *Linch* (États-Unis) à tous ceux qui leur déplairaient.

Le plus mauvais curé vaut donc mieux dans l'intérêt de la civilisation que l'absence de tout curé.

Je passerais pour un homme noir si je répétais ici ce que M. C... m'a dit sur ce qu'on enseigne dans les petits séminaires des départements qui se trouvent sur la ligne de Béziers à Limoges, et de Limoges à Nantes. M. C... ajoute qu'un seul évêque en France n'a jamais voulu de petits séminaires dans son diocèse. La religion ne peut vivre qu'en rompant avec la politique, a dit ce sage évêque; et il est méprisé de ses curés.

J'ai vu dans un département que je traversais un petit séminaire composé de trois cents élèves; on y fait toutes les classes, un peu moins bien que dans les colléges, il est vrai; mais ce qui fait le danger des petits séminaires, c'est que leurs chefs *transigent* avec les parents sur le prix de la pension. En général, on demande cinq cents francs par an; mais souvent on se contente de deux cent cinquante. Et dans ce siècle d'ambition, il n'est guère de pauvre diable qui ne sacrifie deux cent cinquante francs pour faire donner quelque éducation à son fils.

Ce qui fait l'immense difficulté du problème de l'éducation

publique, c'est que jamais l'on ne trouvera des gens, non animés par une *grande passion politique*, qui se fassent une joie de sacrifier douze ou quinze heures de chacune de leurs journées à élever et à nourrir passablement des enfants payant trois ou quatre cents francs par an.

J'ai examiné fort en détail ce petit séminaire. Il y a dans la même ville un collége où le prix de la pension est de sept cents francs. L'instruction du collége est plus forte et plus variée; mais les pères préfèrent le petit séminaire à cause des principes de morale et de religion. On ne saurait trop répéter que les petits séminaires ont cet immense avantage que les professeurs et directeurs ne songent nullement à une spéculation d'argent; leur unique but est le succès, et, par le succès, ils veulent arriver à ce que l'éducation publique soit rendue au clergé.

Les petits séminaires ont beaucoup d'argent; d'où vient-il? Depuis 1830 ils bâtissent autant et plus qu'avant la dernière révolution. Dès que vous voyez dans la campagne un très-grand bâtiment neuf, vous pouvez être sûr que c'est un petit séminaire.

On m'a dit à Dijon et l'on me confirme à Béziers que beaucoup de gens qui ne fréquentaient pas les églises avant 1830 *y vont maintenant*.

C'est pour moi une nouvelle preuve qu'aujourd'hui rien n'est plus malheureux pour une religion ou pour un système que d'être protégé par le gendarme.

Saint Dominique eut raison de brûler les hommes et les livres; mais de son temps il n'y avait pas de liberté de la presse. Supposons qu'Henri V détruise la liberté de la presse, comme cela amuse les Français, on se révoltera pour la ravoir. Maintenant il faut qu'un parti ait un grand écrivain et un grand orateur: M. de Chateaubriand et M. Berryer, qui tirent parti de la liberté de la presse pour prouver qu'il n'y a point de liberté sans jésuites et sans roi régnant en vertu du *droit divin*.

Je craindrais de paraître lourd en plaçant ici cinq ou six

pages sur le *degré de bien-être* des paysans dans la contrée que je viens de parcourir. La vente des biens nationaux a quadruplé ce bien-être, surtout en donnant des idées de justice à tous ces nouveaux petits propriétaires. Un paysan qui possède un demi-arpent de terre est comparativement fort heureux ; il sème des pommes de terre et se met à l'abri de la terrible famine.

Il faut excepter les paysans des environs de Bourg, qui croient que tout se fait par miracle en ce monde. Si leur voisin perd sa vache, c'est qu'il est acquéreur de domaines nationaux. Ils ont d'ailleurs un mépris indicible pour les gens assez bas pour manger des pommes de terre ; c'est disent-ils, la nourriture des porcs. Et ils font fièrement des gaufres avec de la bouillie de sarrasin (ou blé noir).

En plusieurs parties de la Bourgogne, et surtout le long des canaux nouvellement commencés, les manouvriers gagnent jusqu'à cinquante sous par jour. On consomme beaucoup de farine de maïs, comme en Lombardie, où le paysan préfère la *polenta* au pain. La *polenta* se fait au moment du dîner, avec de l'eau chaude et de la farine de maïs.

Un de mes amis que Constantine vient de faire lieutenant, mais qui gardera une figure semée de taches bleues par les grains de poudre de la fameuse explosion le jour de l'assaut, me donne des détails sur la santé des conscrits qui arrivent dans les régiments. Ceux qui proviennent du Puy, de Guéret, de Sarlat, en un mot de ces pays si misérables du centre de la France où les paysans vivent de châtaignes et n'en ont pas autant qu'ils veulent, changent du tout au tout en moins de six semaines. Rien de curieux à observer comme les yeux qu'ils font en voyant sur la table de la viande *tous les jours*. Le changement total de leur physique serait encore plus prompt sans les contes dont certaines personnes, intéressées au triomphe de nos amis les ennemis, empoisonnent l'âme des paysans.

Un conscrit qui cire les bottes de mon ami lui demande si après quatre ans de service l'on a jamais vu survivre un con-

scrit. Ces idées, semées avec soin, font tomber quelques jeunes soldats dans la *maladie du pays* ou nostalgie, et nuisent chez les autres aux merveilleux effets d'une nourriture passable.

Au contraire, les conscrits qui viennent de la Bourgogne et des bons pays de la France sont tout changés, et changés en mal, au bout de trois mois. C'est uniquement l'effet du changement total d'habitudes. On ne verrait plus cette tristesse si, au bout de quinze jours, on pouvait leur faire entendre des coups de fusil. On devrait diriger sur Constantine tous les conscrits de la Provence. Les Anglais, occupés des tours que leur jouent les Français du Canada, assez pervers pour imiter Hampden, ne s'en fâcheraient pas sérieusement. Au fait, l'Angleterre, grâce aux folies de M. Pitt, est en décadence, et *ne se fâchera sérieusement de rien*. Il faudrait une descente en Irlande pour lui faire prendre les armes.

Quand le sénat de Rome se voyait à bout de ruses et de fausses promesses, pour éviter une réforme évidemment juste, il suscitait une guerre. C'est dans ce moment que la religion rendait de grands services à cette aristocratie friponne : elle faisait du serment prêté au consul une chose sacrée.

Un de mes amis intimes, brave homme à demi *fouriériste*, et qui a le ridicule de prendre les choses au sérieux, sait que j'écris un journal et veut y écrire deux pages. Nous sortions d'un salon du parti contraire, et il était *indigné*. (Sensation de *haine impuissante*, que l'on peut éviter en ne voyant le monde qu'autant qu'il le faut, tout juste pour ne pas se rouiller.)

Quoi ! sur la terre, écrit mon ami le *fouriériste*, nous avons des maisons pénitentiaires, tout ce qui a un peu de sens ou un peu d'humanité tend à en établir, et vous nous prêchez un enfer *éternel !* C'est là une idée du dixième siècle.

Quoi de plus opposé que la société industrielle et savante du dix-neuvième siècle, ayant pour mobile les jouissances de vanité et d'envie, et la société violente et désordonnée du dixième, où le mobile de chaque homme était le désir de n'être pas tué,

d'avoir une habitation passable et une robe de peau pour l'hiver!

Or, au dix-neuvième comme au dixième, du temps de saint Paul comme du nôtre, le prêtre monte en chaire pour prêcher le mépris du monde, le détachement des biens terrestres, le renoncement aux plaisirs et aux jouissances matérielles. J'admets pour un instant, et contre toute évidence, la vérité de cette doctrine; peut-elle convenir à deux siècles, non pas seulement différents, mais opposés, au cinquième siècle et au nôtre?

Pour ne pas choquer les empereurs, le christianisme s'écria, il y a dix-huit cents ans:

Rendez à César ce qui est à César.

Il ne se réserva que la domination de l'âme de chacun; mais Lucius, philosophe païen, lui répondait:

« L'homme qui vole est coupable; mais la société qui a exposé un de ses membres à la tentation prolongée de voler a une grande part dans la faute commise contre le *bonheur général*. Si l'individu a manqué de force, la société a manqué de prévoyance. »

Votre principe *Rendez à César* n'est donc qu'une concession de prudence pour votre intérêt privé, à vous prêtres; ce n'est pas une vérité digne d'être présentée à l'humanité.

Les jésuites ont vu l'absurdité de ce mot, et, en gens conséquents, ils se sont emparés du confessionnal des princes chrétiens et ont gouverné. (Voir Saint-Simon.)

L'association (de Fourier) fait des pas immenses; mais, comme Fourier n'avait aucune élégance et n'allait pas dans les salons, on ne lui accordera que dans vingt années son rang de rêveur sublime ayant prononcé un grand mot: *Association*. Fourier, vivant dans la solitude, ou, ce qui est la même chose, avec des disciples n'osant faire une objection (d'ailleurs il ne répondait jamais aux objections), n'a pas vu que dans chaque village un fripon actif et beau parleur (un Robert Macaire) se mettra à la tête de l'association, et pervertira toutes ses belles conséquences. Il n'en est pas moins vrai que la *concurrence* qui existe

encore d'individu à individu finira par ne plus s'exercer désormais que de grande compagnie à grande compagnie. Ce caractère futur de notre industrie se montre déjà.

Quel particulier pourrait, en 1837, établir une diligence de Paris à Lyon? Il serait écrasé par trois grandes sociétés qui non-seulement transporteraient pour rien les voyageurs de Paris à Lyon, mais finiraient, comme je l'ai vu en Angleterre, par les prier d'accepter une bouteille d'excellent vin.

Or une société d'actionnaires a des réunions, et dans ces réunions le beau parleur, adroit et peu scrupuleux sur les moyens de succès, a de grands avantages.

Je remarquais hier soir, dans ma conversation avec A..., cet honnête homme qui vénère les friponneries dès qu'elles sont recommandées par un habit brodé, que je m'étonne de bien des choses qui n'étonnent pas les autres; c'est un grand désavantage. Je suis, à la lettre, un homme de l'autre monde. Arrivé aux colonies ne sachant bien qu'une chose, le grec et le latin, j'ai pris, sans m'en douter, certaine façon de penser simple qu'on a dans ce pays-là. Par exemple, je m'indigne des friponneries électorales antérieures à 1830; je n'appelle pas moral un homme simplement parce qu'il répète des phrases empruntées à un journal pieux, et qu'il se fait voir à Saint-Roch tous les dimanches. J'aime mieux, je l'avoue, cet ingénieur qui vient de refuser quinze actions du chemin de fer que l'entrepreneur lui offrait gratuitement; mais dans ses tournées cet ingénieur a toujours dans sa voiture quelques volumes de Voltaire qu'il dédaigne de cacher, et il est *fort immoral*. Je sens bien ce qui me manque pour être estimé à Paris. Aussi, pendant tout le temps que j'ai eu besoin des affaires, me suis-je bien gardé de parler, et je passe pour remarquablement silencieux. Si je m'étonne de choses qui n'en valent pas la peine, en revanche je suis fort impartial. Avec le projet presque arrêté de retourner aux colonies, je ris des folies des *légitimistes*, comme de celles des républicains ou des furibonds du *juste-milieu*. Je me figure que, dans

dix ans, j'entendrai quelquefois parler du sort de ces gens-là dans les journaux, et je verrai si je me suis trompé. Par bonheur, aucun des trois partis n'a d'homme supérieur capable de dominer le cours naturel des choses, et l'on en reviendra plus vite au bon sens. Mais que diriez-vous d'un homme qui, dans son champ de blé, sèmerait curieusement les graines d'une plante vénéneuse? C'est ainsi que les frères ignorantins enseignent aux enfants la haine du gouvernement des deux Chambres. Sera-t-il bien agréable d'avoir de petites vendées en 1850? Car il m'en coûte de le dire, comment voulez-vous que la foi s'accommode de ce mot, écrit en gros caractères sur la façade du palais des députés : MÉFIANCE.

LES PRÉFETS ET LEURS CHEFS DE BUREAUX.

Dans une de ces villes où je fais des affaires depuis six ans, j'ai gagné, je ne sais comment, l'amitié de l'homme le plus considéré du département; il est propriétaire d'un fort petit château et très-misanthrope.

— Monsieur, me disait-il ce soir, on n'est pas méchant par projet en France; mais on se laisse entraîner, on se laisse irriter, et bientôt l'on arrive à faire des sottises, auxquelles je pourrais donner un autre nom. Presque tous les préfets que nous avons vus en ce pays s'adressent à moi en arrivant; ils me disent de fort belles choses, ma foi : « *Daignez être mon guide*. Je ne sais pas si je parviendrai à faire de belles et bonnes choses; mais je prétends, au moins, qu'on ne vole pas autour de moi. N'y a-t-il point dans mes bureaux quelque commis qui économise dix mille francs par an sur des appointements de trois mille? » etc.

En réponse à ces enfantillages d'un être faible et honnête, je dis la vérité en diminuant beaucoup les torts et affectant de douter de ce que je sais le mieux. Le nouveau préfet m'écoute, prend des notes et me remercie. « Ah çà! me dit-il en me reconduisant, il est bien entendu que, de temps en temps, vous

me ferez connaître la vérité sur les voleurs. Vous me ferez l'honneur de m'écrire, ou vous aurez la bonté de passer à la préfecture ; un mot suffira pour m'avertir. Adieu, cher monsieur, à nous deux nous ferons quelque bien. »

Trois mois après, un des chefs de bureau achète un domaine ; son père était un petit marchand qui a fait banqueroute, et ne lui a pas laissé un centime ; toute la ville crie ; je dis un mot au préfet, qui m'écoute sérieusement et avec tristesse, puis ne répond pas. Cinq mois plus tard il arrive un scandale incroyable ; j'en avertis le préfet, qui me répond : « Monsieur, vous m'insultez ; sachez que c'est moi qui fais tout à la préfecture, » etc., etc. Je réplique en riant et me moquant de lui. Le fait est que, s'il renvoie le chef de bureau voleur, il ne pourra de trois mois écrire une lettre aux ministres sur la partie du travail dont ce chef était chargé. Loin de tout faire dans sa préfecture, ce pauvre préfet ne peut pas faire la moindre lettre un peu *positive*, qui suppose la connaissance des faits.

Vous me direz : Il pourrait prendre un expéditionnaire intelligent et le former ; mais ce pauvre homme, aussi honnête qu'ignorant, en est incapable ; il ne connaît pas à fond deux cents décrets ou arrêtés. Il y a plus, j'ai vu un préfet, homme singulier, et qui avait servi sous Napoléon, adresser des lettres fort sensées aux ministères de Paris. Ces lettres, à la vérité, n'avaient pas le degré de pédanterie nécessaire et ce style lâche, plat et verbeux, en usage dans les bureaux. Il arrivait de là que les commis du ministre lui disaient en lui présentant les lettres dont il s'agit : « Voilà un préfet qui ne sait pas son affaire. »

Nous n'avons eu ici qu'un seul préfet qui l'ait sue parfaitement ; aussi était-il préfet depuis 1806, et il me disait quelquefois : « M. T... et M. B... m'empêchent de dormir. Ce sont deux fameux voleurs de la préfecture. — Et que sont-ils devenus ? dis-je au misanthrope. — L'un est mort, laissant quatre cent mille francs à sa famille, et l'autre est encore à la préfecture, et va, je crois, être nommé officier de la Légion d'honneur. »

Je ne rapporte ce dialogue que comme la vision d'un homme qui voit tout en noir. Je sais, de science certaine, que tous les chefs de bureau des quatre-vingt-cinq préfectures de province ont envoyé à la Cour des comptes un paquet cacheté contenant l'état de leur fortune lorsqu'ils sont entrés dans les bureaux, et, lorsqu'on ouvre un de ces paquets, on reconnaît avec édification que la fortune de l'employé qui l'a signé ne s'est jamais augmentée de plus de vingt mille francs en dix ans.

Voici la conversation de ce soir chez M. R... D'abord deux aventures galantes que je me garderai bien de raconter ; les détails sont scabreux, et je serais immoral ; en donnant la partie grave de la conversation, je ne serai qu'ennuyeux.

Il faut toujours en revenir à ce point : le gouvernement, dans les départements, c'est le préfet. On est accoutumé à l'impôt et à la conscription, on n'est plus sensible qu'à ce qui dépend du préfet ; mais, depuis quelque temps, les députés du département volent au préfet tous ses moyens d'influence, les croix et les bureaux de tabac.

A la Restauration, les préfets de l'Empire conservés savaient leur métier, et étaient excellents pour l'expédition des affaires et l'administration de tous les jours.

Les préfets de la Restauration apprirent leur métier avec le temps, et, au moment de la chute, il y en avait beaucoup de bons. Et enfin maintenant, quand on donne à un département un préfet de la Restauration, on s'en réjouit ; on se dit : « Celui-là, du moins, saura les lois. »

Chose singulière ! les préfets actuels administrent arbitrairement, non par amour pour l'*arbitraire*, mais *faute de savoir* les lois et règlements. Il y a plus, ils n'ont pas le temps de les étudier ; ils ont trop d'affaires et sont obligés de trop prendre garde à ce qu'ils font. A chaque instant ils s'occupent d'affaires, à propos desquelles ils craignent mortellement de trop déplaire au ministre ou au journal libéral du département.

Le journaliste libéral est un pauvre diable qui ne gagne pas

douze cents francs à ce métier; mais au fond, pour peu qu'il s'abstienne de dire que la *montagne* a sauvé la France en 1793, il dirige l'opinion.

Le journaliste du *juste-milieu* reçoit trois à quatre mille francs payés par les riches propriétaires, qui se cotisent, et la préfecture. Mais les gens qui le payent passent leur vie à se moquer de son manque de tact et de son peu d'esprit. Le journal *libéral*, par exemple, donne une analyse cent fois plus claire des séances du conseil général. Et cependant on a communiqué au journal *juste-milieu* les pauvres procès-verbaux de ces assemblées. Il est vrai que souvent ces procès-verbaux sont tenus avec la dernière négligence.

Il faut l'avouer, en général les fonctionnaires que les *journées de Juillet* ont envoyés en province n'ont d'autre éducation que celle qu'ils ont puisée dans les journaux.

Le malheur de la génération qui se forme et de celle qui est aux affaires, c'est qu'un homme qui a parcouru six journaux le matin n'a plus la force de rien lire de toute la journée. Et, par malheur, cet homme se croit en état de parler de tout quand il a lu le journal. On parlait de l'Angleterre l'autre jour à ..., et un homme considérable de la société se glorifia de n'avoir pas lu Delolme; mais il avait lu le matin l'extrait de tout ce qu'il est possible de dire sur ce qui intéressait, ce jour-là, lui et les gens auxquels il parlait. Que Montesquieu, que Voltaire sont froids comparés à l'affaire du jour! Voyez quelle suite de beaux drames depuis quelques années : Fieschi [1], la rue Transnonain [2], les deux grands événements de Lyon [3], si différents entre eux...

[1] Attentat du 28 juillet 1835, contre le roi, au moment où il passait en revue la garde nationale sur le boulevard du Temple; sorte de machine infernale.

[2] Meurtres commis dans cette rue, lors des troubles de Paris.

[3] Deux batailles fort meurtrières : la première, par les ouvriers en soie, contre les fabricants, les 21, 22, 23 novembre 1831; la seconde, entre les ouvriers et la garnison, du 8 au 14 avril 1834.

Les têtes des ouvriers prirent feu principalement à cause de cette malheureuse soif de jouissance et de fortune prompte, qui est la folie de tous les jeunes Français. De quelque côté qu'ils regardent, ils voient un lieutenant d'artillerie qui devient empereur, le fils d'un aubergiste qui devient roi de Naples [1], un ouvrier chapelier qui devient maréchal, le précepteur du seigneur de leur village qui devient pair de France et millionnaire. C'est en vain que la philosophie leur crie : « Mais tous les abus odieux sont supprimés en France ; si le Père Éternel vous mettait une plume à la main pour corriger les abus, vous seriez bien embarrassé ; vous ne sauriez quoi écrire ; il n'y a plus de choses capitales à corriger en France ; il n'y a donc plus de grands bouleversements *à espérer ou à craindre ;* donc, plus de grandes fortunes à faire. — Mais la guerre ? — Il n'y aura plus même de grandes guerres : les rois sentent que le premier coup de canon peut ébranler leurs trônes. L'empereur de Russie, qui ne s'aperçoit pas des sociétés secrètes dans son armée, et qui pense n'avoir rien à craindre, n'a pas dix millions au service de sa colère contre les journaux de Paris. »

Mais, les rois ne voulant pas la guerre, les peuples, du moins, voudront-ils la faire ou la payer ? Il n'y a pas plus à espérer de ce côté pour les jeunes ouvriers chapeliers qui veulent devenir maréchaux ; les peuples désirent conquérir une constitution et non pas des provinces ; il n'y aura plus de reconnaissance et de gloire immortelle que pour les batailles qui sauveront la patrie. Or comment sauver la patrie, si personne ne peut l'attaquer ?

Pour que nos jeunes ouvriers chapeliers pussent devenir maréchaux, ducs, comtes, etc., il faudrait que l'empereur de Russie trouvât une montagne d'or pur aussi grosse que Montmartre.

Toute cette malheureuse jeunesse française est donc trompée par la gloire de Napoléon et tourmentée par des désirs absurdes. Au lieu d'*inventer* sa destinée, elle voudrait la *copier ;* elle vou-

[1] Murat.

drait voir recommencer, en 1837, le siècle qui commença en 1792 avec Carnot et Dumouriez.

C'est un torrent qui s'est précipité de la montagne dans la plaine, par une cascade admirable; à une demi-lieue de là, il voudrait encore avoir une cascade qui le fît de nouveau l'admiration du monde. Mais c'est précisément parce qu'il a atteint cette plaine, d'un niveau si inférieur à la montagne sur laquelle il coulait, qu'une nouvelle cascade est devenue impossible.

C'est ainsi que nous parlions chez madame R... Minuit et demi ont sonné, et elle nous a chassés.

— Béziers, le 13 septembre 1837.

En parcourant ces petites rues étroites et sombres de Béziers, je me suis rappelé le sac de cette ville, et le propos du chef catholique : *Tuez toujours, Dieu reconnaîtra les siens.* Nous ne sommes pas si loin de ce temps-là, n'avons-nous pas le mot contemporain, à propos des sacriléges : *Il faut les renvoyer devant leur juge naturel!* Et cet autre mot, presque aussi célèbre : *Pour gouverner un département, il ne faut que sept hommes* (l'un desquels est le bourreau) !

Rien n'est atroce, du moins pour moi, comme les barbaries ordonnées sans colère et pour *faire un exemple.* J'ai entendu jadis, dans un salon célèbre, un général à la mode, témoin de la mort de Riégo, raconter cette mort en détail et se moquer l'onguement des cris perçants poussés par Riégo. (On vient de me raconter à Montpellier qu'il avait été empoisonné avec de l'opium et ne pouvait parler).

Telle est l'influence de l'architecture ; je n'aurais pas eu ces idées sombres si les rues de Béziers respiraient la civilisation, comme celles de Saint-Lô, par exemple.

En arrivant à Béziers, il faut demander la terrasse de la cathédrale, vue superbe sur les neuf écluses du canal de Languedoc. On voulait me conduire à la voûte de *Malpas*, mais je n'ai pas de temps. On me fait voir au coin d'une rue une statue in-

forme célèbre dans le pays et que je n'ai guère examinée. Il y a une ruine romaine dans le jardin de la Croix-Blanche.

Ce soir, je viens d'être l'objet d'un trait d'exquise politesse de la part du maître du cabinet litteraire. Je lisais avec beaucoup d'intérêt une brochure intitulée : la *Destruction du couvent de Bajano à Naples*; j'étais seul dans le cabinet littéraire, qui ferme à sept heures et demie ; la chandelle ne brûlait que pour moi ; mais le propriétaire, voyant l'extrême attention avec laquelle je lisais, a attendu jusqu'à neuf heures pour me parler de la clôture du cabinet. Remarquez que sa chandelle brûlait ; ce qui, en province, est une grande considération. Je ne savais, en vérité, comment témoigner ma reconnaissance à ce monsieur, je n'ai pas osé hasarder la pièce de vingt sous, sous prétexte de la dépense faite uniquement pour moi ; la théorie me dit que j'ai mal fait, mais j'aurais eu trop de vergogne si j'avais offensé cet aimable Languedocien.

— Sijean, le 14 septembre 1837.

Le soleil allait se lever lorsque je suis arrivé à Narbonne, dont j'apercevais depuis longtemps la haute tour se détachant sur l'aube du matin. Cette ville m'intéresse. Autrefois je rencontrais dans une maison le savant M. Fauriel, l'académicien de France peut-être qui ment le moins, et le seul des historiens contemporains en qui j'aie foi [1].

M. Fauriel nous disait, ce me semble, que longtemps après que le barbare Genséric eut pris et pillé Rome, le 12 juillet 455, Narbonne était restée romaine par les mœurs et la civilisation. Jules César et Tibère l'avaient embellie. Je me suis donc arrêté, quoique très-pressé, afin de regarder un instant les murs de la

[1] M. Fauriel est mort à Paris le 14 juillet 1844, âgé de soixante-trois ans. Beyle fit sa connaissance vers la fin de 1799, et probablement chez la veuve de Condorcet, alors fort jolie, et auprès de laquelle M. Fauriel était très-assidu. (R. C.)

ville, dans la construction desquels on a employé des pierres portant des inscriptions, des bas-reliefs, etc. J'ai appris à Aquileja, dans les environs de Venise, que lorsque les barbares plaçaient un bas-relief dans un mur, trouvant le côté plan de la pierre bien plus beau que l'autre, ils ne manquaient jamais de mettre à l'intérieur et de cacher le côté sur lequel il y avait des figures.

J'ai vu une belle tour et des églises; j'ai sacrifié à la curiosité une heure prise sur mon sommeil. Le pays qui entoure Narbonne est désolé et sec; c'est pis que la Provence. J'écris ceci à Sijean, en attendant le dîner. Je trouve dans les façons des habitants une nuance singulière : c'est le caractère espagnol qui commence à poindre. L'Espagnol n'a aucune petitesse bourgeoise; il dédaigne de mentir dans les petites affaires de la vie; mais il s'en dédommage largement, ce me semble, dans ses récits de bataille. La *Verdad*, journal de Madrid, que j'ai lu à Béziers, donne le relevé des rapports officiels des deux partis. Depuis trois ans que don Carlos et les *christinos* se font la guerre, il y a eu dix-sept grandes batailles, cent cinquante-trois mille hommes ont expiré sur le champ de bataille, neuf cent quarante pièces de canon ont été prises, etc., etc. De plus, ces gens si fiers autrefois demandent sans cesse à la France la charité d'une armée.

Quoi qu'il en soit, j'estime fort, et, qui plus est, j'aime la vie privée de l'Espagnol. Ainsi que le Napolitain, il trouve que c'est une moindre peine de porter un habit troué aux coudes que de travailler quinze heures par jour, comme un Anglais, pour se procurer de quoi en acheter un neuf. J'avouerai que je suis de son avis. J'estime encore beaucoup le *silence espagnol*. Enfin j'adore certaines scènes de leurs anciens poëtes.

— Perpignan, le 15 septembre 1837.

J'aperçois de loin, se détachant sur un ciel pur, la citadelle de Perpignan. Partie de la ville est située sur une colline; cette

ville fut très-forte autrefois ; la position qu'elle occupe est importante pour une armée qui défend la frontière de France. Perpignan me plaît infiniment, surtout un certain pont peuplé de marchands catalans ; c'est un peuple absolument neuf pour moi. Cette ville est située sur la Teth. Le frère de mon correspondant, ancien officier, me raconte les événements militaires qui se sont passés dans les environs, au commencement de la guerre de la révolution.

La Bourse, qui s'appelle *la Loge*, comme en Italie, est d'un joli gothique. Après un séjour de quatre heures, dont trois ont été prises par les affaires, je suis parti pour Port-Vendre. Ce nom, si mercantile en apparence, a une origine bien différente : *Portus Veneris*, port de Vénus, à cause d'un temple dédié à cette déesse. Ce port est très-fréquenté, on s'y embarque pour Alger ; il est misérable, du moins sous le rapport pittoresque ; mais les forts qui le défendent donnent à l'ensemble un aspect singulier.

J'y trouve de drôles de gens ; ils sont chargés d'acheter du fer, et ne distinguent pas le fer doux de Champagne des fers aigres du Berry. Ces messieurs feront de singulières constructions. Du reste, je n'ai point à me plaindre, je suis content de mon voyage.

L'on me fait un conte bien absurde. Sous le règne de Charles X, certains ministres avaient formé le projet de s'emparer, à l'insu du roi, d'une des îles espagnoles, voisines de Majorque. Que ne l'ont-ils fait ?

— Perpignan, le 20 septembre 1837.

Je viens de faire une imprudence fieffée ; mes affaires étaient en bon train à Port-Vendre et à Perpignan ; mais il fallait attendre quelques jours pour terminer ; je me suis confié à un Espagnol que j'ai bien payé, *et d'avance*, contre toutes les règles vulgaires, et je suis allé passer vingt-quatre heures à Barcelone. Mon guide croyait que j'avais très-peu d'argent, ce qui était

vrai; j'avais cousu quelques *banknotes* d'Angleterre dans la doublure de ma redingote.

J'ai admiré les belles forêts de liéges et la couleur grisâtre des troncs d'arbres que l'on vient de dépouiller de leur précieuse écorce; les haies, formées d'aloès, m'ont beaucoup plu. A vrai dire, tout me plaisait; ne faisais-je pas une imprudence? Les maisons de tous les villages viennent d'être blanchies à la chaux, ce qui leur donne un air de propreté et de gaieté bien extraordinaire; c'est-à-dire l'air précisément de tout ce qu'elles ne sont pas. Mais n'importe, l'aspect de ces lignes de maisons blanches, au milieu de vastes montagnes couvertes de forêts de liéges, est charmant.

Mataro, avec ses maisons parfaitement reblanchies à l'intérieur comme à l'extérieur, est situé sur le rivage, mais à quarante pieds au-dessus du niveau de la mer, ce qui lui donne beaucoup de vue, et en fait une petite ville fort agréable. On nous y a servi un dîner très-abondant; il y avait quinze ou vingt plats de viande pour huit voyageurs; mais tous les plats étaient empestés avec de l'huile rance. Impossible de manger, et cependant nous mourions de faim. Nous avons essayé de laver les viandes avec de l'eau chaude, et de les manger ensuite en vinaigrette; mais il a été impossible de leur ôter l'exécrable odeur de l'huile rance.

Pendant cette triste expérience, je m'amusais beaucoup de la figure des deux servantes de l'auberge. L'une d'elles avait au moins cinq pieds six pouces et était admirablement bien faite; de grands yeux, mais l'air un peu sans idées. Rien de plus malin, au contraire, que sa compagne, également très-bien faite; des mains charmantes, de beaux yeux noirs et quatre pieds de haut seulement. Ces robustes Espagnoles nous regardaient faire, et ne comprenaient rien à notre occupation. Elles nous ont pris, je pense, pour de misérables juifs, qui ne voulaient pas manger des mets préparés par des chrétiens. Nous ne comprenions pas un mot à leur langage; les muletiers étaient auprès de leurs

mules, dans une écurie fort éloignée, et nous ne savions comment y aller ; nous n'avons jamais pu faire comprendre que nous désirions des œufs. Singulier geste d'un abbé pour demander du lait.

Enfin, voyant que nous dévorions notre pain, les deux servantes nous ont apporté, en courant, d'excellent vin vieux nommé *rancio*. L'un de nous a découvert à la cuisine des plantes de fenouil ; cela ressemble au céleri ; nous en avons fait une salade avec du sel et du vinaigre, et mangé force pain trempé dans du vin, ce qui nous a rendus fort gais et fort éloquents.

Le muletier est accouru tout à coup, fort effrayé ; il venait nous dire qu'il fallait décamper à l'instant ; déjà nous entendions un grand bruit dans les rues ; on fermait les boutiques ; on dit les *carlistes* à un quart de lieue d'ici. Nous sommes partis au grand trot sur des mulets fort durs.

Nous avons bivaqué à cinq heures de marche plus loin ; enfin, le lendemain vers midi nous avons aperçu la citadelle de Mont-Joui, qui domine Barcelone. A deux lieues de la ville, nous avons loué d'un jardinier une petite voiture à porter des légumes ; nous étions excédés de fatigue. C'est dans cet équipage que nous avons paru à la *Rambla*, joli boulevard situé au milieu de Barcelone. Là se trouve l'auberge de *Cuatros Naciones* (des Quatre-Nations), où enfin nous avons trouvé un dîner : ce plaisir a été fort vif.

Après dîner nous nous sommes occupés du visa de nos passeports ; je veux partir demain pour retourner en France. Mes compagnons, vifs et résolus, et partant assez aimables, mais dont les allures me sont fort suspectes, ne me semblent pas plus curieux que moi de faire un long séjour à Barcelone.

Au sortir de la police, qui nous a reçus avec un silence inquisitorial et de mauvais augure, nous sommes allés acheter des pâtés. J'ai acheté, d'un marchand italien, une bouteille d'huile de Lucques et un morceau de parmesan. Après quoi, délivré de

tout souci, je me suis promené par la ville, jouissant du délicieux plaisir de *voir ce que je n'avais jamais vu.*

Barcelone est, à ce que l'on dit, la plus belle ville d'Espagne après Cadix; elle ressemble à Milan; mais, au lieu d'être située au milieu d'une plaine parfaitement plate, elle est adossée au Mont-Joui. On ne voit point la mer, de Barcelone; cette mer, qui ennoblit tout, est cachée par les fortifications qui sont au bout de la *Rambla.*

Je n'ose dire les réflexions politiques que j'ai faites pendant un séjour de vingt heures; et pourtant jamais je n'ai tant pensé.

Parmi les cinq ou six légions de la garde nationale de Barcelone, il en est une composée d'ouvriers qui fait peur à toutes les autres. Quand les *carlistes* approchent, on se réconcilie avec cette légion qui porte des blouses et que l'on suppose capable de faire le coup de fusil. Quand on n'a plus peur des *carlistes*, on cherche querelle aux gens à blouses et on les accuse de jacobinisme. La légion énergique dit, pour sa défense, qu'elle suit les principes du célèbre Volney, auteur des *Ruines.* Volney, Raynal, Diderot et les autres auteurs un peu emphatiques à la mode en France lors de la prise de la Bastille, sont les oracles de l'Espagne.

Il faut toutefois observer qu'à Barcelone on prêche la vertu la plus pure, l'*utilité de tous*, et qu'en même temps on veut avoir un privilége : contradiction plaisante.

Les Catalans me semblent absolument dans le cas de messieurs les maîtres de forges de France. Ces messieurs veulent des lois justes, à l'exception de la *loi de douane*, qui doit être faite à leur guise. Les Catalans demandent que chaque Espagnol qui fait usage de toile de coton paye quatre francs par an, parce qu'il y a au monde une Catalogne.

Il faut que l'Espagnol de Grenade, de Malaga ou de la Corogne n'achète pas les cotonnades anglaises, qui sont excellentes et qui coûtent un franc l'aune, par exemple, et se serve des co-

tonnades de Catalogne, fort inférieures, et qui coûtent trois francs l'aune. A cela près, ces gens-ci sont républicains au fond et grands admirateurs de Jean-Jacques Rousseau et du *Contrat social*; ils prétendent aimer ce qui est *utile à tous* et détester les injustices profitables au petit nombre, c'est-à-dire qu'ils détestent les priviléges de la noblesse *qu'ils n'ont pas*, et qu'ils veulent continuer à jouir des priviléges du commerce, que leur turbulence avait extorqués jadis à la monarchie absolue. Les Catalans sont libéraux comme le poëte Alfieri, qui était comte et détestait les rois, mais regardait comme sacrés les priviléges des comtes.

Nos fabricants de fer de la Champagne et du Berry ont au moins un raisonnement à leur service : si vous recevez les excellents fers de Suède, le fer sera pour rien et les Suédois pourront acheter les vins de France, mais nos usines tomberont. Tous les trente ans il y a dix ans de guerre. Alors vous ne pourrez plus recevoir les fers de Suède, et que deviendrez-vous ?

La *Rambla* m'a charmé; c'est un boulevard arrangé de façon que les promeneurs sont au milieu, entre deux lignes d'assez beaux arbres. Les voitures passent des deux côtés le long des maisons et sont séparées des arbres par deux petits murs de trois pieds de haut qui protégent les arbres.

On ne parle que d'*intervention*; je trouve peu digne de la fierté espagnole de demander toujours la charité. Qui nous a aidés en 1793 et 1794? Toute l'Europe nous faisait une guerre acharnée. Un grand homme, Pitt, avait juré la perte de la France. Aucun roi ne fait la guerre à l'Espagne, et surtout il n'y a plus de grands hommes.

En 1792, la France avait des hommes tels que Sieyès, Mirabeau et Danton. Ces deux derniers ont volé. Qu'importe? ils ont sauvé la patrie; ils l'ont faite ce qu'elle est. Sans eux nous serions peut-être comme la Pologne, et l'*ordre régnerait à Paris*[1],

[1] Allusion aux paroles prononcées à la Chambre des députés par le

de même qu'à Varsovie. L'Espagne serait heureuse d'avoir de tels hommes, dût-elle les payer deux millions chacun : ce n'est pas le quart de ce que ses rois lui ont volé chaque année.

Supposons un général qui, depuis sept ans, eût gouverné Alger avec talent; qu'importerait qu'il eût volé sept millions?

— Barcelone, le..... 1837.

J'ai une inclination naturelle pour la nation espagnole; c'est ce qui m'a amené ici.

Ces gens-là se battent depuis vingt-cinq ans pour obtenir une certaine chose qu'ils désirent. Ils ne se battent pas *savamment*; un dixième seulement de la nation se bat; mais, enfin, ce dixième se bat, non pour un salaire, mais pour obtenir un avantage moral. Chez les autres peuples, on voit des gens qui se battent pour obtenir des appointements ou des croix.

J'aime encore l'Espagnol parce qu'il est *type*; il n'est copie de personne. Ce sera le dernier type existant en Europe.

Tout ce qui est riche ou noble, en Italie, est une copie du grand seigneur français, tremblant toujours de ce qu'on dira de lui. Les grands seigneurs espagnols que nous avons entrevus à Paris ne sont pas *copies*. Chez eux je ne vois nullement le besoin d'être rassurés sur l'estime qu'ils se portent, et ils n'ont aucun souci de l'opinion des cent nigauds bien vêtus rassemblés chez l'ambassadeur voisin.

Que ne fait pas au contraire le grand seigneur allemand ou italien : 1° pour pénétrer dans le salon de l'ambassade voisine; 2° pour y faire effet? L'Espagnol y vient plutôt comme curieux, pour voir ces singeries, puisqu'il est à Paris.

Je brûlais d'aller voir le *jardin* de Valence. On me dit qu'il y a des mœurs singulières. Les artisans travaillent assis. Tous

…mte Sébastiani, ministre des affaires étrangères, à propos de la capitu…n de Varsovie, qui avait eu lieu le 8 septembre 1831.

les samedis on peint en blanc l'intérieur des maisons avec de la chaux et les planchers en rouge.

On m'assure, ce qui est bien autrement difficile à croire, que les Espagnols commencent à ne plus tant respecter les moines.

Un mois après l'entrée des Français (1808), les moines prédirent que le jour de la Toussaint tous les Français seraient exterminés par le feu du ciel. Les bons Espagnols croyaient si fermement en cette prédiction, bien justifiée par tous les excès des Français, que lorsque, le jour de la Toussaint arrivé, elle ne s'accomplit pas, ils commencèrent à *douter des moines*.

Étranges voleries dont on me fait le récit authentique, un chef volait l'autre. Haute probité du maréchal Saint-Cyr, du maréchal Suchet. Étonnante, incroyable bravoure des Français au siége de Tarragone, à la prise du fort Olive par M. Duchamp.

La bataille de Vittoria n'a jamais existé, me disait ce soir le lieutenant-colonel P... On portait comme morts à cette bataille les hommes et les chevaux que quelques régiments se faisaient payer en sus de ce qui existait. Extrême incapacité du maréchal et du roi qui commandaient l'armée française à Vittoria. Ils ne défendirent pas le passage que jamais l'armée anglaise n'aurait osé forcer. Les troupes étaient *affamées* de rentrer en France ; il eût fallu un caractère de fer, un autre maréchal Davoust pour les empêcher de quitter l'Espagne en courant. Tout cela m'a été raconté avec l'accent et l'enthousiasme de la vérité ; mais je n'ai été témoin d'aucun de ces faits.

Cet Espagnol, qui garde un silence farouche depuis le commencement de la soirée, disait-on ce soir aux *Cuatros Naciones*, se repaît, dans l'intérieur de son âme, des *chimères les plus ravissantes*.

Remarquez bien ceci : ce n'est pas la réalité, c'est son imagination qui se charge de les lui fournir. Il résulte de là que, dans les moments de passion, la lorgnette du raisonnement est entièrement troublée ; il ne peut plus apercevoir rien de ce qui exist

réellement. Beaucoup d'Espagnols sont de bonne foi dans leur prétention de caste et de rang. Tel est évidemment pour moi don Eugenio (on prononce don Eou-Kénio), le plus aimable de mes compagnons de voyage.

Il me dit que l'Académie de langue espagnole s'est appliquée constamment à rapprocher l'orthographe de la prononciation. l'Académie française a fait le contraire et en est toute fière. pour moi, toutes les fois que je vois une femme faire des fautes d'orthographe, je trouve que c'est l'Académie qui est ridicule. Le meilleur administrateur que j'aie vu dans mon voyage, homme d'un esprit supérieur et profondément occupé du fond des choses, cherche souvent ses mots *après avoir fini sa lettre*. C'est qu'il pense aux choses plus qu'à la forme baroque. Que de temps perdu ! L'usage s'est laissé guider par le pédantisme d'une société, dans le sein de laquelle les gens d'esprit, les Duclos, les Voltaire, n'ont pas la parole.

M. Sutto nous disait au souper des *Cuatros Naciones :*

— Hier, j'étais assis à côté de madame Alber (Anglaise); j'ai été obligé de changer de place, tant son langage était vulgaire; je n'ai pu surmonter mon dégoût.

— Ce qui nous déplaît le plus dans la ville où nous sommes nés, dit M. Ipol, jeune philosophe, c'est ce langage vulgaire qui annonce des manières et des sentiments bas, et c'est précisément ce langage du peuple qui nous plaît le plus à l'étranger. Il est près de la nature, il est énergique, et la vulgarité que nous ne voyons pas ne peut nous empêcher d'être sensibles à ce premier mérite de toute *langue poétique*. A Barcelone, un *arieros* (muletier) m'enchante par son langage, sa personne me plaît; c'est un grand garçon, fort, vigoureux, rempli d'une énergie sauvage, dont la vue réjouit l'âme. A côté de lui, qu'est-ce qu'un grand d'Espagne? Un petit homme, haut de quatre pieds dix pouces, qui vous répète des articles de journaux sur les avantages de la liberté, se regarde attentivement dans toutes les glaces qu'il rencontre, et croit être un Parisien, parce qu'il est

abonné au journal *des modes*. Eh ! monsieur, avant tout, soyez Espagnol !

A Barcelone, le grand problème était de rentrer en France. Tout calcul fait, nous avons osé prendre une voiture attelée de mules. Mes sept compagnons m'ont l'air de gens qui émigrent. On émigrerait à moins. La vie, en Espagne, est fort désagréable, et cet état de choses peut fort bien durer vingt ou trente ans encore.

Plusieurs de mes compagnons ressemblent tout à fait à don Quichotte ; c'est la même loyauté et la même absence de raison, dès qu'on arrive à certains articles. Les cordes qu'il ne faut pas toucher, c'est la religion ou les priviléges de la noblesse. Ces messieurs me prouvent sans cesse, avec beaucoup d'esprit et une vivacité charmante, que les priviléges de la noblesse sont utiles au peuple. Ce qui fait que je les aime, c'est qu'ils le croient.

L'un d'eux a eu une dispute avec les autres, parce qu'il m'a dit : « Le peuple espagnol, au fond, n'est enthousiaste ni du gouvernement des deux chambres, ni de don Carlos ; je n'en veux pour preuve que la course de Gomez, qui, avec quatre pauvres mille hommes, a traversé toute l'Espagne, de Cadix à Vittoria. Si l'Espagne avait été libérale, Gomez eût été écrasé. Si l'Espagne eût aimé don Carlos, Gomez eût réuni cent mille hommes. »

Au moment de partir, nous allons prendre du chocolat dans la boutique d'un certain Piémontais, cachée dans une petite rue; je croyais presque qu'on me menait conspirer. Je me suis muni de vingt œufs durs à l'auberge, j'ai du pain, du chocolat, etc.; en un mot, je ne serai pas réduit à dîner avec du pain trempé dans du vin qui contient un tiers d'eau-de-vie, ce qui fait mal à l'estomac.

Mes compagnons espagnols sont d'un esprit bien supérieur à ceux que j'avais en venant. Par exemple, j'ai donné à entendre fort poliment que parler politique trois heures par jour me sem-

blait suffisant. Ces messieurs me parlent avec beaucoup de plaisir de leurs grands poëtes dramatiques, dont la plupart ont des noms gutturaux abominables à prononcer. Ils prétendent que c'est par une véritable bizarrerie que les étrangers n'ont distingué parmi tant d'hommes supérieurs que Caldéron et Lope de Véga ; ils me citent Alarcon et d'autres noms qui m'échappent ; tous ces poëtes ont, selon moi, un grand mérite et un grand défaut.

Leur mérite, c'est que leurs pièces ne sont point une imitation plus ou moins élégante des chefs-d'œuvre qui ont fait les délices d'un autre peuple. L'Espagne monarchique, obéissant à un honneur exagéré si l'on veut, mais tout puissant chez elle, faisant le bonheur ou le malheur de chaque homme, n'a point imité les tragédies par lesquelles Sophocle et Euripide cherchaient à plaire à la démocratie furibonde d'Athènes. Les pièces de fray Gabriel Tellès, par exemple, sont faites uniquement pour plaire aux Espagnols de son temps, et par conséquent *peignent* le goût et les *manières de voir* de ces Espagnols de l'an 1600. Voilà leur grand mérite.

Le principal défaut des pièces espagnoles, c'est que, à chaque instant, les personnages récitent une ode remplie d'esprit sur les sentiments qui les animent, et ne disent point les mots simples et sans esprit qui me feraient croire qu'ils ont ces sentiments, et qui, surtout, les exciteraient chez moi.

Rapidité des mules espagnoles ; elles ont chacune un nom : la Marquise, la Colonelle, etc. Le conducteur raisonne sans cesse avec elles : « Comment, Colonelle, tu te laisseras vaincre par la Marquise? » Il leur jette de petites pierres. Un jeune garçon, dont j'admire la légèreté, et qui s'appelle le Zagal, court à côté des mules pour accélérer leur marche ; puis, quand elles ont pris le galop, il s'accroche à la voiture ; ce manége est amusant. De temps en temps, ces mules donnent des coups de collier et galopent toutes ensemble ; il faut ensuite s'arrêter cinq minutes, parce qu'il y a toujours quelque trait de cassé. Cette façon d'al-

ler, propre aux peuples du Midi, est à la fois barbare et amusante; c'est le contraire des diligences anglaises, avec lesquelles j'ai fait cent quatre lieues en vingt-trois heures (de Lancastre à Londres).

On nous parle sans cesse des *carlistes;* il est bien vrai qu'ils étaient près d'ici il y a huit jours; mais il me semble que maintenant ils sont à plus de dix lieues, vers l'Èbre. A la moindre alarme, mes compagnons se mettent en prière; ils appartiennent pourtant, trois du moins, à la haute société. Un Français n'oserait jamais prier, même en croyant à l'efficacité de la prière, de peur qu'on ne se moquât de lui. Ce qui me charme dans mes Espagnols, c'est l'absence complète de cette hypocrisie, qui n'abandonne jamais l'homme comme il faut de Paris. Les Espagnols sont tout à leur sensation actuelle. De là les folies qu'ils font par amour, et leur profond mépris pour la société française, basée sur des mariages *conclus par des notaires.*

Un Français voyageait dernièrement du côté de Valence; il était porteur de quatre-vingts *onces d'or* (l'once vaut en ce pays-ci quatre-vingt-deux francs). Ce Français était bien coupable; il avait, de plus, une chaîne d'or à sa montre et quelques bagues. Les autorités d'un village où il voulut passer la nuit l'ont fait accabler de coups de bâton; quand il n'a plus pu se défendre, on lui a enlevé la chaîne, les onces, les bagues, et on l'a jeté en prison.

Au bout de neuf jours, voyant qu'il ne mourait point, on l'a poussé hors de la prison, et il a été obligé de mendier pour arriver jusqu'à Valence.

Le consul de France a été indigné; il s'est hâté d'écrire à son ambassadeur, lequel a écrit au gouvernement de la reine, qui a ordonné une enquête. Les autorités du village, les magistrats chargés de cette enquête ont déclaré que le Français était un *carliste;* la vérité leur était bien connue; mais ils ont considéré que l'alcade du village et ses adjoints, qui avaient dévalisé le Français, seraient déshonorés si la vérité était connue.

Ces messieurs ont donc déclaré que le Français était un calomniateur, et, en conséquence, l'ont condamné à la prison.

Pour n'être pas jeté en prison à Valence, le Français a dû chercher un refuge dans la maison du consul. Celui-ci a écrit de nouveau à Madrid ; l'ambassadeur n'a pas craint de retarder le succès de ses grandes négociations en poursuivant le redressement d'une injustice qui n'intéressait qu'un seul Français ; et enfin l'alcade voleur ou les juges, je ne sais lesquels, ont été destitués.

Il me semble que, depuis la mort de Ferdinand VII, l'esprit public, en Espagne, a fait un pas immense; les prêtres et les moines ont perdu tout *crédit politique :* l'opinion veut les réduire à administrer les sacrements.

— Bordeaux, le... 1837.

Le midi de la France est dans le cas de l'Espagne et de l'Italie. Son *brio* naturel, sa vivacité, l'empêchent de *s'angliser*, comme le nord de la France. Un homme du Midi fait ce qui lui fait plaisir au moment même, et non pas ce qui est *prudent;* cet homme n'est pas fait pour la civilisation qui règne depuis 1830 : l'argent et les moyens légitimes et prudents d'en gagner ; aussi est-il jaloux des pays du Nord, il s'écrie qu'on le traite en paria.

— Mais pensez-vous à l'*argent* toutes les deux minutes? lui répond-on.

— Vous sacrifiez les vins à l'intérêt du fer, réplique-t-il.

A cela pas de réponse.

Un bon père de famille, qui a un fils d'une faible santé, augmente la dot de ce fils afin qu'il puisse se tirer d'affaire dans le monde. Ce n'est pas ainsi, il faut l'avouer, que le gouvernement en agit avec Toulon et Bordeaux.

En 1836, la Chambre a voté un grand nombre de millions pour des canaux et des chemins; soixante millions ont été af-

fectés au Nord, dont le caractère anglais et prudent s'aide si bien soi-même ; douze seulement ont été donnés au Midi.

Les routes du Languedoc, si magnifiques du temps des états, se dégradent; les ports se remplissent de sable. La navigation devient plus difficile dans les rivières du Midi. Aucun ministre n'a eu le temps ni le courage d'envisager la triste situation de cette partie de la France qui s'étend de Montpellier à Poitiers, et de Bayonne à Clermont. Il faut une grande mesure, il faut se résoudre à l'humiliante nécessité de chercher un homme de mérite et de ne pas le destituer au bout d'un an. Il faudrait un travailleur sérieux, comme MM. Cretet, Daru, le maréchal Davoust, etc. Cet homme de mérite aurait la direction des départements les plus arriérés du midi de la France, et y passerait quatre mois chaque année.

Ce qui m'a frappé, ce qui montre bien que le Midi n'est pas doué du caractère âpre qu'il faut maintenant pour gagner et conserver de l'argent, c'est que je n'ai retrouvé à Bordeaux aucune de ces grandes maisons de commerce que j'entrevis avec respect, il y a treize ans, en allant m'embarquer pour les colonies. Le luxe, l'esprit méridional et confiant, le manque de prudence, ont tout dévoré. Tous les grands noms de commerce de Bordeaux sont changés. Sans les troubles d'Espagne et d'Amérique, qui ont envoyé ici cinquante familles millionnaires, sans le bonheur unique de la démolition du château *Trompette*, Bordeaux, au moral et au physique, serait dans l'état de Rennes, et pourtant Bordeaux est de bien loin aujourd'hui la plus belle ville de France.

Toutefois Bordeaux s'est aidé soi-même; sa souscription pour le canal latéral de la Garonne s'élève à neuf millions.

On corrompt pour une élection avec des croix et des places ; mais on ne peut acheter les *masses :* c'était la ressource des empereurs romains; maintenant c'est trop cher. On ne peut plus les séduire avec un moine éloquent. Depuis qu'il y a *le Charivari*, les masses, mues par des intérêts, continuent avec constance à

faire entendre leurs voix, et il faudra bien finir par faire quelque chose pour le Midi, qui ne se taira que lorsqu'il se verra à peu près au niveau du Nord.

— Bordeaux, le..... 1837.

Entre Montesquieu et nous, outre l'immense différence de génie, il y a encore la différence du point de vue. Ce que nous voyons se passer sous nos yeux tous les jours, il le regardait à peine, en 1750, comme une possibilité éloignée; il est donc tout simple qu'il se soit trompé quelquefois dans ses prédictions. Le génie immense est d'avoir osé faire des prédictions. Que de fois n'avons-nous pas vu des institutions, longtemps désirées par nous, et enfin obtenues à grand'peine, manquer tout à fait leur but?

Ainsi on forme une société composée des hommes de France qui ont le plus d'instruction ou d'esprit, on les charge de se recruter eux-mêmes, de choisir ce qu'il y a de mieux parmi les écrivains vivants, et il faut l'ordre de Napoléon pour qu'ils choisissent M. de Chateaubriand. Ce n'est pas qu'ils ne sentissent le mérite de ce grand écrivain; ils ne le comprenaient que trop.

Montesquieu voyait le monde emprisonné dans une religion et une monarchie, qui envoyaient les dissidents à la Bastille. Son esprit seul lui disait que les choses pouvaient être autrement. Nous les avons vues être autrement, et combien de fois n'ont-elles pas changé?

Que de gouvernements, depuis la faible république dirigée par cinq directeurs, honnêtes quelquefois, mais toujours petits d'intelligence! Depuis l'homme de génie despote qui, pour faire le bien, croyait avoir besoin de ne pas trouver d'obstacles; depuis l'homme d'esprit[1], ayant toujours peur et aimant à trôner, qui croyait que tromper c'est régner, que de changements jusqu'au moment actuel!

[1] Louis XVIII.

Ne nous étonnons donc point de ne trouver que dans Bentham les choses que nous cherchons dans Montesquieu. Bentham seul a pu dire : « On ne mérite l'indépendance que lorsqu'on sait la conquérir[1]. »

[1] Ici s'arrête la partie du manuscrit à laquelle l'auteur semble avoir mis la dernière main. Le fragment sur Bordeaux est le commencement d'un long article sur cette ville ; malheureusement la suite est restée à l'état de simple ébauche. (R. C.)

FIN DE LA DEUXIÈME SERIE.

TABLE

FIN DE LA TABLE DE LA DEUXIÈME SÉRIE.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

